
O.M.I.
PAUPERES EVANGELIZANTUR

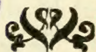
HISTOIRE ANCIENNE.

TOME NEUVIE'ME.

HISTOIRE ANCIENNE DES EGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MEDES ET DES PERSES, DES MACEDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au College Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME NEUVIE'ME.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire, rue saint Jacques, vis-à-vis la rue du Plâtre, à la Vertu.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



LIVRE DIX-NEUVIEME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.



CE LIVRE dix-neuviéme contient trois Articles. Dans le premier on expose l'histoire de Persée dernier roi de Macédoine, dont le régne dura onze ans, & finit l'an du Monde 3837. Le second Article s'étend depuis la défaite de Persée jusqu'à la ruine de Corinthe, qui fut prise & brulée l'an du Monde 3858, & renferme un peu plus de vingt ans. Le troisiéme Article renferme l'histoire de Syrie & celle d'Egypte, qui sont unies ensemble pour la plus grande partie. Celle de Syrie dure

près de cent ans, depuis Antiochus Eupator fils d'Antiochus Epiphane jusqu'à Antiochus l'Asiatique, sous qui la Syrie devint province de l'Empire Romain, c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3840 jusqu'à 3939. L'histoire d'Egypte dure aussi cent ans, depuis la 20e. année de Ptolémée Philométor jusqu'au tems où Ptolémée Auléte fut chassé du trône, c'est-à-dire depuis l'an du Monde 3845 jusqu'à l'an 3946.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE comprend l'espace d'onze années, qui est le tems qu'a duré le régne de Persée dernier roi de Macédoine, depuis l'an du Monde 3826 jusqu'à 3837.

§. I.

Persée se prépare sourdement à la guerre contre les Romains. Il tâche inutilement de se concilier les Achéens. Les mesures secrettes qu'il prenoit, n'étoient point inconnues à Rome. Euméne y arrive, & en avertit de nouveau le Sénat. Persée entreprend de se défaire de ce Prince, d'abord par un assassinat, puis par le poison. Les Romains rompent avec Persée. Sentimens & dispo-

sitions des Rois & des villes par rapport à la guerre de Macédoine. Après plusieurs ambassades de part & d'autre, la guerre est déclarée dans les formes.

LA MORT de Philippe arriva fort à propos pour différer la guerre contre les Romains, & pour leur laisser le tems de s'y préparer. Ce Prince avoit formé un étrange dessein, & avoit déja commencé à le mettre à exécution : c'étoit de faire venir du pays des Bastarnes, peuples de la Sarmatie Européenne qui fait partie de la Pologne, près des embouchures du Boristhéne, un nombre considérable de troupes tant d'infanterie que de cavalerie. Après qu'ils auroient passé le Danube, il devoit les établir à la place des Dardaniens qu'il avoit résolu de détruire absolument, parce que, comme ils étoient très voisins de la Macédoine, ils ne manquoient pas d'y faire des irruptions dès qu'ils en trouvoient l'occasion favorable. Les Bastarnes, laissant leurs femmes & leurs enfans dans ce nouvel établissement, devoient passer en Italie pour s'enrichir du butin opulent qu'ils

An.M.3826.
Av.J.C.178.
Liv. lib. 40. *n.* 57. 58.
Oros. lib. 4, *cap.* 20.

eſpéroient y faire. Quel que dût être le ſuccès, Philippe comptoit y trouver de grands avantages. S'il arrivoit que les Baſtarnes fuſſent vaincus par les Romains, il ſe conſoleroit facilement de leur défaite en ſe voiant délivré par leur moien du voiſinage dangereux des Dardaniens : & ſi leur irruption dans l'Italie réüſſiſſoit, pendant que les Romains ſeroient occupés à repouſſer ces nouveaux ennemis, il auroit le tems de recouvrer tout ce qu'il avoit perdu dans la Gréce. Les Baſtarnes s'étoient déja mis en marche, & étoient aſſez avancés, lorſqu'ils apprirent la mort de Philippe. Cette nouvelle, & divers accidens qui leur arrivérent, ſuſpendirent leur premier deſſein, & ils ſe diſſipérent de côté & d'autre. Antigone, que Philippe deſtinoit pour ſon ſucceſſeur, avoit été emploié malgré lui à cette intrigue. A ſon retour, Perſée le fit mourir ; & pour mieux s'affermir ſur le trône il envoia des Ambaſſadeurs aux Romains leur demander qu'ils renouvellaſſent avec lui l'alliance qu'ils avoient faite avec ſon pere, & que le Sénat le reconnût pour roi. Il ne cherchoit qu'à gagner du tems,

Une partie des Baſtarnes avoit pourſuivi ſa route, & étoit actuellement en guerre avec les Dardaniens. Les Romains en prirent ombrage. Perſée s'excuſa par ſes Ambaſſadeurs, & fit entendre que ce n'étoit point lui qui les avoit mandés, & qu'il n'avoit influé en rien dans leur entrepriſe. Le Sénat, ſans approfondir davantage la choſe, ſe contenta de le faire avertir qu'il eût ſoin de conſerver inviolablement les conditions du Traité fait avec les Romains. Les Baſtarnes, après avoir remporté d'abord quelques avantages, furent enfin obligés, du moins pour la plupart, de retourner dans leur pays. On dit qu'aiant trouvé le Danube glacé, & aiant entrepris de le paſſer, la glace s'ouvrit ſous leurs piés, & qu'ils furent tous engloutis dans le fleuve. An.M.3829. Av.J.C.175. *Liv. lib.* 41. *n.* 23.

On apprit à Rome que Perſée avoit envoié des Ambaſſadeurs à Carthage, & que le Sénat leur avoit donné audience de nuit dans le temple d'Eſculape. On jugea à propos de faire paſſer des Ambaſſadeurs en Macédoine pour veiller ſur la conduite de ce Prince. Il venoit de réduire par la force des armes quelques-uns des An.M.3830. Av.J.C.174. *Liv. l.b.* 41. *n.* 27-29.

Dolopes * qui refusoient de lui obéir. Après cette expédition, il s'avança vers Delphes, sous prétexte d'aller consulter l'Oracle, mais en effet, à ce qu'on crut, pour avoir occasion de parcourir la Gréce, & de s'y faire des alliés. Ce voiage jetta d'abord l'allarme dans le pays, & il n'y eut pas jusqu'à Euméne qui n'en fût effraié dans Pergame. Mais Persée, dès qu'il eut consulté l'Oracle, retourna dans son roiaume en traversant la Phthiotide, l'Achaïe, & la Thessalie, sans faire aucun tort dans les terres par où il passoit. Il envoia ensuite presque dans toutes les villes qu'il avoit parcourues des Ambassadeurs ou des Lettres circulaires pour demander qu'on oubliât les sujets de mécontentement qu'on pouvoit avoir eus sous le régne de son Pere, qui devoient être ensevelis avec lui.

Sa principale attention fut de se réconcilier avec les Achéens. Leur Ligue & la ville d'Athénes avoient porté leur colére & leur haine contre les Macédoniens jusqu'à rompre par un Décret tout commerce avec

* *La Dolopie étoit une région de la Thessalie, qui confinoit avec l'Epire.*

eux. Cette diſſenſion déclarée donnoit lieu aux eſclaves qui fuioient de l'Achaïe de ſe retirer dans la Macédoine, où ils trouvoient un aſyle aſſuré, & où ils ſavoient bien qu'on n'iroit pas les chercher ni les redemander depuis le Décret d'interdiction générale. Perſée fit arrêter tous ces eſclaves, & les renvoia aux Achéens avec une lettre obligeante, où il les exhortoit à prendre des meſures qui empêchaſſent leurs eſclaves de ſe retirer encore de la même ſorte dans ſes Etats. C'étoit demander tacitement qu'on rétablît l'ancien commerce. Xénarque, qui étoit pour lors en charge, & qui cherchoit à faire ſa cour au Roi, appuia fort ſa demande, & il étoit ſoutenu par ceux qui deſiroient vivement de recouvrer leurs eſclaves.

Callicrate, l'un des principaux de l'aſſemblée, qui étoit perſuadé que le ſalut de la Ligue conſiſtoit à garder inviolablement le Traité conclu avec les Romains, repréſenta que c'étoit y donner une atteinte ouverte, que de ſe réconcilier avec la Macédoine qui ſe préparoit à leur déclarer la guerre au premier jour. Il conclut

à laisser les choses dans l'état où elles étoient, en attendant que le tems fît connoitre si ses craintes étoient vaines ou non. Que si les Macédoniens conservoient la paix avec Rome, il seroit assez tems pour lors de rentrer en commerce avec eux : qu'avant cela la réunion seroit prématurée & dangereuse.

Arcon, frere de Xénarque, qui prit la parole après Callicrate, s'efforça de montrer qu'on jettoit de vaines terreurs dans les esprits. Qu'il ne s'agissoit point de faire un nouveau Traité & une nouvelle alliance avec Persée, & encore moins de rompre avec les Romains, mais simplement de changer un Décret auquel les injustices de Philippe pouvoient avoir donné lieu, mais que Persée son fils, qui n'y avoit eu aucune part, ne méritoit point certainement. Que ce Prince lui-même comptoit bien, qu'en cas de guerre contre les Romains, la Ligue ne manqueroit pas de se déclarer pour eux. Mais, pendant que la paix subsiste, si l'on ne veut pas faire cesser entiérement les haines & les dissensions, n'est-il pas raisonnable qu'au moins on les suspende & qu'on

les laisse dormir pour un tems ?

On ne finit rien dans cette assemblée. Comme on avoit trouvé mauvais que le Roi se fût contenté de lui adresser simplement une lettre, il envoia depuis des Ambassadeurs pour l'assemblée qui avoit été convoquée à Mégalopolis. Mais ceux qui craignoient de choquer Rome, firent tant qu'on refusa de leur donner audience.

Les Ambassadeurs que le Sénat avoit envoiés en Macédoine, marquérent à leur retour qu'ils n'avoient pu approcher du Roi, sous prétexte tantôt qu'il étoit absent, tantôt qu'il étoit incommodé : double prétexte également faux. Qu'au reste il leur avoit paru clairement que tout se préparoit à la guerre, & qu'il faloit s'attendre qu'elle éclateroit au premier jour. Ils rendirent compte aussi de l'état où ils avoient trouvé l'Etolie, agitée de discordes intestines, que l'acharnement des deux partis opposés portoit à des excès furieux, sans que leur autorité eût pu raprocher & adoucir ceux qui en étoient les chefs.

An.M.3831. Av.J.C.173. *Liv. lib. 42. n. 2. 5. 6.*

Comme à Rome on s'attendoit à la guerre contre la Macédoine, on commença à s'y préparer par les cé-

rémonies de religion, qui, chez les Romains, précédoient toujours les déclarations de guerre : c'eſt-à-dire par l'expiation des prodiges, & par divers ſacrifices qu'on offroit aux dieux.

Marcellus étoit un des Ambaſſadeurs que le Sénat avoit envoiés dans la Gréce. Après avoir pacifié, autant qu'il étoit poſſible, les troubles de l'Etolie, il paſſa dans le Péloponnéſe, où il avoit fait convoquer l'aſſemblée des Achéens. Il loua extrêmement leur zêle, d'avoir conſtamment ſoutenu le Décret qui défendoit tout commerce avec les Rois de Macédoine. C'étoit déclarer ouvertement ce que les Romains penſoient à l'égard de Perſée.

Ce Prince ne ceſſoit de ſolliciter les villes de la Gréce par de fréquentes ambaſſades, & par de magnifiques promeſſes qui paſſoient de beaucoup ſes forces. On y étoit aſſez porté d'inclination pour lui, & beaucoup plus que pour Euméne, quoique ce dernier eût rendu de grands ſervices à la plupart de ces villes, & que celles qui faiſoient partie de ſon domaine n'euſſent pas voulu changer leur condition avec

les villes qui étoient entiérement libres. Il n'y avoit cependant nulle comparaison à faire entre ces deux Princes pour le caractére & pour les mœurs. Persée étoit absolument décrié pour ses crimes & pour sa cruauté. On l'accusoit d'avoir tué sa femme de sa propre main depuis la mort de son pere, de s'être défait secrettement d'Apelle du ministére duquel il s'étoit servi pour faire périr son frere, & d'avoir commis beaucoup d'autres meurtres tant au dedans qu'au dehors de son roiaume : au lieu qu'Euméne s'étoit rendu recommandable par sa tendresse pour ses freres & ses proches, par la justice avec laquelle il gouvernoit ses sujets, & par son penchant généreux à faire du bien & à rendre service aux autres. Malgré cette différence de caractére on lui préféroit Persée, soit que l'ancienne grandeur des Rois de Macédoine leur inspirât du mépris pour un Etat dont l'origine étoit toute récente & qu'ils avoient vû naître, soit que les Grecs aspirassent à quelque changement, soit enfin parce qu'ils étoient bien aises d'avoir en lui un appui qui tînt en respect les Romains.

Perſée s'appliqua en particulier à rechercher l'amitié des Rhodiens, & à les détacher du parti de Rome. C'étoit de Rhodes qu'étoit partie Laodice fille de Séleucus pour aller partager le trône de Macédoine avec Perſée en l'épouſant. Les Rhodiens lui avoient équipé la flote la plus brillante qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Perſée en avoit fourni les matériaux, & juſqu'aux ſoldats & aux matelots qui lui avoient amené Laodice, tous reçurent de lui un ruban d'or. Un jugement que Rome prononça en faveur des Lyciens contre ceux de Rhodes, avoit extrêmement irrité ceux-ci. Perſée tâcha de profiter de leur indiſpoſition contre Rome pour ſe les attacher.

Polyb. Legat. 60. 61.

AN.M.3832. AV.J.C.172. *Liv. lib.* 42. *n.* 11-14.

Les Romains n'ignoroient pas les meſures que prenoit Perſée pour gagner les peuples & les villes de la Gréce. Euméne vint exprès à Rome achever de les en éclaircir. On l'y reçut avec toutes les marques de diſtinction poſſibles. Il déclara, qu'outre le deſir de venir rendre ſes hommages aux dieux & aux hommes à qui il étoit redevable d'un établiſſement qui ne lui laiſſoit rien à ſouhai-

ter, il avoit exprès entrepris ce voiage pour avertir en perſonne le Sénat d'aller au devant des entrepriſes de Perſée. Que ce Prince avoit hérité de la haine de Philippe ſon pere contre les Romains, auſſi bien que de ſon ſceptre, & qu'il n'omettoit rien pour ſe préparer à une guerre qu'il croioit lui être échue comme par droit de ſucceſſion. Que la longue paix dont la Macédoine avoit joui lui fourniſſoit de nombreuſes troupes & très vigoureuſes : qu'il avoit un riche & puiſſant roiaume : qu'il étoit lui-même dans la fleur de l'âge, plein d'ardeur pour les expéditions guerriéres, dont il avoit fait l'apprentiſſage ſous les yeux & ſous la conduite de ſon pere, & où il s'étoit depuis fort exercé en diverſes entrepriſes contre ſes voiſins. Qu'il étoit fort conſidéré dans les villes de la Gréce & de l'Aſie, ſans qu'on pût bien dire par quelle ſorte de mérite il avoit acquis ce crédit, ſi ce n'eſt que ſa haine pour les Romains lui en tenoit lieu. Qu'il n'avoit pas moins d'autorité chez de puiſſans Rois. Qu'il avoit épouſé la fille de Séleucus, & donné ſa ſœur en mariage à Pruſias. Qu'il avoit ſû s'attacher les Béotiens, na-

tion fort belliqueuſe, que ſon pere n'avoit jamais pu gagner; & que ſans l'oppoſition de quelques particuliers affectionnés aux Romains, il avoit été tout prêt de renouer commerce avec la Ligue Achéenne. Que c'étoit à Perſée que les Etoliens, dans leurs troubles domeſtiques, s'étoient adreſſés pour lui demander du ſecours, & non aux Romains. Que, ſoutenu par de ſi puiſſans alliés, il faiſoit par lui-même des préparatifs de guerre, qui le mettoient en état de ſe paſſer de ſecours étrangers. Qu'il avoit trente mille hommes de pié, cinq mille chevaux, des vivres pour dix ans: qu'outre les revenus immenſes qu'il tiroit chaque année des mines, il avoit de quoi ſtipendier pendant un pareil nombre d'années dix mille hommes de troupes étrangéres, ſans compter celles du pays. Qu'il avoit amaſſé dans ſes arſenaux des armes pour équiper trois armées auſſi groſſes que celle qu'il avoit actuellement; & que quand la Macédoine ſeroit hors d'état de lui fournir des troupes, il avoit à ſa diſpoſition la Thrace, qui étoit une pepiniére d'hommes inépuiſable. Euméne ajouta, qu'il n'avançoit rien ici

sur de simples conjectures, mais sur la connoissance certaine qu'il avoit prise des faits par d'exactes informations. » Au reste, dit-il en finissant, » après m'être acquité d'un devoir » que mon respect & ma reconnois- » sance pour le peuple Romain m'im- » posoient, & avoir, s'il est permis » de parler ainsi, délivré ma conscien- » ce; il ne me reste qu'à prier les dieux » & les déesses de vous inspirer les » pensées & les desseins qui convien- » nent à la gloire de votre Empire, » & à la sureté de vos alliés & de » vos amis, dont le salut dépend du » vôtre.

Ce discours toucha fort les Sénateurs. On ne sut point pour le présent ce qui s'étoit passé dans le Sénat, sinon que le Roi Euméne y avoit parlé, & rien ne transpira au dehors, tant on gardoit un secret inviolable dans les délibérations de cette auguste assemblée.

On donna quelques jours après audience aux Ambassadeurs du Roi Persée. Ils trouvérent le Sénat fort prévenu contre leur Maître; & celui d'entr'eux qui portoit la parole, il s'appelloit Harpale, aigrit encore les

eſprits par ſon diſcours. Il dit que Perſée ſouhaitoit qu'on le crût ſur ſa parole, lorſqu'il déclaroit n'avoir rien dit ni fait qui reſſentît l'ennemi. Qu'au reſte, s'il s'apercevoit qu'on cherchât opiniâtrement contre lui un ſujet de guerre, il ſauroit bien ſe défendre avec courage. Que le ſort des armes eſt toujours hazardeux, & l'événement de la guerre incertain.

Les villes de la Gréce & de l'Aſie, inquiétes de l'effet que ces Ambaſſades produiroient à Rome, y avoient auſſi envoié des Députés ſous différens prétextes; les Rhodiens ſur tout, qui ſe doutoient bien qu'Euméne les auroit mélés dans les accuſations qu'il avoit formées contre Perſée, & ils ne ſe trompoient pas. Dans une audience qui leur fut accordée, ils s'emportérent avec violence contre Euméne, en lui reprochant qu'il avoit ſoulevé la Lycie contre les Rhodiens, & qu'il s'étoit rendu plus inſupportable à l'Aſie qu'Antiochus même. Ce diſcours fit plaiſir aux peuples de l'Aſie qui favoriſoient ſous main Perſée, mais déplut fort au Sénat, & n'eut d'autre effet que de rendre les Rhodiens ſuſpects, & de faire conſidérer

davantage Euméne par cette eſpéce de conſpiration qu'on voioit ſe former contre lui. On le renvoia comblé d'honneurs & de préſens.

Harpale étant retourné en Macédoine avec le plus de diligence qu'il lui fut poſſible, raporta à Perſée qu'il avoit laiſſé les Romains dans la diſpoſition de ne pas tarder lontems à lui déclarer la guerre. Le Roi n'en étoit pas faché, ſe croiant en état, avec les grands préparatifs qu'il avoit faits, de la ſoutenir avec ſuccès. Il en vouloit ſur tout à Euméne, par qui il ſoupçonnoit que Rome avoit été inſtruite de toutes ſes démarches les plus ſecrettes, & ce fut contre lui qu'il commença à ſe déclarer, non par la voie des armes, mais par celle du crime & de la trahiſon. Il apoſta Evandre de Créte Général de ſes troupes auxiliaires, & trois Macédoniens qui lui avoient déja prété leur miniſtére en pareille occaſion, pour aſſaſſiner ce Prince. Perſée ſavoit qu'il ſe préparoit à faire un voiage à Delphes. Il adreſſa les aſſaſſins à une femme de condition nommée Praxo, chez qui il avoit logé lorſqu'il avoit été à Delphes. Ils ſe mirent en embuſcade dans

Liv. lib. 42. n. 15-19.

un défilé si étroit, que deux hommes n'y pouvoient passer de front. Quand le Roi y fut arrivé, les assassins, d'une hauteur où ils s'étoient placés, roulérent contre lui deux grosses pierres, dont l'une lui tomba sur la tête, & le jetta par terre sans connoissance, & l'autre le blessa considérablement à l'une des épaules; puis ils l'accablérent encore d'une grêle de moindres pierres. Tous ceux qui l'accompagnoient prirent la fuite, excepté un seul qui demeura pour le secourir. Les assassins, comptant le Roi pour mort, s'enfuirent au haut du mont Parnasse. Ses Officiers étant revenus, le trouvérent sans mouvement, & presque sans vie. Quand enfin il fut un peu revenu à lui, on le transporta à Corinthe, & de là dans l'île d'Egine, où l'on travailla à le panser de ses blessures, mais avec tant de secret, que personne n'étoit admis dans sa chambre, ce qui donna lieu de croire qu'il étoit mort. Le bruit s'en répandit jusques dans l'Asie. Attale le crut trop facilement pour un bon frere, & se comptant déja pour Roi, songea à épouser la veuve. Euméne, à la premiére entrevûe, ne put s'empécher de

lui en faire quelques légers reproches, quoiqu'il eût résolu d'abord de dissimuler cette imprudence.

Persée avoit tenté en même tems contre lui la voie du poison par le moien de Rammius, qui avoit fait un voiage en Macédoine. C'étoit un riche citoien de Brunduse, qui recevoit chez lui tous les Généraux Romains, tous les Seigneurs étrangers, & même les Princes qui passoient par cette ville. Le Roi lui mit entre les mains un poison très subtil pour le donner à Euméne quand il le recevroit chez lui. Rammius n'avoit osé refuser cette commission, quelque horreur qu'il en eût, de peur que le Roi ne fît sur lui l'essai de ce breuvage; mais il étoit parti bien résolu de ne la point exécuter. Aiant appris que Valére, qui revenoit de son Ambassade en Macédoine, étoit à Chalcis, il alla l'y trouver, lui découvrit tout, & le suivit à Rome. Valére amenoit aussi avec lui Praxo, chez qui les assassins avoient logé à Delphes. Quand le Sénat eut entendu ces deux témoins, il ne délibéra plus, après de si noirs complots, s'il faloit déclarer la guerre à un Prince qui em-

ploioit les aſſaſſinats & les poiſons pour ſe défaire de ſes ennemis, & prit cependant toutes les meſures néceſſaires pour réuſſir dans cette importante entrepriſe.

Deux ambaſſades qui arrivérent dans ce même tems à Rome, firent grand plaiſir au Sénat. La premiére étoit de la part d'Ariarathe roi de Cappadoce, cinquiéme du même nom. Il envoioit à Rome ſon fils qu'il deſtinoit à lui ſuccéder, pour y être élevé dès ſa plus tendre enfance dans les principes des Romains, & pour s'y former au grand art de régner par la converſation & l'étude des grands hommes qu'il y verroit; & il prioit le peuple Romain de vouloir bien lui tenir lieu de pere & de tuteur. Le jeune Prince fut reçu avec toutes les marques de diſtinction qu'on pouvoit deſirer, & le Sénat lui fit préparer aux dépens du public pour lui & pour ſa ſuite une maiſon convenable. L'autre ambaſſade étoit des Thraces, qui demandoient de faire alliance & amitié avec les Romains.

Dès qu'Euméne fut entiérement rétabli, il ſe rendit à Pergame, & travailla aux préparatifs de la guerre

avec une application que le nouveau crime de son ennemi rendoit plus vive & plus ardente que jamais. Le Sénat lui envoia des Ambassadeurs pour le complimenter sur l'extrême danger qu'il venoit d'éviter. Il en fit partir aussi pour confirmer les Rois amis dans l'alliance ancienne avec le peuple Romain.

Il en avoit envoié d'autres vers Persée, pour lui porter ses plaintes, & lui demander satisfaction. Voiant qu'ils ne pouvoient obtenir d'audience pendant plusieurs jours, ils partirent pour retourner à Rome. Le Roi les fit rappeller. Ils lui représentérent que le Traité conclu avec Philippe son pere, & renouvellé depuis avec lui-même, portoit en termes exprès qu'il ne pourroit porter la guerre hors de son roiaume, ni attaquer le peuple Romain. Ils lui rapotérent ensuite toutes ses contraventions à ce Traité, & le sommérent de restituer aux alliés tout ce qu'il leur avoit enlevé de force. Le Roi ne leur répondit que par des emportemens & des injures, se plaignant de l'avarice & de l'orgueil des Romains qui traitoient les Rois avec une hauteur in-

Liv. lib. 42. n. 25-27.

ſupportable, & prétendoient leur faire la loi comme à des eſclaves. Comme ils demandoient une réponſe poſitive, il les remit au lendemain, voulant la leur donner par écrit. Elle portoit, Que le Traité conclu avec ſon pere ne le regardoit point. Que s'il l'avoit accepté, ce n'étoit point qu'il l'approuvât, mais parce qu'il n'avoit pas pu faire autrement, n'étant pas encore bien affermi ſur le trône. Que ſi les Romains vouloient ſonger à un nouveau Traité, & propoſer des conditions raiſonnables, il délibéreroit ſur ce qu'il auroit à faire. Le Roi, après leur avoir remis cet Ecrit, ſe retira bruſquement. Les Ambaſſadeurs lui déclarérent que le peuple Romain renonçoit à ſon alliance & à ſon amitié. Il ſe retourna plein de colére, & leur dénonça, d'un ton menaçant, qu'ils euſſent à ſortir de ſon roiaume avant trois jours. De retour à Rome, ils rendirent compte de tout ce qui s'étoit paſſé dans leur ambaſſade,& ajoutérent qu'ils avoient remarqué dans toutes les villes de Macédoine par où ils avoient paſſé, qu'on travailloit fortement aux préparatifs de la guerre.

Les Ambassadeurs qu'on avoit envoiés vers les Rois alliés, raportérent qu'ils avoient trouvé Euméne en Asie, Antiochus en Syrie, Ptolémée en Egypte, bien disposés pour le peuple Romain, & prêts à faire tout ce qu'il souhaiteroit d'eux. Persée les avoit tous sollicités de se joindre à lui, mais inutilement. Le Sénat ne voulut point accorder d'audience aux Ambassadeurs de Gentius roi d'Illyrie, accusé d'être d'intelligence avec Persée; & il remit à entendre ceux des Rhodiens, qui s'étoient aussi rendus suspects, quand les nouveaux Consuls seroient entrés en charge. Cependant, pour ne point perdre de tems, on donna ordre de préparer une flote de cinquante galéres pour la Macédoine, & de la faire partir au plutôt avec des troupes: ce qui fut exécuté sans délai.

On nomma pour Consuls P. Licinius Crassus, & C. Cassius Longinus. La Macédoine échut par le sort à Licinius.

AN. M. 3833. Av. J.C. 171. *Liv. lib.* 42. *n.* 28-30. & 36.

Non seulement Rome & l'Italie, mais tous les Rois & toutes les villes tant de l'Europe que de l'Asie avoient les yeux tournés sur les deux puissans

peuples qui alloient entrer en guerre.

Eumene étoit animé par une ancienne haine contre Persée, & encore plus par le nouveau crime qui lui avoit presque arraché la vie dans son voiage à Delphes.

Prusias roi de Bithynie avoit résolu de ne point prendre de parti, & d'attendre l'événement. Il se flatoit que les Romains n'exigeroient pas qu'il prît les armes en leur faveur contre le frere de sa femme; & il espéroit, si Persée étoit vainqueur, que ce Prince se laisseroit aisément fléchir aux priéres de sa sœur.

Ariarathe roi de Cappadoce, outre qu'il avoit promis en son nom du secours aux Romains, se tenoit inviolablement attaché, soit pour la guerre soit pour la paix, au parti que suivoit Euméne, depuis qu'il avoit contracté avec lui affinité en lui donnant sa fille en mariage.

Antiochus songeoit à s'emparer de l'Egypte, comptant sur la foiblesse du Roi pupille, & sur l'indolence & la lâcheté de ses Tuteurs, & s'imaginoit avoir trouvé un prétexte plausible de faire la guerre à ce Prince en lui disputant la Célé-Syrie, & que les Ro-

mains, occupés à la guerre de Macédoine, n'apporteroient point d'obstacle à ses desseins ambitieux. Cependant il avoit déclaré au Sénat par ses Ambassadeurs qu'il pouvoit absolument disposer de toutes ses forces & de toutes ses troupes, & avoit répété la même promesse aux Ambassadeurs que Rome lui avoit envoiés.

Ptolémée, à cause de la foiblesse de son âge, n'étoit pas en état de disposer de lui-même. Ses Tuteurs se préparoient à la guerre contre Antiochus pour s'assurer la Célé-Syrie, & promettoient tout aux Romains pour la guerre de Macédoine.

Masinissa aidoit les Romains de blé, de troupes, d'éléphans ; & il songeoit à envoier à cette guerre son fils Misagéne. Et voici quel étoit son plan, & ses vûes politiques. Masinissa souhaitoit de détruire la puissance des Carthaginois. Si les Romains étoient vainqueurs, il comptoit ne pouvoir pas exécuter ce projet, parce que les Romains ne souffriroient jamais qu'il poussât à bout les Carthaginois : en ce cas il faisoit donc état de demeurer tel qu'il étoit. Si au contraire la puissance Romaine, qui seule, par politi-

que, l'empéchoit d'étendre ſes conquêtes, & qui ſoutenoit alors Carthage, venoit à ſuccomber, il comptoit ſe rendre maître de toute l'Afrique.

Gentius roi d'Illyrie n'avoit réuſſi qu'à ſe rendre très ſuſpect aux Romains, ſans ſavoir néanmoins lui-même encore quel parti il devoit ſuivre; & il paroiſſoit que ce ſeroit par caprice & par boutade qu'il s'attacheroit aux uns ou aux autres, plutôt que par un plan fixe & par un deſſein ſuivi.

Pour Cotys de Thrace, roi des Odryſes, il s'étoit déclaré ouvertement pour les Romains.

Telle étoit la diſpoſition des Rois à l'égard de la guerre de Macédoine. Pour ce qui regarde les peuples & les villes libres, preſque par tout la populace panchoit du côté du Roi & des Macédoniens. Les ſentimens des principaux qui dominoient chez ces peuples & dans ces villes étoient partagés comme en trois claſſes. Quelques-uns ſe livroient ſi baſſement aux Romains, que par ce dévouement aveugle ils perdoient parmi leurs citoiens tout crédit & toute autorité: & de

ceux-là, peu étoient touchés de la justice du gouvernement Romain; le grand nombre n'envisageoient que leur propre intérêt, persuadés qu'ils auroient du crédit dans leurs villes à proportion des services qu'ils rendroient aux Romains. La seconde classe étoit de ceux qui étoient absolument livrés au Roi, les uns, parce que leurs dettes & le mauvais état de leurs affaires leur faisoient souhaiter le changement; les autres, parce que leur caractére vain & fastueux s'accommodoit davantage de la pompe qui régne dans la Cour des Rois, & dont Persée se piquoit. Une troisiéme classe, & c'étoit la plus sensée & la plus prudente, s'il eût falu prendre nécessairement parti auroit préféré les Romains aux Rois : mais si la chose eût été laissée à son choix, elle auroit souhaité qu'aucun des deux partis ne devînt plus puissant en opprimant l'autre, mais que conservant une sorte d'égalité & d'équilibre ils demeurassent toujours entr'eux en paix : parce qu'alors, l'un des deux partis prenant la protection des villes foibles qu'on voudroit opprimer, rendroit leur condition bien plus tranquille &

plus assurée. Dans cette espéce de neutralité indécise, ils regardoient comme d'un lieu sûr les combats & les dangers de ceux qui avoient pris parti pour les uns ou pour les autres.

Les Romains, après avoir, selon leur louable coutume, satisfait à tous les devoirs de la religion, avoir offert aux dieux des priéres publiques & des sacrifices, & leur avoir fait des vœux pour l'heureux succès de l'entreprise à laquelle ils se préparoient depuis lontems, déclarérent en forme la guerre à Persée roi de Macédoine, s'il ne donnoit une promte satisfaction sur divers griefs qu'on lui avoit déja expliqués plus d'une fois.

Dans le même tems survinrent des Ambassadeurs de sa part, qui dirent que le Roi leur maître étoit fort étonné qu'on eût fait passer des troupes en Macédoine ; & qu'il étoit prêt de donner au Sénat toutes les satisfactions qu'on exigeroit de lui. Comme on savoit que Persée ne cherchoit qu'à gagner du tems, on leur répondit que le Consul Licinius arriveroit bientôt avec son armée en Macédoine, & que si le Roi demandoit la paix de bonne foi, il pourroit lui envoier ses

Ambaſſadeurs ; mais qu'il ne ſongeât point à en faire venir en Italie, où ils ne ſeroient plus reçus : & pour ceux-ci, ils eurent ordre d'en ſortir avant douze jours.

Les Romains n'omettoient rien de tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès de leurs entrepriſes. Ils envoiérent de tous côtés des Ambaſſadeurs vers la plupart de leurs alliés, pour animer & fortifier ceux qui leur étoient conſtamment attachés, pour déterminer ceux qui étoient flotans & incertains, & pour intimider ceux qui paroiſſoient mal diſpoſés.

Liv. lib. 42. n. 37-44. Polyb. Legat. 63.

Pendant qu'ils étoient à Lariſſe en Theſſalie, il y arriva des Ambaſſadeurs de Perſée, qui avoient ordre de s'adreſſer à Marcius l'un des Ambaſſadeurs Romains, de le faire reſſouvenir de l'ancienne liaiſon & amitié que le pere de ce Romain avoit eue avec le Roi Philippe, & de lui demander une entrevûe avec leur Maître. Marcius répondit, qu'effectivement ſon pere lui avoit ſouvent parlé de l'amitié & de l'hoſpitalité qui le lioit avec Philippe, & il marqua pour l'entrevûe un endroit près du fleuve Pénée. Ils s'y rendirent peu de jours

après. Le Roi avoit un grand cortége, & étoit environné d'une foule de grands Seigneurs & de Gardes. Les Ambassadeurs n'étoient pas moins bien accompagnés, plusieurs des citoiens de Larisse & des Députés des villes qui s'y étoient rendus s'étant fait un devoir de les suivre, & étant bien aises de raporter chez eux ce qu'ils auroient vû & entendu. On étoit curieux d'assister à cette entrevûe d'un grand Roi & des Ambassadeurs du plus puissant peuple de la terre.

Après quelques difficultés qui intervinrent sur le cérémonial, & qui furent bientôt levées à l'avantage du Romain qui eut les honneurs, ils s'abouchérent. L'abord fut fort gracieux de part & d'autre. Ils ne se traitérent point comme ennemis, mais plutôt comme des amis liés par le droit sacré de l'hospitalité. Marcius, qui prit le premier la parole, commença par s'excuser sur la triste nécessité où il se trouvoit de faire des reproches à un Prince pour qui il avoit une grande considération. Il déduisit ensuite fort au long tous les sujets de plainte que le peuple Romain formoit

contre lui, & les différentes atteintes qu'il avoit données aux Traités. Il insista beaucoup sur l'attentat commis contre Euméne, & finit en témoignant qu'il desiroit que le Roi pût lui fournir de bonnes raisons, & le mettre en état de plaider sa cause & de le justifier devant le Sénat.

Persée, après avoir coulé légérement sur le fait d'Euméne, qu'il paroissoit étonné qu'on osât lui imputer sans aucunes preuves plutôt qu'à tant d'autres ennemis qu'avoit ce Prince, descendit dans un grand détail, & répondit le mieux qu'il lui fut possible à tous les chefs d'accusation formés contre lui. » Ce [a] que je puis » assurer, dit-il en finissant, c'est que » ma conscience ne me reproche point » d'avoir fait sciemment & de pro- » pos délibéré aucune faute contre les » Romains; & si j'en ai commis quel- » qu'une par inattention, averti com-

a Conscius mihi sum, nihil me scientem deliquisse; &, si quid fecerim imprudentia lapsus, corrigi me & emendari castigatione hac posse. Nihil certè insanabile, nec quod bello & armis persequendum esse censeatis, commisi: aut frustra clementiæ gravitatisque vestræ fama vulgata per gentes est, si talibus de causis, quæ vix querela & expostulatione dignæ sunt, arma capitis, & regibus sociis bella infertis. *Liv.*

» me je viens de l'être, je puis me » corriger. Je n'ai rien fait certainement qui mérite qu'on me poursuive avec une haine opiniâtre comme vous faites, & comme si j'étois coupable de crimes énormes & atroces, qui ne peuvent s'expier ni se pardonner. C'est bien sans fondement qu'on vante partout la clémence & la bonté du peuple Romain, si, pour de si légers sujets, qui méritent à peine quelques plaintes & quelques reproches, vous prenez les armes & portez la guerre contre des Rois qui sont vos alliés.

Le résultat de la Conférence fut que Persée enverroit de nouveaux Ambassadeurs à Rome, afin de tenter toutes les voies possibles pour n'en point venir à une rupture & à une guerre ouverte. C'étoit un piége, que le rusé Commissaire tendoit à la simplicité du Roi pour gagner du tems. Il feignit d'abord de trouver de grandes difficultés à la tréve que demandoit Persée pour envoier à Rome ses Ambassadeurs, & il ne parut enfin s'y rendre que par considération pour le Roi. La véritable raison étoit que les

Romains n'avoient encore ni troupes ni Général en état d'agir ; au lieu que du côté de Persée tout étoit prêt ; & que, s'il n'eût point été aveuglé par une vaine espérance de paix, il auroit dû saisir ce moment qui lui étoit si favorable & si contraire aux ennemis, & se mettre d'abord en campagne.

Après cette entrevûe, les Ambassadeurs Romains s'avancérent vers la Béotie, où il y avoit eu de grands mouvemens, les uns se déclarant pour Persée, les autres pour les Romains : mais enfin ce dernier parti l'emporta. Les Thébains, & à leur exemple les autres peuples de Béotie, firent alliance avec le peuple Romain, chacun par leurs Députés particuliers, & non par le consentement du corps entier de la nation selon l'ancien usage. C'est ainsi que les Béotiens, pour avoir pris témérairement le parti de Persée, après avoir formé pendant lontems une République qui en différentes occasions s'étoit heureusement délivrée des plus grands périls, se virent dispersés & gouvernés par autant de Conseils qu'il y avoit de villes dans la province, qui toutes, dans la suite, demeurérent indépendantes les unes

des autres, & ne formérent plus une ſeule Ligue comme auparavant. Et ce fut un effet de la politique Romaine, qui les diviſa pour les affoiblir, ſachant qu'il étoit bien plus aiſé par là de les gagner & de les aſſervir, que ſi elles euſſent toujours été unies toutes enſemble. Il n'y eut preſque dans la Béotie que Coronée & Haliarte qui perſiſtérent dans l'alliance avec Perſée.

De la Béotie les Commiſſaires paſſérent dans le Péloponnéſe. L'aſſemblée de la Ligue Achéenne fut convoquée à Argos. Ils demandérent mille hommes ſeulement pour les mettre en Garniſon dans Chalcis, juſqu'à ce que l'armée Romaine paſſât en Gréce, & ils y furent envoiés ſur le champ. Marcius & Atilius, aiant terminé les affaires de la Gréce, retournérent à Rome au commencement de l'hiver.

Liv. lib. 42. n. 45-48. Polyb. Legat. 64-68.

Vers le même tems Rome envoia encore de nouveaux Commiſſaires vers les îles de l'Aſie les plus conſidérables, pour les exhorter à lui donner un puiſſant ſecours dans la guerre contre Perſée. Les Rhodiens ſe ſignalérent dans cette occaſion. Hégéſilo-

que, qui pour lors étoit Prytane, (on appelloit ainsi le premier Magistrat) avoit préparé les esprits, & avoit représenté qu'il faloit effacer par des actions, & non simplement par des paroles, toutes les mauvaises impressions qu'Euméne avoit tâché d'inspirer aux Romains sur leur fidélité. Ainsi, à l'arrivée des Ambassadeurs, ils leur montrérent une flote de quarante galéres toute équipée, & prête à se mettre en mer au premier ordre. Une surprise si agréable fit un grand plaisir aux Romains, qui s'en retournérent extrêmement contens d'un zéle si marqué, qui avoit même prévenu leurs demandes.

Persée, en conséquence de son entrevûe avec Marcius, envoia des Ambassadeurs à Rome pour y traiter de ce qui avoit été proposé dans cette Conférence. Il chargea d'autres Ambassadeurs de lettres pour Rhodes & pour Byzance, dans lesquelles il exposoit ce qui s'étoit passé dans l'entrevûe, & déduisoit fort au long les raisons sur lesquelles son droit étoit appuié. Il exhortoit en particulier les Rhodiens à demeurer en repos, & à attendre en simples spectateurs quel

parti prendroient les Romains. » Si, » malgré les Traités qui ont été faits » entre nous, ils m'attaquent, vous » ferez, leur disoit-il, les médiateurs » entre les deux peuples. Tout le mon- » de est intéressé à les voir vivre en » paix, mais il ne sied à personne plus » qu'à vous de travailler à les réunir. » Défenseurs, non seulement de votre » liberté, mais encore de celle de » toute la Gréce, plus vous avez de » zêle & d'ardeur pour un si grand » bien, plus vous devez vous mettre » en garde contre quiconque auroit » ou pourroit vous inspirer des senti- » mens contraires. Vous [a] sentez assez » que c'est réduire les Grecs dans une » véritable servitude, que de les fai- » re dépendre d'un seul peuple, sans » leur laisser d'autre recours. « On reçut poliment les Ambassadeurs, mais la réponse fut, qu'en cas de guerre on prioit le Roi de ne point compter sur les Rhodiens, & de ne leur rien demander qui pût troubler l'alliance qu'ils avoient faite avec les

a Cùm ceterorum id interesse, tum præcipuè Rhodiorum, quo plus inter alias civitates dignitate atque opibus excellant, quæ serva atque obnoxia fore, si nullus aliò sit quàm ad Romanos respectus. *Liv.*

Romains. Les mêmes Ambaſſadeurs paſſérent auſſi en Béotie, où ils n'eurent pas beaucoup plus de contentement, ſi ce n'eſt de la part de quelques petites villes, qui ſe ſéparérent des Thébains pour embraſſer le parti du Roi.

Coronée & Haliarte.

Marcius & Atilius étant de retour à Rome, rendirent compte au Sénat de leur Commiſſion. Ce qu'ils firent valoir ſur tout, fut la ruſe & l'artifice avec lequel ils avoient trompé Perſée, en lui accordant une tréve qui le mettoit hors d'état de commencer dès lors la guerre avec avantage comme il le pouvoit, & qui donnoit aux Romains le tems d'achever entiérement leurs préparatifs, & de ſe mettre en campagne. Ils n'oublioient pas l'adreſſe avec laquelle ils avoient diſſipé l'Aſſemblée générale des Béotiens, pour les empécher de s'unir à la Macédoine d'un commun conſentement.

La plus grande partie du Sénat leur ſut bon gré d'une conduite ſi ſage, qui marquoit une profonde politique, & une dextérité non commune à manier les affaires. Mais les anciens, imbus d'autres principes, & qui s'en

tenoient aux maximes antiques, dirent qu'ils ne reconnoissoient point ici le caractére Romain. Que leurs ancêtres, comptant plus sur le vrai courage que sur la ruse, avoient coutume de faire la guerre ouvertement, & non par des souterrains : qu'il faloit laisser ces indignes artifices aux Carthaginois & aux Grecs, chez qui il étoit plus glorieux de tromper l'ennemi, que de le vaincre à force ouverte. Qu'à la vérité quelquefois la ruse, dans le moment même, paroissoit mieux réussir que le courage : mais qu'une victoire remportée hautement dans un combat où l'on mesuroit de près ses forces, & que l'ennemi ne pouvoit attribuer ni au hazard ni à la tromperie, étoit d'une durée beaucoup plus stable, parce qu'elle laissoit dans les esprits une conviction intime de la supériorité de forces & de courage de la part du vainqueur.

Malgré ces remontrances des anciens, qui ne pouvoient goûter ces nouvelles maximes de politique, la partie du Sénat qui préféroit l'utile à l'honnête l'emporta ici de beaucoup, & la conduite des deux Commissaires fut approuvée. Marcius fut envoié de

nouveau avec quelques galéres dans la Gréce, pour y régler les affaires sur le pié qu'il jugeroit à propos ; & Atilius dans la Thessalie, pour s'emparer de Larissa, dans la crainte qu'à l'échéance de la tréve Persée ne se rendît maître de cette importante place, qui étoit la capitale du pays. On envoia aussi Lentulus à Thébes, pour veiller sur la Béotie.

Quoiqu'à Rome on fût déterminé à faire la guerre contre Persée, le Sénat donna audience à ses Ambassadeurs. Ils répétérent les mêmes choses qui avoient été dites dans l'entrevûe avec Marcius, & tâchérent de justifier leur Maître principalement sur l'attentat qu'on l'accusoit d'avoir commis sur la personne d'Euméne. On les écouta peu favorablement, & le Sénat leur ordonna, & à tous les Macédoniens qui étoient à Rome, de sortir incessamment de la ville, & de l'Italie dans trente jours. Le Consul Licinius, qui devoit commander en Macédoine, eut ordre de se préparer à partir au plutôt avec son armée. Le Préteur Lucrétius, qui avoit le commandement de la flote, partit avec quarante-cinq galéres ; & se rendit le

cinquiéme jour de Naples dans la Céphallénie, où il attendit l'arrivée des troupes de terre.

§. II.

Le Consul Licinius & le Roi Persée se mettent en campagne. Ils campent l'un & l'autre près du fleuve Pénée, mais à quelque distance. Combat de cavalerie, où Persée remporte un avantage considérable, dont il profite mal. Il songe à faire la paix, & n'y peut réussir. Les armées de part & d'autre entrent en quartiers d'hiver.

AN.M.3833. Av.J.C.171. *Liv. lib. 42. n. 49-63.*

LE CONSUL Licinius, après avoir offert ses vœux aux dieux dans le Capitole, partit de Rome revétu d'une cotte-d'armes selon la coutume. Le départ des Consuls, dit Tite-Live, se fait toujours avec une grande solennité & un concours incroiable, sur tout quand il s'agit d'une guerre importante & contre un puissant ennemi. Outre l'intérêt que chaque particulier peut prendre à la gloire du Consul qui part, les citoiens sont attirés à ce spectacle par la curiosité de voir le Général à la prudence & au courage duquel ils confient le sort de

la République. Mille pensées inquiétantes s'offrent alors à l'esprit sur le succès de la guerre qui est toujours douteux & incertain. On se représente les défaites arrivées par l'ignorance & la témérité des Généraux, & au contraire les victoires qu'on a dûes à leur prudence & à leur courage. » Qui » des mortels, dit-on, peut savoir » quel sera le sort d'un Consul qui » est près de son départ, & si on le » verra, de retour avec son armée » victorieuse, monter en triomphe à » ce même Capitole d'où il est parti » après y avoir offert ses priéres aux » dieux; ou si peutêtre cette joie ne » sera point pour les ennemis « ? La gloire ancienne des Macédoniens, celle de Philippe qui s'étoit rendu célébre par la guerre sur tout qu'il avoit faite contre les Romains, augmentoient beaucoup la réputation de Persée; & l'on savoit, que depuis qu'il étoit monté sur le trône, on s'étoit toujours attendu à voir éclater la guerre de sa part. Pleins de ces pensées, les citoiens conduisirent en foule le Consul hors de la ville. C. Claudius & Q. Mucius, qui tous deux avoient été Consuls, ne crurent pas

ſe dégrader en ſervant dans ſon armée en qualité de Tribuns des ſoldats, (comme qui diroit, en qualité de Colonels ou de Brigadiers) & partirent avec lui. On y joignit trois jeunes Romains illuſtres, P. Lentulus, & deux Manlius Acidinus. Le Conſul ſe rendit avec eux à Brunduſe, où étoit le rendez-vous de l'armée; & aiant paſſé la mer avec toutes ſes troupes, il arriva à Nymphée ſur les terres des Apolloniates.

Peu de jours auparavant Perſée, ſur le raport des Ambaſſadeurs revenus de Rome, qui aſſuroient qu'il ne reſtoit plus aucune eſpérance de paix, tint un grand Conſeil. Les avis y furent partagés. Quelques-uns croioient qu'il faloit, ou paier un tribut ſi on l'exigeoit, ou céder une portion de ſon domaine ſi on l'y condannoit; en un mot ſouffrir, pour obtenir la paix, tout ce qui ſeroit ſupportable, plutôt que d'expoſer ſa perſonne & ſon roiaume au danger de périr abſolument. Que ſi on lui laiſſoit une partie de ſon roiaume, le tems & l'occaſion pourroient lui faire naître des conjonctures favorables, qui le mettroient en état, non ſeulement de

recouvrer tout ce qu'il auroit perdu, mais même de se rendre formidable à ceux qui maintenant faisoient trembler la Macédoine.

Le plus grand nombre étoit d'un sentiment bien différent. Ils soutenoient que, pour peu qu'il cédât, il faloit se résoudre à perdre tout son roiaume. Que ce n'étoit pas l'argent ni les terres qui piquoient l'ambition des Romains : qu'ils aspiroient à la souveraineté & à la domination. Qu'ils savoient que les plus grands roiaumes & les plus puissans empires étoient sujets à bien des révolutions. Qu'ils avoient humilié ou plutôt ruiné Carthage, sans envahir son domaine, se contentant de la tenir en respect par le voisinage de Masinissa. Qu'ils avoient relegué Antiochus & son fils au dela du mont Taurus. Qu'il n'y avoit plus que le roiaume de Macédoine capable de faire ombrage & de tenir tête aux Romains. Que la prudence demandoit que Persée, pendant qu'il en étoit encore le maître, examinât bien sérieusement en lui-même s'il vouloit, en accordant aux Romains tantôt une chose tantôt une autre, se voir enfin dépouillé de tou-

te sa puissance, chassé de ses Etats; & obligé de demander comme par grace aux Romains la permission d'aller se confiner dans la Samothrace ou dans quelque autre île, pour y passer le reste de ses jours dans le mépris & la misére, avec la douleur de survivre à sa gloire & à son empire : ou s'il n'aimoit pas mieux, armé comme il convient à un homme de courage pour défendre sa fortune & sa dignité, courir tous les risques de la guerre; &, en cas qu'il fût vainqueur, avoir la gloire de délivrer l'univers du joug des Romains. Qu'il n'étoit pas plus étonnant qu'on chassât les Romains de la Gréce, qu'il l'avoit été qu'on fît sortir Annibal de l'Italie. Convenoit-il d'ailleurs à Persée, après s'être opposé de toutes ses forces à son frere qui vouloit usurper le roiaume, de le céder lâchement à des étrangers qui cherchoient à lui en enlever la possession? Qu'enfin tout le monde convenoit qu'il n'y avoit rien de plus honteux que de céder l'empire sans résistance, & rien de plus louable que d'avoir tout mis en œuvre pour s'y maintenir.

Ce Conseil se tint à Pella, ancien-

ne capitale de la Macédoine. *Puisque vous le jugez ainsi à propos*, dit le Roi, *faisons donc la guerre avec l'aide des dieux.* Il donna ordre en même tems à tous ses Généraux d'assembler leurs troupes à Citium, & il s'y rendit bientôt lui-même avec tous les Seigneurs de sa Cour & ses compagnies des Gardes, après avoir offert à Minerve surnommée Alcidéme une Hécatombe, c'est-à-dire un Sacrifice de cent bêtes. Il y trouva l'armée toute assemblée. Elle montoit, en comptant les troupes étrangéres & celles du pays, à trente-neuf mille hommes de pié, dont à peu près la moitié composoit la phalange, & à quatre mille chevaux. On convenoit, que depuis l'armée qu'Alexandre le Grand avoit menée en Asie, nul Roi de Macédoine n'en avoit eu une si nombreuse.

Ville de Macédoine.

Il y avoit vingt-six ans que Philippe avoit fait la paix avec les Romains; & comme pendant tout ce tems-là la Macédoine avoit été tranquille & sans guerre considérable, elle se trouvoit une nombreuse jeunesse en âge de porter les armes, qui avoit déja commencé à s'exercer &

à se former dans les guerres que la Macédoine avoit eu à soutenir contre les Thraces ses voisins. D'ailleurs, Philippe en premier lieu, & après lui Persée, avoient depuis lontems formé le dessein de porter la guerre contre les Romains. C'est pourquoi, dans le tems dont nous parlons, tout se trouva prêt pour la commencer.

Persée, avant que de se mettre en campagne, crut devoir haranguer ses troupes. Il monta donc sur son trône, & de là, aiant ses deux fils à ses côtés, il leur parla avec beaucoup de force. Il commença par faire un long dénombrement de toutes les injustices que les Romains avoient commises à l'égard de son pere, lesquelles l'avoient engagé à prendre le parti de leur faire la guerre : mais une mort prématurée l'avoit empéché de mettre son dessein à exécution. Il ajouta, qu'aussitôt après la mort de Philippe, les Romains lui avoient envoié des Ambassadeurs, & qu'en même tems ils avoient fait passer des troupes en Gréce pour en envahir les plus fortes places. Qu'ensuite, pour gagner du tems, ils l'avoient amusé pendant tout l'hiver par des entrevûes trompeuses

& par une tréve ſimulée, ſous le beau prétexte de travailler a une réconciliation. Il comparoit l'armée du Conſul qui étoit actuellement en marche, avec celle des Macédoniens, ſelon lui beaucoup ſupérieure a l'autre & pour le nombre des ſoldats, & pour le courage des troupes, & pour les proviſions tant d'armes que de vivres, que ſon pere & lui avoient amaſſées avec des ſoins infinis pendant un grand nombre d'années. » Il ne vous reſte » donc, Macédoniens, leur dit-il en finiſſant, » que de montrer maintenant le même courage, que firent » paroitre vos ancétres, lorſqu'aiant » domté toute l'Europe ils paſſerent » en Aſie, ne mettant d'autres bornes à leurs conquêtes que celles de » l'univers. Aujourd'hui il ne s'agit » pas de porter vos armes juſqu'au » fond des Indes, mais de vous conſerver vous-mêmes dans la poſſeſſion du roiaume de Macédoine. » Quand les Romains attaquérent » mon pere, ils couvrirent cette guerre injuſte du ſpécieux prétexte de » rétablir la Gréce dans ſon ancienne liberté : maintenant ils entreprennent à front découvert de ré-

» duire en ſervitude la Macédoine.
» Ce fier peuple ne peut ſouffrir que
» l'Empire Romain ait pour voiſin
» aucun Roi, ni laiſſer des armes en-
» tre les mains d'aucune nation belli-
» queuſe. Car, n'en doutez point, ſi
» vous refuſez de faire la guerre, &
» que vous vouliez vous ſoumettre
» aux ordres de ces maîtres orgueil-
» leux, il faut vous réſoudre à leur
» livrer vos armes avec votre Roi &
» ſon roiaume.

A ces mots, toute l'armée, qui avoit applaudi modérément au reſte du diſcours, jetta des cris de colére & d'indignation, exhortant le Roi à concevoir d'heureuſes eſpérances, & demandant avec inſtance qu'on la menât contre les ennemis.

Perſée enſuite donna audience aux Ambaſſadeurs des villes de Macédoine, qui venoient lui offrir de l'argent & des vivres, chacune ſelon ſon pouvoir, pour les beſoins de l'armée. Le Roi les remercia avec bonté, mais n'accepta point leurs offres, apportant pour raiſon que l'armée étoit abondamment fournie de tout ce qui lui étoit néceſſaire. Il leur demanda ſeulement des voitures, pour tranſ-

porter

porter les béliers, les catapultes, & les autres machines de guerre.

Cependant les deux armées étoient en mouvement. Celle des Macédoniens, après quelques jours de marche, arriva à Sycurium, ville située au bas du mont Oeta : celle du Consul à Gomphi dans la Thessalie, après avoir surmonté d'horribles difficultés dans des chemins & dans des défilés qui étoient presque impratiquables. Les Romains eux-mêmes avouoient, que si l'ennemi avoit gardé ces défilés, il auroit pu facilement y faire périr leur armée. Le Consul s'avança à trois mille près de la contrée appellée Tripolis, & campa sur les bords du fleuve Pénée.

Dans le même tems Euméne arriva à Chalcis avec ses freres Attale & Athenée : le quatriéme, nommé Philétére, étoit resté à Pergame pour la défense du pays. Euméne & Attale se joignirent au Consul avec quatre mille hommes de pié, & mille chevaux. Ils avoient laissé à Chalcis deux mille hommes de pié sous la conduite d'Athénée, pour fortifier la garnison de cette importante place. Il vint aussi de la part des alliés d'autres

troupes, mais en aſſez petit nombre, & pluſieurs galéres. Perſée cependant envoia pluſieurs détachemens pour ravager le pays voiſin de Phéres, eſpérant que ſi le Conſul quittoit ſon camp pour venir au ſecours des villes alliées, il pourroit le ſurprendre & l'attaquer à ſon avantage : mais ſon eſpérance fut vaine, & il ſe contenta de diſtribuer à ſes ſoldats le butin qu'il avoit fait, qui étoit fort conſidérable, & conſiſtoit principalement en bétail de toute eſpéce.

Le Conſul & le Roi tinrent Conſeil dans le même tems chacun de leur côté, pour décider par où ils devoient commencer la guerre. Le Roi, tout fier de ce qu'on lui avoit laiſſé ravager impunément les terres des Phéréens, étoit d'avis d'aller, ſans perdre de tems, attaquer les Romains dans leur camp. Les Romains ſentoient bien que leur lenteur & leurs retardemens les décrioient dans l'eſprit des alliés, & ils ſe reprochoient à eux-mêmes de n'avoir point porté de ſecours à ceux de Phéres. Pendant qu'ils délibéroient ſur le parti qu'ils devoient prendre, (Euméne & Attale étoient du Conſeil) arrive un cou-

rier à la hâte qui leur apprend que les ennemis étoient proche avec une armée nombreuſe. Sur le champ on donne le ſignal pour faire prendre les armes aux ſoldats, & l'on détache pour aller à la découverte cent chevaux, & autant de fantaſſins armés à la légére. Perſée, ſur les dix heures du matin, ne ſe trouvant éloigné du camp des Romains que d'une petite demie lieue, fait faire alte à ſon infanterie, & s'avance avec ſa cavalerie & les ſoldats armés à la légére. A peine avoit-il fait un quart de lieue, qu'il aperçoit un gros des ennemis : il envoie contr'eux un petit corps de cavalerie, ſoutenu par quelques troupes armées à la légére. Comme ces deux détachemens étoient de nombre à peu près égal, & que ni de part ni d'autre on n'envoia point de nouvelles troupes à leur ſecours, le combat finit ſans qu'on pût dire de quel côté étoit la victoire. Perſée remena ſes troupes à Sycurie.

Perſée le lendemain à la même heure fait avancer toutes ſes troupes vers le même endroit. Elles étoient ſuivies de chariots chargés de vaiſſeaux remplis d'eau : car pendant près

de six lieues on n'en trouvoit point ; & le chemin étoit plein de poussiére ; & il auroit pu arriver que les troupes, épuisées par la soif, eussent été obligées d'abord de combattre, ce qui les auroit fort incommodées. Les Romains s'étant tenus en repos, & aiant même fait rentrer les corps de garde dans les retranchemens, les troupes du Roi s'en retournérent dans leur camp. Elles firent la même chose pendant quelques jours, dans l'espérance que les Romains ne manqueroient pas de détacher leur cavalerie pour attaquer leur arriére garde ; & que pour lors, les aiant tirés assez loin de leur camp, & le combat étant engagé, ils tourneroient face. Et comme la cavalerie du Roi l'emportoit de beaucoup sur celle des Romains aussi bien que ses fantassins armés à la légére, ils comptoient qu'ils en viendroient aisément à bout.

Ce premier dessein ne réussissant pas, le Roi alla camper plus près de l'ennemi, n'en étant plus éloigné que d'un peu plus de deux lieues. Dès la pointe du jour, aiant rangé son infanterie dans le même lieu où il avoit coutume de le faire les jours précé-

dens, c'eſt-à-dire à mille pas de l'ennemi, il méne toute ſa cavalerie & ſes troupes armées à la légére vers le camp des Romains. La pouſſiére qui paroiſſoit & plus proche que de coutume, & excitée par un plus grand nombre de troupes, y jetta l'allarme; & à peine le premier qui en apporta la nouvelle put-il faire croire que l'ennemi fût ſi près, parce qu'auparavant pluſieurs jours de ſuite il n'avoit paru que ſur les dix heures, & que pour lors le ſoleil ne commençoit qu'à ſe lever. Mais quand, aux cris de pluſieurs qui confirmoient cette nouvelle & qui accouroient en foule des portes, il n'y eut plus moien d'en douter, le trouble fut fort grand dans le camp. Tous les Officiers ſe rendent précipitamment à la tente du Général, & les ſoldats chacun dans leur tente particuliére. La négligence du Conſul, ſi mal inſtruit des mouvemens d'un ennemi qui étoit tout près de lui, & qui devoit jour & nuit le tenir en haleine, ne donne pas grande idée de ſon mérite.

Perſée avoit rangé ſes troupes à moins de cinq cens pas des retranchemens du Conſul. Cotys roi des

Odryses dans la Thrace commandoit la gauche avec la cavalerie de sa nation : les armés à la légére étoient distribués d'espace en espace dans les premiers rangs. La cavalerie Macédonienne, mélée de même de Crétois, formoit l'aile droite. A la pointe des deux ailes étoit la cavalerie du Roi, & celle des troupes auxiliaires. Le Roi occupa le centre avec la cavalerie qui accompagnoit toujours sa personne ; & il plaça devant lui les frondeurs & les gens de trait qui pouvoient être au nombre de quatre cens.

Le Consul aiant rangé en bataille son infanterie dans le camp même, en fit sortir la cavalerie seule & les troupes armées à la légére, qu'il rangea devant les retranchemens. L'aile droite, composée de toute la cavalerie d'Italie, étoit commandée par C. Licinius Crassus frere du Consul; la gauche, composée de la cavalerie des Grecs alliés, par M. Valérius Lévinus : l'une & l'autre étoient entre-mélées de leurs troupes armées à la légére. Q. Mucius étoit placé dans le centre avec un corps choisi de cavalerie ; & il avoit devant lui deux cens cavaliers Gaulois, & trois cens

tirés des troupes d'Euméne. Quatre cens cavaliers de Theſſalie étoient placés un peu au deſſus de l'aîle gauche, comme un corps de réſerve. Le Roi Euméne & Attale ſon frere, avec leur troupe, occupoient l'eſpace entre les retranchemens & les derniers rangs.

Ce ne fut ici qu'un combat de cavalerie, laquelle de part & d'autre étoit à peu près égale pour le nombre, & pouvoit monter de chaque côté à quatre mille hommes, ſans compter les armés à la légére. L'action commença par les frondeurs & les gens de trait, qui étoient placés à la tête : mais ce n'en fut là que comme le prélude. Les Thraces, comme des bêtes qu'on a tenu lontems enfermées, & qui n'en deviennent que plus féroces, ſe jettérent les premiers avec fureur contre l'aile droite des Romains, qui, tout braves & intrépides qu'ils étoient, ne purent ſoutenir un choc ſi rude & ſi violent. Les fantaſſins armés à la légére que les Thraces avoient parmi eux, abbattoient avec leurs épées les lances des ennemis, & tantôt ils coupoient les jarrêts de leurs chevaux,

tantôt ils les perçoient dans le flanc. Perſée aiant attaqué le centre des ennemis, mit d'abord les Grecs en deſordre : & comme ils étoient vivement preſſés dans leur fuite, la cavalerie Theſſalienne, laquelle, ſéparée de l'aile gauche par un médiocre intervalle, formoit un corps de réſerve, & qui dans le commencement de l'action n'avoit été que ſpectatrice & témoin du combat, fut d'un grand ſecours quand l'aile gauche vint à plier. Car cette cavalerie ſe retirant doucement & en bon ordre, après qu'elle ſe fut jointe aux troupes auxiliaires d'Euméne, donna une retraite aſſurée dans ſes rangs aux fuiards qui étoient diſperſés de côté & d'autre ; & voiant que l'ennemi ne les preſſoit plus ſi vivement, elle oſa même aller au devant d'eux pour les ſoutenir & les raſſurer. Et comme cette cavalerie marchoit en bon ordre, & gardoit toujours ſes rangs, celle du Roi, qui en pourſuivant les fuiards s'étoit débandée, n'oſa pas attendre les Theſſaliens, ni en venir aux mains avec eux.

Hippias & Léonat, aiant appris l'avantage que la cavalerie avoit rem-

porté, pour ne pas faire manquer au Roi une occasion si favorable de mettre le comble à la gloire de cette journée, en poussant vivement les ennemis, & allant les attaquer dans leurs retranchemens, lui amenérent de leur propre mouvement & sans ordre la phalange Macédonienne. Il paroissoit en effet que pour peu d'effort que fît le Roi, il pouvoit rendre sa victoire complette, & que dans l'ardeur où étoient ses troupes, & dans l'effroi qu'elles avoient jetté parmi les Romains, la pleine défaite de ceux-ci étoit assurée. Pendant que, partagé entre l'espérance & la crainte, il délibéroit en lui-même sur le parti qu'il devoit prendre, Evandre * de Créte, en qui il avoit beaucoup de confiance, aiant vû la phalange en marche, accourt promtement vers Persée, & le prie avec instance de ne pas se livrer au succès présent, & de ne point engager témérairement une nouvelle action qui n'étoit pas nécessaire, & où il risquoit tout. Il lui représenta que si, content de l'avantage qu'il venoit de

* *Persée s'étoit servi de son ministére pour commettre l'assassinat d'Euméne.*

remporter, il demeuroit ce jour-là en repos, ou il obtiendroit des conditions d'une paix honorable; ou que, s'il préféroit le parti de la guerre, ce premier ſuccès détermineroit infailliblement à ſe déclarer pour lui ceux qui juſques-là étoient demeurés neutres. Le Roi panchoit déja par lui-même vers cet avis. C'eſt pourquoi, aiant loué les vûes & le zêle d'Evandre, il fit ſonner la retraite pour ſa cavalerie, & donna ordre qu'on fît retourner l'infanterie dans le camp.

Les Romains perdirent dans ce combat deux mille hommes de leur infanterie légére au moins, & eurent deux cens cavaliers de tués, & autant de pris. De l'autre côté, vingt cavaliers ſeulement, & quarante fantaſſins demeurérent ſur la place. Les vainqueurs rentrérent dans leur camp pleins de joie, les Thraces ſur tout, qui portoient au haut de leurs piques en chantant & comme en triomphe les têtes des ennemis qu'ils avoient tués: c'étoit à eux principalement qu'on étoit redevable de la victoire. Les Romains au contraire plongés dans une profonde triſteſſe gardoient un morne ſilence, & pleins de fraieur s'atten-

doient à tout moment que l'ennemi alloit venir les attaquer dans leur camp. Euméne étoit d'avis qu'on transportât le camp de l'autre côté du fleuve Pénée, afin qu'il servît comme de rempart à leurs troupes, jusqu'à ce qu'elles fussent revenues de leur fraieur. Le Consul avoit peine à prendre ce parti, qui, par un aveu si public de crainte, étoit tout-à-fait deshonorant pour lui & pour son armée : mais cependant, vaincu par la raison, & cédant à la néceſſité, il fit passer ses troupes à la faveur du silence de la nuit, & alla camper sur l'autre rive du fleuve.

Persée, le lendemain, s'avança pour attaquer les ennemis, & leur livrer combat : mais il n'en étoit plus tems, & il trouva leur camp abandonné. Quand il les vit retranchés de l'autre côté de la rive, il reconnut l'énorme faute qu'il avoit faite la veille de ne pas les poursuivre vivement aussitôt après leur défaite : mais il avoua que c'en étoit une encore plus grande d'être demeuré tranquille & sans action pendant la nuit. Car, sans mettre le reste de l'armée en mouvement, s'il avoit

ſeulement détaché ſes troupes armées à la légére contre les ennemis pendant qu'en trouble & en deſordre ils paſſoient la riviére, il auroit pu ſans peine défaire une partie de leur armée.

On voit ici d'une maniére ſenſible comment arrivent les révolutions des Etats, & comment ſe prépare la chute des plus grands Empires. Il n'y a point eu de Lecteur qui n'ait dû être frapé de voir Perſée s'arréter tout court dans un moment déciſif, & manquer une occaſion l'on peut dire preſque ſûre de défaire pleinement les ennemis. Il ne faut pas être fort habile ni fort clairvoiant pour apercevoir une faute ſi groſſiére. Mais comment Perſée, qui ne manquoit ni de jugement ni d'expérience, ne l'aperçoit-il point? Une penſée lui eſt ſuggérée par un homme de confiance. Elle eſt folle, téméraire, inſenſée. Mais Dieu, qui eſt le maître des eſprits, & qui veut détruire le roiaume de Macédoine, laiſſe dominer cette penſée ſeule dans l'eſprit du Roi, & en écarte toutes les autres qui auroient pu & qui devoient naturellement lui faire prendre un parti

tout oppoſé. Ce n'eſt point encore aſſez. Cette première faute pouvoit être réparée avantageuſement par un peu de vigilance pendant la nuit. Il ſemble que Dieu ait endormi & le Prince, & toute l'armée. Il ne vient dans l'eſprit d'aucun des Officiers d'obſerver les démarches nocturnes de l'ennemi. On ne voit ici rien que de naturel : mais l'Ecriture nous apprend à penſer autrement ; & je puis bien appliquer à cet événement ce qu'elle dit des troupes & des Officiers de Saül : *Il* [a] *n'y en eut pas un ſeul qui vît rien, qui s'aperçût de rien, ou qui s'éveillât : mais tous dormoient, parce que le Seigneur les avoit aſſoupis d'un profond ſommeil.*

Les Romains à la vérité, aiant mis une rivière entr'eux & l'ennemi, ne ſe voioient plus dans le danger prochain d'être attaqués & mis en déroute : mais l'échec qu'ils venoient de recevoir, & l'atteinte qu'ils avoient donnée à la gloire du nom Romain, les pénetroit de la plus vive douleur. Tous, dans le Conſeil de guerre qu'a-

a Et non erat quiſquam qui videret, & intelligeret, & evigilaret : ſed omnes dormiebant, quia ſopor Domini irruerat ſuper eos. 1. Reg. 26. 12.

voit assemblé le Consul, en rejettérent la faute sur les Etoliens. On disoit que c'étoient eux qui avoient pris l'allarme & fui les premiers, que le reste des Grecs avoit été entraîné par leur exemple, & qu'on avoit vû cinq des principaux de leur nation prendre les premiers la fuite. Les Thessaliens au contraire furent loués pour leur courage, & leurs Chefs gratifiés de plusieurs marques d'honneur.

Les dépouilles remportées sur les Romains étoient considérables. On comptoit plus de quinze cens boucliers, plus de mille cuirasses, & un bien plus grand nombre de casques, d'épées, & de traits de toute sorte. Le Roi en fit de grandes largesses à tous les Officiers qui s'étoient le plus distingués, & aiant assemblé l'armée, il commença par dire que ce qui venoit d'arriver étoit à leur égard un présage heureux & un gage assuré de ce qu'ils devoient espérer pour l'avenir. Il fit l'éloge des troupes qui venoient de combattre; rehaussa en termes magnifiques la victoire remportée sur la cavalerie des Romains, qui faisoit la principale force de leur armée, & qu'ils avoient cru jusques-

là invincible ; & s'en promit une encore plus considérable sur leur infanterie, qui n'avoit échapé à leurs mains que par une fuite honteuse pendant la nuit, mais qu'il seroit aisé de forcer dans les retranchemens où la crainte la tenoit renfermée. Les soldats victorieux, qui portoient sur leurs épaules les dépouilles des ennemis qu'ils avoient tués, écoutérent ce discours avec un sensible plaisir, & se promettoient tout de leur courage, jugeant de l'avenir par le passé. L'infanterie de son côté, sur tout celle qui composoit la phalange Macédonienne, piquée d'une louable jalousie, prétendoit bien égaler à la premiére occasion & même passer la gloire de leurs compagnons. Tous en un mot demandoient avec une ardeur & un empressement incroiable qu'on les mît seulement aux mains avec les ennemis. Le Roi, après avoir renvoié l'assemblée, partit le lendemain, passa la riviére, & alla camper à Mopsium : c'étoit une hauteur située entre Tempé & Larissa.

La joie du succès heureux d'une si importante bataille s'étoit fait sentir d'abord à Persée dans toute son éten-

due. Il ſe regardoit comme ſupérieur à un peuple, qui lui-même l'étoit à l'égard de tous les Princes & de toutes les autres nations. Ce n'étoit point une victoire ſurpriſe & comme dérobée par ruſe & par adreſſe, mais enlevée à force ouverte par la bravoure & le courage de ſes troupes, & cela ſous ſes yeux & par ſes ordres. Il avoit vû la fierté Romaine plier devant lui juſqu'à trois fois dans une ſeule journée : d'abord en ſe tenant renfermée par crainte dans ſon camp ; puis, dès qu'elle avoit oſé en ſortir, en prenant honteuſement la fuite ; & enfin, en fuiant de nouveau pendant l'obſcurité de la nuit, & en ne trouvant de ſureté que dans l'enceinte de ſes retranchemens, aſyle ordinaire de la peur & de la lâcheté. Ces penſées étoient bien flateuſes, & capables de faire illuſion à un Prince déja trop rempli de ſon propre mérite.

Mais quand ces premiers tranſports furent un peu raſſis, & que cette vapeur enivrante d'une joie ſubite ſe fut un peu diſſipée, & eut fait place à la réflexion, Perſée alors rendu à lui-même, & enviſageant de ſang froid toutes les ſuites de ſa victoire,

commença à en être en quelque ſorte effraié. Ce qu'il y avoit de ſages Courtiſans autour de lui, profitant de ces heureuſes diſpoſitions, hazardérent de lui donner un conſeil, dont elles le rendoient capable : c'étoit de profiter de l'avantage qu'il venoit de remporter, pour obtenir des Romains une paix honorable. Ils lui repréſentérent que la marque d'un Prince prudent, & heureux à juſte titre, étoit de ne point compter ſur les faveurs préſentes de la fortune, & de ne ſe point livrer à une proſpérité éblouiſſante. Qu'ainſi il feroit bien d'envoier au Conſul pour renouveller avec lui le Traité aux mêmes conditions que T. Quintius vainqueur avoit impoſées à Philippe ſon pere. Qu'il ne pouvoit pas finir la guerre plus glorieuſement pour lui, qu'après une bataille ſi mémorable ; ni eſpérer jamais une occaſion plus favorable de conclure une paix ſtable & aſſurée, que dans une conjoncture où l'échec que venoient de recevoir les Romains les rendroit plus traitables, & mieux diſpoſés à lui accorder de bonnes conditions. Que ſi, malgré cet échec, les Romains, par

Polyb. Legat. 69.

une fierté qui ne leur étoit que trop naturelle, rejettoient un accommodement juste & équitable, il auroit du moins la consolation d'avoir les dieux & les hommes pour témoins de sa modération, & de l'orgueilleuse opiniâtreté des Romains.

Le Roi se rendit à ces sages remontrances, & il ne s'en étoit jamais éloigné. Le plus grand nombre aussi dans le Conseil y applaudit. On envoia donc des Ambassadeurs au Consul, qui leur donna audience devant une nombreuse assemblée. Ils dirent, Qu'ils venoient demander la paix : que Persée paieroit aux Romains le même tribut que Philippe leur avoit paié, & qu'il abandonneroit les villes, les terres, & tous les endroits que Philippe avoit abandonnés.

Quand ils furent sortis, le Conseil délibera sur la réponse qu'il convenoit de leur faire. La fermeté Romaine parut ici avec éclat. C'étoit [a] alors la coutume de montrer dans l'adversité toute l'assurance & la fier-

[a] Ita tum mos erat, in adversis vultum secundæ fortunæ gerere, moderari animos in secundis. *Liv.*

té de la bonne fortune, & de faire paroitre de la modération dans la prospérité. La réponse fut : Qu'il n'y avoit point de paix pour Persée, s'il ne laissoit au pouvoir du Sénat de disposer de sa personne & de son roiaume comme il lui plairoit. Quand elle eut été raportée au Roi & à ses amis, on fut étrangement frapé d'un orgueil si extraordinaire, &, selon eux, si mal placé : & la plupart crurent qu'il ne faloit plus parler de paix, & que bientôt les Romains seroient obligés de venir demander eux-mêmes, ce qu'ils refusoient maintenant. Persée ne pensa pas de même. Il vit bien que Rome n'étoit si fiére que parce qu'elle sentoit sa supériorité ; & c'est ce qui le glaça de crainte. Il envoia de nouveau au Consul, & offrit un tribut plus considérable encore que celui dont Philippe avoit été chargé. Quand il vit que le Consul ne rabattoit rien de sa premiére réponse, n'aiant plus de paix à attendre il retourna à son camp de Sycurie d'où il étoit parti, déterminé à tenter de nouveau les hazards de la guerre.

Toute cette conduite de Persée fait

conclure, qu'il faloit qu'il eût entrepris cette guerre bien imprudemment, & sans avoir comparé ses forces & ses ressources avec celles des Romains, pour se croire heureux, après une victoire signalée, de pouvoir demander la paix, & de se soumettre aux conditions si onéreuses auxquelles son pere Philippe ne s'étoit soumis qu'après une sanglante défaite. Il paroit clair qu'il n'avoit guéres bien pris ses mesures, ni bien concerté les moiens de réussir, puisqu'après une premiére action, dont tout l'avantage est pour lui, il commence par sentir toute sa foiblesse & son infériorité, & panche en quelque sorte vers le desespoir. Pourquoi donc rompre le premier la paix? Pourquoi se rendre l'aggresseur? Pourquoi se presser si fort, pour s'arréter au premier pas? Pourquoi attendre à connoitre sa foiblesse, jusqu'à ce que sa propre victoire l'en eût instruit? Ce ne sont pas là les marques d'un Prince sage & avisé.

La nouvelle du combat de cavalerie s'étant répandue dans la Gréce, fit connoitre ce qu'on y pensoit, & découvrit à nud la disposition des es-

prits. Elle fut reçue avec joie, non ſeulement par les partiſans de la Macédoine, mais par la plupart même de ceux à qui les Romains avoient fait du bien, dont quelques-uns ne ſouffroient qu'à peine leur orgueil & leur domination.

Le Préteur Lucrétius aſſiégeoit dans ce même tems la ville d'Haliarte en Béotie. Après une longue & vigoureuſe réſiſtance, elle fut priſe enfin d'aſſaut, livrée au pillage, puis ruinée de fond en comble. Thébes, bientôt après, ſe rendit. Lucrétius alors retourna à la flote. *Liv. lib. 42. n. 64-67.*

Perſée cependant, qui n'étoit pas loin du camp des Romains, les incommodoit fort, harcelant leurs troupes, & tombant ſur leurs fourrageurs pour peu qu'ils s'écartaſſent. Il prit un jour juſqu'à mille chariots, remplis la plupart de gerbes de blé que les Romains venoient de moiſſonner, & fit ſix cens priſonniers. Il alla enſuite attaquer un petit corps de troupes qui étoit dans le voiſinage, dont il eſpéroit ſe rendre maître ſans peine: mais il y trouva plus de réſiſtance qu'il n'avoit cru. Ce petit corps étoit commandé par un brave Officier,

nommé L. Pompeius qui s'étant retiré ſur une hauteur, s'y défendit avec un courage intrépide, déterminé à périr avec tous les ſiens, plutôt que de ſe rendre. Il étoit prêt d'être accablé par le nombre, lorſque le Conſul arriva a ſon ſecours avec un gros détachement de cavalerie & de troupes armées à la légére : il avoit donné ordre aux légions de le ſuivre. La vûe du Conſul rendit le courage à Pompeius & à ſa troupe, qui étoit de huit cens hommes, tous Romains. Perſée manda auſſitôt ſa phalange : mais le Conſul n'attendit pas qu'elle fût arrivée, & en vint auſſitôt aux mains. Les Macédoniens, après avoir réſiſté quelque tems très vigoureuſement, furent enfin enfoncés, & mis en déroute. Il y demeura ſur la place trois cens hommes de pié, & vingt-quatre des principaux cavaliers de la Compagnie appellée l'*Eſcadron Sacré*, dont le Commandant même, nommé Antimaque, fut tué.

Le ſuccès de cette action ranima les Romains, & allarma fort Perſée. Aiant laiſſé une forte garniſon à Gonne, il remena ſes troupes en Macédoine.

Le Consul, après avoir soumis la Perrhébie, pris Larissa & quelques autres villes, renvoia tous les alliés excepté les Achéens, répandit ses troupes dans la Thessalie où il les laissa en quartiers d'hiver, & passa dans la Béotie à la priére des Thébains, que ceux de Coronée inquiétoient.

§. III.

Le Sénat fait une sage Ordonnance pour arréter l'avarice des Généraux & des Magistrats qui vexoient les alliés. Le Consul Marcius, après avoir essuié de rudes fatigues, pénétre dans la Macédoine. Persée prend l'allarme, & lui en laisse l'entrée libre : puis il reprend courage. Ambassade insolente des Rhodiens à Rome.

Il ne se fit rien de fort mémorable l'année suivante. Le Consul Hostilius avoit envoié en Illyrie Ap. Claudius avec quatre mille hommes d'infanterie pour défendre les habitans du pays qui étoient alliés des Romains ; & celui-ci avoit trouvé le moien de joindre à ce premier corps de troupes huit mille hommes qu'il

An.M.3834.
Av.J.C.170.
Liv. lib. 43. *n.* 9. & 10.

avoit levés parmi les alliés. Il alla camper à Lychnide, ville des Dassarétes. Près de là étoit une autre ville nommée Uscana qui appartenoit à Persée, & où il avoit une grosse garnison. Claudius, sur la parole qu'on lui avoit donnée de lui livrer la place, dans l'espérance d'y faire un riche butin, s'en approcha avec presque toutes ses troupes sans ordre, sans défiance, & sans avoir pris aucune précaution. Lorsqu'il y pensoit le moins, la garnison fit une furieuse sortie contre lui, mit toutes ses troupes en fuite, les poursuivit fort loin, & en fit un grand carnage. D'onze mille hommes à peine deux mille purent-ils se sauver dans le camp, où il en étoit resté mille pour le garder. Claudius remena à Lychnide les débris de son armée. La nouvelle de cette perte affligea beaucoup le Sénat, d'autant plus qu'elle avoit été causée par l'imprudence & l'avarice de Claudius.

Polyb. Legat. 74. Liv. lib. 43. n. 17.

C'étoit pour lors la maladie presque générale des Commandans. Le Sénat reçut diverses plaintes de plusieurs villes tant de la Gréce que d'autres provinces contre les Officiers Ro-

mains,

mains, qui les traitoient avec une avarice & une cruauté inouies. Il en punit quelques-uns, répara les torts qu'ils avoient faits aux villes, & renvoia les Ambassadeurs fort contens de la maniére dont leurs remontrances avoient été reçues. Bientôt après, pour obvier à l'avenir à de pareils desordres, il fit une Ordonnance, qui marquoit que les villes ne fourniroient rien aux Magistrats Romains au dela de ce que le Sénat auroit réglé : & cette Ordonnance fut publiée dans toutes les villes du Péloponnése.

C. Popilius & Cn. Octavius, qui furent chargés de cette commission, allérent d'abord à Thébes, dont ils louérent fort les citoiens, & les exhortérent à demeurer fermes dans l'amitié du peuple Romain. Parcourant ensuite les villes du Péloponnése, ils vantérent partout la douceur & la modération du Sénat, dont ils apportoient pour preuve le Décret qu'il venoit de faire en faveur des Grecs. Ils trouvérent une grande division presque dans toutes les villes, sur tout chez les Etoliens, causée par les deux factions qui les partageoient, l'une pour

les Romains, l'autre pour les Macédoniens. L'assemblée d'Achaïe n'étoit pas exemte de ces mouvemens, mais la sagesse de ceux qui avoient le plus d'autorité en arréta les suites. L'avis d'Archon, l'un des principaux de la Ligue, étoit qu'on devoit se conduire selon les conjonctures, ne pas donner lieu à la calomnie d'irriter l'une ou l'autre Puissance contre la République, & éviter les malheurs où étoient tombés ceux qui n'avoient pas assez connu le pouvoir des Romains. Cet avis prévalut, & l'on convint de donner la premiére Magistrature à Archon, & de faire Polybe Capitaine général de la cavalerie.

Sur ces entrefaites, Attale aiant quelque chose à obtenir de la Ligue Achéenne, fit sonder le nouveau Magistrat, qui, déterminé à favoriser les Romains & leurs alliés, promit à ce Prince d'appuier ses demandes de tout son pouvoir. Il s'agissoit de faire révoquer un Décret, par lequel on avoit ordonné que toutes les statues du Roi Euméne seroient ôtées des lieux publics. Au premier Conseil qui se tint, on introduisit dans l'assemblée les Am-

baſſadeurs d'Attale, qui demandérent qu'en conſidération du Prince qui les avoit envoiés, on rendît à Euméne ſon frere les honneurs que la République lui avoit autrefois décernés. Archon appuia ſa demande, mais d'une maniére modeſte. Polybe parla avec plus de force, fit valoir le mérite & les ſervices d'Euméne, montra l'injuſtice du premier Décret, & conclut à le caſſer. Toute l'aſſemblée applaudit à ſon diſcours, & il fut ordonné qu'Euméne ſeroit rétabli dans tous ſes honneurs.

C'eſt dans le tems dont nous parlons ici, que Rome envoia Popilius vers Antiochus Epiphane pour arréter ſes entrepriſes ſur l'Egypte, comme nous l'avons raconté ci-devant.

Le ſoin de la guerre de Macédoine occupoit fort les Romains. Q. Marcius Philippus, l'un des deux Conſuls qui venoient d'être élus, en fut chargé.

An.M.3835.
Av.J.C.169.
Liv. lib. 43. *n.* 11. & 18-23.
Polyb. Legat. 76 & 77.

Avant qu'il partît, Perſée avoit cru devoir profiter du tems de l'hiver pour faire une expédition contre l'Illyrie, qui étoit le ſeul endroit d'où la Macédoine eût à craindre des irruptions pendant que le Roi ſeroit occupé

contre les Romains. Cette expédition lui réussit fort heureusement, & presque sans aucune perte de sa part. Il commença par le siége d'Uscana, qui étoit tombée au pouvoir des Romains, on ne sait pas comment, & la prit après une assez longue résistance. Il se rendit maître ensuite de toutes les places fortes du pays, dont la plupart avoient garnison Romaine, & il fit un grand nombre de prisonniers.

Persée envoia dans le même tems des Ambassadeurs à Gentius un des Rois d'Illyrie, pour l'engager à quitter le parti des Romains, & à embrasser le sien. Gentius y étoit assez disposé : mais il marqua que n'aiant ni préparatifs de guerre ni argent, il n'étoit point en état de se déclarer contre les Romains. C'étoit s'expliquer assez clairement. Persée, qui étoit avare, n'entendit point, ou plutôt fit semblant de ne point entendre sa demande, & lui envoia une seconde ambassade, sans parler d'argent, & il en reçut la même réponse. Polybe observe que cette crainte de faire de la dépense, qui marque une ame basse, & qui deshonore entiérement un Prince, lui fit manquer plu-

ſieurs entrepriſes, & que s'il eût voulu ſacrifier quelques ſommes aſſez peu conſidérables, il auroit engagé dans ſon parti pluſieurs Républiques & pluſieurs Princes. Comprent-on un tel aveuglement ! Polybe le regarde comme une punition de la part des dieux.

Perſée aiant remené ſes troupes en Macédoine, les fit enſuite marcher vers Stratus, ville très forte des Etoliens au deſſus du golfe d'Ambracie. On lui avoit fait eſpérer qu'elle ſe rendroit auſſitôt qu'il paroitroit devant ſes murailles : mais les Romains le prévinrent, & y firent entrer du ſecours.

Dès que le printems fut venu, le Conſul Marcius partit de Rome, ſe rendit en Theſſalie, & de là, ſans perdre de tems, s'avança vers la Macédoine, perſuadé que c'étoit dans le cœur de ſes Etats qu'il faloit attaquer Perſée.

Sur le bruit que les armées Romaines étoient prêtes à ſe mettre en campagne, Archon, premier Magiſtrat des Achéens, pour juſtifier par des faits ſa patrie des ſoupçons & des mauvais bruits qu'on avoit répandus

Polyb. Legat. 78.

contre elle, conseilla aux Achéens de dresser un Décret, par lequel il seroit ordonné qu'on meneroit une armée dans la Thessalie, & qu'on partageroit avec les Romains tous les périls de la guerre. Le Décret ratifié, l'on donna ordre à Archon de lever des troupes, & de faire tous les préparatifs nécessaires. On résolut ensuite d'envoier des Ambassadeurs au Consul, pour l'informer de la résolution que la République avoit prise, & pour savoir de lui où & quand il jugeoit à propos que l'armée Achéenne joignît la sienne. Polybe, notre Historien, fut choisi pour cette ambassade avec quelques autres. Ils trouvérent en arrivant les Romains hors de la Thessalie, campés dans la Perrhébie entre Azore & Dolichée, & fort embarrassés sur le chemin qu'ils devoient tenir. Ils les suivirent, pour attendre une occasion favorable de parler au Consul, & partagérent avec lui tous les dangers qu'il courut pour entrer dans la Macédoine.

Liv. lib. 44. n. 1-19. Persée, qui ignoroit quelle route prendroit le Consul, avoit placé des troupes assez considérables dans deux endroits par lesquels il étoit vraisem-

blable qu'il tenteroit le paſſage. Pour lui, il campa avec le reſte des troupes près de Dium, marchant tantôt d'un côté tantôt de l'autre ſans beaucoup de deſſein.

Marcius, après une longue délibération, ſe détermina à paſſer la forêt vers la ville d'Octolophe. Il eut des peines incroiables à ſurmonter, tant les chemins étoient eſcarpés & impraticables. Il avoit eu la précaution de s'emparer d'une hauteur qui favoriſoit ſon paſſage, & d'où l'on découvroit le camp des ennemis qui n'étoit pas éloigné de plus de mille pas, & tout le pays des environs de Dium & de Phila, ce qui anima beaucoup les ſoldats qui avoient ſous leurs yeux des contrées ſi opulentes où ils eſpéroient s'enrichir. Hippias, que le Roi avoit placé dans ce paſſage pour le défendre avec un corps de douze mille hommes, voiant la hauteur occupée par un détachement des Romains, marcha à la rencontre du Conſul qui s'avançoit avec toute ſon armée, harcela ſes troupes pendant deux jours, & les incommoda fort par les fréquentes attaques qu'il leur donnoit. Marcius étoit fort inquiet, ne pou-

vant ni avancer avec ſureté, ni reculer ſans honte & même ſans danger. Il ne lui reſtoit d'autre parti que de pouſſer vivement une entrepriſe, formée peutêtre trop hardiment & trop témérairement, mais qui ne pouvoit réuſſir que par une conſtance opiniâtre, qui ſouvent eſt ſuivie & couronnée à la fin d'un heureux ſuccès. Il eſt certain que ſi le Conſul avoit eu affaire à un ennemi ſemblable aux anciens Rois de Macédoine, dans le défilé étroit où ſes troupes ſe trouvoient enfermées il auroit infailliblement reçu un grand échec. Mais Perſée, au lieu d'envoier des troupes fraîches pour ſoutenir celles d'Hippias, dont il entendoit de ſon camp les cris qu'ils jettoient en combattant, & d'aller lui-même en perſonne attaquer les ennemis, s'amuſoit à faire des courſes inutiles avec ſa cavalerie aux environs de Dium, & par cette négligence donna lieu aux Romains de ſe tirer du mauvais pas où ils s'étoient engagés.

Ce ne fut point ſans des peines infinies, les chevaux chargés du bagage ſuccombant ſous le poids dans la deſcente de la montagne, & tombant

presque à chaque pas qu'ils faisoient. Les éléphans sur tout leur causérent un grand embarras. Il falut trouver un nouveau moien de les faire descendre dans ces endroits extrêmement escarpés. Aiant pris le niveau dans ces pentes, on enfonçoit en terre vers le bas dans ce chemin deux poutres, distantes l'une de l'autre un peu plus que la largeur d'un éléphant : puis on étendoit sur ces poutres des planches longues de trente piés qui formoient une espéce de pont, & on les couvroit de terre. Au bout de ce premier pont, mais à quelque intervalle, on en construisoit un second pareil, puis un troisiéme, & plusieurs autres ensuite de la même sorte. L'éléphant passoit de la terre ferme sur le pont; &, avant qu'il fût arrivé au bout, on baissoit insensiblement les poutres qui le soutenoient, & on faisoit descendre doucement le pont avec l'éléphant, qui passoit de là sur le second pont, & ainsi des autres. Il est difficile d'exprimer les fatigues qu'ils eurent à essuier dans ce passage, les soldats étant souvent obligés de se rouler par terre avec leurs armes, parce qu'ils ne pouvoient pas s'y sou-

tenir en marchant ſur leurs piés. On convenoit qu'avec une poignée de gens les ennemis auroient pu défaire entiérement toute l'armée Romaine. Enfin, après bien des peines & des dangers, elle arriva dans la plaine, & ſe trouva en ſureté.

Polyb. Legat. 78.

Comme le Conſul ſembloit alors avoir heureuſement terminé ce qu'il y avoit de plus difficile dans ſon entrepriſe, Polybe prit ce moment pour préſenter à Marcius le Décret des Achéens, & pour l'aſſurer de la réſolution où ils étoient de venir avec toutes leurs forces partager avec lui tous les travaux & tous les périls de cette guerre. Marcius, après avoir remercié gracieuſement les Achéens de leur bonne volonté, leur dit qu'ils pouvoient s'épargner la peine & la dépenſe où cette guerre les engageroit, qu'il les diſpenſoit de l'une & de l'autre, & que dans l'état où il voioit les affaires, il n'avoit nul beſoin du ſecours des alliés. Après ce diſcours, les Collégues de Polybe retournérent dans l'Achaïe.

Polybe reſta ſeul dans l'armée Romaine, juſqu'à ce que le Conſul aiant appris qu'Appius, ſurnommé Centon,

avoit demandé aux Achéens de lui envoier cinq mille hommes en Epire, le renvoia dans ſon pays en l'exhortant de ne pas ſouffrir que ſa République donnât ces troupes, & s'engageât dans des frais qui étoient tout-à-fait inutiles, puiſqu'Appius n'avoit nulle raiſon d'exiger ce ſecours. Il eſt difficile, dit l'Hiſtorien, de découvrir le vrai motif qui portoit Marcius à parler de la ſorte. Vouloit-il ménager les Achéens, ou leur tendre un piége, ou laiſſer Appius hors d'état de rien entreprendre ?

Pendant que le Roi étoit au bain, on vint lui apprendre que les ennemis approchoient. Cette nouvelle le jetta dans une terrible allarme. Incertain du parti qu'il devoit prendre, & de moment à autre changeant de réſolution, il jettoit des cris, & plaignoit ſon ſort de ſe voir vaincu ſans combat. Il fit revenir les deux Officiers à qui il avoit confié la garde des paſſages, fit tranſporter dans ſa flote les ſtatues * d'or qui étoient à Dium de peur qu'elles ne tombaſſent entre

* *C'étoient les ſtatues des Seigneurs qui avoient été tués au paſſage du Granique, qu'Alexandre avoit fait faire par Lyſippe, & qu'il avoit placées à Dium.*

les mains des Romains ; donna ordre qu'on jettât dans la mer les trésors qu'il avoit à Pella, & qu'on brulât à Thessalonique toutes ses galéres. Pour lui, il se retira à Pydna.

Le Consul s'étoit engagé dans un endroit, d'où il ne pouvoit plus retourner en arriére malgré les ennemis. Il n'avoit que deux forêts par où il pouvoit passer : l'une, en perçant les vallons de Tempé pour entrer en Thessalie ; l'autre au dela de Dium, pour pénétrer dans la Macédoine : & ces deux postes importans étoient occupés par de fortes garnisons, que le Roi y avoit placées. Ainsi, si Persée, sans prendre l'allarme, eût attendu seulement dix jours, il auroit été impossible aux Romains de passer dans la Thessalie par Tempé, & le Consul n'auroit point eu de passage pour y faire entrer ses vivres. Car les chemins par Tempé sont bordés de précipices si profonds, que l'œil n'en sauroit soutenir la vûe sans éblouissement. Les troupes du Roi gardoient ce passage à quatre endroits différens, dont le dernier étoit si étroit, que dix hommes seulement bien armés en pouvoient défendre l'entrée. Ne pou-

vant donc, ni recevoir des vivres par les paſſages étroits de Tempé, ni y paſſer eux-mêmes; il faloit regagner les montagnes par où ils étoient deſcendus, ce qui leur étoit devenu impraticable, parce que les ennemis en occupoient les hauteurs. L'unique parti qui leur reſtoit à prendre, étoit de pénétrer dans la Macédoine juſqu'à Dium à travers les ennemis: ce [a] qui ne leur auroit pas été moins difficile, ſi les dieux, dit Tite-Live, n'euſſent ôté à Perſée le conſeil & la prudence. Car en faiſant un foſſé & des retranchemens au défilé fort étroit qui ſe trouve aux piés du mont Olympe, il leur en fermoit abſolument l'entrée, & les arrétoit tout court. Mais, dans l'aveuglement où la terreur avoit jetté le Roi, il ne vit & ne fit rien de tout ce qui pouvoit le ſauver, laiſſa toutes les entrées de ſon roiaume ouvertes & libres à l'ennemi, & ſe réfugia avec précipitation à Pydna.

Le Conſul ſentit bien qu'il devoit ſon ſalut à la timidité & à l'imprudence du Roi. Il donna ordre au Pré-

a Quod, niſi dii mentem Regi ademiſſent, ipſum ingentis difficultatis erat. *Liv.*

teur Lucrétius qui étoit à Lariſſa de s'emparer des poſtes voiſins de Tempé que Perſée avoit abandonnés, afin de préparer à ſes troupes une ſortie en cas d'accident, & envoia Popilius pour reconnoitre les paſſages qui conduiſoient à Dium. Quand il ſut que les chemins étoient ouverts & libres, il y arriva le ſecond jour, & fit camper ſon armée près d'un temple de Jupiter qui étoit dans le voiſinage, pour en empécher le pillage. Etant entré dans la ville, qui étoit remplie d'édifices magnifiques & très bien fortifiée, il fut dans le dernier étonnement de voir que le Roi l'eût ſi facilement abandonnée. Il continua ſa marche, & ſe rendit maître de pluſieurs places ſans trouver preſque aucune réſiſtance. Mais plus il avançoit, moins il trouvoit de vivres, & plus la diſette augmentoit; ce qui l'obligea de revenir à Dium. Il fut même obligé de quitter cette ville, pour ſe retirer à Phila, où le Préteur Lucrétius lui avoit marqué qu'il trouveroit des vivres en abondance. Son départ de Dium avertit Perſée qu'il devoit maintenant recouvrer par ſon courage, ce qu'il avoit perdu par ſa timi-

dité. Il reprit donc possession de cette ville, & en répara promtement les ruines. Popilius de son côté assiégea & prit Heraclée, qui n'étoit éloignée de Phila que d'un quart de lieue.

Persée, revenu de sa fraieur, & aiant repris ses esprits, souhaitoit fort qu'on n'eût pas exécuté les ordres qu'il avoit donnés de jetter dans la mer les trésors qu'il avoit à Pella, & de bruler à Thessalonique toutes ses galéres. Andronic, chargé de ce dernier ordre, avoit traîné en longueur, pour laisser lieu au repentir qui pourroit suivre de près ce commandement, comme en effet cela arriva. Nicias, moins précautionné, avoit jetté dans la mer ce qu'il avoit trouvé d'argent à Pella. Sa faute fut bientôt réparée, des plongeurs aiant retiré du fond de la mer presque tout cet argent. Pour récompense, le Roi les fit tous mourir en secret, aussi bien qu'Andronic & Nicias; tant il avoit honte de l'indigne fraieur à laquelle il s'étoit livré, dont il ne vouloit laisser aucuns témoins ni aucunes traces.

Il se fit de part & d'autre plusieurs expéditions tant par mer que par ter- *Liv. lib. 44. n. 10-14.*

re, qui n'eurent pas beaucoup de ſuites, & ne furent pas fort importantes.

Polyb. Legat. 78.

Quand Polybe revint de ſon ambaſſade dans le Péloponnéſe, la lettre d'Appius, par laquelle il demandoit cinq mille hommes, y avoit déja été portée. Peu de tems après, le Conſeil aſſemblé à Sicyone pour délibérer ſur cette affaire, jetta Polybe dans un grand embarras. Ne point exécuter l'ordre qu'il avoit reçu de Marcius, ç'eût été une faute inexcuſable. D'un autre côté il étoit dangereux de refuſer des troupes, qui pouvoient être utiles aux Romains, & dont les Achéens n'avoient pas beſoin. Pour ſe tirer d'une conjoncture ſi délicate, il eut recours à un Décret du Sénat Romain, qui défendoit qu'on eût égard aux lettres des Généraux, à moins qu'elles ne fuſſent accompagnées d'un ordre du Sénat, & Appius n'en avoit pas joint aux ſiennes. Il dit donc qu'avant de rien envoier à Appius, il faloit informer le Conſul de ſa demande, & attendre ce qu'il en décideroit. Par là Polybe épargna aux Achéens une dépenſe qui ſeroit montée à plus de ſix-vingt mille écus.

Cependant il arriva à Rome des Ambaſſadeurs de la part de Pruſias roi de Bithynie & de celle des Rhodiens en faveur de Perſée. Le premier s'expliqua fort modeſtement en déclarant que Pruſias juſques-là avoit toujours été attaché au parti des Romains, & ne ceſſeroit de l'être tant que dureroit la guerre : mais qu'aiant promis à Perſée d'emploier pour lui ſes bons offices auprès des Romains pour en obtenir la paix, il les prioit, ſi cela étoit poſſible, de lui accorder cette grace, & de faire de ſa médiation l'uſage qu'ils jugeroient à propos. Les Rhodiens tinrent un langage bien différent. Après avoir étalé avec un ſtile faſtueux les ſervices qu'ils avoient rendus au peuple Romain, & s'être attribué la plus grande part dans les victoires qu'ils avoient remportées, & ſur tout dans celle contre Antiochus, ils ajoutérent : Que pendant que la paix ſubſiſtoit entre les Macédoniens & les Romains, ils avoient commencé à entrer en alliance avec Perſée : qu'ils l'avoient ſuſpendue malgré eux, & ſans aucun ſujet de plainte contre le Roi, parce qu'il avoit plu aux Romains de les enga-

Liv. lib. 45. n. 14-16.

ger dans leur parti. Que depuis trois ans que duroit cette guerre, ils en souffroient beaucoup d'incommodités. Que le commerce de la mer étant interrompu, l'île sentoit une grande disette par le retranchement des revenus & des émolumens qu'ils en retiroient. Que ne pouvant plus porter des pertes si considérables, ils avoient envoié des Ambassadeurs en Macédoine au Roi Persée, pour lui déclarer que les Rhodiens jugeoient nécessaire qu'il fît la paix avec les Romains : qu'on les avoit aussi envoiés à Rome pour y faire la même déclaration. Que si quelqu'un des deux partis refusoit de se rendre à une proposition si raisonnable, & de mettre fin à la guerre, les Rhodiens verroient ce qu'ils auroient à faire.

On juge aisément de quelle maniére fut reçu un discours si vain & si présomptueux. Il y a des historiens qui ont dit que pour toute réponse on fit lire en leur présence une Ordonnance du Sénat qui déclaroit les Cariens & les Lyciens libres. C'étoit les piquer au vif, & les mortifier par l'endroit le plus sensible : car ils prétendoient avoir autorité sur ces

deux peuples. Selon d'autres, le Sénat répondit en peu de mots : Qu'on connoissoit depuis lontems à Rome la disposition des Rhodiens, & leurs trames secrettes avec Persée. Que quand Rome l'auroit vaincu, ce que l'on espéroit qui arriveroit au premier jour, elle verroit à son tour ce qu'elle auroit à faire, & traiteroit alors ses alliés chacun selon leurs mérites. On fit pourtant à leurs Ambassadeurs les présens ordinaires.

On fit ensuite lecture de la lettre du Consul Q. Marcius, dans laquelle il rendoit compte de la maniére dont il étoit entré dans la Macédoine après avoir essuié des peines incroiables dans le passage d'un défilé fort étroit. Il ajoutoit que, par la sage prévoiance du Préteur, il avoit des vivres pour tout l'hiver, aiant reçu des Epirotes vingt mille mesures de froment, & dix mille d'orge, dont il faloit paier le prix à leurs Ambassadeurs qui étoient à Rome : qu'il faloit aussi lui envoier des habits pour les soldats, & qu'il avoit besoin de deux cens chevaux, qui fussent sur tout de Numidie, parce qu'il n'en trouvoit point dans le pays.

Tous ces articles furent exécutés exactement & promtement.

On donna après cela audience à un Seigneur de Macédoine, appellé Onésime. Il avoit toujours porté le Roi à la paix ; & le faisant souvenir que Philippe son pere, jusqu'au dernier jour de sa vie, s'étoit toujours fait lire réguliérement deux fois chaque jour le Traité qu'il avoit conclu avec les Romains, il l'avoit exhorté d'en faire autant, si non avec la même régularité, du moins de tems en tems. Ne pouvant le détourner de la guerre, il avoit commencé par se retirer des Conseils sous différens prétextes, pour ne point être témoin des résolutions qu'on y prenoit, & qu'il ne pouvoit point approuver. Enfin voiant qu'il étoit devenu suspect, & regardé tacitement comme un traître, il se réfugia chez les Romains, & fut d'un grand secours au Consul. Aiant exposé au Sénat tout ce que je viens de dire, il en fut très bien reçu, & le Sénat pourvut magnifiquement à sa subsistance.

§. IV.

Paul Emile est choisi pour Consul. Il part pour la Macédoine avec le Préteur Cn. Octavius qui commandoit la flote. Persée sollicite de tous côtés des secours : son avarice lui en fait perdre de considérables. Victoires du Préteur Anicius dans l'Illyrie. Célébre victoire remportée par Paul Emile sur Persée près de la ville de Pydna. Persée est pris avec tous ses enfans. Le commandement de la Macédoine est prorogé à Paul Emile. Décret du Sénat qui accorde la liberté aux Macédoniens & aux Illyriens. Paul Emile, pendant les quartiers d'hiver, parcourt les plus célébres villes de la Gréce. De retour à Amphipolis, il y donne une grande fête. Il prend le chemin de Rome. En passant, il abandonne toutes les villes de l'Epire au pillage. Il entre à Rome en triomphe. Mort de Persée. On accorde aussi le triomphe à Cn. Octavius & à L. Anicius.

LE TEMS des Comices, c'est-à-dire des Assemblées pour élire à Rome des Consuls approchant, tout le monde attendoit avec inquiétude sur

An.M.3836. Av.J.C.168. *Liv. lib. 44. n. 17. Plut. in Æm. Paul. pag. 259-260.*

qui tomberoit un choix si important, & l'on ne parloit d'autre chose dans toutes les conversations. On n'étoit point content des Consuls qui depuis trois ans avoient été emploiés contre Persée, & qui avoient fort mal soutenu l'honneur du nom Romain. On rappelloit dans son esprit les célebres victoires remportées contre Philippe son pere, qui avoit été obligé de demander par grace la paix; contre Antiochus, qui avoit été relegué au dela du mont Taurus, & forcé de paier un gros tribut; enfin, ce qui étoit encore plus considérable, contre Annibal, le plus habile de tous les Généraux qu'on eut vûs jusques-là, contraint de quitter l'Italie après plus de seize ans de guerre, & vaincu dans sa patrie presque au pié des murailles de Carthage. Les formidables préparatifs qu'avoit fait Persée, & quelques avantages qu'il avoit remportés dans les premiéres campagnes, augmentoient la crainte des Romains. Ils voioient bien qu'il n'étoit plus tems de donner le commandement des armées à la brigue ou à la faveur, & qu'ils devoient choisir un Général qui eût de la sagesse, de l'expérien-

ce, & du courage, en un mot qui fût en état de conduire une guerre auſſi importante que celle dont il s'agiſſoit actuellement.

Tout le monde jettoit les yeux ſur Paul Emile. Il y a des occaſions où un mérite ſingulier réunit tous les ſuffrages du public; & rien n'eſt plus flateur qu'un tel jugement, fondé ſur la connoiſſance des ſervices qu'un homme a déja rendus, ſur l'eſtime que les troupes font de ſa capacité, & ſur le beſoin preſſant qu'a l'Etat de ſa valeur & de ſa ſageſſe. Paul Emile avoit près de ſoixante ans: mais l'âge, ſans rien diminuer de ſes forces, n'avoit fait que lui ajouter une maturité de conſeil & de prudence, plus néceſſaire encore à un Général que le courage & la bravoure. Il avoit été nommé Conſul il y avoit treize ans, & s'étoit fait eſtimer généralement dans ſon Conſulat. Mais le peuple ne paia ſes ſervices que d'ingratitude, aiant refuſé de l'élever de nouveau au premier rang, quoiqu'il le demandât avec aſſez d'empreſſement. Depuis pluſieurs années il menoit une vie retirée & particuliére, uniquement occupé de l'éducation de

ſes enfans, & jamais pere n'y réuſſit mieux que lui, & ne fut plus heureuſement récompenſé de ſes peines. Tous ſes parens, tous ſes amis le preſſoient de répondre aux vœux du peuple qui l'appelloit au Conſulat: mais ne ſe croiant plus en état de commander, il évitoit de paroitre en public, ſe tenoit renfermé, & fuioit les honneurs avec autant d'empreſſement que les autres ont coutume de les rechercher. Cependant, quand il vit que tous les matins on s'aſſembloit en foule à ſa porte, qu'on l'appelloit à la place, & qu'on crioit hautement contre ſon refus opiniâtre, il ſe rendit enfin à de ſi fortes inſtances, & paroiſſant parmi ceux qui aſpiroient à cette dignité, il ſembla moins aller recevoir le commandement des armées, que donner au peuple des aſſurances d'une victoire prochaine & complette. Le Conſulat lui fut accordé d'une commune voix, &, ſelon Plutarque, le commandement de l'armée de Macédoine lui fut décerné préférablement à ſon Collégue: Tite-Live dit pourtant qu'il lui échut par le ſort.

On dit que ce jour-là même, qu'il

fut

fut nommé Général pour aller faire la guerre contre Persée, comme il s'en retournoit chez lui accompagné de tout le peuple qui le suivoit pour lui faire honneur, il trouva sa fille Tertia, encore petite enfant, qui fondoit en larmes. Il l'embrasse, & lui demande le sujet de ses pleurs. Tertia le serrant avec ses petits bras, & le baisant: *Vous ne savez donc pas, mon pere,* lui dit-elle, *que notre Persée est mort?* Elle parloit d'un petit chien qu'elle élevoit, & qui avoit nom *Persée*. Paul Emile, frapé de ce mot, lui dit: *A la bonne heure, ma chere enfant; j'accepte de bon cœur cet augure.* Les anciens portoient fort loin la superstition sur ces sortes de rencontres fortuites.

La maniére dont s'y prit Paul Emile pour se préparer à la guerre dont on l'avoit chargé, fit juger du succès qu'on en devoit attendre. Avant tout il demanda au Sénat qu'on envoiât des Commissaires en Macédoine pour visiter les armées & les flotes, & pour faire leur raport, après une exacte enquête, de ce qu'il faudroit ajouter de troupes soit par terre soit par mer. Ils devoient aussi s'informer, autant que cela seroit possi-

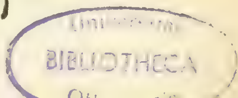
Liv. lib. 44. n. 18-22. Plut. in Æm. Paul. pag. 260.

ble, à quel nombre montoient les troupes du Roi, où elles étoient actuellement, aussi bien que celles des Romains : si ceux-ci avoient leur camp dans les forêts, ou s'ils les avoient entiérement passées, & étoient arrivés dans la plaine : sur quels alliés on pouvoit certainement compter, qui étoient ceux dont la fidélité paroissoit douteuse & chancellante, & qui l'on devoit regarder comme des ennemis déclarés : pour combien de tems on avoit des vivres, & d'où il faloit en faire transporter soit par des voitures de terre, soit dans des vaisseaux : ce qui s'étoit passé dans la derniére campagne soit dans les armées de terre, soit dans la flote. En Général habile & expérimenté il vouloit qu'on descendît dans ce détail, persuadé qu'on ne pouvoit former le plan de la campagne où il alloit entrer, ni en bien régler les opérations, que sur toutes ces connoissances. Le Sénat approuva fort de si sages mesures, & nomma des Commissaires au gré de Paul Emile, qui partirent deux jours après.

En attendant leur retour, on donna audience aux Ambassadeurs de

Ptolémée & de Cléopatre roi & reine de l'Egypte, qui portoient des plaintes à Rome contre les entreprises injustes d'Antiochus roi de Syrie. Il en a été parlé dans le volume précédent.

Les Commissaires avoient fait une grande diligence. Etant de retour à Rome, ils firent leur raport, & dirent : Que Marcius avoit forcé les passages de la Macédoine pour y faire entrer l'armée, mais avec plus de péril que d'utilité. Que le Roi s'étoit avancé dans la Piérie, & l'occupoit actuellement : que les deux camps étoient fort voisins l'un de l'autre, n'étant séparés que par le fleuve Enipée. Que le Roi évitoit le combat, & que l'armée Romaine n'étoit point en état de l'y contraindre, ni de le forcer dans ses lignes. Qu'aux autres incommodités étoit survenu un hiver fort rude, qui se faisoit sentir vivement dans un pays de montagnes, & qui empéchoit absolument d'agir ; & qu'il ne restoit de vivres que pour six jours. Qu'on faisoit monter l'armée des Macédoniens à trente mille hommes. Que, si Appius Claudius avoit eu une armée assez forte aux environs de Lychnide



dans l'Illyrie, il auroit pu fort embarrasser le Roi Gentius : mais qu'actuellement ce Général, & ce qu'il avoit avec lui de troupes, étoit en grand danger, si on ne lui envoioit au plutôt un renfort considérable, ou si on ne lui faisoit quitter le poste qu'il occupoit. Qu'après avoir visité le camp, ils s'étoient rendus à la flote. Qu'ils avoient entendu dire qu'une partie de l'équipage avoit péri de maladie; que les autres alliés, sur tout ceux de Sicile, étoient retournés chez eux; & que la flote manquoit absolument de matelots & de soldats: que ceux qui étoient restés n'avoient point reçu leur paie, & étoient sans habits. Qu'Euméne & sa flote, après s'être un peu montrés, avoient disparu presque aussitôt sans qu'on en pût dire de bonnes raisons, & qu'il ne paroissoit pas qu'on pût ni qu'on dût compter sur ses dispositions : mais, que pour Attale son frere, sa bonne volonté n'étoit pas douteuse.

Sur ce raport des Commissaires, après que Paul Emile eut dit son avis, le Sénat ordonna qu'il partiroit incessamment pour la Macédoine, aussi bien que le Préteur Cn. Octavius qui

avoit le commandement de la flote, & L. Anicius autre Préteur qui devoit succéder à Ap. Claudius aux environs de Lychnide dans l'Illyrie. Le nombre des troupes que chacun d'eux devoit commander fut réglé de la maniére qui suit.

Les troupes qui composoient l'armée de Paul Emile, montoient à vingt-cinq mille huit cens hommes: savoir deux Légions Romaines, chacune de six mille hommes de pié, & de trois cens chevaux; autant d'infanterie des Alliés d'Italie, & le double de cavalerie. Il avoit de plus six cens chevaux levés dans la Gaule Cisalpine. Ils tiroient encore quelques troupes auxiliaires de leurs alliés de Gréce & d'Asie. Le tout ne montoit pas vraisemblablement à plus de trente mille hommes. Le Préteur Anicius devoit pareillement avoir deux Légions, mais qui n'étoient composées chacune que de cinq mille deux cens hommes de pié, & de trois cens chevaux; avec dix mille hommes des Alliés d'Italie, & huit cens chevaux: ce qui faisoit en tout vingt & un mille deux cens hommes. Les troupes qui servoient sur la flote

étoient de cinq mille hommes. Ces trois corps réunis ensemble faisoient cinquante six mille deux cens hommes.

Comme la guerre qu'on se préparoit de faire cette année dans la Macédoine paroissoit de la derniére conséquence, on prit toutes les précautions capables de la faire réussir. C'étoit aux deux Consuls & au peuple à choisir les Tribuns qui devoient servir, & qui commandoient chacun à leur tour le corps entier de la Légion. Il fut ordonné qu'ils ne choisiroient pour ces emplois que des hommes qui eussent déja été en charge; & on laissa à Paul Emile la liberté de prendre pour son armée parmi tous les Tribuns ceux qu'il lui plairoit: il y en avoit douze pour les deux Légions.

Il faut avouer que Rome se conduisit ici avec une grande sagesse. Elle avoit, comme on l'a vû, nommé d'un consentement unanime pour Consul & pour Général celui des Romains qui étoit incontestablement le plus habile guerrier de son siécle. Elle veut qu'on éléve à la charge de Tribuns les Officiers qui ont le plus

de mérite, le plus d'expérience, le plus d'habileté reconnue par des services réels, avantages que ne donnent pas toujours ni la naissance ni l'ancienneté, auxquelles aussi les Romains n'étoient point du tout astreints. Rome fait plus, & par une exception singuliére, compatible avec le gouvernement républicain, elle laisse Paul Emile maître absolu de choisir parmi les Tribuns ceux qu'il lui plaira, sachant de quelle importance il est qu'il y ait une parfaite union entre le Général & les Officiers subalternes qui servent sous lui, afin que les ordres que donne le premier, qui est comme l'ame de toute l'armée, & qui en doit régler tous les mouvemens, soient exécutés avec la derniére exactitude; ce qui ne peut se faire s'il ne régne entr'eux une grande intelligence, fondée sur l'amour du bien public, & que ni l'intérêt, ni la jalousie, ni l'ambition ne soient capables de troubler.

Après que tous ces réglemens eurent été faits, le Consul Paul Emile passa du Sénat à l'assemblée du peuple, & il y tint ce discours. » J'ai » cru apercevoir, Romains, que vous

» avez fait paroitre plus de joie en-
» core lorsque la Macédoine m'est
» échue par le sort, que quand je
» fus nommé Consul, ou quand j'en-
» trai en charge ; & il m'a semblé
» que le sujet de votre joie étoit l'es-
» pérance que vous aviez que je ter-
» minerois d'une maniére digne de
» la grandeur & de la réputation du
» peuple Romain une guerre, qui,
» selon vous, traîne trop en lon-
» gueur. J'ai lieu de croire que les
» mêmes dieux qui m'ont* fait écheoir
» la Macédoine par le sort, m'aideront
» aussi de leur protection pour faire
» & terminer cette guerre heureuse-
» ment. Mais de quoi je puis vous
» répondre avec assurance, c'est que
» je ferai tous mes efforts pour ne
» pas rendre vaine votre espérance.
» Le Sénat a réglé sagement tout ce
» qui est nécessaire pour l'expédition
» dont je suis chargé ; & comme il m'a
» ordonné de partir incessamment,
» à quoi je n'apporterai point de dé-
» lai, je sai que C. Licinius mon Col-
» légue, plein de zêle pour le bien
» public, travaillera à la levée & au

* *C'étoit une pensée établie de tout tems chez tous les peuples que la Divinité présidoit au sort.*

» départ des troupes qui me sont de-
» stinées, avec la même ardeur & la
» même promtitude que si c'étoit pour
» lui-même. J'aurai soin de vous man-
» der exactement, aussi bien qu'au
» Sénat, tout ce qui arrivera, & vous
» pouvez compter sur la certitude &
» la vérité de mes lettres : mais je vous
» demande par grace de ne point ajou-
» ter foi ni donner du poids par vo-
» tre crédulité aux bruits vagues &
» sans auteur qui se répandront. Je
» m'aperçoi dans cette guerre, plus
» que dans toute autre, que quelque
» force d'ame qu'on puisse avoir pour
» se mettre au dessus de ces bruits, ils
» ne laissent pas de faire impression,
» & d'inspirer je ne sai quel découra-
» gement. Il y a des gens qui dans
» les cercles, & même à table, con-
» duisent les armées, réglent nos dé-
» marches, & prescrivent toutes les
» opérations de la campagne. Ils sa-
» vent mieux que nous où il faut
» camper, & de quels postes il faut
» se saisir : dans quel tems, & par
» quel défilé, on doit entrer dans la
» Macédoine : où il est à propos d'é-
» tablir des greniers & des magazins:
» par où, soit par terre soit par mer,

» on peut faire venir des vivres ? » quand il faut en venir aux mains » avec l'ennemi, & quand il faut de» meurer en repos. Et non seulement » ils prescrivent ce qu'il y a de meil» leur à faire, mais, pour peu qu'on » s'écarte de leur plan, ils en font » un crime au Consul, & le citent à » leur tribunal. Sachez, Romains, » que c'est là un grand obstacle pour » vos Généraux. Tous n'ont pas, pour » mépriser des bruits facheux, la fer» meté & la constance de Fabius, qui » aima mieux souffrir, que le peu» ple, sur de pareils bruits, donnât » atteinte à son autorité, que de lais» ser périr les affaires pour se con» server un vain nom. Je suis bien » éloigné de croire que les Généraux » n'aient pas besoin de recevoir des » avis : je pense, au contraire, que » quiconque veut seul tout conduire » par sa tête & sans consulter, mar» que plus de présomption que de sa» gesse. Que peut-on donc faire raison» nablement ? C'est que personne ne » s'ingére de donner des avis à vos » Généraux, que ceux premiérement » qui sont habiles dans le métier de » la guerre, & à qui l'expérience a ap-

» pris ce que c'eſt que de commander ;
» & ſecondement, ceux qui ſont ſur les
» lieux, qui connoiſſent l'ennemi, qui
» ſont témoins par eux-mêmes des
» conjonctures, & qui partagent avec
» nous les dangers. Si quelqu'un ſe
» flate de pouvoir m'aider de ſes
» conſeils dans la guerre dont vous
» m'avez chargé, qu'il ne refuſe point
» de rendre ce ſervice à la Républi-
» que, & qu'il vienne avec moi en
» Macédoine : galére, chevaux, ten-
» te, vivres, je le défraierai de tout.
» Mais ſi l'on ne veut pas prendre cet-
» te peine, & qu'on préfére le doux
» loiſir de la ville aux dangers & aux
» fatigues du camp, qu'on ne s'avi-
» ſe pas de vouloir tenir le gouver-
» nail en demeurant tranquille dans
» le port. La ville, par elle-même,
» fournit un aſſez grande matiére de
» diſcours ſur d'autres ſujets : mais
» que pour ceux-ci elle s'impoſe ſi-
» lence, & qu'elle ſache que nous ne
» ferons cas que des conſeils qui ſe
» donneront dans le camp même.

Ce diſcours de Paul Emile, plein de ſens & de raiſon, montre que les hommes, dans tous les tems, ſont toujours les mêmes. On a une dé-

mangeaiſon incroiable d'examiner, de critiquer, de condanner la conduite des Généraux ; & l'on ne s'aperçoit pas qu'en cela l'on peche viſiblement & contre le bon ſens, & contre l'équité. Contre le bon ſens : car quoi de plus abſurde & de plus ridicule, que de voir des gens ſans aucune connoiſſance de la guerre & ſans aucune expérience, s'ériger en cenſeurs des plus habiles Généraux, & prononcer d'un ton de maîtres ſur leurs actions ? Contre l'équité : car les plus experts même n'en peuvent juger ſainement, s'ils ne ſont ſur les lieux, la moindre circonſtance du tems, du lieu, de la diſpoſition des troupes, des ordres même ſecrets qui ne ſont pas connus, pouvant changer abſolument les régles ordinaires. Mais il ne faut pas eſpérer qu'on ſe corrige de ce défaut, qui a ſa ſource dans la curioſité & dans la vanité naturelles à l'homme ; & les Généraux, à l'exemple de Paul Emile, font ſagement de mépriſer ces bruits de ville, & ces rumeurs de gens oiſifs, ſans occupation, & ſouvent ſans jugement.

Paul Emile, après avoir ſatisfait

ſelon la coutume aux devoirs de religion, partit pour la Macédoine avec le Préteur Cn. Octavius, deſtiné à commander la flote.

Pendant qu'on avoit travaillé à Rome aux préparatifs de la guerre, Perſée de ſon côté ne s'étoit pas endormi. La crainte du danger prochain dont il étoit menacé l'aiant enfin emporté ſur ſon avarice, il convint de donner à Gentius roi d'Illyrie trois cens talens d'argent, (trois cens mille écus) & acheta à ce prix ſon alliance.

Liv. lib. 44. n. 23-29. Polyb. Legat. 85 & 87. Plut. in Paul. Æm. pag. 260. 261.

Il envoia en même tems des Ambaſſadeurs à Rhodes, perſuadé que ſi cette île, très puiſſante alors ſur mer, embraſſoit ſon parti, Rome ſeroit fort embarraſſée. Il en députa auſſi vers Euméne & Antiochus, deux Rois très puiſſans, & fort en état de le ſecourir. C'étoit ſageſſe à Perſée de recourir à ces moiens, & de chercher à ſe fortifier par de tels appuis : mais il s'en aviſe trop tard. Il auroit falu commencer par là, & en faire le premier fondement de ſon entrepriſe. Il ne ſonge à remuer ces puiſſances éloignées, que lorſqu'il eſt déja réduit preſque à l'extrémité, & que ſes affaires ſont

presque absolument desespérées. C'étoit appeller plutôt des spectateurs & des associés de sa ruine, que des soutiens & des appuis. Les instructions qu'il donne à ses Ambassadeurs, sont très solides & très capables de persuader, comme on va le voir : mais il les faloit emploier trois ans plutôt, & en attendre l'effet, avant que de s'embarquer presque seul dans la guerre contre un peuple si puissant, & qui avoit tant de ressources dans ses malheurs.

Les Ambassadeurs avoient les mêmes instructions pour ces deux Rois. Ils leur représentérent qu'il y avoit une inimitié naturelle entre les Républiques & les Monarchies. Que le peuple Romain attaquoit les Rois l'un après l'autre, &, ce qui étoit le comble de l'indignité, qu'il emploioit les forces des Rois mêmes pour les ruiner successivement. Qu'ils avoient accablé son pere par le secours d'Attale : que par celui d'Euméne, & en partie aussi de son pere Philippe, Antiochus avoit été subjugué : qu'actuellement ils avoient armé contre lui Euméne & Prusias. Qu'après que le roiaume de Macédoine auroit été dé-

truit, viendroit le tour de l'Asie, dont ils avoient déja envahi une partie sous le spécieux prétexte de rétablir les villes dans leur ancienne liberté ; & que la Syrie suivroit de près. Qu'on commençoit déja à préférer Prusias à Euméne par des distinctions d'honneur particuliéres, & qu'on arrachoit à Antiochus le fruit de ses victoires en Egypte. Persée les exhortoit ou à porter les Romains à laisser la Macédoine en paix ; ou, s'ils persévéroient dans l'injuste dessein de lui faire la guerre, à les regarder comme les ennemis communs de tous les Rois. Les Ambassadeurs agirent ouvertement & sans détour avec Antiochus.

Pour ce qui regarde Euméne, ils couvrirent leur voiage du prétexte de racheter les prisonniers, & ne traitérent qu'en secret de ce qui en étoit la véritable cause. Il y avoit déja eu, sur le même sujet, plusieurs pourparlers en différens tems & en différens lieux, qui avoient commencé à rendre ce Prince fort suspect aux Romains. Ce n'est pas qu'Euméne dans le fond souhaitât que Persée pût remporter la victoire sur les Romains ; l'énorme

pouvoir qu'il auroit eu pour lors lui auroit fait ombrage, & auroit vivement piqué ſa jalouſie : il ne vouloit pas non plus ſe déclarer ouvertement contre lui, ni lui faire la guerre. Mais, croiant voir les deux partis également diſpoſés à la paix, Perſée par la crainte des maux qui pouvoient lui arriver, les Romains par l'ennui d'une guerre qui traînoit fort en longueur ; il cherchoit à ſe rendre le médiateur de cette paix, & à vendre chérement à Perſée ſa médiation, ou du moins ſon inaction & ſa neutralité. On étoit déja convenu du prix, qui étoit quinze cens talens. (quinze cens mille écus.) Il n'y avoit plus de diſpute que ſur le tems du paiement de cette ſomme. Perſée vouloit attendre que le ſervice fût rendu, & cependant mettre la ſomme en dépôt dans la Samothrace. Euméne par là ne ſe croioit pas en ſureté, parce que la Samothrace dépendoit de Perſée, & il vouloit que dès lors on lui paiât une partie de la ſomme. C'eſt ce qui rompit le traité.

Il en manqua encore un autre, qui ne lui auroit pas été moins favorable. Il avoit fait venir d'au dela

du Danube un corps de troupes Gauloiſes, composé de dix mille cavaliers, & d'autant de fantaſſins, & il étoit convenu de donner dix pieces d'or à chaque cavalier, cinq à chaque fantaſſin, & mille à leurs Capitaines. Ces Gaulois s'étoient établis ſur les rives du Boryſthéne, appellé maintenant le Niéper, & avoient pris le nom de Baſtarnes. Cette nation n'étoit accoutumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire le commerce : elle vivoit de guerre, & vendoit ſes ſervices aux peuples qui vouloient l'emploier. Quand il les ſut arrivés ſur les frontiéres de ſes Etats, il alla au devant d'eux avec la moitié de ſes troupes, & donna ordre que dans les villes & les villages par où ils devoient paſſer on tînt des vivres préparés en abondance, du blé, du vin, & des troupeaux. Il avoit quelques préſens pour les principaux Officiers, des chevaux, des harnois, des caſaques : il y joignit auſſi quelque argent, qui devoit être diſtribué entre un petit nombre : il comptoit gagner la multitude par cette amorce. Le Roi s'ar-

réta auprès du fleuve * Axius, & y campa avec ses troupes. Il députa Antigone, un des Seigneurs Macédoniens, vers les Gaulois, qui étoient environ à trente lieues de là. Antigone fut étonné quand il vit des hommes d'une taille prodigieuse, adroits à tous les exercices du corps & à bien manier les armes, fiers & audacieux en paroles pleines de bravades & de menaces. Il leur fit beaucoup valoir les ordres que son Maître avoit donnés pour qu'ils fussent bien reçus par tout où ils passeroient, & les présens qu'il leur préparoit : ensuite il les invita à s'avancer jusqu'à un certain lieu qu'il leur marquoit, & à envoier les principaux d'entr'eux vers le Roi. Les Gaulois n'étoient pas gens à se paier de paroles. Clondicus, le Chef & le Roi de ces étrangers, alla droit au fait, & demanda si l'on apportoit la somme dont on étoit convenu. Comme on ne lui donnoit point de réponse : *Allez*, dit-il, *déclarer à votre Prince, qu'avant qu'il ait envoié les otages & les sommes convenues, les Gaulois ne partiront point d'ici.* Le Roi, au

* *Axius est un fleuve de la Mygdonie.*

retour de son Député, assembla son Conseil. Il pressentit où iroient les avis ; & , comme il étoit meilleur gardien de son argent que de son roiaume, pour colorer son avarice il s'étendit fort sur la perfidie & la férocité des Gaulois, ajoutant qu'il seroit dangereux de donner entrée dans la Macédoine à une multitude si nombreuse de qui l'on auroit tout à craindre, & que cinq mille cavaliers lui suffiroient. On sentoit bien qu'il ne craignoit que pour son argent, mais personne n'osa le contredire. Antigone retourna vers les Gaulois, & leur dit que son Maître n'avoit besoin que de cinq mille cavaliers. A cette parole, il s'éleva un frémissement & un murmure général contre Persée, qui les avoit fait venir de si loin pour leur insulter. Clondicus aiant encore demandé à Antigone s'il apportoit de l'argent pour les cinq mille cavaliers, comme celui-ci cherchoit des détours & ne répondoit point nettement, les Gaulois entrérent en fureur, & peu s'en falut qu'ils ne se jettassent sur lui pour le mettre en piéces, & lui-même l'appréhendoit fort. Cependant ils respectérent

la qualité de Député, & le renvoiérent ſans lui avoir fait aucun mauvais traitement. Les Gaulois partirent ſur le champ, reprirent le chemin du Danube, & ravagérent la Thrace qui ſe trouvoit ſur leur paſſage.

Perſée, avec un renfort ſi conſidérable, auroit fort embarraſſé les Romains. Il pouvoit faire paſſer ces Gaulois dans la Theſſalie, où ils auroient ravagé le pays, & pris les places les plus fortes. Par là, demeurant tranquille auprès du fleuve Enipée, il auroit mis les Romains hors d'état & de pénétrer dans la Macédoine dont il leur fermoit l'entrée par ſes troupes, & de ſubſiſter plus lontems dans le pays, parce qu'ils n'auroient plus tiré comme auparavant leurs vivres de la Theſſalie, qui auroit été entiérement ravagée. L'avarice qui le dominoit, l'empécha de profiter d'un ſi grand avantage.

Elle lui en fit perdre encore un autre pareil. Preſſé par l'état de ſes affaires, & par l'extrême danger dont il ſe voioit menacé, il avoit enfin conſenti de donner à Gentius les trois cens talens qu'il lui avoit demandés depuis plus d'un an pour lever des troupes

& équiper une flote. Pantauchus avoit ménagé ce Traité de la part du Roi de Macédoine, & avoit commencé par faire toucher au Prince d'Illyrie dix talens (dix mille écus) ſur la ſomme qui lui étoit promiſe. Gentius fit partir ſes Ambaſſadeurs, & avec eux des gens ſurs pour tranſporter l'argent. Il leur donna ordre auſſi, quand tout auroit été terminé, de ſe joindre aux Ambaſſadeurs de Perſée, & d'aller enſemble à Rhodes, pour porter cette République à faire alliance avec eux. Pantauchus lui avoit repréſenté que ſi les Rhodiens y conſentoient, Rome ne pourroit tenir contre ces trois puiſſances réunies. Perſée reçut ces Ambaſſadeurs avec toutes les marques de diſtinction poſſibles. Après que de part & d'autre on eut livré les otages, & prété les ſermens, il ne reſtoit plus qu'à livrer les trois cens talens. Les Ambaſſadeurs & les Agens de l'Illyrien ſe rendirent à Pella, où l'argent leur fut compté, & mis dans des caiſſes ſcellées du cachet des Ambaſſadeurs pour être tranſporté en Illyrie. Perſee avoit fait dire ſous main à ſes gens chargés de ce tranſport de marcher lentement

& à petites journées, &, quand ils seroient arrivés aux frontiéres de Macédoine, de s'arréter, & d'y attendre ses ordres. Pendant tout ce tems-là, Pantauchus, qui étoit demeuré à la Cour d'Illyrie, pressoit fort le Roi de se déclarer contre les Romains par quelque acte d'hostilité. Il y arriva pour lors deux Ambassadeurs de Rome, pour faire alliance avec Gentius. Il avoit déja touché dix talens comme des arrhes, & avoit nouvelle que la somme entiére étoit en chemin. Sur les instances réitérées de Pantauchus, violant tous les droits divins & humains, il fit emprisonner les deux Ambassadeurs, sous prétexte que c'étoient des espions. Dès que Persée en eut reçu la nouvelle, le croiant engagé suffisamment & sans retour contre les Romains par ce coup d'éclat, il fit revenir ceux qui portoient les trois cens talens, se félicitant lui-même en secret de l'heureux succès de sa perfidie, & de son habileté à conserver son argent. Mais il ne faisoit que le garder & le mettre en réserve pour le vainqueur, au lieu qu'il auroit dû s'en servir pour se défendre contre lui, & pour le vaincre,

ſelon la maxime de Philippe & d'Alexandre ſon fils, les plus illuſtres de ſes ancêtres, qui avoient coutume de dire, *Que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas conſerver l'argent aux dépens de la victoire.*

Les Ambaſſadeurs de Perſée & de Gentius étant arrivés à Rhodes, y furent reçus très agréablement. On leur fit part du Décret par lequel la République avoit réſolu d'emploier tout ſon crédit & toutes ſes forces pour obliger les deux partis à faire la paix, & à ſe déclarer contre celui qui refuſeroit d'entrer dans des propoſitions d'accommodement.

Dès le commencement du printems les Généraux Romains s'étoient rendus chacun à leur département : le Conſul en Macédoine, Octavius à Orée avec la flote, Anicius dans l'Illyrie. *Liv. lib. 44. n. 30-32.*

Ce dernier eut un ſuccès auſſi rapide qu'heureux. Il avoit à ſoutenir la guerre contre Gentius. Il la termina avant qu'on ſût à Rome qu'elle étoit commencée. Elle ne dura que trente jours. Aiant traité avec bonté Scorda la capitale du pays qui s'étoit rendue, les autres villes ſuivirent

bientôt ſon exemple. Gentius lui-même fut obligé de venir ſe jetter aux piés d'Anicius, & d'implorer ſa miſéricorde, avouant, les larmes aux yeux, ſa faute, ou plutôt ſa folie, d'avoir abandonné le parti des Romains. Le Préteur le traita humainement. Son premier ſoin fut de tirer de priſon les deux Ambaſſadeurs. Il envoia l'un d'eux, nommé Perpenna, à Rome, pour y porter la nouvelle de ſa victoire; & peu de jours après y fit conduire Gentius, ſa mere, ſa femme, ſes enfans, & ſon frere avec les principaux Seigneurs du pays. La vûe de priſonniers ſi illuſtres augmenta fort la joie du peuple. On rendit des actions de graces publiques aux dieux, & il ſe fit aux temples un grand concours de perſonnes de tout âge & de tout ſexe.

Liv. lib. 44. n. 32-46. Plut. in Paul. Æm. pag. 261-269.

Quand Paul Emile fut approché des ennemis, il trouva Perſée campé près de la mer au pié du mont Olympe dans des lieux qui paroiſſoient inacceſſibles. Il avoit devant lui l'Enipée, dont les bords étoient fort élevés; & ſur la rive qui étoit de ſon côté il avoit conſtruit de bons retranchemens, avec des tours d'eſpace en eſpace,

pace, où il avoit placé des balistes & d'autres machines pour lancer des traits & des pierres contre les ennemis, s'ils osoient en approcher. Persée s'y étoit fortifié de telle sorte, qu'il se croioit dans une entiére sureté, & qu'il espéroit de consumer & de rebuter enfin Paul Emile par la longueur du tems, & par les difficultés qu'il auroit à faire subsister ses troupes dans un pays déja mangé par l'ennemi, & à s'y maintenir.

Il ne savoit pas quel adversaire on lui avoit mis en tête. Paul Emile n'étoit occupé que du soin de tout préparer pour une action, & cherchoit continuellement dans son esprit toutes sortes d'expédiens & de moiens pour faire avec succès quelque entreprise. Il commença par établir une exacte & sévére discipline dans son armée, qu'il avoit trouvé corrompue par la licence où on la laissoit vivre. Il réforma plusieurs choses soit pour les armes, soit pour les sentinelles. Les soldats étoient accoutumés à critiquer leur Général, à examiner entr'eux toutes ses actions, à lui prescrire ses devoirs, & à marquer ce qu'il devoit faire ou ne pas faire. Il

leur parla avec fermeté & dignité. Il leur fit entendre que ces discours convenoient mal au soldat : que trois choses seulement devoient l'occuper, le soin de son corps, pour le rendre robuste & agile ; le soin de ses armes, afin qu'elles fussent toujours propres & en bon état ; le soin des * vivres, afin d'être toujours prêt à partir au premier ordre : que du reste il devoit s'en reposer sur la bonté des dieux immortels, & sur la vigilance du Général. Que pour lui, il n'omettroit rien de tout ce qui seroit nécessaire pour leur donner occasion de montrer leur courage : qu'ils eussent soin seulement, quand on leur en donneroit le signal, de bien faire leur devoir.

Il est incroiable combien ce discours les anima. Les vieux soldats avouoient que ce n'étoit que de ce jour-là qu'ils avoient appris ce qu'ils devoient faire. On aperçut tout d'un coup un changement merveilleux dans le camp. Personne n'y demeuroit oisif. On voioit les soldats aiguiser leurs épées, polir leurs casques, leurs cuirasses, leurs boucliers ; s'essaier à se mouvoir

* *Chez les Romains, les soldats portoient des vivres quelquefois pour dix ou douze jours.*

agilement ſous leurs armes ; agiter avec bruit leurs javelots, & faire briller leurs épées nues ; enfin ſe rompre & s'endurcir dans tous les exercices militaires : de ſorte qu'il étoit aiſé de voir, qu'à la premiére occaſion qu'ils auroient d'en venir aux mains avec les ennemis, ils étoient déterminés ou à vaincre, ou à mourir.

Le camp étoit placé dans un endroit très favorable, mais qui manquoit d'eau : & c'étoit une grande incommodité pour l'armée. Paul Emile, qui ſongeoit à tout, voiant devant lui le mont Olympe très haut & tout couvert d'arbres fort verds & fort touffus, jugea par la quantité & par la qualité de ces arbres qu'il y avoit néceſſairement dans les creux de cette montagne des ſources d'eau vive, & ſe mit en même tems à faire des ouvertures au pié, & à creuſer des puits dans le ſable. A peine [a] en eut-on effleuré la ſurface, qu'on vit ſortir de pluſieurs ſources des eaux,

a Vix deducta ſumma arena erat, cùm ſcaturigines turbidæ primò & tenues emicare, dein liquidam multamque fundere aquam, velut deûm dono, cœperunt. Aliquantum ea quoque res duci famæ & auctoritatis apud milites adjecit. *Liv.*

troubles d'abord & en petite quantité, mais bientôt après très claires & très abondantes. Cet événement, qui étoit naturel, fut regardé par les soldats comme une faveur singuliére des dieux qui avoient pris Paul Emile sous leur protection ; ce qui le leur rendit encore plus cher & plus respectable.

Quand Persée vit ce qui se passoit dans le camp des Romains, l'ardeur des soldats, les mouvemens qu'ils se donnoient, les divers exercices par lesquels ils se préparoient au combat, il entra dans une vraie inquiétude, & vit bien qu'il n'avoit plus à faire à un Licinius, un Hostilius, un Marcius, & que dans l'armée Romaine tout étoit changé avec le Général. Il redoubla son attention & ses soins de son côté, anima les soldats, s'appliqua aussi à les former par différens exercices, ajouta de nouveaux retranchemens aux anciens, & travailla à mettre son camp hors d'insulte.

Cependant arrive la nouvelle de la victoire remportée dans l'Illyrie, & de la prise du Roi avec toute sa famille. Elle causa dans l'armée Romaine une joie incroiable, & excita parmi les soldats une ardeur de se si-

gnaler pareillement de leur côté, qui ne peut s'exprimer. Car c'eſt l'ordinaire, qu'entre deux armées qui agiſſent en divers endroits, l'une ne veuille point céder à l'autre en courage ni en gloire. Perſée tacha d'abord d'étoufer cette nouvelle : mais le ſoin qu'il prenoit de la diſſimuler, ne ſervit qu'à la rendre plus publique & plus certaine. L'allarme fut générale parmi ſes troupes, & leur fit craindre un ſort pareil.

Dans ce même tems arrivent les Ambaſſadeurs Rhodiens, qui venoient faire touchant la paix la même propoſition à l'armée, qui avoit excité à Rome une ſi grande indignation dans le Sénat. Il eſt aiſé de juger comment elle fut reçue dans le camp. Quelques-uns, tranſportés de colére, vouloient qu'on les renvoiât avec inſulte. Le Conſul crut leur marquer mieux ſon mépris, en leur répondant froidement qu'il leur rendroit réponſe dans quinze jours.

Pour montrer le peu de cas qu'il faiſoit de la médiation pacifique des Rhodiens, il aſſembla ſon Conſeil pour délibérer ſur les moiens d'entrer en action. Il y a apparence que l'ar-

mée Romaine, qui l'année précédente avoit pénétré jusques dans la Macédoine, en étoit sortie, & retournée en Thessalie, peutêtre pour y chercher des vivres : car maintenant on est en peine pour s'ouvrir un passage dans la Macédoine. Quelques-uns, & c'étoient les plus anciens Officiers, vouloient qu'on entreprît de forcer les retranchemens des ennemis sur les bords de l'Enipée : ils prétendoient que les Macédoniens, qui l'année précédente avoient été chassés d'endroits plus élevés & plus fortifiés, ne pourroient soutenir le choc des légions Romaines. D'autres étoient d'avis qu'Octavius avec la flote allât vers Thessalonique ravager les côtes maritimes, afin d'obliger le Roi, par cette diversion, à retirer une partie de ses troupes de l'Enipée, pour la défense de son pays, & à laisser ainsi quelque passage ouvert. Il est bien important qu'un Général habile & expérimenté soit maître de prendre le parti qui lui plait davantage. Paul Emile avoit des vûes toutes différentes. Il voioit que la rive de l'Enipée, tant par sa situation naturelle, que par les fortifications qu'on y avoit

ajoutées, étoit inacceſſible. D'ailleurs il ſavoit, ſans parler des machines diſpoſées de toutes parts, que les troupes ennemies étoient beaucoup plus habiles que les ſiennes à lancer des javelots & des traits. Entreprendre de forcer des lignes auſſi impénétrables que celles-là, ç'eût été expoſer les troupes à la boucherie; & un bon Général épargne le ſang des ſoldats, parce qu'il s'en regarde comme le pere, & qu'il croit devoir les ménager comme ſes enfans. Il ſe tint donc quelques jours en repos ſans faire le moindre mouvement. On prétend, dit Plutarque, qu'il n'y a point d'exemple que deux armées ſi nombreuſes aient été ſi lontems en préſence dans une paix ſi profonde, & dans une ſi grande tranquillité. En tout autre tems le ſoldat, plein d'ardeur & d'impatience, auroit murmuré : mais Paul Emile lui avoit appris à ſe laiſſer conduire.

Enfin, à force de chercher & de s'informer, il apprit de deux marchands Perrhébiens, dont la prudence & la fidélité lui étoient connues, qu'il y avoit un chemin, qui, en traverſant la Perrhébie, menoit à Py-

thium, ville ſituée au plus haut du mont * Olympe; que ce chemin n'étoit pas d'un difficile accès, mais qu'il étoit bien gardé: Perſée y avoit envoié un détachement de cinq mille hommes. Il conçut, qu'en faiſant attaquer de nuit & à l'improviſte ce corps de garde par de bonnes troupes, on pourroit le chaſſer de ce poſte, & s'en emparer. Il s'agiſſoit de tromper l'ennemi, & de lui cacher ſon deſſein. Il fait venir le Préteur Octavius, & s'étant ouvert à lui, il lui ordonne d'aller à Héraclée avec ſa flote, & de prendre aſſez de vivres pour mille hommes pendant dix jours, afin de faire croire à Perſée qu'on alloït ravager la côte maritime. En même tems il fait partir Fabius Maximus ſon fils encore tout jeune, & Scipion Naſica gendre de Scipion l'Africain, ſans leur découvrir encore ſon véritable deſſein; leur donne un détachement de cinq mille hommes de troupes choiſies, & leur fait prendre le chemin de la mer vers Héraclée, comme s'ils devoient s'y embarquer,

* *Le mont Olympe, à l'endroit où étoit Pythium, avoit de hauteur priſe perpendiculairement plus de dix ſtades, c'eſt-à-dire plus d'une demie lieue.*

ſelon ce qui avoit été propoſé dans le Conſeil. Quand ils furent arrivés, le Préteur leur fit ſavoir les ordres du Conſul. Dès que la nuit fut venue, quittant le chemin de la mer, ils s'avancent, ſans s'arrêter, vers Pythium à travers les montagnes & les rochers, conduits par les deux guides de Perrhébie. On étoit convenu qu'ils y arriveroient le troiſiéme jour vers la fin de la nuit.

Cependant Paul Emile, pour amuſer l'ennemi & lui ôter toute autre penſée, le lendemain dès le matin détache ſes troupes armées à la légére comme pour attaquer les Macédoniens. Il ſe donna un léger combat dans le lit même de la riviére qui étoit fort baſſe. Des deux côtés la rive, depuis le haut juſqu'au lit de la riviére, avoit dans ſa pente l'eſpace de trois cens pas ; & le lit même en avoit mille de largeur. L'action ſe paſſa à la vûe du Roi & du Conſul, qui étoient, chacun avec leurs troupes, à la tête de leur camp. Le Conſul fit ſonner la retraite vers le midi. La perte fut à peu près égale de part & d'autre. Le jour ſuivant le combat recommença encore de la même ſor-

te, & à peu près à la même heure, mais il fut plus vif, & dura plus lontems. Les Romains n'avoient pas affaire ſeulement à ceux avec qui ils en venoient aux mains : ils étoient encore accablés de traits & de pierres que lançoient contr'eux les ennemis du haut des tours diſpoſées le long du rivage. Le Conſul perdit beaucoup plus de monde ce jour-là, & fit retirer ſes troupes plus tard. Le troiſiéme jour, Paul Emile ſe tint en repos, & parut avoir deſſein de tenter un autre paſſage plus près de la mer. Perſée ne ſe doutoit en aucune maniére du danger qui le menaçoit.

Scipion étoit arrivé la nuit du troiſiéme jour près de Pythium. Ses troupes étoient fort fatiguées : il les fit repoſer le reſte de la nuit. Perſée cependant étoit fort tranquille. Mais tout-à-coup un transfuge de Créte, qui s'étoit dérobé des troupes de Scipion, alla le tirer de cette ſécurité, en lui apprenant le circuit que faiſoient les Romains pour le ſurprendre. Le Roi, effraié de cette nouvelle, détache ſur le champ dix mille ſoldats étrangers avec deux mille Macédoniens ſous la conduite de Milon, & lui ordonne de faire toute

la diligence possible pour occuper une hauteur qui restoit à passer aux Romains, avant que d'arriver à Pythium. Il les prévint en effet. Il y eut un combat fort rude sur cette hauteur, & la victoire demeura quelque tems douteuse. Mais enfin les troupes du Roi furent forcées de toutes parts, & mises en déroute. Scipion les poursuivit vivement, & mena sa troupe victorieuse dans la plaine.

Les fuiards étant arrivés dans le camp de Persée, y répandirent une si grande terreur, que ce Prince délogea sur l'heure, & se retira par ses derriéres saisi de fraieur, & presque sans espérance. Il tint un grand Conseil pour délibérer sur le parti qu'il faloit prendre. Il s'agissoit de savoir s'il devoit s'arréter devant les murailles de Pydna, pour tenter le hazard d'une bataille; ou partager ses troupes dans ses places, les bien munir de vivres, & y attendre les ennemis, qui ne pourroient pas subsister lontems dans un pays qu'il auroit pris soin de ravager, & qui ne fourniroit ni fourrages pour les chevaux, ni nourriture pour les hommes. Ce dernier parti avoit de grands inconvé-

niens, & marquoit un Prince réduit à la derniére extrémité, & à qui il ne restoit ni ressource ni espérance, sans parler de la haine qu'exciteroit contre lui le ravage des terres commandé & exécuté par le Roi même. Pendant que Persée, incertain du parti qu'il doit prendre, flote dans ce doute, les principaux Officiers lui représentent que son armée est très supérieure à celle des Romains, que ses troupes sont très résolues de bien faire aiant à défendre leurs femmes & leurs enfans : qu'étant lui-même le témoin de toutes leurs actions, & combattant à leur tête, elles redoubleront de courage, & donneront à l'envi des marques de leur valeur. Ces raisons raniment le Prince. Il se retire sous les murs de Pydna, y établit son camp, se prépare à donner bataille, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, assigne à chacun son poste, & donne tous les ordres avec beaucoup de présence d'esprit, résolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroitroient.

Le lieu où il campoit étoit une campagne rase & unie, très propre à mettre en bataille un corps nombreux de gens de pié pesamment armés. A

droit & à gauche il y avoit des coteaux, qui, touchant les uns aux autres, fournissoient une retraite sûre à l'infanterie légére, & aux gens de trait, & leur donnoient aussi moien de dérober leur marche, & d'aller enveloper l'ennemi, & l'attaquer par les flancs. Tout le front de l'armée étoit couvert de deux petites riviéres, qui n'avoient pas alors beaucoup d'eau à cause de la saison, (car on étoit sur la fin de l'été) mais dont les rives escarpées ne laisseroient pas de faire de la peine aux Romains, & de rompre leurs rangs.

Paul Emile étant arrivé à Pythium, & aiant rejoint le détachement de Scipion, descend dans la plaine, & marche en ordre de bataille vers l'ennemi en cotoiant toujours la mer, d'où la flote Romaine lui envoioit des vivres sur des barques. Mais, quand il fut arrivé à la vûe des Macédoniens, & qu'il eut considéré la bonne disposition de leur armée & le nombre de leurs troupes, il fit alte pour penser à ce qu'il avoit à faire. Les jeunes Officiers, pleins d'ardeur & d'impatience pour le combat, s'avancent à la tête des troupes, s'approchent de

lui, & le conjurent de donner ſans différer davantage. Scipion, dont la confiance étoit augmentée par le ſuccès qu'il venoit d'avoir ſur le mont Olympe, ſe diſtingue ſur tous les autres par ſon empreſſement, & fait de plus fortes inſtances. Il lui repréſente que les Généraux qui l'avoient précédé, avoient donné lieu à l'ennemi par leurs délais de s'échaper de leurs mains. Qu'il craignoit que Perſée ne s'enfuît pendant la nuit, & qu'on ne fût obligé de le pourſuivre avec grande peine & grand danger juſques dans le fond de ſon roiaume, en faiſant prendre de longs circuits à l'armée au travers des défilés & des forêts, comme il étoit arrivé les derniéres années. Il lui conſeilloit donc, pendant que l'ennemi étoit dans une pleine campagne, de l'attaquer ſur le champ, & de ne pas perdre une ſi belle occaſion de le vaincre.

» Autrefois, dit le Conſul au jeune Scipion en lui répondant, » j'ai » penſé comme vous faites aujour- » d'hui; & un jour vous penſerez auſſi » comme moi. Je vous rendrai com- » pte de ma conduite dans un autre » tems: repoſez-vous en maintenant

» ſur la prudence d'un ancien Géné-
» ral. « Le jeune Officier ſe tut, bien perſuadé que le Conſul avoit de bonnes raiſons pour en uſer ainſi.

En achevant ces mots, il commanda que les troupes qui étoient à la tête de l'armée expoſées à la vûe de l'ennemi, ſe miſſent en bataille, & préſentaſſent un front comme pour combattre. Elles étoient rangées, ſelon la coutume des Romains, ſur trois lignes. *Haſtati. Principes. Triarii.* En même tems des pionniers, couverts par ces trois lignes, travaillérent à former un camp. Comme ils étoient en grand nombre, l'ouvrage fut bientôt achevé. Alors le Conſul fit défiler peu à peu ſes bataillons, en commençant par les derniers qui étoient les plus voiſins des travailleurs, & retira toute ſon armée dans ſes retranchemens, ſans confuſion, ſans deſordre, & [illegible] que l'ennemi s'en fût aperçu. Le Roi de ſon côté, voiant que les Romains refuſoient de combattre, ſe retira auſſi dans ſon camp.

C'étoit [a], chez les Romains, une loi inviolable, n'euſſent-ils eu [illegible]-

a Majores veſtri caſtra [illegible] nes caſus [illegible] munita portum ad om- | bant eſſe [illegible]

journer dans un endroit qu'un jour ou une nuit, de s'enfermer dans un camp, & de s'y bien fortifier. Par là ils se mettoient hors d'insulte, & évitoient toute surprise. Les soldats regardoient cette demeure militaire comme leur ville : les retranchemens leur tenoient lieu de murailles, & les tentes de maisons. En cas de bataille, si l'armée étoit vaincue, le camp lui servoit de retraite & d'asyle ; & , si elle étoit victorieuse, elle y trouvoit un repos tranquille.

La nuit étant venue, & les troupes aiant pris de la nourriture, comme on ne songeoit qu'à aller prendre du repos, tout-à-coup la lune, qui étoit dans son plein & déja fort haute, commença à s'obscurcir, & la lumiére lui manquant peu à peu, elle changea plusieurs fois de couleur, & s'éclipsa enfin toute entiére. Un Tribun de soldats, appellé C. Sulpitius Gallus, qui étoit un des principaux Officiers de l'armée, aiant assemblé la veille les soldats avec la permission

est militaris hæc sedes vallumque pro mœnibus, & tentorium suum cuique militi domus ac penates sunt... Castra sunt victori receptaculum, victo perfugium. *Liv. lib.* 44. *n.* 39.

du Consul, les avoit avertis de cette éclipse, & avoit marqué le moment précis où elle devoit commencer, & le tems qu'elle devoit durer. Les soldats Romains ne furent donc point étonnés de cet accident, ils crurent seulement que Sulpitius avoit une sagesse plus qu'humaine. Mais tout le camp des Macédoniens fut saisi d'épouvante & d'horreur, & un bruit sourd se répandit dans toute l'armée que ce prodige les menaçoit de la perte du Roi.

Le lendemain au point du jour, Paul Emile, qui étoit fort religieux observateur de toutes les cérémonies prescrites pour les sacrifices, ou plutôt qui étoit fort superstitieux, se mit à immoler des beufs à Hercule. Il en immola jusqu'à vingt de suite, sans pouvoir trouver dans ces victimes aucun signe favorable. Enfin au vingt & uniéme il crut en voir qui lui promettoient la victoire s'il ne faisoit que se défendre sans attaquer. En même tems il voue à ce même dieu un sacrifice de cent beufs, & des Jeux publics. Aiant achevé toutes ces cérémonies de religion vers les neuf heures, il assemble son Conseil. Il avoit

entendu les plaintes qu'on faisoit de sa lenteur à attaquer les ennemis. Il voulut bien, dans cette assemblée, rendre compte de sa conduite, sur tout par raport à Scipion à qui il l'avoit promis. Les raisons qu'il avoit eues de ne pas donner le combat la veille, étoient : Premiérement, parce que l'armée ennemie étoit beaucoup supérieure en nombre à la sienne, qu'il avoit été obligé d'affoiblir encore considérablement par le gros détachement destiné à garder les bagages. En second lieu, y auroit-il eu de la prudence de mettre aux mains avec des troupes toutes fraîches les siennes, qui étoient épuisées par une longue & pénible marche, par le poids excessif de leurs armes, par l'ardeur du soleil qui les avoit toutes brulées, & par une soif qui leur causoit des peines insupportables. En dernier lieu il insista fortement sur la nécessité indispensable pour un bon Général de ne point donner la bataille avant que d'avoir derriére lui un camp bien retranché, qui pût, en cas d'accident, servir de retraite à l'armée. La conclusion de son discours fut de se préparer pour ce jour-là au combat,

On voit ici [a] qu'autre est le devoir des soldats & des Officiers subalternes, autre celui du Général. Les premiers ne doivent s'occuper que du soin & du desir de combattre : c'est au Général, qui a dû tout prévoir, tout peser, tout comparer, à prendre son parti après une mûre délibération ; & souvent par un sage délai de quelques jours ou même de quelques heures, il sauve une armée, qu'un empressement inconsidéré auroit exposée au danger de périr.

Quoique des deux côtés la résolution de combattre fût prise, cependant ce fut plutôt une espéce de hazard qui engagea la bataille, que l'ordre des Généraux, qui de part ni d'autre ne se pressoient pas beaucoup. Des soldats Thraces chargérent quelques Romains qui revenoient du fourrage. Sept cens Liguriens coururent au secours de ces fourrageurs. Les Macédoniens firent avancer des troupes pour soutenir les Thraces ; & les renforts qu'on envoioit aux uns

a Divisa inter exercitum Ducesque munia. Militibus cupidinem pugnandi convenire : Duces providendo, consultando, cunctatione sæpius quàm temeritate prodesse. *Tacit. Hist. lib. 3. cap. 20.*

& aux autres grossissant toujours, enfin la bataille se trouva engagée.

Il est fâcheux que nous aions perdu l'endroit où Polybe, & après lui Tite-Live, décrivoient l'ordre de cette bataille : c'est ce qui me met hors d'état d'en donner une juste idée, ce que nous en dit Plutarque étant tout différent du peu qui en reste dans Tite-Live.

La charge étant commencée, la phalange Macédonienne se distingua parmi toutes les troupes du Roi d'une maniére particuliére. Paul Emile alors s'avance aux premiers rangs & trouve que les Macédoniens, qui formoient la tête de la phalange, enfonçoient le fer de leurs piques dans les boucliers de ses soldats, de sorte que ceux-ci, quelque effort qu'ils fissent, ne pouvoient les atteindre avec leurs épées ; & il voit en même tems toute la premiére ligne des ennemis joindre leurs boucliers, & présenter leurs piques. Ce rempart d'airain, & cette forêt de piques impénétrable à ses légions, le remplissent d'étonnement & de crainte. Il parloit souvent depuis de l'impression qu'avoit fait sur lui ce terrible spe-

ctacle, jufqu'à le faire douter de la victoire. Mais, pour ne pas décourager fes troupes, il leur cacha fon inquiétude, & leur montrant un vifage gai & férein, il parcourut à cheval tous les rangs fans cafque & fans cuiraffe, les animant par fes difcours, & encore plus par fon exemple. On voioit le Général, âgé de plus de foixante ans, s'expofer au danger & à la fatigue comme un jeune Officier.

Les Péligniens, qui avoient attaqué la phalange Macédonienne, ne pouvant la rompre avec tous leurs efforts, un de leurs Officiers prit l'enfeigne de fa compagnie, & la jetta au milieu des ennemis. Les autres fe jettent donc à corps perdu fur ce bataillon. Il fe fait là des exploits inouis de part & d'autre, & un carnage effroiable. Les Péligniens tâchent de couper avec leurs épées les piques des Macédoniens, ou de les repouffer avec leurs boucliers : ou ils effaient avec les mains de les arracher, ou de les détourner pour fe faire une entrée. Mais les Macédoniens fe ferrant toujours, & tenant à deux mains leurs piques, préfentent ce rempart de fer, & donnent de fi grands coups à

ceux qui se lancent sur eux, que perçant boucliers & cuirasses, ils jettent morts à la renverse les plus hardis de ces Péligniens, qui sans aucun ménagement alloient comme des bêtes féroces s'enferrer eux-mêmes, & se précipiter dans une mort qu'ils voioient devant leurs yeux.

Toute la premiére ligne étant donc mise en desordre, la seconde découragée commença à se rallentir. Véritablement elle ne prit pas la fuite: mais, au lieu d'avancer, elle faisoit sa retraite vers le mont * Olocre. Ce que voiant Paul Emile, il déchira ses habits pénétré de la plus vive douleur de ce que, ces premiéres troupes étant rendues, les Romains craignoient d'affronter la phalange. Elle présentoit un front couvert de piques épaisses & serrées comme d'un retranchement impénétrable, & se maintenant invincible, ne pouvoit être ni rompue ni entamée. Mais enfin l'inégalité du terrain, & la grande étendue du front de la bataille, ne permettant pas à l'ennemi de continuer par tout cette haie de boucliers

* *Cette montagne faisoit apparemment partie du mont Olympe.*

& de piques, Paul Emile remarqua que la phalange des Macédoniens étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles, & qu'elle reculoit d'un côté pendant qu'elle avançoit de l'autre, comme cela arrive nécessairement dans les grandes armées, lorsque les troupes ne faisant pas toutes le même effort, combattent aussi avec différent succès.

Paul Emile, en habile Capitaine qui sait profiter de tout, séparant ses troupes par pelotons, leur ordonne de se jetter dans les espaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne les plus attaquer tous ensemble de front & d'un commun effort, mais par troupes détachées & par différens endroits tout à la fois. Cet ordre, donné si à propos, fut cause du gain de la bataille. Les Romains s'insinuent d'abord dans les intervalles, & mettent par là l'ennemi hors d'état de se servir de ses longues piques : ils le prennent en flanc & en queue par où il étoit découvert. En un moment cette phalange est rompue, & toute sa force, qui ne consistoit que dans son union, & dans l'impression qu'elle faisoit toute ensemble, s'évanouit &

disparoit. Quand on en vint à combattre d'homme à homme, ou par pelotons séparés, les Macédoniens avec leurs petites épées frapoient sur les boucliers des Romains qui étoient très forts & très solides, & qui les couvroient presque depuis la tête jusqu'aux piés : & au contraire ils n'opposoient que de petits pavois aux épées des Romains qui étoient lourdes & massives, & maniées avec tant de force & de roideur, qu'elles ne portoient & ne déchargeoient point de coup qui ne perçât, ou ne fît voler en éclats & boucliers & cuirasses, & qu'on ne vît couler le sang. Ainsi les phalangites, tirés de leur avantage & pris par leur foible, ne résistérent qu'avec beaucoup de peine, & furent enfin renversés.

Le Roi de Macédoine se laissant emporter à sa fraieur s'étoit sauvé à toute bride dès le commencement du combat, & s'étoit retiré dans la ville de Pydna, sous prétexte d'aller faire un sacrifice à Hercule : comme si, dit Plutarque, Hercule étoit un dieu à recevoir les timides sacrifices des lâches, & à exaucer des vœux injustes ; car il n'est pas juste que celui

qu

qui n'ose attendre l'ennemi, remporte la victoire : au lieu que ce dieu recevoit favorablement les priéres de Paul Emile, parce qu'il lui demandoit la victoire les armes à la main, & qu'en combattant avec courage il l'appelloit à son aide.

Ce fut à l'attaque de la phalange où se fit le plus grand effort, & où les Romains trouvérent le plus de résistance. Et ce fut là aussi que le fils de Caton, gendre de Paul Emile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureusement son épée, qui lui échapa de la main. A cet accident hors de lui-même & inconsolable, il parcourt les rangs, & ramassant autour de lui une troupe de jeunes gens hardis & déterminés, il se jette avec eux tête baissée & à corps perdu sur les Macédoniens. Après des efforts extraordinaires & une boucherie horrible, ils les poussent, & demeurés maîtres du terrain, ils se mettent à chercher cette épée, qu'ils trouvent enfin à grand'peine ensevelie sous des monceaux d'armes & de morts. Ravis de cette bonne fortune, & poussant des cris de victoire, ils se jettent avec une nouvelle ardeur

ſur ceux des ennemis qui ſont encore ferme, de ſorte qu'enfin les trois mille Macédoniens qui reſtoient, diſtingués des Phalangites, furent tous taillés en piéces, ſans qu'aucun d'eux quittât ſon rang, & ceſſât de combattre juſqu'au dernier ſoupir.

Après cette défaite, tout le reſte prit la fuite, & on en tua un ſi grand nombre, que toute la plaine juſqu'au pié de la montagne étoit couverte de morts, & que le lendemain les Romains, paſſant la riviére de Leucus, en trouvérent les eaux encore toutes teintes de ſang. On dit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt-cinq mille hommes; les Romains n'en perdirent que cent: ils firent onze ou douze mille priſonniers. La cavalerie, qui n'avoit point eu de part au combat, voiant la déroute de l'infanterie, s'étoit retirée; & les Romains, acharnés ſur les Phalangites, ne ſongérent point pour lors à la pourſuivre.

Cette grande bataille fut décidée ſi promtement, que le combat aiant commencé vers les trois heures après midi, la victoire ſe déclara avant quatre heures. Le reſte du jour fut

emploié à courir après les fuiards, que l'on pourſuivit fort loin, de ſorte que l'on ne revint que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée courent au devant de leurs maîtres avec de grands cris de joie, & les ramenent aux flambeaux dans leurs tentes, où l'on avoit fait des illuminations, & que l'on avoit couvertes de feſtons de * lierre, & de couronnes de lauriers.

Mais, au milieu de cette grande victoire, le Général étoit plongé dans une extrême affliction. De deux fils qu'il avoit à ce combat; le plus jeune qui n'avoit que dix-ſept ans, & qu'il aimoit le plus tendrement parce qu'il donnoit dès lors une grande eſpérance, ne paroiſſoit point. On craignit qu'il n'eût été tué. L'allarme fut générale dans le camp, & changea les cris de joie en un morne ſilence. On le cherche avec des flambeaux parmi les morts, mais inutilement. Enfin, comme la nuit étoit déja fort avancée, & qu'on deſeſpéroit

* *C'étoit la coutume des Romains. Céſar écrit dans le troiſiéme livre de la guerre civile, qu'il trouva dans le camp de Pompée les tentes de Lentulus & de quelques autres, couvertes de lierre.* L. etiam Lentuli & nonnullorum tabernacula protecta hederâ.

de le retrouver, il revint de la pourſuite des fuiards, accompagné ſeulement de deux ou trois de ſes camarades, tout couvert du ſang des ennemis. Paul Emile crut le recouvrer d'entre les morts, & ne commença à ſentir la joie de ſa victoire que dans ce moment. Il étoit reſervé à d'autres larmes & à d'autres pertes non moins ſenſibles. Le jeune Romain, dont nous parlons ici, eſt le ſecond Scipion, qui dans la ſuite fut appellé Africain & Numantin pour avoir ruiné Carthage & Numance. Il fut adopté par le fils de Scipion vainqueur d'Annibal. Le Conſul fit partir ſur le champ trois couriers diſtingués, (Fabius ſon fils aîné en étoit un) pour porter à Rome la nouvelle de cette victoire.

Cependant Perſée, continuant ſa fuite, avoit paſſé la ville de Pydna, & tâchoit de gagner celle de Pella avec toute ſa cavalerie, qui s'étoit ſauvée de la bataille ſans aucun échec. Les gens de pié qui fuioient en deſordre, l'aiant rencontré ſur le chemin, ſe mettent à accabler d'injures ces Cavaliers, les appellant des lâches & des traîtres; & pouſſant plus loin leur reſſentiment, ils les renver-

ſent de cheval, & en bleſſent un fort grand nombre. Le Roi, qui craignoit les ſuites de ce tumulte, quitte le grand chemin ; &, pour n'être pas reconnu, il plie ſon manteau roial, le met devant lui, détache ſon diadême de ſa tête, le porte à la main ; &, afin de pouvoir s'entretenir avec ſes amis, il met pied à terre, & méne ſon cheval par la bride. Pluſieurs de ceux qui l'accompagnoient prirent d'autres routes que lui ſous différens prétextes, moins pour ſe dérober à la pourſuite des ennemis, que pour ſe mettre à couvert de la fureur de leur Prince, dont la défaite n'avoit ſervi qu'à aigrir & à irriter la férocité qui lui étoit naturelle. De tous ſes Courtiſans, trois ſeuls demeurérent avec lui, encore tous étrangers. Evandre de Créte, celui qu'il avoit chargé d'aſſaſſiner le Roi Euméne, en étoit un. Il lui demeura fidéle juſqu'à la fin.

Etant arrivé ſur le minuit dans Pella, il tua de ſa main à coups de poignard les deux Gardes de ſon tréſor, qui avoient eu la hardieſſe de lui repréſenter les fautes qu'il avoit faites, &, avec une liberté hors de

ſaiſon, lui avoient donné des conſeils ſur ce qu'il devoit faire pour ſe relever. Ce traitement cruel à l'égard de deux des principaux Officiers de ſa Cour, qui n'avoient manqué que par un zêle indiſcret & placé mal à propos, aliéna de lui tous les eſprits. Allarmé par la déſertion preſque générale de ſes Officiers & de ſes Courtiſans, il ne ſe crut pas en ſureté à Pella, & en partit la même nuit pour ſe rendre à Amphipolis, emportant avec lui la plus grande partie de ſes tréſors. Quand il y fut arrivé, il envoia des Députés à Paul Emile, pour implorer ſa miſéricorde. D'Amphipolis il paſſa dans l'île de Samothrace, & ſe réfugia dans le temple de Caſtor & de Pollux. Toutes les villes de Macédoine ouvrirent leurs portes au Vainqueur, & firent leur ſoumiſſion.

Le Conſul étant parti de Pydna, arriva le lendemain à Pella, dont il admira l'heureuſe ſituation. Le tréſor du Roi avoit été dans cette ville : mais on n'y trouva alors que les trois cens talens que Perſée avoit fait partir pour Gentius roi de Thrace, & qu'enſuite il avoit fait revenir. Paul Emile aiant

Trois cens mille écus.

appris que Persée étoit dans la Samothrace, se rendit à Amphipolis, pour passer de là dans l'Ile.

Il étoit campé à Sires * dans la contrée Odomantique, lorsqu'il reçut une lettre de Persée, qui lui fut présentée par trois Députés d'une condition & d'une naissance peu considérables. Il ne put s'empécher de verser des larmes, en faisant réflexion à l'inconstance des choses humaines, dont l'état présent de Persée lui donnoit un exemple bien sensible. Mais quand il vit que la lettre avoit pour inscription & pour titre, *Le Roi Persée, au Consul Paul Emile, salut:* l'ignorance stupide où étoit ce Prince de son état, étoufa en lui tout sentiment de compassion; & quoique la teneur de la lettre fût d'un stile humble & suppliant, & qui convenoit peu à la dignité roiale, il renvoia les Députés sans faire de réponse. Quelle hauteur dans ces fiers Républicains, qui dégradent ainsi sur le champ un Roi malheureux! Persée sentit quel nom desormais il devoit oublier. Il écrivit une seconde lettre, où il ne

Liv. lib. 45. n. 3-9. Plut. in Æm. Paul. pag. 269. 270.

* *Ville obscure & inconnue à l'extrémité orientale de la Macédoine.*

mit que son nom simple sans qualité. Il demandoit qu'on lui envoiat des Commissaires avec qui il pût traiter ; ce qui lui fut accordé. Cette Ambassade fut sans effet, parce que d'un côté Persée ne vouloit point renoncer à la qualité de Roi, & que de l'autre Paul Emile exigeoit qu'il remît son sort absolument à la disposition du peuple Romain.

Pendant ce tems-là le Préteur Octavius, qui commandoit la flote, étoit abordé à Samothrace. Il n'arracha pas Persée de cet asyle par respect pour les dieux qui y présidoient : mais il tâcha, mélant les menaces aux promesses, de l'engager à sortir de l'asyle, & à se livrer aux Romains. Ses efforts furent inutiles.

Un jeune Romain, (il s'appelloit Acilius) soit de son mouvement propre, soit de concert avec le Préteur, prit un autre tour pour tirer le Roi de l'asyle. Etant entré dans l'assemblée des Samothraciens qui se tenoit actuellement : » Est-ce avec vérité, » leur dit-il, ou sans fondement qu'on » dit que votre Ile est sacrée, & qu'el» le est dans toute son étendue un asy» le saint & inviolable ? » Tout le

monde aiant rendu témoignage à la ſainteté de l'aſyle : » Pourquoi donc, » continua-t-il, un homicide, ſouillé » du ſang du Roi Euméne, en a-t-il » violé la ſainteté ? & , quoi qu'on » commence toutes les cérémonies de » religion par en exclure ceux qui » n'ont pas les mains pures, comment » pouvez-vous ſouffrir que votre tem- » ple même ſoit ſouillé & profané » par la préſence d'un infame meur- » trier ? « Cette accuſation tomboit ſur Perſée : mais les Samothraciens aimérent mieux l'appliquer à Evandre, que tout le monde ſavoit avoir été le miniſtre de l'aſſaſſinat projetté contre Euméne. Ils envoiérent donc au Roi lui dire qu'Evandre étoit accuſé d'aſſaſſinat : qu'il vînt, ſelon les loix établies pour leur aſyle, ſe juſtifier devant les Juges ; ou, s'il craignoit de le faire, qu'il prît ſes ſuretés, & ſortît du temple. Le Roi, aiant fait venir Evandre, lui conſeilla fort de ne point ſubir un tel jugement. Il avoit ſes raiſons pour lui donner ce conſeil, craignant qu'il ne déclarât que c'étoit par ſon ordre qu'il avoit entrepris cet aſſaſſinat. Il lui fit donc entendre qu'il ne lui reſtoit

d'autre parti que de se donner à lui même la mort. Evandre parut y consentir, & témoignant qu'il aimoit mieux emploier pour cela le poison que le fer, il songea à se dérober par la fuite. Le Roi l'aiant appris, & craignant que les Samothraciens ne fissent retomber sur lui leur colére, comme aiant soustrait le coupable au supplice qu'il méritoit, il le fit tuer. C'étoit souiller la sainteté de l'asyle par un nouveau crime : mais il corrompit à force d'argent le premier Magistrat, qui déclara dans l'assemblée qu'Evandre s'étoit lui-même donné la mort.

Le Préteur n'aiant pu persuader à Persée de quitter son asyle, s'étoit réduit à lui ôter tous les moiens de s'embarquer & de s'enfuir. Cependant, malgré toutes ses précautions, Persée gagna secrettement un certain Oroandes de Créte qui avoit un vaisseau marchand, & lui persuada de le recevoir dans son bord avec toutes ses richesses : elles montoient à deux mille talens, c'est-à-dire à six millions. Mais, soupçonneux comme il étoit, il ne se desaisit pas du tout, n'en envoia qu'une partie, & réserva à faire

porter le reſte avec lui. Le Crétois, ſuivant en cette rencontre le génie de ſa nation, embarqua ſur le ſoir tout l'or & l'argent qu'on lui avoit envoié, manda à Perſée qu'il n'avoit qu'à ſe rendre vers le minuit ſur le port avec ſes enfans, & les gens qui lui étoient abſolument néceſſaires pour le ſervice de ſa perſonne.

L'heure du rendez-vous approchant, Perſée ſe gliſſa avec des peines infinies par une fenêtre très étroite, traverſa un jardin, & ſortit par une vieille mazure avec ſa femme & ſon fils. Le reſte de ſon tréſor le ſuivoit. On ne ſauroit exprimer ſa douleur & ſon deſeſpoir, lorſqu'il apprit qu'Oroandes, avec ſa riche charge, étoit en pleine mer. Il falut qu'il retournât à ſon aſyle avec ſa femme, & Philippe ſon fils aîné. Il avoit confié ſes autres enfans à Jon de Theſſalonique qui avoit été ſon favori, & qui le trahit dans ſa mauvaiſe fortune : car il livra ſes enfans à Octavius ; ce qui fut la principale cauſe qui obligea Perſée à ſe remettre lui-même au pouvoir de ceux qui avoient ſes enfans entre leurs mains.

Il ſe livra donc lui & Philippe ſon

fils au Préteur Octavius, & celui-ci le fit embarquer, pour être conduit au Consul, à qui auparavant il en avoit donné avis. Paul Emile envoia au devant de lui son gendre Tubéron. Persée, vétu de noir, entra dans le camp avec son fils seul. Le Consul, qui l'attendoit avec une assez nombreuse compagnie, le voiant arriver, se leve de son siége, & s'étant un peu avancé, lui tend la main. Persée se jette à ses piés : mais il le reléve sur le champ, & ne souffre pas qu'il embrasse ses genoux. L'aiant introduit dans sa tente, il le fait asseoir vis-à-vis de ceux qui formoient l'assemblée.

Il commença par lui demander, » Quel sujet de mécontentement l'a» voit porté à entreprendre avec tant » d'animosité contre le peuple Ro» main une guerre, qui l'exposoit lui » & son roiaume aux derniers dan» gers. « Comme, au lieu de la réponse que tout le monde attendoit, le Roi, tenant les yeux baissés en terre, & versant des larmes, gardoit le silence, Paul Emile continua de la sorte. » Si vous étiez monté encore jeu» ne sur le trône, je m'étonnerois

» moins que vous eussiez ignoré ce
» que c'étoit que d'avoir le peuple
» Romain pour ami ou pour ennemi.
» Mais aiant assisté à la guerre que
» votre pere a faite contre nous, &
» vous souvenant encore de la paix
» que nous avons fidellement obser-
» vée avec lui ; comment avez-vous
» pu aimer mieux être en guerre qu'en
» paix avec un peuple, dont vous
» aviez éprouvé & la force dans la
» guerre, & la fidélité dans la paix ?
Persée ne répondant pas plus à ce
reproche, qu'il n'avoit fait à la pre-
miére question : » De quelque manié-
» re cependant, reprit le Consul, que
» ces choses soient arrivées, soit par
» une faute dont tout homme est ca-
» pable, soit par un effet du hazard,
» soit par la fatale destinée, prenez
» courage. La clémence dont le peu-
» ple Romain a usé à l'égard de beau-
» coup de rois & de peuples doit vous
» inspirer, je ne dis pas seulement
» quelque espérance, mais une con-
» fiance presque assurée, qu'il vous
» traitera de la même sorte. « Il parla
ainsi en grec à Persée : Puis, se tour-
nant vers les Romains, & reprenant

ſa langue : » Vous[a] voiez, leur dit-» il, un grand exemple de l'incon-» ſtance des choſes humaines. C'eſt à » vous principalement, jeunes Ro-» mains, que j'adreſſe ce diſcours. » L'incertitude de ce qui peut nous » arriver d'un jour à un autre, doit » nous apprendre à n'uſer jamais dans » la proſpérité de fierté ni de violence » à l'égard de qui que ce ſoit, & à » ne point compter ſur le bonheur » préſent. La preuve d'un vrai méri-» te & d'un vrai courage, c'eſt de ne » ſe laiſſer ni élever par les bons ſuc-» cès, ni abbattre par les mauvais. « Paul Emile aiant renvoié l'aſſemblée, chargea Tubéron de prendre ſoin du Roi. Il l'invita ce jour-là à venir manger avec lui, & ordonna qu'on lui rendît tous les honneurs qu'on pouvoit lui rendre dans l'état où il ſe trouvoit.

Enſuite l'armée fut miſe en quar-

a Exemplum inſigne cernitis, *inquit*, mutationis rerum humanarum. Vobis hoc præcipuè dico, Juvenes. Ideo in ſecundis rebus nihil in quemquam ſuperbè ac violenter conſulere decet, nec præſenti credere fortunæ; cùm, quid veſper ferat, incertum ſit. Is demum vir erit, cujus animum nec proſpera flatu ſuo efferet, nec adverſa infringet. *Liv.*

tiers d'hyver. Amphipolis reçut la plus grande partie des troupes : le reste fut partagé dans les villes voisines. Ainsi fut terminée la guerre entre les Romains & Persée, laquelle avoit duré quatre ans : ainsi finit un roiaume si illustre tant dans l'Europe que dans l'Asie. Persée avoit régné onze ans. On le comptoit pour le * quarantiéme roi depuis Caranus, qui le premier avoit régné en Macédoine. Une conquête si importante ne couta à Paul Emile que quinze jours.

Liv. lib. 45. n. 41.

Le roiaume de Macédoine avoit été fort obscur jusqu'à Philippe fils d'Amyntas : sous ce Prince, & par ses grands exploits, il prit des accroissemens considérables, sans pourtant sortir des bornes de l'Europe ; il embrassa une partie de la Thrace & de l'Illyrie, & s'attribua une sorte de domination sur toute la Gréce. Il s'étendit ensuite dans l'Asie, & pendant les treize années du régne d'Alexandre, il se soumit toutes les provinces qui faisoient partie du vaste Empire des Perses, & se porta jus-

* *Tite-Live, tel qu'on l'a, dit* le vingtiéme : *Justin,* le trentiéme. *On croit qu'il y a faute dans le chiffre, & qu'il faut substituer* quarantiéme *comme le porte Eusébe.*

qu'aux extrémités de la terre, je veux dire l'Arabie d'un côté, & les Indes de l'autre. Cet Empire de Macédoine, le plus grand qui fût sur la terre, partagé ou plutôt déchiré en différens roiaumes après la mort d'Alexandre par ses successeurs qui en tirérent chacun une partie à eux, subsista pendant l'espace d'un peu plus de cent cinquante ans, depuis cette haute élévation où les armes victorieuses de ce Prince l'avoient porté jusqu'à l'entiére ruine de la Macédoine. Voila où se terminérent les exploits si vantés de ce fameux Conquérant, la terreur & l'admiration de l'univers, ou, pour parler plus juste, l'exemple de l'ambition la plus vaine & la plus insensée qui fut jamais.

Les trois Députés que Paul Emile avoit envoiés à Rome pour y porter l'heureuse nouvelle de la victoire remportée sur Persée, avoient fait la plus grande diligence qu'il leur avoit été possible. Mais lontems avant leur arrivée, & le quatriéme jour seulement depuis la bataille, pendant qu'on célebroit les Jeux dans le Cirque, il s'étoit répandu un bruit sourd qu'on avoit donné un combat dans

la Macédoine, & que Persée avoit été vaincu. Cette nouvelle causa dans tout le Cirque des battemens de mains & des cris de victoire. Mais quand les Magistrats, après d'exactes enquêtes, eurent reconnu que ce bruit étoit sans auteur & sans fondement, cette fausse & courte joie se dissipa, & laissa seulement une secrette espérance que c'étoit peutêtre un pressentiment de la victoire ou déja remportée, ou qui le seroit bientôt.

L'arrivée des Députés tira Rome d'inquiétude. On apprit que Persée avoit été entiérement défait, qu'il étoit en fuite, & qu'il ne pouvoit échaper aux mains du Vainqueur. Alors la joie du peuple, qui jusques-là avoit été suspendue, éclata sans borne & sans mesure. Les Députés lurent, d'abord dans le Sénat, puis dans l'assemblée du peuple, le détail circonstancié de la bataille. On ordonna des priéres publiques & des sacrifices en action de graces, & tous les temples se trouvérent remplis dans le moment même d'une foule infinie de personnes de tout âge & de tout sexe, qui alloient remercier les dieux de l'éclatante protection qu'ils avoient accordée à la République.

An. M. 3837.
Av. J.C. 167.
Liv. lib. 45.
n. 17. 18.

Après la nomination des nouveaux Consuls à Rome, on prorogea le commandement des armées, dans la Macédoine à Paul Emile, & dans l'Illyrie à L. Anicius : puis on nomma dix Commissaires pour aller régler les affaires de la Macédoine, & cinq pour celles de l'Illyrie. Le Sénat, avant que de les faire partir, régla en partie leur commission. Avant tout il fut ordonné que les Macédoniens & les Illyriens seroient déclarés libres ; afin de faire connoitre à toutes les nations que le but des armes du peuple Romain n'étoit point d'asservir les peuples libres, mais de délivrer ceux qui étoient en servitude ; ensorte que les uns pussent, sous la protection du nom Romain, conserver pour toujours leur liberté ; & que les autres, soumis à la domination des Rois, en fussent traités avec plus de douceur & d'équité par considération pour les Romains : ou que, si jamais la guerre s'élevoit contre ces Rois & le peuple Romain, les nations sûssent que l'issue de ces guerres seroit la victoire pour les Romains & la liberté pour elles. Le Sénat abolit aussi certains impôts sur les mines, & sur

les revenus des terres : parce que ces impôts ne pouvoient ſe tirer que par le miniſtére des Fermiers, appellés communément Publicains ; & [a] que par tout où il y a de ces ſortes de Fermiers, les loix n'ont aucune force, & le peuple eſt toujours accablé. Il établit un Conſeil commun pour la Nation, de peur que la populace ne fît dégénérer en une funeſte licence la liberté que le Sénat lui auroit accordée. La Macédoine fut partagée en quatre régions, dont chacune auroit ſon Conſeil particulier, & paieroit aux Romains la moitié des tributs qu'elle avoit coutume de paier à ſes Rois. Voila une partie des ordres dont les Commiſſaires pour la Macédoine furent chargés. Ceux pour l'Illyrie en reçurent à peu de choſes près de pareils, & y arrivérent les premiers. Après avoir communiqué leurs inſtructions au Propréteur Anicius qui les étoit venu trouver à Scodra, on y convoqua l'aſſemblée des principaux de la nation. Anicius étant monté à ſon tribunal, leur déclara

Liv. lib. 45. n. 26.

a Et ubi publicanus eſt, ibi aut jus publicum vanum, aut libertatem ſociis nullam eſſe. *Liv. lib.* 45. *n.* 18.

que le Sénat & le peuple Romain accordoient la liberté aux Illyriens, & qu'au premier jour on retireroit les garnisons de toutes les villes & de toutes les citadelles du pays. A l'égard de quelques peuples qui avant ou pendant la guerre s'étoient déclarés pour les Romains, on ajoutoit à la liberté l'exemption de tout impôt: tous les autres étoient déchargés de la moitié des tributs qu'ils paioient auparavant au Roi. L'Illyrie fut divisée en trois régions ou parties, qui avoient chacune leur Conseil public & leurs Magistrats.

Liv. lib. 45. n. 27. 28. Plut. in Æmil. Paul. pag. 270.

Avant que les Députés pour la Macédoine y fussent arrivés, Paul Emile, qui étoit de loisir, visita pendant l'autonne les plus célébres villes de la Gréce, pour voir de ses propres yeux bien des choses dont tout le monde parloit sans les connoitre. Aiant laissé le commandement du camp à Sulpicius Gallus, il partit avec un cortége peu nombreux, accompagné du jeune Scipion son fils, & d'Athénée frere du Roi Euméne.

Il traversa la Thessalie pour aller à Delphes, l'oracle le plus célébre de l'univers. La multitude & la ri-

hesse des présens, des statues, des
ases, des trépiés, dont ce temple
toit rempli, le surprirent extrême-
nent. Il y offrit un sacrifice à Apol-
on. Aiant vû une grande colonne
uarrée de pierres blanches, où l'on
evoit poser une statue d'or de Per-
ée, il y fit mettre la sienne, disant
*ue c'étoit aux vaincus à céder la place
ux vainqueurs.*

Il vit à Lébadie le temple de Ju-
iter surnommé Trophonius, & l'en-
rée de la caverne où descendent ceux
ui consultent * l'Oracle. Il offrit un
crifice à Jupiter, & à la déesse Her-
ynna. On croit qu'elle étoit fille de
rophonius.

A Chalcis, il fut curieux d'y voir
Euripe, & tout ce qui se disoit du
ux & reflux de la mer, qui y est fort
réquent, & fort extraordinaire,

De là il passa à la ville d'Aulide,
u port de laquelle partit autrefois
our Troie la célébre flote d'Agamem-
on. Il visita le temple de Diane, sur
autel de qui ce Roi des Rois immo-
a sa fille Iphigénie, pour obtenir de
a déesse une heureuse navigation.

* *On peut consulter ce qui dit de cet Oracle*, Livre X. Chap. III. Paragr. 2.

Après avoir paſſé par Orope dans l'Attique, où le devin Amphiloque eſt honoré comme dieu, il ſe rendit à Athénes, ville célébre par ſon ancienne réputation, & qui préſenta à ſa vûe beaucoup d'objets capables de piquer & de ſatisfaire ſa curioſité : la citadelle, les ports, les murs qui joignent le Pirée à la ville, les arſenaux des galéres conſtruits par d'illuſtres Généraux, les ſtatues des dieux & des hommes, dans leſquelles on ne ſavoit ce que l'on devoit le plus admirer, de la matiére ou de l'art. Il n'oublia pas d'offrir un ſacrifice à Minerve, déeſſe tutélaire de la citadelle.

Pendant que Paul Emile étoit dans cette ville, il demanda aux Athéniens un excellent Philoſophe pour achever d'inſtruire ſes enfans, & un habile Peintre pour diriger les ornemens de ſon triomphe. Ils jettérent auſſitôt les yeux ſur Métrodore, qui excelloit en même tems & dans la Philoſophie & dans la Peinture. Eloge rare & ſingulier, qui fut confirmé par l'expérience, & par l'approbation de Paul Emile ! On voit ici quelle attention les grands hommes de l'antiquité donnoient à l'éducation de leurs enfans.

Les fils de ce Général Romain avoient déja de l'âge, puiſque le cadet des deux qui firent la campagne de Macédoine avec le Conſul leur pere étoit pour lors âgé de dix-ſept ans. Cependant il ſonge à mettre encore auprès d'eux un Philoſophe, capable de leur former & l'eſprit par l'étude des ſciences, & le cœur par celle de la morale, qui eſt de toutes les études la plus importante & la plus négligée. Si l'on veut ſavoir quel eſt le fruit d'une pareille éducation, on n'a qu'à rappeller dans ſa mémoire ce que devint le cadet des deux fils du Conſul dont je parle, qui hérita du nom & du mérite & de Scipion l'Africain ſon grand-pere par adoption, & de Paul Emile ſon pere naturel ; qui ruina Carthage & Numance ; qui ſe diſtingua autant par la connoiſſance des beaux arts & des ſciences, que par la bravoure militaire ; qui tenoit à honneur d'avoir auprès de lui l'hiſtorien Polybe, le Philoſophe Panétius, le Poéte Térence ; lequel [a] enfin, pour me ſervir des termes même d'un Ecrivain fort ſenſé, n'a jamais rien

[a] P. Scipio Æmilianus, vir avitis P. Africani paternisque L. Pauli virtutibus ſimillimus ; omnibus belli ac togæ dotibus, ingeniique ac ſtu-

dit, ni rien fait, ni rien pensé, qui ne fût digne d'un Romain. Paul Emile, après avoir trouvé dans la personne de Métrodore le trésor précieux qu'il cherchoit, sortit d'Athénes bien content.

Il arriva en deux jours à Corinthe. La Citadelle & l'Isthme lui fournirent un agréable spectacle. La Citadelle, qui étant bâtie sur le haut d'une montagne, abondoit en sources & en fontaines d'une eau très claire : l'Isthme, qui séparoit par une langue de terre très étroite deux mers voisines, l'une au couchant, l'autre au levant.

Sicyone & Argos, deux villes fort illustres, se rencontrérent ensuite sur son passage : puis Epidaure, moins opulente que les deux autres, mais fort connue par le fameux temple d'Esculape, où l'on voioit alors une multitude infinie de riches présens, offerts par les malades en reconnoissance de la guérison qu'ils prétendoient avoir reçue de ce dieu.

Sparte ne se distinguoit point par

diorum eminentissimus seculi sui; qui nihil in vita nisi laudandum aut fecit, aut dixit ac sensit *Paterc. lib. 1. cap. 12.*

la magnificence de ses édifices, mais par la sagesse de ses loix, de ses coutumes, & de sa discipline.

Aiant passé par Mégalopolis, il arriva à Olympie. Il y vit beaucoup de choses dignes d'être admirées : mais quand il eut jetté les yeux sur la statue de Jupiter, (c'étoit le chef-d'œuvre de Phidias) il en fut ému & touché, dit Tite-Live, comme s'il avoit vû ce dieu lui-même ; & il s'écria que *ce Jupiter * de Phidias étoit le véritable Jupiter d'Homére.* Croiant être dans le Capitole, il y offrit un sacrifice plus solennel que par tout ailleurs.

Aiant ainsi parcouru la Gréce, sans s'informer en aucune sorte de ce que chacun avoit pensé par raport à Persée, pour ne point laisser d'inquiétude dans l'esprit des alliés, il retourna à Démétriade. Il avoit trouvé en chemin une troupe d'Etoliens, qui venoient l'informer d'un funeste événement arrivé dans leur ville. Il leur donna rendez-vous à Amphipolis. Aiant appris que les dix Commissai-

* *Voila une grande louange pour Phidias, d'avoir si bien exprimé l'idée d'Homére : mais elle est encore plus grande pour Homére, d'avoir si bien conçu toute la majesté du dieu.*

res avoient déja paſſé la mer, quittant toutes les autres affaires il alla à leur rencontre à Apollonie, diſtante d'Amphipolis d'une journée ſeulement. Il fut fort ſurpris d'y rencontrer Perſée, que ſes gardes laiſſoient aller de côté & d'autre avec beaucoup de liberté, de quoi il fit dans la ſuite de vifs reproches à Sulpicius, aux ſoins de qui il avoit confié la garde de cet important priſonnier. Il le remit entre les mains de Poſtumius auſſi bien que Philippe ſon fils, avec ordre de le mieux garder. Pour ce qui eſt de ſa fille & de ſon fils cadet, il les fit venir de Samothrace à Amphipolis, où il en fit prendre tout le ſoin que demandoit leur naiſſance & leur état.

Liv. lib. 45. n. 29. 30. Les Commiſſaires s'y étant rendus, comme il en étoit convenu avec eux, & étant entrés dans la ſale de l'Aſſemblée où ſe trouvoit un grand nombre de Macédoniens, il s'aſſit dans ſon tribunal, & après avoir fait faire ſilence par l'huiſſier, Paul Emile expoſa en latin ce que le Sénat, & ce que lui avec les Commiſſaires avoient réglé au ſujet de la Macédoine. Les principaux articles étoient, que la Macédoine étoit déclarée libre; qu'el-

le ne paieroit aux Romains que la moitié des tributs qu'elle paioit au Roi, & cette somme fut fixée à cent talens, c'est-à-dire à cent mille écus; qu'elle auroit un Conseil public, composé d'un certain nombre de Sénateurs, où les affaires seroient discutées & jugées; qu'elle seroit desormais partagée en quatre régions, quatre cantons, qui auroient chacun leur Conseil, où leurs affaires particulières seroient examinées, & que personne ne pourroit contracter des mariages, ni acheter des terres ou des maisons hors de son canton. Il ajouta encore quelques autres articles moins importans. Le Préteur Octavius, qui étoit présent à cette assemblée, expliquoit en grec chaque article, à mesure que Paul Emile les énonçoit en latin. L'article de la liberté, & celui de la diminution des tributs, firent un extrême plaisir aux Macédoniens, qui s'y attendoient peu: mais ils regardoient la division de la Macédoine en diverses régions qui n'auroient plus le commerce ordinaire entr'elles, comme si on eût déchiré un corps en séparant les membres, qui ne sont vivans & ne subsistent que par le mutuel secours

qu'ils se prêtent les uns aux autres.

Liv. lib. 45. n. 31. Le Consul ensuite donna audience aux Etoliens. J'exposerai ailleurs ce qui y fut traité.

Ibid. n. 32. Après qu'on eut terminé ces affaires étrangéres, Paul Emile appella de nouveau les Macédoniens dans l'assemblée, pour mettre la derniére main aux réglemens. On parla d'abord des Sénateurs qui devoient composer le Conseil public où se traiteroient les affaires de la nation, & on leur en laissa le choix. Puis on lut la liste des principaux du pays qui devoient passer en Italie avec ceux de leurs enfans qui auroient plus de quinze ans. Ce réglement parut d'abord fort dur : mais on reconnut bientôt qu'il n'avoit été fait que pour assurer davantage la liberté du peuple. Car on nomma dans cette liste les grands Seigneurs, les Généraux d'armée, les Capitaines de vaisseaux, tous ceux qui avoient quelque charge à la Cour, ou qui avoient été emploiés dans les ambassades, & beaucoup d'autres Officiers, accoutumés à faire bassement leur cour au Roi comme des esclaves, & à commander aux autres avec fierté. C'étoient tous gens riches, qui faisoient

une grande dépense, qui avoient des équipages superbes, & qui ne se seroient pas facilement réduits à un genre de vie tout différent, où la liberté égale tous les citoiens, & où tout le monde est également soumis aux loix. Ils eurent donc tous ordre de sortir de Macédoine, & de passer en Italie, sous peine de mort pour les contrevenans. Les réglemens que Paul Emile donna à la Macédoine étoient si raisonnables, qu'ils paroissoient faits non pour des ennemis vaincus, mais pour de fidéles alliés dont on auroit eu tout sujet d'être content; & l'usage, qui seul fait sentir le foible des loix, ne trouva rien, pendant un fort lontems, à corriger dans celles que ce sage Magistrat avoit établies.

A ces occupations sérieuses succéda une représentation de Jeux, qu'il avoit préparée de longue main, & à laquelle il avoit eu soin d'inviter tout ce qu'il y avoit de personnes plus considérables dans les villes de l'Asie & de la Gréce. Il fit de magnifiques sacrifices aux dieux, & donna des fêtes superbes, tirant abon-

Plut. in Æmil. Paul. pag. 270. Liv. lib. 45. n. 32.

damment des trésors du Roi de quoi fournir à cette grande dépense, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre & le bon goût qui y régnoient. Car aiant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un si juste discernement & une connoissance si exacte de la qualité de tous les conviés, que chacun y fut logé, placé, & traité selon son rang & son mérite, & qu'il n'y eut personne qui n'eût à se louer de sa politesse & de son honnêteté. Les Grecs ne pouvoient se lasser d'admirer que dans les Jeux même, chose inconnue jusques-là aux Romains, il portât tant d'exactitude & de soin ; & qu'un homme occupé des plus grandes affaires, ne négligeât pas la moindre bienséance dans les petites.

Il avoit rassemblé en un monceau toutes les dépouilles qu'il ne vouloit point transporter à Rome, des arcs, des carquois, des flèches, des javelines, enfin des armes de toutes sortes, & les avoit rangées comme en trophées. Le flambeau à la main il y mit le premier le feu, & les principaux Officiers après lui.

Il exposa ensuite aux yeux des spectateurs dans un lieu élevé & préparé exprès pour cela, tout ce qu'il y avoit de plus riche & de plus magnifique dans le butin qu'il avoit fait en Macédoine, & qui devoit être porté à Rome : des meubles précieux ; des statues & des tableaux de la main des plus grands maîtres ; des vases d'or, d'argent, d'airain, d'ivoire. Jamais Alexandrie, dans le tems de sa plus grande opulence, n'avoit eu rien de pareil à celle qui étoit ici étalée.

Mais la plus grande satisfaction que Paul Emile reçut de sa magnificence, & qui flatoit le plus l'amour propre, ce fut de voir qu'au milieu de tant de choses rares, & de tant de spectacles si capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de si merveilleux & de si digne d'attention & d'admiration que lui-même. Et comme on étoit surpris de la belle ordonnance qui régnoit à sa table, il disoit agréablement, que le même esprit qui servoit à bien ranger une bataille, servoit aussi à bien ordonner un festin ; l'une pour rendre une armée formidable à ses ennemis, l'autre pour rendre un repas agréable à ses conviés.

En louant ſa magnificence & ſa politeſſe, on ne louoit pas moins ſon deſintéreſſement & ſa magnanimité. Car tout l'or & l'argent qu'on avoit trouvé dans les tréſors du Roi, & qui montoit à de très grandes ſommes, il ne daigna pas ſeulement le voir, mais il le fit remettre entre les mains des Tréſoriers pour le porter dans l'Epargne. Il permit ſeulement à ſes fils, qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la bibliothéque de Perſée. Les jeunes Seigneurs pour lors, & ceux qui étoient deſtinés à commander un jour les armées, ne témoignoient donc pas du mépris pour l'étude, & ne la croioient pas ou indigne de leur naiſſance, ou inutile à la profeſſion des armes.

Liv. lib. 45. n. 33. 34. Quand Paul Emile eut réglé toutes les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, & après avoir exhorté les Macédoniens à ne pas abuſer de la liberté que les Romains leur avoient accordée, & à la conſerver par le bon gouvernement & par l'union, il partit pour l'Epire, avec un Décret du Sénat, qui lui ordonnoit d'en abandonner au pillage à ſes troupes toutes les villes qui s'étoient ré-

voltées pour embrasser le parti du Roi. Il avoit aussi envoié Scipion Nasica & Fabius son fils avec une partie des troupes, pour ravager le pays des Illyriens qui avoit donné du secours à ce Prince.

Le Général Romain, arrivé en Epire crut devoir s'y prendre prudemment pour exécuter sa commission de sorte qu'on ne pût pas prévoir son dessein. Il envoia dans toutes les villes des Officiers, sous prétexte d'en tirer les garnisons, afin que les Epirotes jouïssent de la liberté comme les Macédoniens. On appelle prudence une si indigne finesse. Puis il fit signifier à dix des principaux citoiens de chaque ville qu'ils eussent à apporter sur la place à certain jour tout l'or & l'argent qui étoit dans toutes les maisons & dans tous les temples, qu'il destinoit pour le trésor public, & il distribua ses cohortes dans toutes les villes. Le jour marqué étant venu, on apporta dès le matin tout l'or & l'argent dans la place publique : & à dix heures, dans toutes les villes, le soldat se jetta avidement dans les maisons particuliéres dont le pillage lui avoit été abandonné. Il y eut cent

cinquante mille hommes faits eſclaves. Après avoir pillé les villes, on en raſa les murailles : le nombre en montoit à peu près à ſoixante-dix. On vendit tout le butin, & de la ſomme qu'on en recueillit, il en revint à chaque cavalier pour ſa part deux cens francs, (quatre cens deniers ;) & à chaque fantaſſin cent francs, (deux cens deniers.)

Après que Paul Emile, contre ſon naturel qui étoit doux & humain, eut fait exécuter ce Décret, il deſcendit vers la mer à la ville d'Orique. Quelques jours après, Anicius aiant aſſemblé ce qui reſtoit d'Epirotes & d'Acarnaniens, ordonna aux principaux, dont la cauſe avoit été réſervée au jugement du Sénat, de le ſuivre en Italie.

Liv. lib. 45. c. 35-40. Plut. in Æmil. Paul. pag. 271.

Paul Emile étant arrivé à l'embouchure du Tibre, remonta cette riviére ſur la galére du Roi Perſée qui étoit à ſeize rangs de rames, & où l'on avoit étalé, non ſeulement les armes captives, mais encore les plus riches étofes & les plus beaux tapis de pourpre trouvés parmi le butin. Tous les Romains, ſortis au devant de cette galére, l'accompagnoient en foule

de dessus le rivage, & sembloient rendre par avance au Proconsul les honneurs du triomphe qu'il avoit si bien mérité. Mais les soldats, qui avoient vû d'un œil avide les immenses trésors du Roi, & qui n'en avoient pas eu toute la part qu'ils s'étoient promise, en conservoient un vif ressentiment, & étoient très mal disposés pour Paul Emile. Ils lui reprochoient publiquement qu'il les avoit traités avec trop de dureté & d'empire, & ils paroissoient résolus de lui refuser par leurs suffrages l'honneur du triomphe. Le soldat appelloit dureté l'exactitude de ce Général à faire observer la discipline ; & son mécontentement, causé par l'avarice, jettoit un voile sur les excellentes qualités de Paul Emile, à qui pourtant ils étoient forcés de rendre justice en eux-mêmes, en reconnoissant la supériorité de son mérite en tout genre.

Après quelques débats, le triomphe lui fut accordé. Jamais on n'en avoit encore vû de si superbe. Il dura trois jours de suite. Je n'entre point ici dans un détail qui paroit étranger à l'histoire grecque. L'argent monnoié qu'on y porta, sans compter un nombre in-

fini de vases d'or & d'argent, montoit à plus de vingt cinq millions. Une seule coupe d'or massif, que Paul Emile avoit fait faire du poids de dix talens, & qui étoit enrichie de pierreries, valoit pour l'or seul plus de cent mille écus. Elle fut consacrée à Jupiter dans le Capitole.

Le talent pesoit soixante livres.

Après toutes ces richesses & ces trésors qui étoient portés en pompe, on voioit le char de Persée avec ses armes, & sur ses armes son bandeau roial. A peu de distance suivoient ses enfans avec leurs Gouverneurs, leurs Précepteurs, & tous les Officiers de leur maison, qui fondant tous en larmes tendoient leurs mains au peuple, & enseignoient ces petits enfans à lui tendre aussi leurs mains captives, & à tâcher de le fléchir par leurs supplications & par leurs priéres. Ils étoient deux fils & une fille, qui, à cause de leur bas âge, sentoient peu la grandeur de leur calamité, circonstance qui excitoit encore plus la compassion. Tous les yeux étoient attachés sur eux, sans qu'on fît presque d'attention à leur pere, & au milieu de la joie publique on ne pouvoit refuser des larmes à un si triste spectacle.

Le Roi Persée marchoit après ses enfans & toute leur suite, envelopé d'un manteau noir. Il paroissoit à son air & à sa démarche que l'excès de ses maux lui avoit aliéné l'esprit. Il étoit suivi d'une troupe de ses amis & de ses courtisans, qui marchoient la tête baissée, & qui fondant tous en pleurs, & les regards toujours attachés sur lui, faisoient assez connoitre aux spectateurs, que, peu touchés de leur propre infortune, ils ne sentoient que les malheurs de leur Roi.

On dit que Persée avoit envoié prier Paul Emile de ne pas le donner en spectacle aux Romains, & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. Paul Emile répondit froidement, *La grace qu'il me demande est en son pouvoir, & il peut lui-même se la procurer.* Il lui reprochoit par ce peu de mots sa lâcheté, & son amour excessif pour la vie, dont les payens croioient qu'on devoit, dans une telle conjoncture, faire un généreux sacrifice. Ils ignoroient qu'il n'est jamais permis d'attenter sur soi-même. Mais ce n'étoit pas cette vûe qui arrétoit Persée.

Paul Emile, monté sur un char su-

perbe & magnifiquement orné, fermoit la marche. Il avoit à ses côtés ses deux fils.

Quelque compassion qu'il eût des malheurs de Persée, & quelque porté qu'il fût à le servir, il ne put autre chose pour lui, que de le faire transférer de la prison publique dans un lieu plus commode. Lui, & son fils Alexandre, furent menés par ordre du Sénat à Albe, où il fut gardé, & où on lui fournit de l'argent, des meubles, & des gens pour le servir. La plupart des Auteurs prétendent qu'il se fit mourir lui-même, en s'abstenant de manger. Il avoit régné onze ans. La Macédoine ne fut réduite en province que quelques années après.

Le triomphe fut aussi accordé à Cn. Octavius & à L. Anicius : au premier, pour ses victoires navales ; à l'autre, pour celle qu'il avoit remporté dans l'Illyrie.

Cotys, roi de Thrace, envoia redemander son fils, qu'on avoit enfermé en prison après l'avoir mené en triomphe. Il s'excusoit de son attachement au parti de Persée, & offroit une riche rançon pour le rachat du prisonnier. Le Sénat, sans recevoir

es excuses, répondit que plus attentif à ses services anciens qu'à sa faute récente, il lui renvoieroit son fils, mais sans accepter de rançon. Que les bienfaits du peuple Romain étoient gratuits, & qu'il aimoit mieux en laisser le prix dans le cœur & la reconnoissance de ceux qu'il obligeoit, que de s'en faire paier sur le champ.

ARTICLE SECOND.

CE SECOND Article renferme l'espace d'un peu plus de vingt ans, depuis la défaite de Persée jusqu'à la prise & la ruine de Corinthe par Mummius, qui est le tems où la Gréce fut réduite en province Romaine.

§. I.

Attale vient à Rome féliciter les Romains sur la victoire remportée en Macédoine. Les Députés des Rhodiens se présentent devant le Sénat, & tâchent d'appaiser sa colére. Après de longues & de vives sollicitations, ils obtiennent d'être admis à l'alliance du peuple Romain. Dur traitement exercé contre les Etoliens. Tous ceux généralement qui avoient favorisé Persée, sont appellés à Rome pour y rendre compte de leur

conduite. Mille Achéens y sont conduits : Polybe étoit du nombre. Le Sénat les relégue dans diverses bourgades de l'Italie. Après dix-sept ans d'exil il les renvoie dans leur patrie : il n'en restoit plus que trois cens.

An.M. 3837.
Av.J.C. 167.
Polyb.Legat. 93.
Liv. lib. 45. n. 19 & 20.

ENTRE diverses ambassades des Rois & des peuples, qui venoient à Rome depuis la victoire remportée sur Persée, Attale, frere d'Euméne, attira sur lui plus que tous les autres les regards & l'attention des Romains. Les ravages que les Gaulois de l'Asie avoient faits dans le roiaume de Pergame, avoient mis Attale dans la nécessité d'aller à Rome, pour implorer le secours de la République contre ces barbares. Une autre raison, plus spécieuse encore, l'avoit obligé de faire ce voiage. Il faloit féliciter les Romains sur la derniére victoire, & recueillir les applaudissemens qu'il méritoit pour avoir pris part à la guerre contre Persée, & en avoir partagé avec eux tous les dangers. Il fut reçu à Rome avec toutes les marques d'honneur & d'amitié que devoit attendre un Prince qui avoit fait preu-

ve dans l'armée en Macédoine d'une amitié constante & declarée pour les Romains. On lui fit une réception très honorable, & il entra dans la ville suivi d'un cortege tres-nombreux.

Tous ces honneurs, dont il ne pénétroit pas la véritable raison, lui firent naître une pensée & une espérance, qui ne lui seroit peutêtre jamais venue dans l'esprit, si elle ne lui avoit été suggérée. La plupart des Romains n'avoient plus ni estime ni affection pour Euméne. Ses negociations secrettes avec Persée, dont ils avoient été avertis, leur faisoient croire que ce Prince n'avoit pas eté de bonne foi dans leur parti, & qu'il ne s'etoit abstenu de se declarer contr'eux que faute d'occasion. Pleins de ces préventions, quelques Romains des plus distingués, dans les entretiens particuliers qu'ils avoient avec Attale, lui conseilloient de ne pas faire mention du sujet pourquoi son frere l'avoit envoié, & de ne parler que de ce qui le regardoit lui-même. Ils lui faisoient entendre que le Senat, à qui Eumene étoit devenu suspect & même odieux parce qu'il avoit

paru chanceler entre Persée & les Romains, songeoit à lui ôter une partie de son roiaume, pour la lui donner à lui, sur qui ils comptoient comme sur un ami fidéle & incapable de varier. On reconnoit ici les maximes de la politique Romaine, & ces traits échapés doivent servir à la dévoiler en d'autres occasions où elle se cache avec plus de soin.

La tentation étoit délicate pour un Prince, qui ne manquoit point sans doute d'ambition, & qui étoit d'un caractére à ne se point refuser à une espérance si flateuse, qui se présentoit d'elle-même à lui sans qu'il l'eût recherchée. Il préta donc l'oreille à ces discours & à cette proposition, d'autant plus qu'elle lui étoit faite par quelques-uns des principaux de Rome, dont il estimoit la sagesse, & respectoit la probité. La chose alla si loin, qu'il leur promit que dans le Sénat il demanderoit qu'on lui donnât une partie du roiaume de son frere.

Attale avoit auprès de lui un médecin, nommé Stratius, qu'Euméne, qui soupçonnoit son frere, avoit envoié avec lui à Rome pour éclairer sa conduite, & pour le rappeller par

de bons conſeils à ſon devoir s'il venoit à s'en écarter. Stratius avoit de l'eſprit, de la pénétration, & des maniéres inſinuantes & propres à perſuader. Aiant ou preſſenti ou connu par Attale même le deſſein qu'on lui avoit inſpiré, il profita de quelques momens favorables pour lui ouvrir ſon cœur. Il lui repréſenta, Que le roiaume de Pergame, foible par lui-même & tout récemment établi, n'avoit ſubſiſté & ne s'étoit accru que par l'union & la bonne intelligence des freres qui en étoient poſſeſſeurs. Qu'un ſeul d'entr'eux, à la vérité, avoit le nom de Roi, & portoit le diadéme, mais que tous régnoient véritablement. Qu'Euméne n'aiant point d'enfans mâles, (car on ne connoiſſoit point encore alors le fils qu'il avoit, & qui régna dans la ſuite,) il ne pourroit laiſſer ſon trône qu'à celui de ſes freres qui le ſuivoit immédiatement. Qu'ainſi ſon droit à la ſucceſſion du roiaume étoit inconteſtable; & que, vû l'âge & les infirmités de ſon frere, le tems de lui ſuccéder ne pouvoit pas être fort éloigné. Pourquoi prévenir & hâter par une entrepriſe violente & criminelle, ce

qui devoit bientôt lui arriver par une voie naturelle & juste ? Songeroit-il à partager le roiaume avec son frere, ou à le lui ravir entiérement ? Que s'il n'en avoit qu'une partie, tous deux, affoiblis par ce partage, & exposés aux entreprises de leurs voisins, pourroient bientôt en être également dépouillés. Que s'il prétendoit régner seul, que deviendroit son frere aîné ? Le réduiroit-il à vivre en homme privé ? ou l'envoieroit-il en exil à son âge, & malgré ses infirmités ? ou enfin le feroit-il mourir ? Qu'il ne doutoit point que de telles pensées ne lui fissent horreur. Que, pour ne point parler de ce qu'on lit dans les fables de la fin tragique des discordes fraternelles, l'exemple tout récent de Persée devoit bien le fraper. Que ce malheureux Prince qui avoit ravi le sceptre à son frere en répandant son sang, poursuivi par la vengeance divine venoit de déposer ce même sceptre aux piés de son Vainqueur dans le temple de Samothrace, comme sous les yeux & par l'ordre des dieux qui y président, témoins & vengeurs de son crime. Qu'il étoit sûr que ceux-là même, qui, moins par amitié pour

lui que par mauvaiſe volonté pour Euméne, lui donnoient maintenant de ſi pernicieux conſeils, ſeroient les premiers à louer ſa tendre & conſtante affection pour ſon frere, s'il lui demeuroit fidélement attaché juſqu'à la fin. Stratius ajoutoit le péril extrême auquel Attale expoſeroit le roiaume de Pergame dans la conjoncture préſente, où les Gaulois ſongeoient à l'envahir.

Quelle indignité pour les Romains, de ſouffler & d'allumer ainſi le feu de la diſcorde parmi des freres ! de quel prix alors doit paroitre un ami ſincére, prudent, deſintéreſſé ! Quel bonheur pour un Prince de donner à ceux qui l'approchent la liberté de lui parler avec force, & d'être connu d'eux ſur ce pié ! Les ſages remontrances de Stratius firent leur effet ſur l'eſprit d'Attale. Ce Prince aiant été introduit dans le Sénat, ſans parler contre ſon frere, & ſans demander qu'on partageât le roiaume de Pergame, ſe contenta de féliciter le Sénat, au nom d'Euméne & de ſes freres, ſur la victoire remportée dans la Macédoine. Il fit modeſtement valoir le zêle & l'affection avec laquelle il avoit ſer-

vi dans la guerre contre Perſée. Il pria qu'on envoiât des Ambaſſadeurs, pour réprimer l'inſolence des Gaulois, & les réduire à leur premier état. Il finit par prier qu'on lui donnât l'inveſtiture d'Ænus & de Maronée villes de Thrace, qui avoient été conquiſes par Philippe pere de Perſée, & lui avoient été conteſtées par Euméne.

Le Sénat s'imaginant qu'Attale redemanderoit une autre audience pour parler en particulier de ſes prétentions ſur une partie du roiaume de ſon frere, promit d'avance qu'il envoieroit des Ambaſſadeurs, & fit au Prince les préſens accoutumés. Il lui promit encore de le mettre en poſſeſſion des deux villes qu'il avoit demandées. Mais, quand on ſut qu'il étoit parti de Rome, le Sénat piqué de voir qu'il n'avoit rien fait de ce qu'on attendoit de lui, & ne pouvant s'en venger d'une autre maniére, révoqua la promeſſe qu'il lui avoit faite, & avant que le Prince fût hors d'Italie, déclara Ænus & Maronée villes libres & indépendantes. On envoia cependant vers les Gaulois une Ambaſſade, à la tête de laquelle étoit P. Licinius, mais avec des inſtructions tout autres

que celles qu'Attale avoit demandées. La politique Romaine se dévoile encore ici pleinement, bien différente de la franchise & de la probité des premiers tems.

Le Sénat, quelques jours après, donna une audience aux Rhodiens qui fit beaucoup de bruit. On avoit refusé d'abord de les entendre, comme s'étant rendus par leur conduite indignes de cet honneur, & l'on parloit même de leur déclarer la guerre. Rhodes allarmée envoia deux nouveaux Députés. Aiant obtenu avec grande peine d'être admis dans le Sénat, ils y parurent comme supplians, revétus d'habits lugubres, & le visage baigné de larmes. Astymede porta la parole, & d'une voix entrecoupée de sanglots prit la défense de sa patrie infortunée. Il se donna bien de garde de paroitre d'abord la vouloir justifier. Il reconnut qu'elle s'étoit justement attiré la colére du peuple Romain : il avoua ses fautes : il rappella le souvenir d'une indiscrette ambassade, que l'insolente fierté de l'Orateur qui portoit la parole avoit rendu encore plus criminelle. Mais il pria le Sénat de met-

Polyb. Legat. 93. 99. 100. & 104. Liv. lib. 45. n. 20-25.

tre de la différence entre le corps entier de la nation, & quelques particuliers desavoués qu'elle étoit prête de leur livrer. Il représenta qu'il n'y avoit point de République, point de ville, qui ne renfermât dans son sein quelques mauvais citoiens. Qu'après tout on ne leur objectoit pour crimes que des paroles, folles à la vérité, téméraires, extravagantes, (il avouoit que c'étoit le caractére & le défaut de sa nation) mais dont des personnes sages font ordinairement peu de cas, & qu'elles ne punissent pas avec la derniére rigueur, non plus que Jupiter ne lance point sa foudre contre tous ceux qui parlent de lui peu respectueusement. » Mais, dit-il, on re-
» garde la neutralité que nous avons
» gardée dans la derniére guerre com-
» me une preuve certaine de notre
» mauvaise volonté à votre égard.
» Y [a] a-t-il quelque tribunal au mon-
» de où l'intention, quand elle est
» sans effet, soit punie comme l'action
» même? Mais je veux que vous pous-
» siez la sévérité jusqu'à cet excès, a

[a] Neque moribus neque legibus ullius civitatis ita comparatum esse, ut, si quis vellet inimicum perire, si nihil fecerit quo id fiat, capitis damnetur. *Liv.*

» moin

» moins le châtiment ne peut tomber
» avec justice que sur ceux qui ont eu
» cette intention, & le grand nombre
» parmi nous en est innocent. En supposant
» posant même que cette neutralité
» & cette inaction nous rendent tous
» coupables, les services réels que nous
» vous avons rendus dans les deux
» guerres précédentes ne doivent-ils
» être comptés pour rien, & ne peuvent-ils
» vent-ils pas couvrir l'omission qu'on
» nous impute pour la dernière ? Que
» Philippe, Antiochus, & Persée prononcent
» noncent ici dans notre cause. Les
» deux premiers suffrages seront certainement
» tainement pour nous, & nous absoudront
» soudront : & le troisiéme, tout au
» plus & à la rigueur, paroitra douteux
» teux & incertain. Pouvez-vous,
» dans cet état, porter un arrêt mortel
» tel contre Rhodes : car votre sentence
» tence va décider si elle subsistera
» encore, ou si elle sera entiérement
» détruite. Vous pouvez nous déclarer
» rer la guerre, mais vous ne pouvez
» vez pas nous la faire : car aucun des
Rhodiens ne prendra les armes contre
tre vous. Si vous persévérez dans
votre colére, nous vous demanderons
rons le tems d'aller faire à Rhodes

» le raport de notre députation : &
» dans le moment même tout ce qu'i
» y a dans la ville d'hommes , d
» femmes , & de perſonnes libres
» nous nous embarquerons avec tou
» nos biens & tous nos effets : aban
» donnant nos dieux pénates publics &
» particuliers , nous viendrons à Ro
» me : & , après avoir jetté à vos pié
» tout notre or & tout notre argent
» nous nous livrerons nous-mêmes
» nous , nos femmes , & nos enfan
» à votre diſcrétion. Nous ſouffriron
» ici ſous vos yeux tout ce que vo
» nous ordonnerez de ſouffrir. S
» Rhodes eſt condannée au pillage &
» au feu , du moins le ſpectacle d
» ſon deſaſtre nous ſera épargné. Vo
» pouvez , par votre ſentence , no
» déclarer ennemis : mais une vo
» ſecrette , ſortie du fond de not
» cœur , en portera une toute co
» traire ; & quelque hoſtilité q
» vous exerciez contre nous , vous n
» trouverez en nous que des amis
» des ſerviteurs.

Après ce diſcours , les Députés
proſternérent tous par terre , & t
nant des branches d'olivier ils te
doient les mains vers les Sénateu
pour leur demander la paix. Qua

on les eut fait sortir du Sénat, on alla aux suffrages. Tous ceux qui avoient servi dans la Macédoine en qualité de Consuls, ou de Préteurs, ou de Lieutenans, & qui avoient vû de près leur sot orgueil & leur mauvaise volonté pour les Romains, leur furent très contraires. M. Porcius Caton, ce célébre Censeur, connu par la sévérité de son caractére qui alloit souvent jusqu'à la dureté, s'adoucit ici en faveur des Rhodiens, & parla pour eux d'une maniére fort vive & fort éloquente. Tite-Live ne raporte point son discours, parce qu'on le trouvoit alors dans un ouvrage de Caton même intitulé *des Origines*, où il avoit inséré ses harangues.

On a sujet de regretter la perte d'un si précieux recueil. Aulu-Gelle nous a conservé quelques fragmens de ce discours de Caton, par lesquels il paroit qu'il emploia à peu près les mêmes raisons que l'Ambassadeur de Rhodes. J'en citerai quelques endroits en latin au bas de la page, pour aider le Lecteur à connoitre & à discerner le stile mâle & énergique, qui étoit le caractére de l'éloquence Ro- *Lib. 7. cap. 3.*

maine dans ces tems anciens, où l'on étoit plus attentif à la force des pensées, qu'à l'élégance des mots.

Caton [a] commence son discours par représenter aux Romains, qu'ils ne doivent pas, en conséquence de la victoire remportée sur le Roi de Macédoine, s'abandonner aux transports d'une joie excessive. Que la prospérité, pour l'ordinaire, inspire de l'orgueil & de l'insolence. Qu'il craint que dans la délibération présente on ne prenne une mauvaise résolution, qui attire sur Rome quelque malheur, & fasse évanouir la joie frivole à laquelle on se sera livré. » L'adversité, dit-» il, en domtant l'esprit, nous rappel-» le à nous-mêmes, & nous apprend » ce qu'il convient de faire. La pros-» périté, au contraire, nous jette » comme à l'écart par la joie qu'elle

a Scio solere plerisque hominibus rebus secundis atque prolixis atque prosperis animum excellere, superbiam atque ferociam augescere atque crescere : quod mihi nunc magnæ curæ est, quia hæc res tam secundè processit, ne quid in consulendo adversi eveniat, quod nostras secundas res confutet; neve hæc lætitia nimis luxuriosè eveniat. Adversæ res se domant, & docent quid opus sit facto : secundæ res lætitia transversum trudere solent à rectè consulendo atque intelligendo. Quo majore opere edico suadeoque, uti hæc res aliquot dies proferatur, dum ex tanto gaudio in potestatem nostram redeamus.

» cause, & nous fait perdre de vûe
» le parti qu'une assiéte d'ame tran-
» quille nous feroit apercevoir & sui-
» vre. C'est pourquoi, Messieurs, je
» suis absolument d'avis que nous dif-
» férions de quelques jours la déci-
» sion de cette affaire, jusqu'à ce que,
» revenus de l'émotion violente de
» notre joie, nous nous possédions
» nous-mêmes, & puissions délibérer
» plus murement... « Il ajoute qu'il
[c]roit bien que les Rhodiens auroient
[s]ouhaité que les Romains n'eussent
[p]as vaincu Persée, mais que ce senti-
[m]ent leur est commun avec tous les au-
[t]res peuples : sentiment, qui ne vient
[p]oint de leur haine contre les Romains,
[m]ais de l'amour de leur propre li-
[b]erté, pour laquelle ils ont un juste
[s]ujet de craindre, si personne n'est en
[é]tat de nous disputer l'empire, & que
[n]ous devenions maîtres absolus des
[p]euples... » Au reste, les Rhodiens
» n'ont point donné de secours à Per-
» sée. Tout [a] leur crime est, de l'aveu
» même de leurs plus violens accu-
» sateurs, d'avoir songé à nous faire

a Qui acerrimè ad-[v]ersus eos dicit, ita di-[c]it; hostes voluisse fieri. Et quis tandem est nos-trûm, qui, quod ad se se attinet, æquum censeat

» la guerre, & à se déclarer contre » nous. Mais depuis quand la seule » volonté, la seule intention est-elle » devenue punissable? Y a-t-il quelqu'un de nous qui voulût qu'on l'assujettît à cette régle? Pour moi, je » ne voudrois pas m'y soumettre... » Les [a] Rhodiens sont fiers, dit-on. Je » serois bien fâché que mes enfans » pussent justement me faire ce reproche. Mais, enfin, que nous fait leur » fierté? nous sied-il bien de leur faire un crime d'être plus fiers que » nous?

Le sentiment d'un Sénateur aussi grave & aussi respecté que Caton empécha qu'on ne fît la guerre contre les Rhodiens. La réponse qu'on leur rendit ne les déclaroit point ennemis, mais ne les traitoit point en alliés, & laissoit encore les choses en suspens. On leur ordonna de faire sortir les Gouverneurs qu'ils avoient dans les villes de Lycie & de Carie. Ces provinces leur avoient été abandonnées

quempiam pœnas dare ob eam rem, quòd arguatur male facere voluisse? nemo opinor: nam ego, quod ad me attinet, nolim.

a Rhodienses superbos esse aiunt, id objectantes quod mihi à liberis meis minimè dici velim. Sint sane superbi. Quid id ad nos attinet? Id-ne irasci mini, si quis superbior est quàm nos?

.près la défaite d'Antiochus, & leur
urent maintenant otées par punition.
On leur ordonna aussi d'évacuer Cau-
ne & Stratonice. Ils avoient acheté la
première deux cens talens (deux cens
mille écus) des Généraux de Ptolé-
mée, & la seconde leur avoit été don-
née par Antiochus & Séleucus: ils ti-
roient de ces deux villes six vingts ta-
lens chaque année, (six vingts mille
écus.) On accorda en même tems à
l'île de Délos l'exemption de péages,
ce qui diminua considérablement les
revenus des Rhodiens. Car, au lieu
qu'auparavant ils tiroient de ces péa-
ges un million de dragmes, (cinq cens
mille livres) ils n'en tirérent plus
depuis que cent cinquante mille. (Soi-
& quinze mille livres.)

La réponse du Sénat aiant dissipé à
Rhodes la crainte qu'on y avoit que
les Romains ne prissent les armes
contre la République, fit paroître lé-
gers tous les autres maux: & c'est
l'ordinaire, que l'attente de grands
malheurs amortisse le sentiment de
ceux qui le sont moins. Quelque durs
que fussent ces ordres, ils s'y soumi-
rent, & les exécutérent promtement.
Sur le champ on décerna aux Ro-

mains une couronne de la valeur de * dix mille piéces d'or, & l'on choisit pour la présenter l'Amiral Théodote. Il eut ordre de solliciter l'alliance avec les Romains. Les Rhodiens ne l'avoient point demandée jusques-là, quoique depuis près de cent quarante ans ils eussent eu part aux plus brillantes expéditions de cette République. C'étoit un trait de leur politique. Ils ne vouloient point enchaîner leur liberté par des sermens & des Traités, afin que demeurant libres & maîtres d'eux-mêmes, ils pussent ou donner du secours aux Rois dans le besoin, ou en tirer d'eux dans l'occasion. Dans la conjoncture présente ils demandérent avec instance cette qualité, non pour se mettre en sureté contre d'autres puissances, car ils ne craignoient que celle des Romains, mais pour dissiper par ce changement de conduite tous les soupçons fâcheux qu'on avoit conçus contre leur République. L'alliance ne leur fut point encore accordée. Ils ne l'obtinrent que l'année suivante après de longues &

** Cela pouvoit faire la somme de six-vingts mille francs, en mettant la piéce d'or (χρυσοῦς) à douze francs ou environ.*

de vives instances. Tibérius Gracchus, qui étoit tout récemment revenu d'Asie, où il avoit été envoié en qualité de Commissaire pour en examiner l'état, leur fut d'un grand secours. Il déclara que les Rhodiens avoient ponctuellement obéi aux ordres du Sénat, & qu'ils avoient condanné à mort les partisans de Persée. Après un témoignage si favorable, on accorda aux Rhodiens l'alliance avec la République Romaine.

J'ai marqué ci-devant que les Etoliens s'étoient présentés à Paul Emile revétus d'habits de deuil à son retour du voiage qu'il avoit fait en Gréce, & qu'il leur avoit donné audience à Amphipolis. Le sujet de leurs plaintes étoit que Lycisque & Tisippe, que le crédit des Romains à qui ils étoient livrés rendoit tout-puissans en Etolie, avoient environné le Sénat de soldats que leur avoit prété Bébius qui commandoit dans la province pour les Romains ; qu'ils avoient fait mourir cinq cens cinquante des principaux de la nation, dont tout le crime étoit d'avoir paru favorables à Persée ; qu'un grand nombre d'autres avoit été envoié en exil ; & que les biens

Liv. lib. 45. n. 28-31.

des uns & des autres avoient été abandonnés à leurs délateurs. Paul Emile écouta leurs plaintes. Toute l'enquête qu'il fit se borna à savoir, non de quel côté étoient l'injustice & la violence, mais si l'on avoit été pour Persée ou pour les Romains. Les meurtriers furent renvoiés absous. On déclara que les morts avoient été tués justement, & les autres justement bannis. Bébius seul fut condanné, pour avoir prété son ministére à cette sanglante exécution. Mais pourquoi le condanner, si elle étoit juste ? & si elle ne l'étoit pas, pourquoi renvoier absous ceux qui en étoient les principaux auteurs ?

Ce jugement répandit la terreur parmi tous ceux qui avoient témoigné quelque bonne volonté pour Persée, & augmenta extraordinairement la fierté & l'insolence des partisans de Rome. Entre les principaux de chaque ville il y en avoit de trois sortes. Les uns étoient entiérement dévoués aux Romains, les autres s'attachoient à l'amitié des Rois : les uns & les autres faisant leur cour par de basses flateries à leurs protecteurs, se rendoient puissans dans leurs villes qu'ils

tenoient dans l'oppreſſion. Une troiſiéme ſorte de citoiens, oppoſés aux deux autres, gardoient une eſpéce de milieu, ne prenant le parti ni des Romains ni des Rois, mais prenant ouvertement la défenſe des loix & de la liberté. Ces derniers, dans le fond, étoient fort eſtimés & aimés chacun dans leur ville, mais ils n'avoient aucun crédit. Toutes les charges, toutes les ambaſſades, toutes les diſtinctions & les récompenſes étoient pour ceux qui ſuivoient le parti des Romains après la défaite de Perſée, & ils emploioient leur crédit à perdre ſans reſſource ceux qui penſoient autrement qu'eux.

Dans cette vûe, ils ſe rendirent en grand nombre de toutes les parties de la Gréce auprès des dix Commiſſaires, nommés par le Sénat pour en régler les affaires. Ils leur firent entendre, qu'outre ceux qui s'étoient déclarés ouvertement pour Perſée, il y en avoit beaucoup d'autres ſecrettement ennemis des Romains, & qui, ſous prétexte de défendre la liberté, révoltoient contr'eux tous les eſprits; & que jamais ces villes ne demeureroient tranquilles, & parfaitement ſoumiſes aux Romains, à moins,

qu'après avoir abbattu le parti contraire, on n'y établît fortement l'autorité de ceux qui n'avoient à cœur que les intérêts de la république Romaine. Les dix Commiſſaires goûtérent parfaitement toutes ces raiſons, & en firent la régle de leur conduite. Quelle juſtice peut-on attendre d'une pareille aſſemblée, où l'on eſt déterminé à regarder & à traiter comme criminels tous ceux qui ne ſont pas du parti Romain, & à combler de toutes ſortes de faveurs & de graces ceux qui ſe déclareront leurs délateurs & leurs ennemis ? Voila où conduit l'ambition de dominer. Elle aveugle ſur tous les devoirs, & ſur toutes les bienſéances, & elle fait ſacrifier la juſtice comme tout le reſte, quand elle eſt un obſtacle à nos vûes. La vertu des payens tenoit à bien peu de choſe !

On le vit bien dans cette occaſion. Le Général Romain, à qui l'on avoit fourni les noms de tous ceux qui étoient ſuſpects, les fit venir de l'Etolie, de l'Acarnanie, de l'Epire, & de la Béotie, & leur ordonna de le ſuivre à Rome pour y plaider leur cauſe. On envoia auſſi dans l'Aſie des Commiſſaires, pour faire des in-

formations contre ceux qui avoient favorisé Persée ou publiquement, ou en secret.

De tous les petits Etats de la Gréce nul ne faisoit tant d'ombrage à la république Romaine, que la Ligue des Achéens, qui s'étoit jusques-là fait respecter par le nombre & la valeur de ses troupes, par l'habileté de ses Généraux, & sur tout par l'union qui régnoit entre les villes dont elle étoit composée. Les Romains, jaloux d'une puissance qui pouvoit mettre obstacle à leurs desseins ambitieux, sur tout si elle s'étoit jointe au Roi de Macédoine ou à celui de Syrie, travaillérent à l'affoiblir en y mettant la division, & en y gagnant des créatures qu'ils élevoient par leur crédit à toutes les charges, & par le moien de qui ils dominoient dans toutes les assemblées de la Ligue. On a vû comme elle fut traitée dans l'affaire des Bannis de Sparte. Mais c'est dans la conjoncture dont nous parlons ici, que les Romains portérent les derniers coups à sa liberté.

An. M. 3837. Av. J. C. 167. *Liv. lib. 45. n. 31.* *Pausan. in Achaic. pag. 416. 417.*

Après la défaite de Persée, Callicrate, pour achever de ruiner auprès des Romains, à qui il étoit vendu,

les partisans de la liberté qu'il regardoit comme ses ennemis, eut l'audace de déférer nommément aux dix Commissaires tous ceux qu'il soupçonnoit avoir eu du panchant à secourir Persée. Ils ne crurent pas devoir se contenter d'écrire aux Achéens, comme ils avoient fait aux autres peuples, pour leur ordonner d'envoier à Rome ceux de leurs citoiens qui étoient accusés d'avoir favorisé Persée ; mais ils députérent deux d'entr'eux pour aller en personnes déclarer cet ordre à la Ligue. Deux raisons les portérent à en user ainsi. La premiére étoit la crainte que les Achéens, qui étoient fort jaloux de leur liberté & pleins de courage, ne refusassent d'obéir à de simples lettres qui leur auroient été écrites, & que Callicrate & les autres délateurs ne courussent risque de leur vie dans l'assemblée : la seconde, parce que dans les lettres qui s'étoient rencontrées parmi les papiers de Persée, on n'avoit rien trouvé de convaincant contre les Achéens dénoncés.

Les deux Commissaires envoiés en Achaïe étoient C. Claudius & Cn. Domitius Enobarbus. L'un d'eux,

plus vendu à l'injuſtice que l'autre, (Pauſanias ne le nomme point) ſe plaignit dans l'aſſemblée que pluſieurs des plus puiſſans de la Ligue avoient ſoutenu Perſée contre les Romains, & demanda qu'on les condannât comme coupables de mort, après quoi il les nommeroit. Cette propoſition révolta toute l'aſſemblée : on ſe récria de toutes parts qu'il étoit inoui qu'on eût jamais condanné des perſonnes avant qu'elles euſſent été dénoncées, & on le preſſa de déſigner les coupables. Preſſé ainſi de s'expliquer, il répondit, à la ſuggeſtion de Callicrate, que tous ceux qui avoient été en charge & commandé les armées, s'étoient rendus coupables de ce crime. Alors Xénon, qui avoit un grand crédit & étoit fort reſpecté dans la Ligue: » J'ai commandé les armées, dit-il, » & j'ai eu l'honneur d'être le Chef » de la Ligue. Je proteſte que je n'ai » jamais agi en rien contre les inté» rêts des Romains, & je ſuis prêt de » le prouver, ſoit ici dans l'aſſemblée » des Achéens, ſoit a Rome devant le » Sénat. « Le Romain ſaiſit cette derniére parole comme favorable à ſes deſſeins, & ordonna que tous ceux

que Callicrate avoit dénoncés, & ... les nomma, feroient envoiés à Rom... pour s'y juftifier. Ce fut une défola... tion extrême dans toute l'affemblée... Jamais on n'avoit rien vû de pareil... pas même fous Philippe ni fous Ale... xandre fon fils. Ces Princes, quo... que tout-puiffans, ne s'avifoient poin... de faire venir en Macédoine ceux qu... leur étoient contraires, mais en laif... foient le jugement au Confeil des Amphictyons leurs Juges naturels. Les Romains n'imitérent point cette modération, mais, par une entreprife qu'on peut appeller tyrannique, ils firent enlever & conduire à Rome plus de mille citoiens des plus confidérables de la Ligue Achéenne. Callicrate devint plus que jamais un objet d'horreur & d'exécration à tous les Achéens. On fuioit fa rencontre & fa préfence comme d'un infâme traître, & perfonne ne fe baignoit dans les bains publics après lui, qu'on n'en eût fait vuider toute l'eau.

Polybe, le célébre hiftorien, étoit du nombre de ces bannis. Nous avons vû que Lycortas fon pere s'étoit diftingué par la fermeté avec laquelle il foutint les intérêts de la Républi-

que des Achéens pendant qu'il la gouvernoit. Il avoit pris un ſoin particulier de l'éducation de ſon fils. Pour ce qui regarde la politique, Polybe eut pour maître Lycortas ſon pere, grand homme d'Etat ; & pour la guerre Philopémen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Ce fut dans ces deux écoles qu'il prit ces ſavantes leçons de gouvernement & de guerre, qu'il a miſes lui-même en pratique, & qu'il a fait paſſer à la poſtérité dans ſes Ecrits.

Dès qu'il fut arrivé à Rome, où ſa réputation l'avoit précédé, ſon mérite le fit rechercher des plus grands hommes de la République. Il s'attacha particuliérement aux deux fils de Paul Emile, dont l'aîné étoit paſſé par adoption dans la famille des Fabius, & le cadet dans celle des Scipions. Celui-ci avoit été adopté par P. Cornélius Scipion, fils de Scipion l'Africain qui avoit vaincu Annibal. J'ai parlé avec aſſez d'étendue à la fin de l'hiſtoire des Carthaginois de la liaiſon intime de Polybe avec ce ſecond fils de Paul Emile, qui renverſa dans la ſuite Numance & Car-

thage. Ce jeune Romain ſentit de quel prix étoit un tel ami, & il ſut bien profiter de ſes leçons & de ſes conſeils. Ce fut apparemment à Rome que Polybe compoſa la plus grande partie de ſon hiſtoire, ou du moins qu'il aſſembla des Mémoires pour la compoſer.

Quand les Achéens furent arrivés à Rome, le Sénat, ſans les entendre & ſans examiner leur cauſe, ſuppoſant ſans aucun fondement & contre la notoriété publique qu'ils avoient été ouis & condannés dans l'aſſemblée des Achéens, les relegua en diverſes bourgades de l'Italie. Polybe fut excepté de ce nombre.

Polyb. Legat. 105.

Les Achéens, ſurpris & affligés du ſort de leurs compatriotes, députérent à Rome pour demander qu'il plût au Sénat d'entrer en connoiſſance de leur cauſe. On leur répondit qu'elle étoit finie, & que c'étoient eux-mêmes qui l'avoient jugée. Sur cette réponſe, les Achéens renvoiérent les mêmes Députés à Rome, (Euréas étoit à leur tête) pour proteſter encore devant les Sénateurs que jamais ces Achéens n'avoient été entendus dans le pays, & que jamais leur af-

faire n'y avoit été jugée. Euréas donc entre dans le Sénat avec les autres Députés qui l'accompagnoient. Il déclare les ordres qu'il avoit reçus, & prie qu'on prenne enfin connoissance de l'accusation, & qu'on ne laisse pas périr des accusés sans avoir prononcé sur le crime dont on les chargeoit. Qu'il étoit à souhaiter que le Sénat examinât l'affaire par lui-même, & fît connoitre les coupables: mais que, si ses grandes occupations ne lui laissoient pas ce loisir, il n'avoit qu'à renvoier la chose aux Achéens, qui en feroient justice de maniére à faire sentir combien ils avoient d'aversion pour les méchans. Rien n'étoit plus équitable que cette demande, & le Sénat fut fort embarrassé comment il y répondroit. D'une part, il ne croioit pas qu'il lui convînt de juger, car l'accusation étoit sans fondement: de l'autre, renvoier les exilés sans avoir porté de jugement, c'étoit perdre sans ressource les amis qu'il avoit dans l'Achaïe. Le Sénat, pour ôter aux Grecs toute espérance de recouvrer leurs exilés, & les rendre par là plus soumis à ses ordres, écrivit dans l'Achaïe à Cal-

licrate, & dans les autres Etats aux partiſans des Romains, qu'il ne lui paroiſſoit pas qu'il fût de leur intérêt, ou de celui de leur pays, que les exilés retournaſſent dans leur patrie. Cette réponſe conſterna non ſeulement les exilés, mais encore tous les peuples de la Gréce. Ce fut un deuil univerſel. On ſe perſuada qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer pour les Achéens accuſés, & que leur banniſſement étoit ſans retour.

Polyb. Legat. 122.

Cependant, ils envoiérent de nouveaux Députés, qu'ils chargérent de demander le retour des exilés, mais en ſupplians & par grace, de peur qu'en prenant leur défenſe ils ne paruſſent tant ſoit peu oppoſés aux volontés du Sénat. Il ne leur échapa rien dans leur harangue qui ne fût très meſuré. Malgré cela le Sénat demeura inflexible, & prononça qu'il s'en tenoit à ce qui avoit été réglé.

AN.M.3844. AV.J.C.160. *Id. Legat.* 129. 130.

Les Achéens, ſans ſe rebuter, ordonnérent en différens tems pluſieurs députations, qui n'eurent pas plus de ſuccès : on y demandoit en particulier le retour de Polybe. Ils avoient raiſon de s'adreſſer ainſi perſévéramment au Sénat en faveur de leurs

compatriotes. Quand leurs instances réitérées n'auroient eu d'autre effet que de mettre l'injustice des Romains dans un plus grand jour, on ne pouvoit pas les regarder comme inutiles. Mais plusieurs des Sénateurs en avoient été touchés, & avoient été d'avis de renvoier les exilés.

Les Achéens en aiant eu avis, pour profiter de cette favorable disposition des esprits, ordonnérent une derniére députation. Il y avoit déja dix-sept ans que les Achéens avoient été bannis, & il en étoit mort un grand nombre. Il y eut de grandes contestations dans le Sénat, les uns voulant que ces bannis fussent renvoiés dans leur patrie & rétablis dans leurs biens, & les autres s'y opposant. Scipion, à la priére de Polybe, avoit sollicité Caton en faveur des exilés. Ce grave Sénateur se levant pour parler à son tour : » A nous voir, dit-il, disputer » tout un jour pour savoir si quelques » pauvres vieillards de Gréce seront » plutôt enterrés par nos fossoieurs » que par ceux de leur pays, ne croi- » roit-on pas que nous n'avons rien » à faire ? « Il ne falut que cette plaisanterie pour faire honte au Sénat de

Plut. in Caton. Cens. pag. 341.

ſa longue opiniâtreté, & pour le déterminer à renvoier enfin les exilés dans le Péloponnéſe. Polybe auroit encore ſouhaité qu'on les rétablît dans les honneurs & les dignités qu'ils avoient avant leur banniſſement : mais, avant que de préſenter ſa requête au Sénat, il crut devoir preſſentir Caton, qui lui dit en ſouriant : » Vous n'imitez pas, Polybe, la ſa- » geſſe d'Ulyſſe. Vous voulez rentrer » dans l'antre du Cyclope pour quel- » ques méchantes hardes que vous y
An.M.3854. Av.J.C.150. » avez laiſſées. « Les exilés retournérent donc dans leur patrie : mais de mille qu'ils étoient venus, il n'en reſtoit alors qu'environ trois cens. Polybe n'uſa pas de cette permiſſion ; ou, s'il s'en ſervit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puiſque trois ans après il étoit avec lui au ſiége de Carthage.

§. II.

Baſſes flateries de Pruſias roi de Bithynie dans le Sénat. Euméne, devenu ſuſpect aux Romains, ne peut obtenir d'entrer à Rome. Ariarathe, roi de Cappadoce, meurt : ſon fils, de même nom, lui ſuccéde. Mort d'Euméne.

Attale son frere lui succéde, comme Tuteur de son fils qui étoit fort jeune. Guerres entre Attale & Prusias. Celui-ci aiant voulu faire mourir son fils Nicoméde, en est tué lui-même. Ambassade de trois célébres Philosophes Athéniens à Rome. Autre ambassade des Marseillois. Digression sur la ville de Marseille.

DEPUIS la défaite de Persée il venoit tous les jours à Rome de nouvelles ambassades, soit pour féliciter les Romains sur cette victoire, soit pour se justifier ou s'excuser sur l'attachement qu'on avoit paru avoir pour ce Prince, soit enfin pour porter des plaintes devant le Sénat au sujet de quelques alliés. Nous avons vû jusqu'ici ce qui regarde les Rhodiens & les Achéens. Je ramasserai dans ce paragraphe ce qui concerne Euméne roi de Pergame, Prusias roi de Bithynie, & quelques autres affaires particuliéres.

Prusias étant venu à Rome pour faire au Sénat & aux troupes des complimens de conjouissance sur l'heureux succès de la guerre contre Persée, y deshonora la majesté roiale par ses

AN. M. 3838.
AV. J.C. 166.
Polyb. Legat. 97.
Liv. lib. 45. n. 44.

baſſes flateries. D'abord il fut au devant des Députés que le Sénat avoit envoiés pour le recevoir, & il y fut la tête raſée, & avec le bonnet, l'habit, & la chauſſure des affranchis; puis ſaluant les Députés : *Vous voiez*, leur dit-il, *un de vos Affranchis, prêt à faire tout ce qu'il vous plaira, & à ſe conformer entiérement à tout ce qui ſe pratique chez vous.* A ſon entrée dans le Sénat, il ſe tint contre la porte vis-à-vis les Sénateurs aſſis, les mains abbattues : il ſe proſterna, & baiſa le ſeuil. Enſuite s'adreſſant à l'aſſemblée: *Je vous ſalue, dieux ſauveurs*, s'écria-t-il. Son diſcours répondit à ce prélude. Polybe dit qu'il auroit honte de le raporter. Il finit en demandant que le peuple Romain renouvellât avec lui l'alliance; & qu'il lui accordât certaines terres priſes ſur Antiochus, dont les Gaulois s'étoient emparés ſans que perſonne les leur eût données. Enfin il recommanda au Sénat ſon fils Nicoméde. Tout lui fut accordé : on nomma ſeulement des Commiſſaires pour examiner l'état des terres en queſtion. Tite-Live, dans le récit qu'il fait de cette audience, omet les baſſeſſes rampantes de Pruſias;

ſias, dont il prétend que les hiſtoriens Romains ne parloient point : il ſe contente d'indiquer à la fin une partie de ce qu'en avoit dit Polybe. Il avoit quelque raiſon. Car ces baſſeſſes deshonorent du moins autant le Sénat qui les ſouffroit, que le Prince qui les faiſoit.

A peine Pruſias étoit-il ſorti de Rome, qu'on apprit qu'Euméne étoit ſur le point d'y entrer. Cette nouvelle jetta le Sénat dans l'embarras. Ce Prince, dans la guerre contre Perſée, s'étoit conduit de ſorte qu'on ne pouvoit le regarder ni comme ami, ni comme ennemi. On avoit contre lui de violens ſoupçons, non des preuves certaines. L'admettre à l'audience, c'étoit le déclarer innocent : le condanner comme coupable, c'étoit ſe mettre dans la néceſſité de lui faire la guerre, & annoncer comme à haute voix qu'ils avoient manqué de prudence en comblant de biens & d'honneurs un Prince dont ils avoient peu connu le caractére. Pour éviter ces inconvéniens, le Sénat fit une Ordonnance, par laquelle, ſous prétexte qu'il en coutoit trop à la République pour recevoir les Rois qui ve- *Polyb. ibid.*

noient à Rome, il défendoit en Général à tous les Rois d'entrer dans cette ville ; & il fit signifier cette Ordonnance au Roi de Pergame, qui n'eut pas de peine à en comprendre le sens. Il retourna donc dans ses Etats.

An.M.3839. Av.J.C.165. *Polyb.Legat.* 97. 102. 104. 105. 106. 119. 121.

Cet affront donna du courage à ses ennemis, & refroidit l'affection de ses alliés. Prusias envoia contre lui un Ambassadeur à Rome, pour se plaindre des irruptions qu'il faisoit dans la Bithynie. Il ajoutoit que ce Prince avoit des intelligences secrettes avec Antiochus, qu'il maltraitoit tous ceux qui paroissoient favorables aux Romains, & qu'en particulier il vexoit les Gallo-Grecs ses voisins, n'observant point à leur égard les Ordonnances du Sénat. Ceux-ci avoient aussi envoié à Rome des Députés, pour y porter leurs plaintes, qu'ils réitérérent dans la suite plusieurs fois, aussi bien que Prusias. Le Sénat ne se déclara point encore. Il se contenta d'aider & de soutenir sous main les Gallo-Grecs en tout ce qu'il put sans faire d'injustice manifeste à Euméne.

Le Roi de Pergame, à qui l'entrée

à Rome étoit interdite, y envoia Attale & Athénée ses freres, pour répondre aux accusations dont on le chargeoit. L'apologie qu'ils firent parut réfuter solidement toutes les plaintes qu'on avoit portées contre le Roi, & l'on en fut si satisfait, qu'on les renvoia en Asie comblés d'honneurs & de présens. Cependant ils n'effacérent pas entiérement les préjugés où l'on étoit contre leur frere. Le Sénat fit partir Sulpicius Gallus & Manius Sergius, avec ordre de s'informer secrettement si Antiochus & Euméne ne formoient point ensemble quelque complot contre les Romains.

Sulpicius se conduisit dans cette commission d'une maniére très imprudente. C'étoit un esprit vain, & qui cherchoit à se faire valoir en se déclarant cortre Euméne. Quand il fut arrivé en Asie, il fit savoir à toutes les villes que ceux qui auroient des plaintes à faire au sujet de ce Prince vinssent le trouver à Sardes. Et là, pendant dix jours, il écouta tranquillement toutes les accusations qu'on voulut former contre Euméne : liberté qui réveilla tous les mécontens, &

Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145.

ouvrit la porte à toutes ſortes de calomnies !

An. M. 3840. Av. J.C. 164. Tib. Gracchus, que le Sénat envoia l'année ſuivante en Aſie pour le même ſujet, fut reçu par Euméne & Antiochus d'une maniére qui lui perſuada qu'il n'y avoit rien à craindre de la part de ces deux Rois : & c'eſt le raport qu'il en fit au Sénat. Il rendit auſſi un bon témoignage à la conduite d'Ariarathe roi de Cappadoce, dont Euméne avoit épouſé la ſœur.

An. M. 3842. Av. J.C. 162. Diod. Eclog. pag. 895. Ce Prince mourut quelque tems après. Son fils Ariarathe, ſurnommé Philopator, lui ſuccéda. Il l'avoit eu d'Antiochide, fille d'Antiochus le Grand; & avoit réſolu, quand il fut en âge, de lui céder ſon roiaume, à quoi jamais le fils n'avoit voulu conſentir : c'eſt ce qui lui fit donner le ſurnom de *Philopator*, c'eſt-à-dire *Amateur de ſon pere*. Action bien louable dans un ſiécle, où c'étoit une choſe commune d'acquerir des roiaumes par des parricides !

Polyb. Legat. 121. Dès que ce jeune Roi fut monté ſur le trône, il envoia des Députés à Rome pour demander le renouvellement de l'alliance que ſon pere avoit eue avec les Romains ; & elle lui fut accordée avec éloge.

Quelque tems après, quoiqu'Euméne l'aidât de toutes ses forces, Démétrius roi de Syrie le détrôna, pour mettre à sa place un de ses freres aînés, qui étoit un fils supposé, il s'appelloit Holopherne. Ariarathe se réfugia à Rome. L'usurpateur & Démétrius y envoiérent aussi leurs Ambassadeurs. Le Sénat ordonna que les deux freres régneroient conjointement. C'étoit une politique assez ordinaire aux Romains, de partager ainsi les roiaumes entre des freres, afin de les affoiblir par ce partage, & de laisser entr'eux des semences perpétuelles de division. Attale, dans les premiéres années de son régne, le rétablit entiérement sur le trône, aiant vaincu & chassé son compétiteur. An. M. 3845. Av. J.C. 159. *Polyb. Legat.* 126. An. M. 3847.

Eumene fut toujours suspect aux Romains, & presque toujours en guerre ou avec Prusias, ou avec les Gallo-Grecs. Enfin il mourut, après avoir régné trente-huit * ans. Il laissa pour successeur de son roiaume son fils Attale, surnommé Philométor, encore enfant, qu'il avoit eu de Stratonice sœur d'Ariarathe ; & nomma An. M. 3845. Av. J.C. 159. *Strab. l.* 13, *pag.* 624.

* *Strabon lui donne quarante-trois ans de régne : mais on prétend que c'est une faute.*

pour Tuteur de ſon fils & Régent du roiaume ſon frere Attale Philadelphe, qui gouverna le roiaume pendant vingt & un an.

Polyb. in Xxempl. virt. & vit. p. 166.

Polybe fait un grand éloge d'Euméne. Ce Prince, dit-il, avoit le corps foible & délicat, l'ame grande & pleine des plus beaux ſentimens. Il ne cédoit en rien pour beaucoup d'autres qualités aux Rois de ſon tems, & du côté des belles inclinations il les ſurpaſſoit tous. Le roiaume de Pergame, quand il le reçut de ſon pere, ſe réduiſoit à un très petit nombre de villes qui méritoient à peine ce nom. Il le rendit ſi puiſſant, qu'il pouvoit le diſputer à preſque tous les plus grands roiaumes. Il ne dut rien ni au hazard, ni à la fortune : c'eſt toujours Polybe qui parle. Tout lui vint de ſa prudence, de ſon aſſiduité au travail, de ſon activité. Avide d'une belle réputation, il fit plus de bien à la Gréce, & enrichit plus de particuliers, qu'aucun des Princes de ſon ſiécle. Pour achever ſon portrait, il avoit ſi bien poſſédé l'art de s'attirer le reſpect de ſes trois freres, & de les contenir par ſon autorité ſans la leur faire ſentir, que, quoiqu'ils

eussent tous un âge & des talens pour entreprendre par eux-mêmes, & qu'ils partageassent avec lui les fonctions de la souveraineté, ils ne sortirent jamais des bornes de la soumission, mais lui demeurérent toujours parfaitement unis, & par un zéle égal pour son service lui aidérent à défendre & à agrandir le roiaume. Il seroit difficile de trouver un pareil exemple d'autorité sur des freres, jointe à une union & une concorde inaltérable.

Je ne devrois pas omettre ici une chose qui fait beaucoup d'honneur à la mémoire d'Euméne; c'est d'avoir établi la fameuse bibliothéque de Pergame, ou du moins de l'avoir considérablement augmentée: mais je me réserve à en parler ailleurs.

La division qui avoit presque toujours subsisté entre Prusias & Euméne, continua sous Attale qui avoit succédé au dernier. Prusias l'aiant vaincu dans un combat, entra dans Pergame; & outré de douleur d'avoir manqué à se saisir de sa personne, il fit tomber sa vengeance sur les statues & les temples des dieux, renversant & brulant tout ce qui se rencontroit sur sa marche. Attale envoia son fre-

AN. M. 3848. AV. J.C. 156. *Polyb. Legat.* 128. 129. 130. 135. 136. AN. M. 3849. AV. J.C. 155.

re Athénée à Rome pour implorer le ſecours du Sénat, qui fit défendre à Pruſias de continuer la guerre contre Attale, & lui envoia pluſieurs ambaſſades à différentes repriſes, dont il éluda les ordres ou par des délais, ou même par des perfidies, aiant un jour entrepris, ſous prétexte d'une entrevûe, de ſe ſaiſir de l'Ambaſſadeur Romain & d'Attale. Le complot fut découvert, & demeura ſans exécution; mais le crime n'en étoit pas moins grand. Rome, dans d'autres tems, l'auroit puni par la deſtruction entiére du roiaume. Elle ſe contenta pour lors d'envoier dix Commiſſaires, qu'elle chargea de finir cette guerre, & d'obliger Pruſias à faire ſatisfaction à Attale pour les dommages qu'il lui avoit cauſés. Cependant Attale, ſecouru par ſes alliés, avoit aſſemblé de nombreuſes troupes tant par terre que par mer. Tout ſe diſpoſoit pour l'ouverture de la campagne, lorſqu'on apprit que les Commiſſaires étoient arrivés. Attale les joignit. Après quelques conférences ſur l'affaire préſente, ils partirent pour la Bithynie. Là ils déclarent à Pruſias les ordres dont ils étoient chargés pour lui de la part

du Sénat. Ce Prince veut bien accepter une partie des conditions qui lui étoient prescrites, & refuse d'obéir à la plupart des autres. Les Commissaires, choqués de cette résistance, rompent l'alliance & l'amitié avec lui, reprennent sur le champ la route de Pergame, & laissent Prusias dans une mortelle inquiétude. Ils conseillérent à Attale de se tenir avec son armée sur les frontiéres de son roiaume, sans faire le premier aucun acte d'hostilité; & quelques-uns d'eux retournérent à Rome, pour y informer le Sénat de la rébellion de Prusias. Enfin il ouvrit les yeux, & de nouveaux Commissaires envoiés de Rome l'obligérent à mettre bas les armes, & à souscrire au Traité de paix qu'ils lui présentérent. Ce Traité portoit: Que Prusias donneroit pour le présent vingt galéres pontées à Attale; qu'il lui paieroit cinq cens talens (cinq cens mille écus) dans l'espace de vingt ans; que les deux Rois se renfermeroient dans les bornes de leur Etat, telles qu'elles étoient avant la guerre; que Prusias, en réparation des dommages qu'il avoit causés dans les terres de quelques villes voisines qui

étoient nommées, leur restitueroit cent talens (cent mille écus.) Quand il eut accepté & signé ces conditions, Attale ramena ses troupes tant de terre que de mer dans son roiaume. Ainsi fut terminée la guerre que les différens d'Attale & de Prusias avoient allumée.

Polyb. Legat. 140.

Le jeune Attale, fils d'Euméne, quand la paix eut été établie entre les deux Etats, fit le voiage de Rome, pour se faire connoitre au Sénat, pour demander la continuation de son amitié, & sans doute aussi pour le remercier de la protection qu'il avoit accordée à son Oncle qui régnoit en son nom. Il reçut du Sénat toutes les marques d'amitié qu'il devoit attendre, & tous les honneurs qui convenoient à son âge : après quoi il repartit pour ses Etats.

An.M.3855. Av.J.C.149. *Appian. in Mithridatic. pag. 175. Justinus lib. 34. cap. 4.*

Prusias envoia aussi dans la suite son fils Nicoméde à Rome, & sachant qu'il y étoit fort considéré, il le chargea de demander au Sénat qu'il lui remît ce qu'il lui restoit à paier de la somme qu'il devoit à Attale. Il lui associa Ménas dans cette ambassade. Il l'avoit chargé de faire mourir secrettement ce jeune Prince : c'étoit pour avancer les enfans qu'il avoit eus d'une seconde

femme. La grace que demandoit Prusias lui fut refusée, l'Ambassadeur d'Attale aiant montré que cette somme n'égaloit pas à beaucoup près les torts qu'on avoit faits à son Maître. Ménas, au lieu d'exécuter l'affreuse commission dont il s'étoit chargé, découvrit le tout à Nicoméde. Ce jeune Prince étant sorti de Rome pour retourner en Bithynie, crut devoir prévenir les desseins meurtriers de son pere. Soutenu du secours d'Attale, il se revolte contre lui, & entraîne dans son parti la plus grande partie du peuple, de qui Prusias s'étoit fait haïr par ses violences & ses cruautés. Ce malheureux Prince, abandonné de tous ses sujets, se réfugia dans un temple, où il fut tué par des soldats qu'avoit envoié Nicoméde, &, selon quelques-uns, par Nicoméde même. Quelles horreurs de part & d'autre! Prusias étoit surnommé *le Chasseur*, & avoit régné au moins trente-six ans. C'est chez lui qu'Annibal s'étoit retiré.

An. M. 3856. Av. J.C. 148.

Ce Roi de Bithynie, du côté du corps, n'avoit rien qui prévînt en sa faveur; & il n'étoit pas mieux avantagé du côté de l'ame. Ce n'étoit par la taille qu'une moitié d'homme, &

Polyb. in Excerpt. p. 173, 174.

qu'une femme par le cœur & le courage. Non seulement il étoit timide, mais encore mou, incapable de travail, en un mot d'un corps & d'un esprit efféminé, défaut qu'on n'aime nulle part dans les Rois, mais qu'on aimoit moins encore qu'ailleurs chez les Bithyniens. Les belles lettres, la philosophie, & toutes les autres connoissances qui en dépendent, lui étoient parfaitement étrangéres. Enfin il n'avoit nulle idée du beau ni de l'honnête. Nuit & jour il vivoit en vrai Sardanapale. Aussi ses sujets, à la premiére lueur d'espérance, se portérent-ils avec impétuosité à prendre parti contre lui, & à le punir de la maniére dont il les avoit gouvernés.

J'ai différé de parler de deux Ambassades qui arrivérent à Rome à peu près dans le même tems.

An. M. 3849. Av. J.C. 155. *Cic. lib. 2. de Orat. n. 155. Aul. Gell. lib. 7. cap. 14.* *Quinze cens mille livres.*

L'une venoit de la part des Athéniens, qui aiant été condannés par une Sentence des Sicyoniens, mais sous l'autorité du Sénat de Rome, à une amende de cinq cens talens, pour avoir ravagé les terres de la ville d'Orope, envoioient demander la remise de cette amende. Les Ambassadeurs étoient trois célébres Philosophes:

Carnéade de la ſecte Académique, Diogéne de la ſecte Stoïque, & Critolaüs Péripatéticien. Le goût de la philoſophie & de l'éloquence n'avoit pas encore pénetré juſqu'à Rome : ce fut à peu près dans le tems dont nous parlons qu'il commença à s'y répandre, & la réputation de ces trois Philoſophes n'y contribua pas peu. Les jeunes gens de Rome, qui avoient quelque goût pour les ſciences, ſe firent un honneur & un plaiſir de les viſiter, & étoient ravis d'admiration en les entendant, ſur tout à l'égard de Carnéade, dont l'éloquence vive & douce, ſolide & ornée en même tems, les enlevoit & les enchantoit. Par tout on diſoit qu'il étoit arrivé un Grec d'un rare mérite, qui étoit au deſſus de l'homme par ſon grand ſavoir ; & qui calmant & adouciſſant par ſon éloquence les paſſions les plus violentes, inſpiroit aux jeunes gens un certain amour, qui les portoit à quitter tous les autres plaiſirs & toutes leurs autres occupations pour ſe livrer uniquement à la philoſophie. Il eut pour auditeur tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſidérables à Rome. Ses diſcours, traduits en latin par

un des Sénateurs, coururent dans toute la ville. Tous les Romains voioient avec grande joie leurs enfans s'adonner à cette érudition grecque, & s'attacher à ces hommes merveilleux. Le seul Caton en parut fâché, craignant que ce goût des belles lettres n'étoufât dans les jeunes gens celui de la science militaire, & qu'ils ne préférassent la gloire de bien parler à celle de bien faire. L'exemple du second Scipion l'Africain, élevé dans ce tems-la même par les soins de Polybe dans le goût des sciences, montre combien cette prévention de Caton étoit mal fondée. Quoi qu'il en soit, il reprocha fortement aux Sénateurs de ce qu'ils retenoient si lontems ces Ambassadeurs dans la ville, & aiant fait expédier l'affaire qui les y avoit amenés, il hâta leur départ. Par le jugement du Sénat, l'amende à laquelle les Athéniens avoient été condannés fut modérée, & réduite à cent talens au lieu de cinq cens.

Polyb. in Legat. 131 & 134.

L'autre Ambassade étoit envoiée par les Marseillois. Ils avoient déja été souvent inquiétés par les * Liguriens : mais dans le tems dont nous

* *La Ligurie répondoit en partie à ce qu'on appelle maintenant la Côte de Génes.*

parlons, réduits aux derniéres extrémités, ils envoiérent à Rome des Ambaſſadeurs pour implorer le ſecours du Sénat. Il fut réſolu qu'on députeroit vers les Liguriens, pour les rappeller à des ſentimens d'équité & de paix par la voie de la douceur & de la négociation. Ils n'en devinrent que plus fiers, & portérent l'inſolence juſqu'à maltraiter les Députés, & à violer dans leur perſonne le droit des gens. Le Sénat, informé de ce triſte événement, fit partir ſur le champ le Conſul Quintus Opimius avec une armée. Il mit le ſiége devant la ville où l'inſulte avoit été faite aux Ambaſſadeurs Romains, la prit d'aſſaut, en réduiſit les habitans en eſclavage, & envoia liés & garotés à Rome les principaux auteurs de l'inſulte pour y être punis comme ils le méritoient. Les Liguriens furent battus pluſieurs fois & taillés en piéces. Le vainqueur diſtribua aux Marſeillois toutes les terres qu'il venoit de conquerir. Il voulut que les Liguriens envoiaſſent à Marſeille des otages, que l'on changeroit de tems en tems, pour les tenir en bride, & pour les empêcher d'inquiéter encore les Mar-

Egitna.

seillois comme ils avoient fait jusques-là.

Rome a toujours eu une extrême considération pour les Marseillois, fondée sur leur rare mérite & sur la fidélité inviolable avec laquelle ils avoient été toujours attachés au parti des Romains. Ils étoient originaires de Phocée ville de l'Ionie. Lorsque Xerxès envoia Harpagus pour l'assiéger, ses habitans, plutôt que de subir le joug & de se soumettre aux barbares comme tant d'autres avoient fait, s'embarquérent eux, leurs femmes, & leurs enfans avec tous leurs effets, & après divers événemens, aiant jetté dans la mer une masse de fer ardente, ils s'engagérent tous par serment de ne point revenir à Phocée que cette masse de fer n'eût surnagé sur l'eau; & dans la suite étant abordés aux rives de la Gaule près de l'embouchure du Rhône, ils s'y établirent du consentement du Roi de cette contrée, & bâtirent une ville qui fut depuis appellée Marseille. On place cette fondation sous le régne de Tarquin l'ancien, vers la seconde année de la quarante-cinquiéme Olympiade, environ six cens ans

Herod. l. 1. cap. 164. &c. Justin. l. 43. cap. 3.

avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt.

Le Roi qui les avoit reçus dans ſes Etats avec bonté étant mort, ſon fils ne ſe montra pas ſi favorable à leur égard. La puiſſance naiſſante de leur ville lui donna de l'ombrage. On lui fit entendre que ces étrangers, qu'on avoit reçus dans le pays à titre d'hôtes & de ſuppliants, pourroient bien un jour s'en rendre les maîtres à titre de conquête. On emploia à cet effet l'apologue de la chienne, qui demanda d'abord à ſa compagne ſa cabane pour huit jours ſeulement, afin d'y mettre bas ſes petits; puis à force de priéres obtint un ſecond terme, pour avoir le tems de les nourrir; & enfin, quand ils furent grands & forts, ſe rendit maîtreſſe & propriétaire d'un lieu d'où l'on ne pouvoit plus la chaſſer. Les Marſeillois eurent donc d'abord une rude guerre à eſſuier: mais aiant remporté la victoire, ils demeurérent paiſibles poſſeſſeurs du terrain qu'on leur avoit accordé, & ne s'y tinrent pas lontems enfermés.

Juſtin. l. 43. cap. 4.

Ils établirent dans la ſuite pluſieurs colonies, & bâtirent pluſieurs villes, Agde, Nice, Antibe, Olbie, qui étendirent fort leur domaine, & augmen-

Strab. pag. 180.

térent leur puissance. Ils avoient des ports, des arsenaux, des flotes, qui les rendoient formidables à leurs ennemis.

Justin. ibid. Tant de nouveaux établissemens contribuérent à répandre davantage les Grecs dans les Gaules, & y causérent un changement merveilleux. Les Gaulois, quittant peu à peu leur ancienne rusticité, commencérent à s'humaniser, & à prendre des mœurs plus douces. Au lieu que pour la plupart ils ne respiroient auparavant que les armes, ils s'accoutumérent à suivre les loix d'un sage gouvernement. Ils apprirent à mettre en valeur les terres, à cultiver les vignes, à planter des oliviers. Par [a] tous ces moiens, il se fit un si merveilleux changement & dans les provinces, & dans les peuples qui les habitoient, qu'on eût dit, non que la Gréce étoit passée dans les Gaules, mais que les Gaules avoient été transférées dans la Gréce.

Strab. lib. 4. pag. 179. Les habitans de la nouvelle ville y firent des loix très sages pour la police & pour le gouvernement, qui

a Adeo magnus & hominibus & rebus impositus est nitor, ut non Græcia in Galliam emigrasse, sed Gallia in Græciam translata videretur. *Just. ibid.*

étoit ariſtocratique, c'eſt-à-dire entre les mains des anciens. Six cens Sénateurs formoient le Conſeil de la ville : ils exerçoient leur charge pendant toute leur vie. De ce nombre, on en choiſiſſoit quinze pour prendre ſoin du courant des affaires, & trois pour préſider aux aſſemblées en qualité de premiers Magiſtrats.

Le droit d'hoſpitalité étoit chez les Marſeillois en une ſinguliére recommandation, & s'y exerçoit avec toute ſorte d'humanité. Pour maintenir la fureté de l'aſyle qu'ils donnoient aux étrangers, on ne ſouffroit point que perſonne entrât armé dans la ville. Il y avoit à la porte des gens prépoſés pour garder les armes de ceux qui y entroient, & pour les leur rendre à leur ſortie. *Valer. Max. lib. 2. cap. 6.*

On en fermoit l'entrée à tous ceux qui auroient voulu y introduire ou la pareſſe, ou une vie délicate & voluptueuſe : & l'on avoit un ſoin particulier d'en écarter toute duplicité & tout menſonge.

Ils ſe piquoient ſur tout de ſobriété, de frugalité, de modeſtie. Chez eux la dot la plus conſidérable ne paſſoit jamais cent pieces d'or : c'eſt-à- *Strab. pag. 181.*

dire à peu près cent piſtoles. On n'en pouvoit emploier que cinq pour les habillemens, & autant pour les bijoux. Valére Maxime, qui vivoit ſous Tibére, admire les réglemens de police qui s'obſervoient encore de ſon tems à Marſeille. » Cette [a] ville, dit-» il, auſtére gardienne de l'ancienne » ſévérité des mœurs, exclud de ſon » théatre les Comédiens, dont les pié-» ces roulent en grande partie ſur des » amours illicites. « La raiſon qu'on apporte de cette maxime eſt encore plus belle & plus remarquable que la maxime même. » De peur, ajoute » l'Auteur, qu'en ſe familiariſant avec » ces ſortes de ſpectacles, on ne ſe » portât aiſément à les imiter. «

Lib. 2. cap. 6.

Elle vouloit que la cérémonie des funérailles ſe fît ſans ces pleurs & ces lamentations indécentes qui ont coutume de l'accompagner, & qu'elle ſe terminât le jour même par un ſacrifice domeſtique, & par un repas entre les parens & les amis. » Car [b] en-

a Eadem civitas ſeveritatis cuſtos acerrima eſt : nullum aditum in ſcenam mimis dando, quorum argumenta majore ex parte ſtuprorum continent actus, ne talia ſpectandi conſuetudo etiam imitandi licentiam ſumat.

b Etenim quid attinet, aut humano dolori indul-

» fin convient-il de s'abandonner sans » bornes à une douleur humaine, ou de » savoir mauvais gré à la Divinité de » ce qu'il ne lui a pas plu de parta- » ger son immortalité avec nous ?

Tacite dit un mot de la ville de Marseille, qui en est un grand éloge : c'est dans la vie de Julius Agricola son beau-pere. Après [a] avoir parlé de l'excellente éducation qu'il reçut par les soins & la tendre affection de Julia Procilla sa mere, Dame d'une rare vertu, qui lui fit emploier les premiéres années de sa jeunesse dans l'étude des arts & des sciences qui convenoient à sa naissance & à son âge, il ajoute : » Ce qui lui épargna les dan- » gers qui entraînent ordinairement » les jeunes gens dans le desordre, » fut, outre son bon naturel, le bon- » heur d'avoir pour école dès son en- » fance la ville de Marseille, qui, » par un heureux mélange, joint à la » politesse des Grecs la simplicité & » la retenue des provinces. *Arcebat*

geri, aut divino Numini invidiam fieri, quòd immortalitatem suam nobiscum partiri noluerit?

a Mater Julia Procilla fuit, raræ castitatis. In hujus sinu indulgentiaque educatus, per omnem honestarum artium cultum pueritiam adolescentiamque transegit. *Tacit. in Agricol. cap.* 4.

eum ab illecebris peccantium, præter ipsius bonam integramque naturam, quòd statim parvulus sedem ac magistram studiorum Massiliam habuerit, locum Græca comitate & provinciali parsimonia mistum ac bene compositum.

On voit par ce que je viens de raporter, que Marseille étoit devenue une Ecole célébre de politesse, de sagesse, de vertu; & en même tems de tous les arts & de toutes les sciences. On y professoit publiquement l'éloquence, la philosophie, la médecine, les mathématiques, la jurisprudence, la théologie fabuleuse, & toute sorte de litérature. C'est du sein de cette ville qu'est sorti le plus ancien des savans de l'Occident, je veux dire Pythéas, très habile Géographe & Astronome, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, ou même d'Alexandre le Grand.

Voss. in Histor. Græc.

Elle continua toujours de cultiver les arts & les sciences avec la même ardeur & le même succès. Strabon raporte que de son tems (il vivoit sous Auguste) la jeune Noblesse de Rome alloit se former à Marseille, à qui il donnoit la préférence même sur la ville d'Athénes, c'est beaucoup

dire ; & nous avons déja vû qu'elle étoit encore en possession de ce privilége du tems de Tacite l'historien.

Les Marseillois ne se distinguérent pas moins par la sagesse de leur gouvernement, que par leur habileté & leur goût pour l'étude. Cicéron, dans une de ses harangues, reléve extrêmement la maniére dont ils conduisoient leur République. » On [a] peut » assurer, dit-il, que non seulement » dans la Gréce, mais même parmi » toutes les autres nations, rien n'est » comparable à la sage police établie » à Marseille. Cette ville, si fort éloi- » gnée du pays, des mœurs, & du » langage de tous les autres Grecs ; » placée dans les Gaules au milieu » de peuples barbares qui l'environ- » nent de toutes parts ; est conduite si » prudemment par les conseils de ses » Anciens, qu'il est plus aisé de louer

[a] Cujus ego civitatis disciplinam atque gravitatem, non solùm Græciæ, sed haud scio an cunctis gentibus, anteponendam jure dicam : quæ tam procul à Græcorum omnium regionibus, disciplinis, linguaque divisa, cùm in ultimis terris cincta Gallorum gentibus, barbariæ fluctibus alluatur, sic optimatum consilio gubernatur, ut omnes ejus instituta laudare faciliùs possint, quàm æmulari. *Orat. pro Flacco, n. 63.*

» la ſageſſe de ſon gouvernement, » que de l'imiter.

Strab. pag. 180. Ils avoient poſé pour régle fondamentale de leur politique, dont ils ne ſe départirent jamais, de ſe tenir attachés inviolablement aux Romains ; aux mœurs deſquels leur caractére étoit bien plus conforme qu'à celles des barbares qui les environnoient. D'ailleurs le voiſinage des Liguriens, dont ils étoient également ennemis, devoit contribuer a les unir par l'intérêt commun, cette union les mettant en état de faire une utile diverſion de part & d'autre en deça & en dela des Alpes. Ils rendirent donc aux Romains de grands ſervices dans tous les tems, & ils en reçurent auſſi en pluſieurs occaſions des ſecours conſidérables.

Juſtin. l. 43. cap. 5. Juſtin raporte un fait qui ſeroit bien honorable pour les Marſeillois, s'il étoit bien conſtant. Aiant appris que les Gaulois avoient pris & brulé Rome, ils pleurérent ce deſaſtre de leurs alliés comme s'il étoit arrivé à leur propre ville. Ils ne s'en tinrent pas à de ſtériles larmes. De l'or & de l'argent tant public que particulier qui ſe trouva chez eux, ils formérent la

ſomme

somme à laquelle les Gaulois avoient taxé les vaincus pour leur faire acheter la paix, & l'envoiérent à Rome. Les Romains, infiniment sensibles à une si noble générosité, accordérent à Marseille le privilége d'immunité, & le droit de séance aux spectacles entre les Sénateurs. Ce qui est bien certain, c'est que pendant la guerre contre Annibal Marseille aida les Romains par toutes sortes de bons offices, sans que les mauvais succès qu'ils essuiérent dans les premiéres années de la guerre, & qui leur enlevérent presque tous leurs alliés, fussent capables d'ébranler le moins du monde leur fidélité.

Liv. lib. 21. n. 20. 25. 26. lib. 26. n. 19. lib. 27. n. 36.

Dans la guerre civile entre César & Pompée, cette ville garda une conduite qui marque bien la sagesse de son gouvernement. César, à qui elle avoit fermé ses portes, fit venir dans son camp les quinze Sénateurs qui avoient en main l'autorité, & leur représenta qu'il étoit fâcheux que la guerre commençât par l'attaque de leur ville; qu'ils devoient plutôt se rendre à l'autorité de toute l'Italie, que de se livrer aveuglément aux desirs d'un seul homme; & il ajouta tous

Cæs. de bello Civ. lib. 1.

les motifs les plus capables de le[s] toucher. Après avoir fait leur rapor[t] au Sénat, ils revinrent dans le camp & rendirent cette réponse à César Qu'ils [a] savoient que le peuple Romain étoit divisé en deux partis : qu'i[l] ne leur appartenoit point de décide[r] de quel côté étoit le bon droit : qu[e] les deux Chefs de ces partis étoien[t] également les protecteurs de leur ville : que tous deux en étoient les ami[s] & les bienfaiteurs. Que par cette raison, obligés de leur témoigner à tou[s] deux également leur reconnoissance il étoit de leur devoir de ne poin[t] aider l'un au préjudice de l'autre, & de ne le point recevoir dans leur ville ni dans leur port. Ils souffrire[nt] un long siége, où ils firent paroit[re] tout le courage possible : mais enfi[n] l'extrême nécessité où ils se trouve[-]rent réduits manquant de tout, le[s] obligea de se rendre. Quelque irri[té] que fût César d'une résistance si opiniâtre, il ne put refuser à l'ancien[ne]

Id. lib. 2.

a Intelligere se divisum esse populum in partes duas : neque sui judicii, neque suarum esse virium discernere utra pars justiorem habeat causam : principes verò esse earum partium Cn. Pompeium & C. Cæsarem patron[os] civitatis.... Paribus e[o]rum beneficiis parem quoque voluntatem t[ri]buere debere, & neutr[um] eorum contra alterum [ju]vare, aut urbe aut por[ti]bus recipere.

réputation de la ville de la sauver du pillage, & de conserver ses citoiens.

Je croirois avoir dérobé quelque chose à la gloire de la Nation, & à celle d'une Ville qui tient un des premiers rangs dans le Roiaume, si je n'avois ramassé ici une partie des témoignages avantageux que l'Antiquité lui rend. J'espére que les Lecteurs me pardonneront cette digression, qui d'ailleurs entre dans mon plan, & fait partie de l'histoire grecque.

Les affaires de la Gréce, de la Bithynie, de Pergame, & quelques autres, que j'ai cru devoir traiter de suite & sans interruption, m'ont fait suspendre celles de la Macédoine, de la Syrie, & de l'Egypte. Il est tems d'y revenir. Je commencerai par la Macédoine.

§. III.

Andriscus, qui se disoit fils de Persée, se rend maître de la Macédoine, & s'y fait proclamer Roi. Le Préteur Juventius l'attaque, & est tué dans le combat avec une partie de son armée. Métellus, qui lui succéda, répare cette perte. L'Usurpateur est vaincu, pris, & envoié à Rome. Un second &

un troisième Usurpateurs sont pareillement vaincus.

An. M. 3852. Av. J.C. 152. Epiton. Livii. l. 48-50. Zonar. ex Dione. Patercul. lib. 1. cap. 11. Florus lib. 2. cap. 14.

QUINZE ou seize ans après la défaite & la mort de Persée, un certain Andriscus d'Adramytte, ville de la Troade dans l'Asie Mineure, homme de la plus basse naissance, se donnant pour un fils de Persée, prit le nom de Philippe, & entra en Macédoine, dans l'espérance de s'y faire reconnoitre pour roi par les habitans du pays. Il avoit composé sur sa naissance une fable, qu'il debitoit par tout où il passoit, prétendant qu'il étoit né d'une concubine de Persée, & que ce Prince l'avoit fait élever secrettement à Adramytte, afin qu'en cas de malheur dans la guerre qu'il faisoit contre les Romains, il restât quelque rejetton de la race roiale. Qu'après la mort de Persée, il avoit été nourri & élevé à Adramytte, jusqu'à l'âge de douze ans; & que celui qui passoit pour son pere se voiant prêt de mourir, avoit révélé le secret à sa femme, lui avoit confié un Ecrit signé de la main de Persée qui attestoit tout ce qui vient d'être dit, & qu'elle devoit remettre entre les mains

de lui Philippe lorſqu'il ſeroit en âge de ſe ſentir. Il ajoutoit, que ſon mari l'aiant conjurée de tenir la choſe abſolument cachée juſques-là, elle avoit été très fidéle à garder le ſecret, & lui avoit remis cet Ecrit important dans le tems marqué, en le preſſant de ſortir du pays avant que ce bruit fût parvenu aux oreilles d'Euméne, ennemi déclaré de Perſée, de peur qu'il ne le fît mourir. Il avoit eſpéré qu'on le croiroit ſur ſa parole, & qu'il ſe feroit dans la Macédoine un grand mouvement en ſa faveur. Quand il vit que tout y demeuroit tranquille, il ſe retira en Syrie chez Démétrius Soter, dont la ſœur avoit épouſé Perſée. Ce Prince, qui connut bien tout d'un coup la fourbe, le fit arrêter, & l'envoia à Rome.

Comme il ne produiſoit aucune preuve de ſa prétendue nobleſſe, & qu'il n'avoit rien dans l'extérieur ni dans les maniéres qui reſſentît le Prince, on n'en fit pas grand cas à Rome, & il y fut traité avec beaucoup de mépris, ſans qu'on ſe mît en peine de le garder exactement, & de le tenir reſſerré de fort près. Il profita de la négligence de ſes gardes, An.M.3855. Av.J.C.149.

& s'échapa de Rome. Aiant trouvé le moien de lever une assez grosse armée chez les Thraces, qui entrérent dans ses vûes pour se délivrer ensuite par son moien du joug des Romains, il se rendit maître de la Macédoine soit de gré, soit de force, & prit les marques de la dignité roiale. Non content de cette premiére conquête qui lui avoit peu couté, il attaqua la Thessalie, & en soumit une partie à ses loix.

La chose, pour lors, commença à paroitre plus sérieuse aux Romains. Ils nommérent Scipion Nasica pour aller appaiser ce tumulte dans sa naissance, le jugeant très-propre pour cette commission. En effet il avoit l'art de manier les esprits, & de les amener à son point par la persuasion; & si l'on se trouvoit obligé de décider cette affaire par les armes, il étoit très capable de former un projet avec sagesse, & de l'exécuter avec courage. Dès qu'il fut arrivé en Gréce, & qu'il eut été exactement instruit de l'état des affaires dans la Macédoine & dans la Thessalie, il en donna avis au Sénat, & sans perdre de tems, il parcourut les villes des alliés afin de

ever promtement des troupes pour la défense de la Thessalie. Les Achéens, qui étoient encore pour lors les plus puissans de la Gréce, furent ceux qui qui en fournirent le plus grand nombre, oubliant leurs mécontentemens passés. Il enleva bientôt au faux Philippe toutes les villes qu'il avoit prises dans la Thessalie, en chassa ses garnisons, & le repoussa lui-même dans la Macédoine.

Cependant à Rome on vit bien, sur les lettres de Scipion, que la Macédoine avoit besoin d'un promt secours. Le Préteur P. Juventius Thalna eut ordre d'y passer au plutôt avec une armée. Il s'y rendit sans perdre de tems. Mais ne regardant Andriscus que comme un roi de théatre, il ne crut pas devoir prendre de grandes précautions contre lui, & il s'engagea témérairement dans un combat, où il perdit la vie avec une partie de son armée : le reste ne se sauva qu'à la faveur de la nuit. Le Vainqueur, enorgueilli par cet heureux succès, & croiant son autorité suffisamment établie, s'abandonna à tous ses mauvais panchans sans mesure & sans retenue, comme si c'étoit être AN. M. 3856. AV. J.C. 148.

véritablement roi de ne reconnoitre d'autre loi ni d'autre régle que sa passion. Il étoit avare, fier, cruel. On ne voioit par tout que violences, que confiscations de biens, que meurtres. Profitant de la terreur que la défaite des Romains avoit jettée dans les esprits, il recouvra bientôt tout ce qu'il avoit perdu en Thessalie. Une ambassade que les Carthaginois qui étoient actuellement en guerre contre les Romains, lui envoiérent avec promesse d'un promt secours, lui enfla extrêmement le courage.

Q. Cécilius Métellus, nommé récemment Préteur, avoit pris la place de Juventius. Andriscus avoit résolu d'aller à sa rencontre : mais il ne crut pas devoir s'éloigner beaucoup de la mer, & il s'arrêta à Pydna, où il fortifia son camp. Le Préteur Romain l'y suivit bientôt. Les deux armées étoient en présence. Il se donnoit tous les jours des escarmouches. Andriscus remporta un avantage assez considérable dans un petit combat de cavalerie. Le succès aveugle ordinairement ceux qui ont peu d'expérience, & leur devient funeste. Andriscus se croiant supérieur aux Romains,

fit un gros détachement pour défendre ses conquêtes en Thessalie. Ce fut une faute grossiére, & Métellus qui étoit attentif à tout, ne manqua pas d'en profiter. L'armée restée en Macédoine fut battue, & Andriscus obligé de prendre la fuite. Il s'étoit retiré chez les Thraces, d'où il revint bientôt avec une nouvelle armée. Il eut la témérité de hazarder une seconde bataille, qui fut encore moins heureuse pour lui que la premiére. Il y eut dans ces deux combats plus de vingt cinq mille hommes de tués. Il ne manquoit à la gloire du Romain que de se saisir d'Andriscus, qui s'étoit réfugié chez un petit roi de Thrace, à la bonne foi duquel il s'étoit abandonné. Mais les Thraces ne se piquoient pas trop de bonne foi, & la faisoient céder à leurs intérêts. Celui-ci remit son hôte & son suppliant entre les mains de Métellus, pour ne point s'attirer la colére & les armes des Romains : il fut envoïé à Rome.

Un autre avanturier, qui se disoit aussi fils de Persée, & qui se faisoit nommer Alexandre, eut le même sort que le premier, si ce n'est que Métellus ne put l'arrêter : il s'étoit reti-

ré dans la Dardanie, où il se tint caché.

Ce fut pour lors que la Macédoine fut entiérement soumise aux Romains, & réduite en province.

Un troisiéme usurpateur, quelques années après, parut encore sur les rangs, & se donna pour fils de Persée sous le nom de Philippe. Sa prétendue roiauté fut de peu de durée. Il fut vaincu & tué en Macédoine par Trémellius, surnommé depuis Scropha.

§. IV.

Troubles dans l'Achaïe : elle déclare la guerre aux Lacédémoniens. Métellus envoie des Députés à Corinthe, pour appaiser les troubles : ils sont maltraités. Thébes & Chalcis se joignent aux Achéens. Métellus, après les avoir exhortés inutilement à la paix, leur livre un combat, & les défait. Le Consul Mummius lui succéde, & après le gain d'une bataille, prend Corinthe, y met le feu, & la détruit de fond en comble. La Gréce est réduite en province Romaine. Diverses actions, & mort de Polybe. Triomphes de Métellus & de Mummius.

METELLUS, après avoir pacifié la Macédoine, y demeura encore quelque tems. Il s'étoit élevé dans la Ligue des Achéens de violens troubles, excités par la témérité & l'avarice de ceux qui y occupoient les premiéres places. Ce n'étoient plus la raison, la prudence, l'équité qui formoient les résolutions des assemblées, mais l'intérêt & la passion des Magistrats, & le caprice aveugle d'une multitude intraitable. La Ligue Achéenne & Sparte avoient envoié des Ambassadeurs à Rome sur une affaire qui les partageoit. Damocrite cependant (c'étoit le premier Magistrat des Achéens) avoit fait déclarer la guerre à Sparte. Métellus le fit prier de surseoir les hostilités, & d'attendre l'arrivée des Commissaires que Rome avoit nommés pour terminer leurs querelles. Il n'en fit rien, non plus que Diæus qui lui avoit succédé. L'un & l'autre entrérent à main armée dans la Laconie, & la ravagérent.

An. M. 3857. Av. J.C. 147. *Pausan. in Achaic. pag. 421-428. Polyb. Legat. 143. 144. Id. in Excerpt. de virt. & vit. pag. 181-189. Justin. lib. 34. cap. 1. Flor. lib. 2. cap. 16.*

Les Commissaires étant arrivés, l'assemblée fut convoquée à Corinthe. (Oreste étoit à la tête de la Commission.) Le Sénat leur avoit donné ordre d'affoiblir le corps de la Ligue,

& pour cela d'en séparer le plus de villes qu'ils pourroient. Oreste notifia à l'assemblée le Décret du Sénat, qui tiroit de la Ligue Sparte, Corinthe, Argos, Héraclée près du mont Oeta, & Orchoméne d'Arcadie, sous prétexte que ces villes n'avoient point fait d'abord partie du corps des Achéens. Quand les Députés, sortis de l'assemblée, eurent rendu compte de ce Décret à la multitude, elle entra en fureur, se jetta sur tous les Lacédémoniens qui se rencontrérent à Corinthe, arracha de la maison des Commissaires ceux qui s'y étoient réfugiés, & les auroit eux-mêmes maltraités, s'ils ne s'étoient dérobés à sa violence par la fuite.

Oreste & ses Collégues, de retour à Rome, exposérent ce qui leur étoit arrivé. Le Sénat en fut très indigné, & députa sur le champ Julius dans l'Achaïe avec quelques autres Commissaires : mais il les chargea de se plaindre modérément, & d'exhorter simplement les Achéens à ne pas préter l'oreille à de mauvais conseils, de peur que par imprudence ils n'encourussent la disgrace des Romains, malheur qu'ils pouvoient éviter en pu-

nissant eux-mémes ceux qui les y avoient exposés. Carthage n'étoit pas encore prise, & l'on avoit intérêt de ménager des alliés aussi puissans que les Achéens. Les Commissaires trouvérent en chemin un Député que les séditieux envoioient à Rome : ils le ramenérent avec eux à Egium, où la Diéte de la nation avoit été convoquée. Ils y parlérent avec beaucoup de modération & de douceur. Dans leur discours ils n'insérérent pas un mot du mauvais traitement fait aux Commissaires, ou ils l'excusérent mieux que les Achéens eux-mêmes n'auroient fait. Ils ne firent point mention non plus des villes qu'on vouloit soustraire à la Ligue. Ils se bornérent a exhorter le Conseil à ne pas aggraver leur premiére faute, à ne pas irriter davantage les Romains, & à laisser Lacédémone en paix. Des remontrances si modérées furent extrêmement agréables à tout ce qu'il y avoit de gens sensés. Mais Diæus, Critolaüs, & ceux de leur faction, tous choisis dans chaque ville entre ce qu'il y avoit de gens les plus scélérats, les plus impies, & les plus pernicieux, souffloient dans les es-

prits le feu de la discorde, faisant entendre que la douceur des Romains ne venoit que du mauvais état de leurs affaires en Afrique où ils avoient eu du dessous en plusieurs rencontres, & de la crainte qu'ils avoient que la Ligue Achéenne ne se déclarât contre eux.

Cependant on prit avec les Commissaires des maniéres assez polies. On leur dit qu'on envoieroit Théaridas à Rome, qu'ils n'avoient qu'à se rendre à Tégée, qu'à traiter là avec les Lacédémoniens, & les disposer à la paix. Ils s'y rendirent en effet, & amenérent ceux de Lacédémone à s'accommoder avec les Achéens, & à suspendre toute hostilité, jusqu'à ce que de nouveaux Commissaires vinssent de Rome pour pacifier tous leurs différens. Mais la cabale de Critolaüs fit en sorte que personne, excepté ce Magistrat, ne se rendît au Congrès. Pour lui, il y arriva lorsqu'on ne l'attendoit presque plus. On conféra avec les Lacédémoniens, mais Critolaüs ne voulut se relâcher sur rien. Il dit qu'il ne lui étoit pas permis de rien décider sans l'aveu de la nation, & qu'il raporteroit l'affaire

Ville située sur les bords de l'Eurotas.

lans la Diéte générale, qui ne pour-
oit être convoquée que dans six
nois. Cette mauvaise ruse, ou plutôt
ette mauvaise foi choqua vivement
Julius. Après avoir congédié les La-
:édémoniens, il partit pour Rome,
où il dépeignit Critolaüs comme un
homme extravagant & furieux.

Les Commissaires ne furent pas
plutôt sortis du Péloponnése, que
Critolaüs courut de ville en ville pen-
dant tout l'hiver, & convoqua des
assemblées sous prétexte de faire con-
noitre ce qui avoit été dit aux Lacé-
démoniens dans les conférences te-
nues à Tégée, mais dans le fond pour
nvectiver contre les Romains, & pour
donner un tour odieux à tout ce qu'ils
disoient, afin d'inspirer contr'eux la
haine & l'aversion dont il étoit ani-
mé lui-même : & il n'y réussit que
trop. Il défendit de plus aux Juges
de poursuivre aucun Achéen & de
l'emprisonner pour dettes jusqu'à la
conclusion de l'affaire commencée
entre la Diéte & Lacédémone. Par
là il persuada tout ce qu'il voulut,
& disposa la multitude à recevoir tous
les ordres qu'il voudroit lui donner.
Incapable de faire des réflexions sur

l'avenir, elle se laissa prendre aux amorces du premier avantage qu'il lui proposa.

Métellus aiant appris en Macédoine les troubles dont le Péloponnése étoit agité, y députa quatre Romains d'une naissance distinguée, qui arrivérent à Corinthe dans le tems que le Conseil y étoit assemblé. Ils y parlérent avec beaucoup de modération, exhortant les Achéens à ne pas s'attirer par une légéreté imprudente & téméraire la colére des Romains. Ils furent moqués, & chassés ignominieusement de l'assemblée. Il s'assembla une troupe innombrable d'ouvriers & d'artisans autour d'eux pour les insulter. Toutes les villes d'Achaïe étoient alors comme en délire : mais Corinthe l'emportoit sur toutes les autres, & étoit livrée à une espéce de fureur. On leur avoit persuadé que Rome vouloit les asservir toutes, & détruire absolument la Ligue Achéenne.

Critolaüs voiant avec complaisance que tout réussissoit à son gré, harangue la multitude, l'irrite contre ceux des Magistrats qui n'entroient pas dans ses vûes, s'emporte contr

les Ambassadeurs mêmes, souleve les esprits contre Rome, & fait entendre que ce n'est point sans avoir pris de bonnes mesures qu'il avoit entrepris de faire tête aux Romains; qu'il avoit des Rois dans son parti, & que des Républiques aussi étoient prêtes de s'y joindre. Par ces discours séditieux il vint à bout de faire déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & par contrecoup aux Romains. Alors les Ambassadeurs se séparérent. Un d'eux se rendit à Lacédémone pour observer de là les demarches de l'ennemi. Un autre partit pour Naupacte; & deux restérent à Athénes, jusqu'à ce que Métellus y fût arrivé.

Le Magistrat des Béotiens, il s'appelloit Pythéas, aussi téméraire & aussi violent que Critolaüs, entra dans ses vûes, & engagea les Béotiens à joindre leurs armes à celles des Achéens: ils étoient mécontens d'un jugement que Rome avoit rendu contr'eux. La ville de Chalcis se laissa aussi entraîner dans leur parti. Les Achéens, avec de si foibles secours, se crurent en état de soutenir tout le poids de la puissance Romaine, tant leur fureur les aveugloit.

An. M. 3858.
Av. J.C. 146.

Les Romains avoient choisi pour l'un des Consuls Mummius, & l'avoient chargé de la guerre d'Achaïe. Métellus, pour lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre, envoia de nouveaux Ambassadeurs aux Achéens, & leur fit promettre que le peuple Romain oublieroit tout le passé, & leur pardonneroit leurs fautes, s'ils rentroient dans leur devoir, & s'ils consentoient que certaines villes, qu'on avoit désignées auparavant, fussent démembrées de la Ligue. Cette proposition fut rejettée avec hauteur. Alors Métellus fit avancer ses troupes contre les rebelles. Il les atteignit près de Scarphée ville de la Locride, & remporta sur eux une victoire considérable, où il fit plus de mille prisonniers. Critolaüs disparut dans la bataille, sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu. On croit qu'en fuiant il tomba dans des marais, où il fut noié. Diæus prit le commandement à sa place, accorda la liberté aux esclaves, & arma tout ce qui se trouva d'hommes, chez les Achéens & les Arcadiens, capables de porter les armes. Ce corps de troupes montoit à quatorze mille fantassins, &

ix cens chevaux. Il ordonna encore ı chaque ville d'autres levées. Les vil-es épuisées étoient dans la derniére léſolation. Pluſieurs particuliers, ré-luits au deſeſpoir, ſe donnoient la nort : d'autres abandonnoient une ›atrie malheureuſe, où ils voioient ›our eux une perte aſſurée. Malgré 'extrémité de ces maux, ils ne ſon-;eoient point à prendre l'unique parti]ui pouvoit les en délivrer. Ils dé-eſtoient la témérité de leurs Chefs, ꝺ cependant la ſuivoient.

Métellus, après le combat dont il . été parlé, rencontra mille Arca-liens dans la Béotie près de Chero-ıée, qui cherchoient à retourner dans eur pays : ils furent tous paſſés au fil le l'épée. De là il marcha avec ſon ɪrmée victorieuſe vers Thébes, qu'il rouva preſque entiérement déſerte. Touché du triſte état de cette ville, l défendit qu'on touchât aux temples ›u aux maiſons, & qu'on tuât ou]u'on fit priſonniers aucuns des ha-›itans qu'on trouveroit dans la ville ›u dans la campagne. Il excepta de e nombre Pythéas, l'auteur de tous eurs maux, qui lui fut amené, & mis mort. De Thébes, après avoir pris

Mégare, dont la garnison s'étoit retirée à son approche, il fit marcher ses troupes vers Corinthe, où Diæus s'étoit enfermé. Il y envoia trois des principaux de la Ligue qui s'étoient refugiés vers lui, pour exhorter les Achéens à revenir à eux, & à accepter les conditions de paix qu'on leur offroit. Métellus souhaitoit passionnément de terminer l'affaire avant l'arrivée de Mummius. Les habitans de leur côté desiroient avec ardeur de voir finir leurs maux : mais ils n'étoient pas les maîtres, & la faction de Diæus disposoit de tout. Les Députés furent jettés en prison, & auroient été mis à mort, si Diæus n'eût vû la multitude extrêmement irritée du supplice qu'il avoit fait souffrir à Sosicrate, qui parloit de se rendre aux Romains. Ainsi les prisonniers furent renvoiés.

Les choses étoient en cet état, lorsque Mummius arriva. Il avoit hâté sa marche dans la crainte de trouver tout pacifié à son arrivée, & qu'un autre que lui n'eût la gloire d'avoir terminé cette guerre. Métellus lui laissa le commandement, & retourna en Macédoine. Quand Mummius eut

rassemblé toutes ses troupes, il s'approcha de la ville, & dressa son camp. Un corps de garde avancé se tenant négligemment dans son poste, les assiégés firent une sortie, l'attaquérent vivement, en tuérent plusieurs, & poursuivirent le reste jusques près du camp. Ce petit avantage enfla le courage des Achéens, & par là leur devint funeste. Diæus offrit la bataille au Consul. Celui-ci, pour augmenter sa témérité, retient ses troupes dans le camp, comme si la crainte l'arrêtoit. La joie & l'audace des Achéens s'accrurent à un point qui ne peut s'exprimer. Ils s'avancent fiérement avec toutes leurs troupes, aiant placé leurs femmes & leurs enfans sur des hauteurs voisines pour être témoins du combat, & se faisant suivre d'un grand nombre de chariots destinés à porter le butin qu'on feroit sur les ennemis, tant ils comptoient sur une victoire assurée.

Jamais confiance ne fut plus téméraire, ni plus mal fondée. Les factieux avoient écarté du service & des Conseils tout ce qu'il y avoit de gens capables de commander les troupes & de conduire les affaires, & leur en

avoient ſubſtitué d'autres ſans talen
& ſans habileté, afin d'être plus maî
tres du gouvernement, & de domi
ner ſans réſiſtance. Les Chefs, ſan
connoiſſance de l'art militaire, ſan
courage, ſans expérience, n'avoien
pour tout mérite qu'une fureur aveu
gle & phrénétique. C'étoit déja l
derniére des folies de hazarder ſan
néceſſité une bataille qui devoit dé
cider de leur ſort, au lieu de ſonge
à ſe défendre lontems & bravemen
dans une place auſſi forte qu'étoi
Corinthe, & à obtenir de bonnes con
ditions par une vigoureuſe réſiſtance
Le combat ſe donna près de * Leuco
pétra, & du défilé de l'Iſthme. L
Conſul avoit placé une partie de ſ
cavalerie dans une embuſcade, d'oì
elle ſortit à propos pour attaquer e
flanc celle des Achéens, qui, ſurpriſ
par une attaque imprévûe, plia dan
le moment. L'infanterie fit un pe
plus de réſiſtance : mais comme ell
n'étoit plus ni couverte ni ſoutenu
par la cavalerie, elle fut bientôt rom-
pue, & miſe en fuite. Si Diæus s'é-
toit retiré dans la place, il auroit pu
y tenir encore du tems, & obtenir une
capitulation honorable de Mummius,

* *Ce lieu eſt inconnu.*

qui ne cherchoit qu'à terminer cette guerre. Mais livré au desespoir, il courut à toute bride vers Mégalopolis sa patrie, & étant entré dans sa maison, il y mit le feu, tua sa femme pour l'empécher de tomber entre les mains des ennemis, avala du poison, & mit ainsi lui-même à sa vie une fin digne de tous les crimes qu'il avoit commis.

Après la déroute, les habitans perdirent l'espérance de se défendre. Comme ils se trouvoient sans conseil, sans Chefs, sans courage, sans dessein, personne ne songea à rallier les débris de la défaite pour faire encore quelque résistance, & pour obliger le vainqueur à leur accorder quelque condition supportable. Ainsi tous ceux des Achéens qui s'étoient retirés à Corinthe, & la plupart des citoiens, en sortirent la nuit suivante, & se sauvérent où ils purent. Le Consul étant entré dans la ville, l'abandonna au pillage. On fit main basse sur tout ce qui étoit resté d'hommes : les femmes & les enfans furent vendus : après avoir placé à l'écart les statues, les tableaux, & les meubles les plus précieux, pour les envoier à Rome,

on mit le feu à toutes les maisons, & la ville entiére ne fut plus qu'un incendie général qui dura plusieurs jours. C'est depuis ce tems-là que devint plus fameux que jamais l'airain de Corinthe, qui l'étoit déja auparavant. On prétend que l'or, l'argent, & l'airain, fondus ensemble dans cet incendie, formérent un métal nouveau & précieux. Ensuite on abbattit les murailles, & on les détruisit jusques dans les fondemens. Tout cela s'exécutoit par ordre du Sénat, pour punir l'insolence des Corinthiens, qui avoient violé le droit des gens en maltraitant les Ambassadeurs que Rome leur avoit envoiés.

Ainsi périt Corinthe, la même année que Carthage fut prise & détruite par les Romains, neuf cens cinquante deux ans depuis qu'elle eut été fondée par Alétès fils d'Hippotes, le sixiéme des descendans d'Hercule. Il ne paroit point, ni qu'on songeât à lever de nouvelles troupes pour la défense du pays, ni qu'on convoquât aucune assemblée pour délibérer sur le parti qu'il faloit prendre, ni que personne se mît en devoir de proposer quelque reméde aux maux publics,

ıi enfin qu'on cherchât à appaiser les
Romains par quelques Députés qui
uroient imploré leur clémence. On
liroit, à voir cette inaction, que la
igue Achéenne entiére avoit été en-
evelie sous les ruines de Corinthe,
ant l'affreuse destruction de cette vil-
e avoit jetté l'allarme dans tous les
sprits, & abbattu généralement les
ourages.

On punit aussi les villes qui avoient
ris part à la revolte des Achéens,
n abbattant leurs murailles, & leur
tant les armes. Les dix Commissai-
es, envoiés par le Sénat pour régler
onjointement avec le Consul les af-
ires de la Gréce, abolirent dans
utes les villes le gouvernement po-
laire, & y établirent des Magis-
ats, qui devoient avoir de leur fonds
certain revenu. Du reste ils leur
issérent leurs loix & leur liberté.
n abolit aussi toutes les assemblées
mmunes qui se tenoient chez les
chéens, les Béotiens, les Phocéens,
autres peuples : mais elles furent
tablies peu de tems après. Depuis
tems-là la Gréce fut réduite en
ovince Romaine, sous le nom de
ovince d'Achaïe, parce que lors de la

prise de Corinthe les Achéens étoient le peuple le plus puissant de la Gréce : le peuple Romain y envoioit tous les ans un Préteur pour la gouverner.

Rome, en détruisant ainsi Corinthe, crut devoir donner cet exemple de sévérité, pour jetter la terreur parmi les peuples, que sa trop grande clémence rendoit hardis & téméraires par l'espérance qu'ils avoient d'obtenir du peuple Romain le pardon d leurs fautes. D'ailleurs, [a] la situatio avantageuse de cette ville, où de peuples révoltés auroient pu se can tonner, & en faire une place d'ar mes contre les Romains, les déter mina à la ruiner absolument. Cicé ron, qui n'improuvoit point qu'c eût traité de la sorte Carthage & Nu mance, auroit souhaité qu'on et épargné Corinthe.

On vendit le butin pris dans Co rinthe, & l'on en tira des somme considérables. Parmi les tableaux y en avoit un de la main du Peintre le plus renommé dans la Gréce, q

Strab. l. 8. *pag.* 381. *Plin. lib.* 7. *cap.* 38. & *lib.* 35. *cap.* 4. & 10.

a Majores nostri... Carthaginem & Numantiam funditus sustulerunt. Nollem Corinthum. Sed credo illos secutos opportunitatem loci maximè, ne posset aliquando ad b lum faciendum locus i adhortari. *Cic. de O lib.* 1. *n.* 35.

* *Ce peintre s'appel Aristide. Le tableau,* c

représentoit Bacchus, dont la beauté ne fut point connue des Romains : ils ignoroient alors tout ce qui regarde les beaux arts. Polybe, qui étoit pour lors dans le pays, comme je le dirai bientôt, eut la douleur de voir ce tableau servir de table aux soldats pour jouer aux dés. Il fut ajugé à Attale, dans la vente qu'on fit du butin, pour six cens mille sesterces, c'est-à-dire soixante quinze mille livres. Pline parle d'un autre tableau du même Peintre que le même Attale acheta cent talens, ou cent mille écus. Les richesses de ce Prince étoient immenses, & avoient passé en proverbe : *Attalicis conditionibus*. Ces sommes néanmoins paroissent hors de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, le Consul, surpris qu'on eût fait monter à un si haut prix le tableau dont il s'agit, usa de son autorité, & le retint contre la foi publique, & malgré les plaintes d'Attale, parce qu'il s'imagina qu'il y avoit dans cette piéce quelque vertu cachée qu'il ne connoissoit pas. Ce [a] n'étoit point pour son intérêt

t est parlé ici, étoit si estimé, qu'on disoit communément, Tous les tableaux ne sont rien en comparaison de Bacchus.

a Numquid L. Mum-

particulier qu'il en usoit ainsi, ni dans le dessein de se l'approprier, puis qu'il l'envoia à Rome, pour y servir d'ornement à la ville. Par où, dit Cicéron, il orna & embellit sa maison bien plus réellement, que s'il y avoit placé ce tableau. La prise de la ville la plus riche & la plus opulente qui fût dans la Gréce, ne l'enrichit pas d'un denier. Ce noble desintéressement étoit encore pour lors commun à Rome, & paroissoit moins la vertu des particuliers que celle du siécle même. Profiter du commandement pour s'enrichir, c'étoit non seulement une honte & une infamie, mais une prévarication criminelle. Le tableau dont je parle, fut placé dans le temple de Cérès, où les connoisseurs l'alloient voir par curiosité comme un chef-d'œuvre de l'art, & il y demeura jusqu'à ce qu'il périt dans l'incendie de ce temple.

Mummius étoit un grand homme de

mius copiosior, cùm copiosissimam urbem funditus sustulisset? Italiam ornare, quàm domum suam, maluit. Quanquam, Italiâ ornatâ, domus ipsa mihi videtur ornatior... Laus abstinentiæ, non hominis est solùm, sed etiam temporum... Habere quæstui remp. non modò turpe est, sed sceleratum etiam & nefarium. *Cic. de Offic. Lib. 2. n. 76. 77.*

guerre & un grand homme de bien, mais sans litérature, sans connoissance des arts, sans goût pour les ouvrages de peinture & de sculpture, dont il ne discernoit point le mérite, ne croiant pas qu'il y eût quelque différence entre tableau & tableau, statue & statue, ni que le nom des grands maîtres de l'art y mît le prix. Il le fit bien voir dans l'occasion dont il s'agit. [a] Il avoit chargé des entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux & plusieurs statues des plus excellens maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chef-d'œuvres de ces Artisans rares, qui contribuent presque autant que les grands Capitaines à rendre leur siécle respectable à la postérité. Cependant Mummius, en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux à qui il le confioit, les

a Mummius tam rudis fuit, ut, capta Corintho, cùm maximorum artificum perfectas manibus tabulas ac statuas in Italiam portandas locaret, juberet prædici conducentibus, si eas perdidissent, novas eos reddituros. Non tamen puto dubites, Vinici, quin magis pro republica fuerit, manere adhuc rudem Corinthiorum intellectum, quàm in tantum ea intelligi; & quin hac prudentiâ illa imprudentia decori publico fuerit convenientior. *Vell. Patercul. lib. 1. n. 13.*

menaça très sérieusement, si les statues, les tableaux, & les choses dont il les chargeoit de répondre venoient à se perdre ou à se gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais & dépens.

Ne seroit-il pas à souhaiter, dit un Historien qui nous a conservé ce fait, que cette heureuse ignorance subsistât encore, & une telle grossiéreté ne seroit-elle pas infiniment préférable, par raport au bien public, à cette extrême délicatesse où notre siécle a porté le goût pour ces sortes de raretés? Il parloit dans un tems où ce goût pour les piéces rares étoit aux Magistrats une occasion d'exercer dans les provinces toutes sortes de vols & de brigandages.

J'ai dit que Polybe, en revenant dans le Péloponnése, eut la douleur de voir la destruction & l'incendie de Corinthe, & sa patrie réduite en province de l'Empire Romain. Si quelque chose fut capable de le consoler dans une conjoncture si funeste, ce fut l'occasion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopémen son Maître dans la science de la guerre. J'ai déja marqué qu'un Romain s'étant mis en

Polyb. in Excerpt. pag. 190-192.

tête de faire abbattre les ſtatues qu'on
avoit dreſſées à ce Héros, eut la har-
dieſſe de le pourſuivre criminellement
comme s'il eût été en vie, & de l'ac-
cuſer devant Mummius d'avoir été
l'ennemi des Romains, & d'avoir
toujours traverſé leurs deſſeins autant
qu'il avoit pu. Cette accuſation étoit
outrée, mais elle avoit quelque cou-
leur, & n'étoit pas tout-à-fait ſans
fondement. Polybe prit hautement ſa
défenſe. Il repréſenta Philopémen
comme le plus grand Capitaine que
la Gréce eût porté dans ces derniers
tems, qui pouvoit peutêtre avoir quel-
quefois porté un peu trop loin ſon
zéle pour la liberté de ſa patrie; mais
qui, en pluſieurs occaſions, avoit ren-
du des ſervices conſidérables au peu-
ple Romain, comme dans les guerres
contre Antiochus & contre les Eto-
liens. Les Commiſſaires, devant qui
il plaidoit une ſi belle cauſe, touchés
de ſes raiſons, & encore plus de ſa re-
connoiſſance pour ſon Maître, décidé-
rent que l'on ne toucheroit point aux
ſtatues de Philopémen, en quelque
ville qu'elles ſe trouvaſſent. Polybe,
profitant de la bonne volonté de
Mummius, lui demanda encore les

ſtatues d'Aratus & d'Achéus ; & elles lui furent accordées , quoiqu'elles euſſent déja été tranſportées du Péloponnéſe dans l'Acarnanie. Les Achéens furent ſi charmés du zêle que Polybe avoit fait paroitre en cette occaſion pour l'honneur des grands hommes de ſon pays , qu'ils lui érigérent à lui-même une ſtatue de marbre.

Dans le même tems il donna une preuve de ſon deſintéreſſement, qui lui fit autant d'honneur parmi ſes citoiens , que ſa défenſe de la mémoire de Philopémen. Après la deſtruction de Corinthe , on ſongea à punir les auteurs de l'inſulte faite aux Ambaſſadeurs Romains , & l'on mit leurs biens à l'encan. Lorſqu'on en vint à ceux de Diæus qui y avoit eu le plus de part , les dix Commiſſaires ordonnérent au Queſteur , qui les mettoit en vente , de laiſſer prendre à Polybe parmi ces biens tout ce qu'il y trouveroit à ſa bienſéance , ſans rien exiger de lui , & ſans en rien recevoir. Il refuſa cette offre , quelque avantageuſe qu'elle parût , & il auroit cru ſe rendre complice en quelque ſorte des crimes de ce ſcélérat , s'il avoit pris

quelque partie de ſes biens : outre que il regardoit comme honteux de s'enrichir des dépouilles de ſon concitoien. Non ſeulement il ne voulut rien accepter : il exhorta encore ſes amis de ne rien ſouhaiter de ce qui avoit appartenu à Diæus ; & tous ceux qui ſuivirent ſon exemple furent extrêmement loués.

Cette action fit concevoir aux Commiſſaires une ſi grande eſtime pour Polybe, qu'en ſortant de la Gréce ils le priérent de parcourir toutes les villes qui venoient d'être conquiſes, & d'accommoder leurs différens, juſqu'à ce que l'on s'y fût accoutumé au changement qui s'y étoit fait, & aux nouvelles loix qui leur avoient été données. Polybe s'acquita d'une commiſſion ſi honorable avec tant de douceur, de juſtice, & de prudence, que ſoit pour le gouvernement général, ſoit pour les affaires des particuliers, il ne s'élevoit plus dans l'Achaïe aucune conteſtation. En reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait on lui érigea des ſtatues en différens endroits, une entr'autres dont la baſe portoit cette inſcription : *Que la Gréce n'auroit pas fait de fautes, ſi dès le commencement elle*

Polyb. in Excerpt. pag. 190. &c.

eût été docile aux conſeils de Polybe ; mais qu'après ſes fautes, il avoit été ſeul ſon libérateur.

Polybe, après avoir ainſi établi l'ordre & la tranquillité dans ſa patrie, retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le ſuivit à Numance, au ſiége de laquelle il étoit préſent. Lorſque Scipion fut mort, il reprit la route de ſon pays ; & aiant joui là pendant ſix ans de l'eſtime, de la reconnoiſſance, & de l'amitié de ſes chers citoiens, il mourut, à l'âge de quatre-vingts-deux ans, d'une bleſſure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

Lucian. in Macrob. pag. 642.

Métellus, de retour à Rome, fut honoré du triomphe, comme vainqueur de la Macédoine & de l'Achaïe & il prit le ſurnom de Macédonicus. Le faux Roi Andriſcus étoit traîné devant ſon char. Entre les autres dépouilles, il fit paſſer ce qu'on appelloit *la Troupe d'Alexandre le Grand.* Ce Prince, à la bataille du Granique avoit perdu vingt-cinq de ſes amis. Il leur fit faire à chacun, par Lyſippe le plus habile ouvrier en ce genre une ſtatue équeſtre, & y joignit la ſienne. Ces ſtatues avoient été placées à Dium ville de Macédoine. Métel

lus les fit transporter à Rome, & en décora son triomphe.

Mummius obtint aussi l'honneur du triomphe ; & en conséquence de la conquête qu'il avoit faite de l'Achaïe, il prit le surnom d'Achaïcus. Il fit passer dans son triomphe un grand nombre de statues & de tableaux, qui firent depuis l'ornement des édifices publics de Rome & de plusieurs autres villes d'Italie : mais aucune n'entra dans la maison du Triomphateur.

§. V.

Réflexions sur les causes de la grandeur, puis de la décadence & de la ruine de la Gréce.

Aprés avoir vû la ruine totale de la Gréce, qui nous a fourni pendant tant de siécles de si beaux exemples de vertus & des événemens si mémorables, il doit nous être permis de retourner sur nos pas pour en considérer en abrégé & d'un même coup d'œil la naissance, les progrès, la décadence. On peut partager tout le tems de sa durée en quatre âges.

Premier & second âges de la Gréce.

Je ne m'arréterai point à l'ancienne origine des Grecs, ni aux tems fabuleux qui précédent la guerre de Troie, & qui composent le premier âge & pour ainsi dire l'enfance de la Gréce.

Le second âge, qui s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au régne de Darius I. chez les Perses, fut comme son adolescence & sa jeunesse, où elle se forma, se fortifia, se prépara aux grandes choses qu'elle devoit faire dans la suite, & jetta les fondemens de cette puissance & de cette gloire qui depuis portérent si haut sa réputation.

Histoire universelle.

Les Grecs, comme l'observe M. Bossuet, naturellement pleins d'esprit, avoient été cultivés par des Rois & des Colonies venues d'Egypte, qui s'étant établies en divers endroits du pays, répandirent par tout cette excellente police des Egyptiens. C'est de là qu'ils apprirent les exercices du corps, la lute, la course à pié, la course à cheval & sur des chariots, & les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection, par les glorieuses

couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à ſe rendre dociles, & à ſe laiſſer former par les loix pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne ſongent qu'a leurs affaires, & ne ſentent les maux de l'Etat qu'autant qu'ils en ſouffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en eſt troublé. Les Grecs étoient inſtruits à ſe regarder & à regarder leur famille comme partie d'un plus grand corps, qui étoit le corps de l'Etat. Les peres nourriſſoient leurs enfans dans cet eſprit; & les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mere commune, à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens.

Les Grecs, ainſi policés peu à peu, ſe crurent capables de ſe gouverner eux-mêmes, & la plupart des villes ſe formérent en Républiques, ſous différentes formes de gouvernemens, qui toutes avoient pour ame la liberté, mais une liberté ſage, raiſonnable, & ſoumiſe à la loi. L'avantage de ce gouvernement étoit que les citoiens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils ſe conduiſoient en commun, & qu'ils pouvoient tous parvenir aux honneurs.

D'ailleurs l'état de ſimples particuliers où rentroient ceux qui ſortoient de charge, les empéchoit d'abuſer d'une autorité dont ils pouvoient bientôt être dépouillés, au lieu que ſouvent elle devient fiére, injuſte, & violente, quand elle n'eſt arrétée par aucun frein, & qu'elle doit avoir une longue ou continuelle durée.

L'amour du travail écartoit les vices & les paſſions, qui cauſent ordinairement la ruine des Etats. Ils menoient une vie laborieuſe & occupée, faiſant cas de la culture des terres & des arts, & n'excluant pas des premiéres dignités de l'Etat un laboureur ni un artiſan; conſervant entre tous les citoiens & tous les membres de l'Etat une grande égalité, ſans faſte, ſans luxe, ſans oſtentation. Celui qui avoit eu une année le commandement de l'armée, ou exercé la ſouveraine magiſtrature, combattoit l'année ſuivante dans le rang de ſimple officier, & ne rougiſſoit point des fonctions les plus communes ſoit dans l'armée de terre, ſoit ſur la flote.

Le caractére dominant de toutes les villes de la Gréce, étoit une eſtime particuliére de la pauvreté, d'une fortune médiocre; de la ſimplicité dans

les bâtimens, dans les meubles, dans les vétemens, dans les équipages, dans les domeſtiques, dans la table. On eſt étonné de voir les petites rétributions dont ils ſe contentoient pour leurs peines dans les fonctions publiques, & pour les ſervices rendus à l'Etat.

Que ne devoit-on point attendre de peuples formés de la ſorte, élevés & nourris dans ces principes, imbus dès la plus tendre enfance de maximes ſi propres à élever l'ame, & à lui inſpirer de grands & de nobles ſentimens? L'effet ſurpaſſa toute l'idée & toute l'eſpérance qu'on auroit pu en concevoir.

Troiſiéme âge de la Gréce.

CE SONT ici les beaux jours de la Gréce, qui ont fait & qui feront l'admiration de tous les ſiécles. Le mérite & la vertu des Grecs, renfermés dans l'enceinte obſcure de leurs villes, n'avoient encore paru que foiblement juſqu'ici, & avoient jetté peu d'éclat. Pour les faire éclore pleinement, & les mettre dans tout leur jour, il faloit quelque grande & importante occaſion, où la Gréce, attaquée par un ennemi formidable, &

exposée aux plus extrêmes dangers ; fût contrainte en quelque sorte de sortir d'elle-même, & de se montrer au dehors telle qu'elle étoit. C'est ce que fit l'invasion des Perses dans la Gréce, d'abord sous Darius, puis sous Xerxès. L'Asie entiére, armée de toutes les forces de l'Orient, se déborde tout d'un coup comme un torrent impétueux, & vient fondre avec des troupes innombrables tant de terre que de mer contre un petit coin de la Gréce, qui paroit devoir au premier choc être absorbé entiérement & abymé. Cependant deux foibles villes, Sparte & Athénes, non seulement résistent à ces armées formidables, mais les attaquent, les défont, les poursuivent, & en exterminent la plus grande partie. Qu'on repasse dans sa mémoire, car mon dessein n'est ici que d'en rappeller le souvenir, les prodiges de valeur & de fermeté qui éclatérent alors, & qui continuérent encore lontems dans la suite. A quoi les Grecs furent-ils redevables de succès si étonnans, & si fort au dessus de toute vraisemblance, sinon aux principes dont j'ai parlé, gravés profondément dans leur esprit par l'éduca-

tion, par les exemples, par la pratique; & devenus en eux par une longue habitude comme une seconde nature?

Ces principes, on ne peut trop le répéter, étoient, l'estime de la pauvreté, le mépris des richesses, l'oubli de ses propres intérêts, l'attachement au bien public, le desir de la gloire, l'amour de la patrie, mais sur tout un zêle pour la liberté que nul péril n'étoit capable d'intimider, & une haine irréconciliable contre quiconque songeoit à y donner la moindre atteinte, qui réunissoit tous les esprits, & faisoit cesser dans le moment toute dissension & toute discorde.

Il y avoit de la différence entre les Républiques pour l'autorité & la puissance, mais il n'y en avoit point pour la liberté: de ce côté l'égalité étoit parfaite. Les Etats de l'ancienne Gréce étoient exemts de cette ambition qui cause tant de guerres dans les monarchies, & ne songeoient point à s'agrandir aux dépens les uns des autres, ni à faire des conquêtes. Ils se bornoient à cultiver leur terrain, à le faire valoir, à le défendre; mais ne cherchoient point à rien usurper sur leurs

voisins. Les plus foibles villes, paisibles dans la possession de leur domaine, ne craignoient point l'invasion de celles qui étoient plus puissantes. C'est ce qui donna lieu à cette multitude de Villes, de Républiques, d'Etats de la Gréce, qui ont subsisté jusqu'aux derniers tems dans une parfaite indépendance, conservant leur gouvernement particulier, leurs loix propres, leurs coutumes & leurs usages héréditaires.

Quand on examine avec quelque soin la conduite de ces peuples soit au dedans soit au dehors, leurs assemblées, leurs délibérations, leurs motifs dans les résolutions qu'ils prennent, on ne se lasse point d'admirer la sagesse de leur gouvernement, & l'on est tenté de se demander à soi-même d'où a pu donc venir à ces bourgeois de Sparte & d'Athénes cette grandeur d'ame; cette noblesse de sentimens; cette prudence consommée dans la politique; cette connoissance profonde & universelle de la science militaire, soit pour l'invention & la construction des machines, soit pour l'attaque & la défense des places, soit pour ranger une armée en bataille &

en régler tous les mouvemens ; enfin cette ſouveraine habileté dans la marine, qui rendit toujours leurs flotes victorieuſes, qui leur procura ſi glorieuſement l'empire de la mer, & qui obligea les Perſes à y renoncer pour toujours par un traité ſolennel.

On voit ici une différence remarquable entre les Grecs & les Romains. Ceux-ci, immédiatement après leurs conquêtes, ſe laiſſérent corrompre par le faſte & le luxe. Après qu'Antiochus eut ſubi le joug des Romains, l'Aſie domtée par leurs armes victorieuſes, domta à ſon tour les vainqueurs par ſes richeſſes & ſes délices, & ce changement de mœurs fut très promt & très rapide, ſur tout depuis que Carthage, la fiére rivale de Rome, eut été renverſée. Il n'en fut pas ainſi des Grecs. Rien n'étoit plus brillant que les victoires qu'ils remportérent ſur les Perſes, rien de plus flateur que la gloire qu'ils s'acquirent par leurs grandes & illuſtres actions. Après cette époque ſi glorieuſe, on voit encore perſévérer lontems chez les Grecs le même amour de la ſimplicité, de la frugalité, de la pauvreté ; le même éloignement du faſte & des dé-

lices ; le même zêle & la même ardeu
pour défendre sa liberté, & pour con
server les mœurs anciennes. On sai
combien les îles & les provinces d
l'Asie Mineure, dont les Grecs triom
phérent tant de fois, étoient livrée
à la mollesse & au luxe : néanmoins il
ne se laissérent jamais infecter pa
cette douce contagion, & ils se défen
dirent constamment des vices des peu
ples vaincus. Il est vrai qu'ils n'en fai
soient pas la conquête : mais le com
merce seul & l'exemple pouvoient
leur devenir fort dangereux.

L'introduction de l'or & de l'ar
gent dans Sparte, d'où jusques-là il
avoient été bannis sévérement, n'ar
riva que près de cent ans après la ba
taille de Salamine ; & l'antique sim
plicité des mœurs s'y conserva enco
re très lontems depuis, malgré ce
violement des loix de Lycurgue. I
en faut dire autant du reste de la Gré
ce, qui ne s'affoiblit & ne dégénéra
que lentement & par degrés. C'est ce
qui nous reste à voir.

Quatriéme âge de la Gréce.

LA PRINCIPALE cause de l'affoi-
blissement & de la décadence des

recs, fut la desunion qui se mit en-
'eu... La Perse, qui les avoit recon-
a invincibles du côté des armes tant
'ils demeuroient unis, mit toute son
tention & toute sa politique à jetter
ıımi eux des semences de discorde.
'est à quoi depuis elle emploia son
& son argent, qui lui réussirent bien
ieux que n'avoient fait auparavant
ser & les armes. Les Grecs attaqués
rdement de la sorte par les présens
'on faisoit couler de tems en tems
ıns les mains de ceux qui avoient le
lus de part au gouvernement, se di-
isérent par des jalousies intestines, &
urnérent contr'eux-mêmes leurs ar-
ıes victorieuses, qui les avoient ren-
u supérieurs à leurs ennemis.

Cet affoiblissement donna lieu à
hilippe & à Alexandre de les asser-
ir. Ces Princes, pour les accoutumer
oucement à la servitude, prirent le
rétexte de les venger de leurs anciens
nnemis. Les Grecs donnérent aveu-
lément dans ce piége grossier, qui
orta le coup mortel à leur liberté.
eurs vengeurs leur devinrent plus
ınestes que leurs propres ennemis.
e joug, imposé par les mains qui
voient vaincu l'univers, demeura

toujours sur leurs têtes : il ne fut plus libre à ces petits Etats de le secouer. De tems en tems la Gréce, animée par le souvenir de son ancienne gloire, se réveilloit de son assoupissement, & faisoit quelques tentatives pour se rétablir dans son ancien état : mais c'étoient des efforts mal concertés & mal soutenus d'une liberté mourante, qui n'aboutissoient qu'à la rendre encore plus esclave, parce que les protecteurs qu'elle appelloit à son secours s'en rendoient aussitôt les maîtres. Ainsi elle ne faisoit que changer de chaines, & que les appesantir.

Les Romains la soumirent enfin totalement, mais ce fut par degrés, & avec beaucoup d'artifice. Comme ils poussoient toujours leurs conquêtes de province en province, ils sentirent qu'ils trouveroient une barriére à leurs projets ambitieux dans la Macédoine, redoutable par son voisinage, par sa situation avantageuse, par sa réputation dans les armes, & très puissante par elle-même & par ses alliés. Les Romains se tournérent adroitement du côté des petits Etats de la Gréce, de qui ils avoient moins à craindre, & cherchérent à les gagner par l'attrait

l'appas de la liberté, qui étoit leur
assion dominante, & dont ils ſurent
éveiller en eux les anciennes idées.
près s'être habilement ſervis des
Grecs pour abbattre & détruire la puiſ-
ance Macédonienne, ils ſoumirent
ous ces peuples les uns après les au-
tres ſous differens prétextes. Ainſi la
Gréce fut enfin abſorbée dans l'Empi-
e Romain, & en devint une provin-
e ſous le nom d'Achaïe.

Elle ne perdit point avec ſa puiſſan-
e ce vif amour de la liberté qui fai-
oit proprement ſon caractére. Les *Strab. lib. 9.*
omains, en la réduiſant en province,
onſervérent à ſes peuples preſque
ous leurs priviléges; & Sylla, qui les *Plut. in Sylla.*
unit ſi cruellement ſoixante ans après
our avoir favoriſé les armes de Mi-
ridate, ne toucha point à la liberté
e ceux qui échapérent à ſa vengean-
e. Les guerres civiles de l'Italie étant
urvenues, on vit les Athéniens em-
raſſer avec chaleur le parti de Pom-
ée, qui combattoit pour la Républi-
ue. Jules Céſar ne s'en vengea qu'en *Dio. lib. 42. pag. 191. & lib. 47. pag. 339.*
éclarant qu'il leur pardonnoit à la
onſidération de leurs ancêtres. Mais,
près le meurtre de Jules Céſar, leur
enchant pour la liberté leur fit ou-

blier sa clémence. Ils élevérent des statues à Brutus & à Cassius près de celles d'Harmodius & d'Aristogiton anciens libérateurs d'Athénes, & ne les abbattirent qu'à la sollicitation d'Antoine, devenu leur ami, leur bienfaiteur, leur magistrat.

Après qu'elle eut été dépouillée de son ancien pouvoir, il lui resta une autre Souveraineté, que les Romains ne purent lui enlever, & à laquelle eux-mêmes furent obligés de se soumettre, & de rendre hommage. Athénes demeura toujours la métropole des sciences l'école des beaux arts, le centre & la régle du bon goût pour toutes les productions de l'esprit. Plusieurs villes comme Byzance, Césarée, Alexandrie, Ephése, Rhodes, partagérent avec elle cette gloire, & ouvrirent à son exemple des Ecoles qui devinrent très fameuses. Rome, toute fiére qu'elle étoit, reconnut ce glorieux empire. Elle envoioit ses plus illustres citoiens se perfectionner & s'enrichir en Gréce. On y apprenoit toutes les parties d'une bonne philosophie, la connoissance des mathématiques, la science des choses naturelles, les régles des mœurs & des devoirs, l'art de raisonne

ıer juste & conséquemment. On y
ɔuisoit toutes les richesses de l'élo-
quence, & l'on apprenoit à traiter les
ılus grands sujets avec méthode, avec
ustesse, avec force, avec agrément,
ıvec clarté.

Un Cicéron, déja l'admiration du
ɔarreau, jugea qu'il lui manquoit quel-
que chose, & ne rougit point de de-
venir le disciple des grands Maîtres
que la Gréce avoit dans son sein.
Pompée, au milieu de ses glorieuses
onquêtes, ne crut pas se deshonorer,
n passant par Rhodes, d'aller enten-
dre les leçons des célébres Philosophes
ui y enseignoient avec beaucoup de
éputation, & de se rendre en quel-
ue sorte leur disciple.

Rien ne fait mieux voir le respect
ue l'on conservoit pour l'ancienne ré-
utation de la Gréce qu'une lettre de
line le Jeune. Voici ce qu'il écrit à *
laxime, nommé par Trajan au gou-
ernement de cette province. » Met-
tez-vous devant les yeux, mon cher
Maxime, que vous allez dans l'A-
chaïe la véritable Gréce, la Gréce
toute pure, d'où sont sorties les let-
tres & la politesse, où l'agriculture
même a été inventée suivant l'opi-

* Lib. 8. Epist. 24.

» nion commune. Souvenez-vous qu
» vous êtes envoié pour gouverner de
» villes, des hommes libres, s'il y e
» eut jamais ; & qui, par leurs vertus
» leurs actions, leurs alliances, leur
» traités, leur religion, ont sû se con
» server la liberté qu'ils ont reçue d
» la nature. Révérez les dieux leur
» fondateurs : respectez leurs héros
» l'ancienne gloire de la nation, & l
» vieillesse sacrée des villes, la dign
» té, les grands exploits, & jusqu'au
» fables & à la vanité de ce peupl
» Souvenez-vous que c'est dans c
» sources que nous avons puisé not
» Droit ; que nous ne lui avons pa
» imposé nos loix après l'avoir vainc
» mais qu'il nous a donné les sienn
» quand nous l'en avons prié, & ava
» que de sentir le pouvoir de nos a
» mes. En un mot, c'est à Athénes q
» vous allez, c'est à Lacédémone q
» vous devez commander. Il y aur
» de l'inhumanité & de la barbarie
» les dépouiller de cette ombre & c
» ce simulacre qui leur reste de le
» ancienne liberté.

Pendant que l'Empire Romain s'a
foiblissoit, cet Empire des esprits
soutenoit toujours, & ne se sento

point de ſes révolutions. De toutes les parties du monde on venoit en Gréce pour s'y former. On voit dans les quatriéme & cinquiéme ſiécles, ces grandes lumiéres de l'Egliſe, S. Baſile, S. Grégoire de Naziance, S. Jean Chryſoſtome, venir puiſer à Athénes, comme dans la ſource, toutes les ſciences profanes. Les Empereurs même, qui ne pouvoient aller en Gréce, faiſoient en quelque ſorte venir la Gréce chez eux, en recevant dans leurs palais ſes plus célébres Profeſſeurs, pour leur confier l'éducation des Princes leurs fils, & pour profiter eux-mêmes de leurs inſtructions. Marc Auréle, dans le tems même qu'il étoit Empereur, alloit entendre les philoſophes Apollone & Sextus, & prendre leurs leçons comme un ſimple diſciple.

Tite Antonin. Marc Aurele. Lucius Verus. &c.

Par un nouveau genre de victoire & inconnu juſques-là, la Gréce avoit impoſé la loi à l'Egypte & à tout l'Orient, dont elle chaſſa la barbarie, & y introduiſit à ſa place le goût des arts & des ſciences, obligeant comme par droit de conquête tous ces peuples à recevoir ſon langage & à adopter ſes coutumes : témoignage bien glorieux pour une nation, & qui marque une

supériorité bien plus flateuse que celle qui n'est point fondée sur le mérite, mais uniquement sur la force des armes ! Plutarque observe quelque part que jamais Grec ne songea à apprendre le latin, & qu'un Romain qui ignoroit le grec n'étoit pas fort estimé.

ARTICLE TROISIE'ME.

Il semble que, depuis que la Macédoine & la Gréce sont soumises au Romains, notre Histoire, réduite désormais à deux principaux roiaumes celui de l'Egypte & celui de la Syri devroit devenir plus claire & plus intelligible que jamais. Je suis pourtai obligé d'avouer qu'elle sera plus obscure & plus embarrassée qu'elle n l'a encore été, sur tout par raport a roiaume de Syrie, où plusieurs Roi non seulement se succédent l'un l'autre dans un intervalle assez cour mais régnent quelquefois ensemb conjointement & en même tems ju qu'au nombre de trois ou quatre; qui forme un cahos difficile à d brouiller, & d'où j'ai peine moi-m me à me tirer. C'est ce qui m'enga à mettre ici par avance les noms,

ſuite, & la durée du régne des Rois d'Egypte & de Syrie. Ce petit abrégé chronologique pourra contribuer à jetter quelque clarté dans des faits qui ſont fort compliqués, & ſervira comme de fil pour conduire le Lecteur dans une eſpéce de labyrinthe, où les plus clairvoians ont beſoin de ſecours. Il allonge un peu l'ouvrage, mais on peut le paſſer, & n'y avoir recours que dans le beſoin pour ſe remettre ſur les voies : je ne l'inſére ici que dans ce deſſein.

Ce troiſiéme Article renferme l'eſpace de cent ans pour le roiaume d'Egypte, depuis la vingtiéme année du régne de Ptolémée Philométor, juſqu'au tems où Ptolémée Auléte fut chaſſé du trône, c'eſt-à-dire depuis l'an du Monde 3845 juſqu'à l'an 3946.

Pour le roiaume de Syrie, cet Article renferme auſſi l'eſpace de près de cent ans, depuis Antiochus Eupator juſqu'à Antiochus l'Aſiatique, ſous qui la Syrie devint province de l'Empire Romain ; c'eſt-à-dire depuis l'an du Monde 3840 juſqu'à l'an 3939.

§. I.

Abrégé chronologique de l'histoire des Roi[s] d'Egypte & de Syrie dont il est parl[é] dans le troisiéme Article.

Ans du M. ROIS D'EGYPTE.

3824. PTOLE'ME'E PHILOME'TOR. Il régne u[n] peu plus de 34 ans. Cet Article ne renferm[e] que les 14 derniéres années de son régne.

Brouilleries entre Philométor, & son frer[e] cadet Evergéte ou Physcon.

3859. PTOLE'ME'E EVERGE'TE, autrement dit Physcon, frere de Philométor, monte sur le trône, & épouse Cléopatre femme de Philométor.

ROIS DE SYRIE.

Ans du M.

ANTIOCHUS EUPATOR, âgé de neuf ans, succéde à son pere Antiochus Epiphane. Il ne régne que deux ans. 3840.

DE'ME'TRIUS SOTER, fils de Séleucus Philopator, s'étant échapé de Rome, monte sur le trône. 3842.

Bala, sous le nom d'Alexandre, se donnant pour fils d'Antiochus Epiphane, s'empare du trône de Syrie. Il est soutenu par les Romains. 3851.

Démétrius est tué dans une bataille. Il avoit régné douze ans.

ALEXANDRE BALA. Il régne cinq ans, à peu de chose près. Ptolémée Philométor se déclare contre lui en faveur de Démétrius Nicator, fils de Démétrius Soter. 3854.

DE'ME'TRIUS NICATOR.		3859.
	ANTIOCHUS THEOS, fils de Bala, soutenu par Tryphon, s'empare d'une partie du roiaume.	3860.

Ans du M. ROIS D'EGYPTE.

3874. Physcon chasse Cléopatre sa femme, & épouse sa fille nommée aussi Cléopatre.

Il est obligé de s'enfuir. Les Alexandrin rendent le gouvernement à Cléopatre sa première femme.

3877. Physcon remonte sur le trône.

	ROIS DE SYRIE.	Ans du M.
	DIODOTE TRYPHON, après s'être défait de son pupille Antiochus, monte sur le trône.	3861.
Démétrius marche contre les Parthes, qui le font prisonnier, & le retiennent. Il avoit régné sept ans.		3863.
	ANTIOCHUS SIDÉTE, frere de Démétrius, après avoir vaincu & fait mourir Tryphon, est déclaré Roi. Cléopatre, femme de Démétrius, l'épouse.	3864.
	Antiochus Sidéte marche contre les Parthes.	3873.
Démétrius Nicator régne de nouveau en Syrie.	Les Parthes renvoient Démétrius en Syrie. Antiochus est tué.	3874.
Démétrius est tué par Zébina. Cléopatre, femme de Démétrius, conserve après sa mort une partie du roiaume.	ALEXANDRE ZÉBINA, soutenu par Physcon, chasse du trône Démétrius, qui bientôt après est tué.	3877.
SÉLEUCUS V. fils		3880.

Ans du M. ROIS D'EGYPTE.

3882. Physcon donne sa fille Tryphéne à Grypus.

3887. Mort de Physcon. Il avoit régné vingt-neuf ans.

PTOLE'ME'E LATHYRE ou SOTER succéde à Physcon.

Cléopatre sa mere l'oblige à répudier Cléopatre sa sœur ainée, & à épouser Séléne sa sœur cadette.

Cléopatre donne le roiaume de Cypre à Alexandre son fils cadet.

ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
aîné de Démétrius, eſt déclaré roi, & bientôt après tué par Cléopatre.		
ANTIOCHUS GRYPUS ſon cadet eſt mis en ſa place par Cléopatre.		3881.
	Zébina eſt vaincu par Grypus, & meurt peu de tems après.	3882.
Cléopatre ſonge à empoiſonner Grypus, & eſt elle-même empoiſonnée.		3884.
	ANTIOCHUS LE CYZICE'NIEN, fils de Cléopatre & d'Antiochus Sidéte, prend les armes contre Grypus.	3890.
	Cléopatre, que Lathyre avoit été obligé de répudier, épouſe le Cyzicénien. Elle eſt tuée par l'ordre de	3891.

3897. Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte : il avoi[t] régné dix ans. Elle lui substitue ALEXANDR[E] son frere cadet.

3903. Elle donne en mariage à Antiochus le Cyzicénien sa fille Séléne, qu'elle avoit ôtée à Lathyre.

ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
	Tryphéne, femme de Grypus.	
	Le Cyzicénien remporte une victoire sur Grypus, & le chasse de Syrie.	3892.
Grypus se raccommode avec son frere le Cyzicénien.	Les deux freres se raccommodent, & partagent entr'eux l'Empire de Syrie.	3893.
	Cléopatre donne sa fille Séléne en mariage à Antiochus le Cyzicénien.	3903.
Mort de Grypus. Il avoit régné vingt-sept ans.		3907.
SÉLEUCUS son fils lui succéde.		
	Antiochus le Cyzicénien est vaincu, & mis à mort.	3910.
Séleucus est vaincu par Eusébe, & brulé dans Mopsuestie.	ANTIOCHUS EUSÉBE, fils du Cyzicénien, se fait déclarer Roi.	3911.
	Eusébe épouse Séléne, veuve de Grypus.	
ANTIOCHUS XI. frere de Séleucus, & second fils de Grypus, prend le diadéme, &		3912.

Ans du M. ROIS D'EGYPTE.

3915. Alexandre tue sa mere Cléopatre.

3916. Alexandre lui-même est chassé : il avoit régné dix-neuf ans. Il meurt peu de tems après. LATHYRE est rappellé.

ROIS DE SYRIE.		Ans du M.
est tué par Eusébe.		
PHILIPPE son frere, troisiéme fils de Grypus, lui succéde.		3913.
DÉ'MÉ'TRIUS EUCHÉ'RE, quatriéme fils de Grypus, est établi roi à Damas par le secours de Lathyre.		3914.
	Eusébe, vaincu par Philippe & Démétrius, se retire chez les Parthes.	3916.
	Il est rétabli sur le trône par leur moien.	3918.
Démétrius aiant été pris par les Parthes, ANTIOCHUS DIONYSUS, cinquiéme fils de Grypus, est établi sur le trône de Damas, & est tué l'année suivante.		3919.
Les Syriens, fatigués de tant de divisions & de changemens, choisissent pour roi TIGRANE ROI D'ARMENIE. Il régna par un Viceroi pendant quatorze ans.		3921.

Ans du M. ROIS D'EGYPTE.

3923. Mort de Lathyre.

ALEXANDRE II. fils d'Alexandre I. protégé par Sylla est nommé Roi. Il épouse Cléopatre, autrement dite Bérénice, & la tue dix-sept jours après. Il régna quinze ans.

Les Alexandrins chassent Alexandre.

3939. PTOLE'ME'E AULETE, bâtard de Lathyre, est mis à sa place.

	ROIS DE SYRIE.	Ans du M.
	Eusébe se réfugie en Cilicie, où il demeure caché.	
	Séléne sa femme conserva une partie de la Phénicie & de la Célé-Syrie, & donna une bonne éducation à ses deux fils.	
Tigrane rappelle de Syrie Megadate Vice-roi, qui y commandoit en son nom depuis quatorze ans.	La Syrie se trouvant dégarnie, ANTIOCHUS L'ASIATIQUE, fils d'Antiochus Eusébe, prend possession de quelques endroits du pays, & y régne pendant quatre ans.	3935.
	Pompée dépouille Antiochus l'Asiatique de ses Etats, & réduit la Syrie en province de l'Empire Romain. C'est en lui que finit la maison des Séleucides.	3939.

§. II.

Antiochus Eupator, âgé de neuf ans succéde à son pere Antiochus Epiphane dans le roiaume de Syrie. Démetrius, qui depuis lontems étoit en otage à Rome, demande inutilement de retourner en Syrie. Célébres victoires remportées par Judas Maccabée sur le Généraux du Roi de Syrie, & sur Roi-même en personne. Longues brouilleries des deux freres Ptolémées ro d'Egypte terminées enfin par une heureuse paix.

NOUS AVONS lontems * perdu d vûe l'histoire des Rois de Syrie, & celle des Rois d'Egypte, qui pou l'ordinaire sont assez liées ensemble Je vais maintenant les reprendre pour ne les plus interrompre dans l suite.

An.M.3840. Av.J.C.164. *Appian. in Syr. pag.* 117. *I. Maccab.* VI. 17. *II.* IX. 29. & X. 10-13. *Joseph. Antiq. lib.* 12. *cap.* 14.

Antiochus, surnommé Eupator âgé de neuf ans seulement, succéd à son pere Antiochus Epiphane dan le roiaume de Syrie. Ce dernier, e mourant, fit venir Philippe son favori, qui avoit été élevé avec lui. I

* *On en a parlé en dernier lieu vers la fin du Livre XVIII. Article II § II & III.*

ui donna la Régence du roiaume pen-
lant la minorité de ſon fils, & lui mit
ntre les mains ſa couronne, ſon ca-
het, & toutes les autres marques de
a roiauté, en lui recommandant ſur
out d'emploier tous ſes ſoins à élever
on fils de la maniére la plus propre
lui enſeigner l'art de régner.

Philippe, en arrivant a Antioche,
rouva qu'un autre avoit déja uſurpé
'emploi que la confiance du feu Roi
ui avoit deſtiné. Lyſias, ſur les pre-
niers avis de la mort d'Epiphane,
voit d'abord mis ſur le trône Antio-
hus ſon fils dont il étoit Gouver-
eur, & avoit pris avec ſa tutéle les
énes du Gouvernement, ſans avoir
ucun égard à la diſpoſition qu'avoit
ait le Roi en mourant. Philippe vit
ien qu'il n'étoit pas alors en état
e la lui diſputer. Il ſe retira en Egyp-
e, dans l'eſpérance de trouver à cet-
e Cour l'aſſiſtance dont il avoit be-
oin pour rentrer dans ſes droits, &
haſſer l'uſurpateur.

A peu près dans ce tems-la, Pto-
émée Macron, Gouverneur de la Cé-
é-Syrie & de la Paleſtine, d'ennemi
u'il avoit été juſques-là des Juifs,
toit tout d'un coup devenu leur ami,

touché, dit l'Ecriture, des injuftice criantes que l'on avoit commifes leur égard. Il fit relâcher la rigueu de la perfécution contr'eux, & em ploia tout fon crédit pour leur procu rer la paix. Par cette conduite il don na prife fur lui à fes ennemis. Ils pré venoient le Roi contre lui en le lu repréfentant fans ceffe comme u traître, parce qu'il avoit effective ment trahi les intérêts de fon premie maître Ptolémée Philométor roi d'E gypte, qui lui avoit confié le Gouver nement de l'île de Cypre, & qu'i avoit livré cette île à Antiochus Epi phane en entrant à fon fervice. Car quelque avantageufe que leur fût l trahifon, on haiffoit le traître com me c'eft l'ordinaire. Enfin ils firen tant par leurs clameurs & leurs ca bales, qu'on lui ôta fon Gouverne ment, & qu'il fut donné à Lyfia On ne lui donna même ni aucun au tre pofte, ni aucune penfion, pou fe foutenir honorablement. Il n'eu pas affez de force d'efprit pour fup porter cette chute. Il prit du poifon & en mourut : fin qu'avoit bien mé rité fa trahifon, & la part qu'il avo eue à l'injufte & cruelle perfécutio des Juifs.

Judas Maccabée cependant ſignaloit ſon courage par pluſieurs victoires conſidérables qu'il remporta ſur les ennemis du peuple de Dieu, qui lui faiſoient toujours une guerre implacable. Le peu de tems qu'Antiochus Epiphane ſurvécut aux diſpoſitions favorables qu'il témoigna pour les Juifs, ne lui avoit pas permis de révoquer en forme l'ordonnance qui les obligeoit à changer de religion. La Cour de Syrie, qui regardoit toujours les Juifs comme des rebelles qui vouloient ſe ſouſtraire à ſa domination, & qui avoit un intérêt preſſant d'y faire rentrer un peuple ſi voiſin & ſi puiſſant, n'eut point d'égard à quelques démonſtrations paſſagéres de bonté du Prince mourant. Elle ſuivit toujours les mêmes principes de politique, & continua toujours de regarder comme ennemie une nation qui ne cherchoit qu'à ſecouer le joug, & à ſe maintenir dans la liberté. Telles étoient les diſpoſitions de la Syrie à l'égard des Juifs.

I. Maccab. v. 1-68. II. Maccab. x. 14-38.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator, qui, depuis l'année que mourut ſon pere, avoit toujours continué de demeurer en otage à Rome, étoit

An.M.3841. Av.J.C.163. *Polyb. Legat.* 107. *Juſtin. l.* 34. *cap.* 3.

Appian. in Syr. pag. 117.

dans sa vingt-troisiéme année quand il apprit la mort d'Antiochus Epiphane, & l'avénement d'Eupator son fils à la Couronne, qu'il prétendoit lui appartenir de droit comme fils du frere aîné d'Epiphane. Il proposa au Sénat de le rétablir sur le trône de son pere, &, pour l'y engager, il lui représenta, qu'aiant été élevé à Rome dès son bas âge, il la regarderoit toujours comme sa patrie, les Sénateurs comme ses peres, & leurs fils comme ses freres. Le Sénat eut plus d'égard aux intérêts de la République qu'au droit de Démétrius, & jugea qu'il seroit plus avantageux aux Romains qu'il y eût un Roi mineur sur le trône de Syrie, qu'un Prince comme Démétrius, qui pourroit dans la suite leur devenir formidable. Ainsi ils firent un Décret pour confirmer Eupator, & envoiérent en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucrétius, & L. Aurélius avec le caractére d'Ambassadeurs, pour y régler toutes choses conformément aux articles du Traité fait avec Antiochus le Grand. Leur vûe étoit d'affoiblir de toutes les maniéres les forces du roiaume. Les mêmes Ambassadeurs furent chargés d'accommoder, s'il

toit possible, les différens des deux Rois d'Egypte.

Lysias, effraié des victoires de Ju-as Maccabée, forma une armée de uatre vingts mille homme de pié, rit toute la cavalerie du roiaume avec uatre vingts éléphans, & mena lui-nême toutes ces forces dans la Ju-ée, résolu de mettre à Jérusalem des abitans étrangers, & attachés au ulte des idoles. Il y ouvrit la cam-agne par le siége de Bethsura, for-eresse entre Jérusalem & l'Idumée. udas Maccabée & tout le peuple onjurent le Seigneur avec larmes 'envoier un bon Ange pour le salut 'Israël. Pleins de confiance ils se iettent en campagne. Lorsqu'ils mar-hoient tous ensemble avec un cou-age assuré, il parut au sortir de Jé-usalem un homme* à cheval qui mar-hoit devant eux. Il étoit vétu d'un abit blanc avec des armes d'or, & ne lance qu'il tenoit à la main. Cet-e vûe les remplit d'une nouvelle ar-eur. Ils se jettérent sur les ennemis omme des lions, tuérent douze mil-e six cens hommes, & obligérent

II. Maccab. XI. 1-38. X. 1-7. XIII. 1-24. I. Maccab. V. 1-68. VI. 19-63. Joseph. Antiq. lib. 12.

* *C'étoit un Ange: peut-être saint Michel protecteur du peuple de Dieu.*

tout le reste de fuir, la plupart blessé & sans armes.

Après cet échec, Lysias, ennui d'une guerre si malheureuse, & [a] *comprenant*, dit l'Ecriture, *que les Jui étoient invincibles lorsqu'ils s'appuioie sur le secours du Dieu tout-puissant*, f un Traité avec Judas & le peuple Jui & Antiochus le ratifia. Un des arti cles de cette paix fut, que l'Ordon nance d'Antiochus Epiphane, qu obligeoit les Juifs de se conformer la religion des Grecs, seroit révoqué & cassée, & qu'ils auroient par to la liberté de vivre selon leurs lo particuliéres.

Cette paix ne fut pas de long durée. Les peuples voisins étoient tro ennemis des Juifs pour les laisser e repos. Judas les vainquit en plusieu combats. Timothée l'un des Générau du Roi, rassembla toutes ses force & forma une armée de six vingts mi le hommes de pié, sans compter cavalerie qui en faisoit encore de mille cinq cens. Judas, plein de co fiance dans le Dieu des armées, alla sa rencontre avec des troupes bien i-

a Intelligens invictos esse Hebræos, omnipotentis Dei auxilio innitent *II. Maccab.* XI. 13.

férieur

férieures pour le nombre, l'attaqua, & le défit. Timothée perdit dans cette bataille trente mille hommes, & eut bien de la peine lui-même à se sauver. Cette défaite fut suivie de plusieurs avantages que remporta Judas, qui firent voir que Dieu seul est la source du courage, de l'intrépidité, & des succès guerriers. Il le montroit sensiblement par la protection éclatante qu'il donnoit à un peuple dont il étoit le conducteur d'une maniére particuliére.

On mit sur pié une nouvelle armée de cent mille hommes d'infanterie, avec vingt mille chevaux, trente-deux éléphans, & trois cens chariots de guerre. Le Roi en personne, avec Lysias le Régent du roiaume, se mit à sa tête, & entra dans la Judée. Judas, comptant sur la toute-puissance de Dieu Créateur de l'univers, & aiant exhorté ses gens à combattre jusqu'à la mort, alla se poster vis-à-vis du camp du Roi. Après avoir donné aux siens pour cri de guerre, LA VICTOIRE DE DIEU, il choisit les plus braves de son armée, & tomba avec eux pendant la nuit sur le quartier du Roi. Ils tuérent quatre mille hommes,

& s'en retournérent après avoir rempli tout ſon camp de trouble & d'effroi.

Quoique le Roi connût par là le courage extraordinaire des Juifs, il ne douta point qu'ils ne fuſſent enfin accablés par le grand nombre de ſes troupes & de ſes éléphans. Il réſolut donc d'en venir à une bataille générale. Judas, ſans être intimidé par ce terrible appareil, s'avança avec ſon armée. On en vint aux mains, & les Juifs tuérent un grand nombre d'ennemis. Alors un Juif, nommé Eléazar, voiant un éléphant plus grand que les autres couvert des armes du Roi, & croiant que le Roi lui-même étoit deſſus, ſe ſacrifia pour délivrer ſon peuple, & pour s'acquerir un nom immortel. Il courut hardiment à l'éléphant au travers du bataillon, tuant à droit & à gauche & renverſant tout ce qui ſe préſentoit devant lui. Puis, s'étant mis ſous le ventre de la bête, il la perça, la fit tomber, & fut écraſé lui-même par ſa chute.

Cependant Judas & les ſiens ſe battoient avec une réſolution extraordinaire. Mais à la fin, épuiſés de fa-

tigue, & ne pouvant ſoutenir plus lontems l'effort des ennemis, ils prirent le parti de la retraite. Le Roi les aiant ſuivis, aſſiéga la fortereſſe de Bethſura. Cette place, après une longue & vigoureuſe réſiſtance, fut obligée, faute de vivres, de ſe rendre par capitulation.

De là Antiochus marcha vers Jéruſalem, & forma le ſiége du temple. Ceux qui le défendoient étoient déja réduits à la même néceſſité que ceux de Bethſura, & auroient été obligés de ſe rendre comme eux, ſi la Providence ne les eût dégagés par un incident imprévû. J'ai remarqué que Philippe s'étoit retiré en Egypte dans l'eſpérance d'y trouver de l'aſſiſtance contre Lyſias. Mais la brouillerie qui étoit ſurvenue entre les deux freres qui régnoient conjointement, comme il a été dit ailleurs, le deſabuſa bientôt. Voiant qu'il n'avoit rien à eſpérer de ce côté-là, il retourna dans l'Orient, y ramaſſa quelques troupes de Médes & de Perſes, & profitant de l'abſence du Roi pendant ſon expédition en Judée, il s'empara de la Capitale de l'Empire. Sur cette nouvelle, Lyſias jugea qu'il étoit néceſſaire

de faire la paix avec les Juifs, afin de tourner ſes armes contre ſon rival en Syrie. La paix ſe fit donc à des conditions fort avantageuſes & fort honorables. Antiochus la jura, & on le laiſſa entrer dans les fortifications du temple, dont la vûe l'effraia ſi fort, que, contre la foi donnée, contre le ſerment qu'il avoit fait en jurant la paix, il les fit démolir avant de partir pour la Syrie. Le promt retour d'Antiochus chaſſa Philippe d'Antioche, & mit fin à ſa courte Régence, & bientôt après à ſa vie.

AN.M.3842. AV.J.C.162. *Porphyr. in Gr. Euſ. Scalig. pag. 60. & 68. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 322. Valer. Max. lib. 5. cap. 1. Polyb. Legat. 11. Epit. Liv. lib. 46.*

La brouillerie des deux Ptolémées dont je viens de parler alla ſi loin, que le Sénat Romain ordonna aux Ambaſſadeurs qu'il avoit envoiés en Syrie de paſſer à Alexandrie, & de faire tous leurs efforts pour les remetre bien enſemble. Avant qu'ils y arrivaſſent, Phyſcon, le plus jeune, ſurnommé auſſi Evergéte, avoit déja chaſſé ſon frere Philométor. Celui-ci s'embarqua pour l'Italie, & aborda à Brunduſe. De là il fit le reſte du chemin à pié, fort mal habillé, avec fort peu de ſuite; & vint demander au Sénat le ſecours dont il avoit be-

ſoin pour remonter ſur le trône.

Dès que Démétrius, fils de Séleucus Philopator roi de Syrie, qui étoit encore en otage à Rome, apprit le triſte état où étoit réduit ce Prince fugitif, il lui fit faire des robes roiales & un équipage, afin qu'il pût paroitre à Rome en Roi; & alla au devant de lui avec tout ce qu'il lui avoit fait préparer. Il le rencontra à vingt-ſix milles, c'eſt-à-dire à neuf ou dix lieues de Rome. Ptolémée lui témoigna une grande reconnoiſſance de la bonté qu'il avoit pour lui, & de l'honneur qu'il lui faiſoit: mais il ne crut pas devoir accepter ſon préſent, ni lui permettre de l'accompagner le reſte du voiage. Il l'acheva à pié, & avec le même cortége qu'il avoit eu juſques-là, & le même habit. Il entra à Rome de cette maniére, & alla loger chez un peintre d'Alexandrie qui avoit une fort petite maiſon. Il voulut par toutes ces circonſtances marquer mieux la miſére où il étoit réduit, & émouvoir la compaſſion des Romains.

Quand on eut appris ſon arrivée, on le fit prier de venir au Sénat, qui lui fit des excuſes de ce qu'il n'avoit

pas préparé une maison pour le loger, & de ce qu'à son entrée il ne lui avoit pas rendu les honneurs qu'il avoit coutume de rendre aux Princes de son rang. Il l'assura que ce n'étoit pas manque de considération pour sa personne, ni par négligence ; mais que sa venue l'avoit surpris, & qu'elle avoit été tenue si secrette, qu'on ne l'avoit apprise que lorsqu'il étoit déja dans Rome. Ensuite, après l'avoir exhorté à quitter l'habit qu'il portoit, & à demander audience pour exposer en plein Sénat le sujet de son voiage, il fut conduit par quelques Sénateurs dans une maison proportionnée à sa naissance ; & on chargea un des Questeurs ou Trésoriers de le faire servir, & de lui fournir aux dépens du public tout ce qui lui étoit nécessaire pendant son séjour à Rome.

Lorsqu'on lui donna audience, & qu'il eut représenté son état aux Romains, ils résolurent aussitôt son rétablissement, & députérent deux Sénateurs, avec le caractére d'Ambassadeurs, pour aller avec lui à Alexandrie faire exécuter leur Décret. Ils le ramenérent effectivement, & réussirent à faire l'accommodement entre

les deux freres. On donna la Libye & la Cyrénaïque à Physcon : Philométor eut l'Egypte, & l'île de Cypre; & ils furent déclarés indépendans l'un de l'autre dans les Etats qu'on leur assignoit à chacun. Le Traité & l'accord furent scellés par les sacrifices & les sermens ordinaires.

Mais & les sacrifices & les sermens n'étoient depuis lontems, parmi la plupart des Princes, que de simples cérémonies pour la formalité, & qu'ils croioient ne les obliger à rien. Et ce sentiment n'est que trop ordinaire. Bientôt après, le cadet des deux Rois, mécontent de la portion qui lui étoit échue, en porta ses plaintes au Sénat. Il demanda que le Traité de partage fût cassé, & qu'on le remît en possession de l'île de Cypre. Il alléguoit pour raison, qu'il avoit été forcé par la nécessité des tems à consentir aux propositions de son frere, & que quand on lui accorderoit Cypre, sa part n'égaleroit pas encore à beaucoup près celle de son aîné. Menithylle, député à Rome par l'aîné, fit voir que Physcon tenoit de la bonté de son frere, non seulement la Libye & la Cyrénaïque, mais la vie même :

qu'il s'étoit fait haïr des peuples par ses violences à un tel point, qu'ils ne lui auroient laissé ni le gouvernement ni la vie, si son frere, en se rendant médiateur, ne l'avoit arraché à leur ressentiment. Que pour lors, sauvé de ce péril, il s'étoit cru trop heureux de régner sur la région qui lui avoit été cédée; que le Traité avoit été ratifié en présence des autels, & que de part & d'autre on avoit juré de se tenir parole. Quintus & Canuleius, qui avoient fait l'accord entre les deux freres, attestérent la verité de tout ce que Menithylle avançoit.

Le Sénat, voiant qu'en effet le partage n'étoit point égal, profita habilement de la querelle des deux freres pour diminuer les forces du roiaume d'Egypte en les divisant, & accorda au cadet ce qu'il demandoit. Car telle étoit la politique des Romains: c'est Polybe qui fait cette réflexion. Ils mettoient à profit les querelles & les différens des Princes pour étendre & affermir leur domination, & se conduisoient de telle façon à leur égard, que pendant qu'ils n'agissoient que pour leur intérêt propre, on leur avoit encore obligation. Comme donc la

grande puissance de l'Egypte leur faisoit craindre qu'elle ne devînt trop formidable si elle tomboit entre les mains d'un Souverain qui en sût faire usage, ils ajugérent l'île de Cypre à Physcon. Démétrius, qui ne perdoit point de vûe le trône de Syrie, & qui de son côté avoit intérêt qu'un Prince aussi puissant que le Roi d'Egypte ne demeurât pas maître de l'île de Cypre, avoit appuié la demande de Physcon de tout son crédit. Les Romains firent partir avec ce dernier T. Torquatus & Cn. Mérula pour l'en aller mettre en possession.

Pendant le séjour que ce Prince fit à Rome, il eut occasion de voir souvent Cornélia la mere des Gracques, & lui fit proposer de l'épouser. Mais, étant fille de Scipion l'Africain, & veuve de Tibérius Gracchus qui avoit été deux fois Consul, & Censeur, elle rejetta ses offres, & crut qu'il étoit plus honorable pour elle d'être une des premiéres Dames de Rome, que Reine de Libye avec Physcon. *Plut. in Tib. Graccho, pag. 824.*

Physcon partit de Rome avec les deux Ambassadeurs Romains. Leur plan étoit de ménager une entrevûe entre les deux freres sur la frontiére,

& de les améner par la voie de la négociation à l'accommodement que le Sénat avoit réglé. Philométor ne s'expliqua point d'abord ouvertement : il traîna l'affaire en longueur sous différens prétextes, cherchant à gagner du tems, & prenant des mesures secrettes contre son frere. Enfin il déclara nettement qu'il étoit résolu de s'en tenir au premier Traité, & qu'il n'en feroit point d'autre.

AN.M.3843. AV.J.C.161. *Polyb. Legat.* 132. *Id. in Excerpt. Vales. pag.* 197. *Diodor. in Excerpt. Vales. pag.* 334.

Cependant les Cyrénéens, informés de la mauvaise conduite de Physcon pendant qu'il avoit été le maître du gouvernement à Alexandrie, prirent une si forte aversion pour lui, qu'ils résolurent de lui fermer l'entrée de leur pays les armes à la main. On ne doutoit point que Philométor n'eût travaillé sous main à exciter ces troubles. Physcon, qui avoit été vaincu par les rebelles dans une bataille, aiant perdu presque toute espérance, fit partir deux Députés avec les Ambassadeurs Romains qui s'en retournoient, & les chargea de porter ses plaintes contre son frere au Sénat, & de solliciter sa protection. Le Sénat piqué contre Philométor du refus qu'il faisoit d'évacuer l'île de Cypre selo

ſon Décret, déclara qu'il n'y avoit plus ni amitié ni alliance entre lui & les Romains, & ordonna à ſon Ambaſſadeur de ſortir de Rome dans cinq jours.

Phyſcon trouva le moien de ſe rétablir dans la Cyrénaïque : mais il s'y fit haïr ſi généralement de ſes ſujets par ſa mauvaiſe conduite, que quelques-uns d'entr'eux ſe jettérent ſur lui, le bleſſérent en pluſieurs endroits, & le laiſſérent pour mort ſur la place. Il s'en prit à Philométor ſon frere ; &, dès qu'il fut guéri de ſes bleſſures, il entreprit de nouveau le voiage de Rome. Il y fit ſes plaintes contre lui au Sénat, montra les cicatrices de ſes bleſſures, & l'accuſa d'avoir mis en œuvre les aſſaſſins qui avoient fait le coup. Quoique Philométor fût le Prince du monde le plus doux, & qui auroit dû être le moins ſoupçonné d'une action ſi noire & ſi barbare, le Sénat, qui étoit toujours piqué du refus qu'il avoit fait de ſe ſoumettre à ſon réglement à l'égard de l'île de Cypre, préta l'oreille à cette fauſſe accuſation avec trop de facilité. Il ſe laiſſa ſi fort prévenir contre lui, qu'il ne voulut pas même

entendre ce que ses Ambassadeurs avoient à dire pour en prouver la fausseté. On leur envoia ordre de sortir de Rome incessamment. Outre cela, le Sénat nomma cinq Commissaires pour conduire Physcon en Cypre, & le mettre en possession de cette île, & il écrivit à tous ses alliés des environs de l'aider pour cet effet de leurs troupes.

An.M.3847. Av.J.C.157. Par ce moien Physcon, avec une armée qui lui parut suffisante pour le dessein qu'il avoit, débarqua dans l'île. Philométor, qui s'y étoit rendu en personne, le battit, & l'obligea à se renfermer dans la ville de Lapitho, où il fut bientôt investi, assiégé, & enfin pris, & mis entre les mains de ce frere qu'il avoit si cruellement outragé. L'extrême bonté de Philométor parut bien dans cette occasion. Après tout ce que Physcon avoit fait contre lui, on s'attendoit que, le tenant en son pouvoir, il lui feroit sentir son indignation & sa vengeance. Il lui pardonna tout, &, non content d'oublier toutes ses fautes, il lui rendit même la Libye & la Cyrénaïque, & y ajouta encore quelque dédommagement pour tenir place de l'île de Cypre qu'il retenoit. Cet acte de générosité mit fin

à la guerre entre les deux freres. Elle ne recommença plus, & les Romains eurent honte de traverser plus lontems un Prince d'une clémence si extraordinaire. Il n'est point de Lecteur qui ne rende secrettement un hommage d'estime & d'admiration à une action si généreuse. Ce sentiment, qui sort du fond de la nature, & qui prévient toutes les réflexions, marque quelle grandeur, quelle noblesse il y a dans l'oubli & le pardon des injures, & quelle bassesse d'ame dans le ressentiment d'un vindicatif.

§. III.

Octavius, Ambassadeur des Romains en Syrie, y est tué. Démétrius se sauve de Rome, fait périr Eupator, monte sur le trône de Syrie, & prend le surnom de Soter. Il fait la guerre aux Juifs. Victoires réitérées de Judas Maccabée : mort de ce grand homme. Démétrius est reconnu Roi par les Romains. Il s'abandonne aux plaisirs & à l'ivrognerie. Alexandre Bala forme contre lui une conspiration. Démétrius est tué dans un combat. Alexandre épouse la fille de Ptolémée Philométor. Temple bâti par les Juifs en Egypte. Dé-

métrius, fils du premier de ce nom, revendique le trône de Syrie. Alexandre périt. Ptolémée Philométor meurt en même tems.

An.M.3842.
Av.J.C.162.
Appian. in Syr. pag. 117.
Polyb. Legat. 114. & 122.
Cicer. Philip. 9. n. 4. 5.
Justin. l. 34. cap. 3.

NOUS AVONS VÛ que le principal objet de la Commission des trois Ambassadeurs Romains Cn. Octavius, Sp. Lucrétius, & L. Aurélius, qui passérent d'abord en Egypte, avoit été d'aller régler les affaires de la Syrie. Quand ils y furent arrivés, ils trouvérent que le Roi avoit plus de vaisseaux & d'éléphans, que le Traité fait avec Antiochus le Grand après la bataille du mont Sipyle ne portoit. Ils firent bruler les vaisseaux & tuer les éléphans qui se trouvérent passer le nombre stipulé dans le Traité, & réglérent toutes les autres choses de la maniére qui leur parut la plus avantageuse aux Romains. Ce traitement parut insupportable, & souleva l'esprit du peuple contr'eux. Un nommé Leptine en fut si indigné, que de rage il se jetta sur Octavius * pendant qu'il étoit au bain, & le tua. On soup-

* *Cet Octavius, avoit été Consul quelques années auparavant, & il étoit le premier de sa famille qui fût parvenu à cet honneur* Cicer. Philip. 9. n. 4 *Octavius César, qui devint Empereur de Rome, si com*

çonna Lyſias, Régent du roiaume, d'avoir trempé ſous main dans cet aſſaſſinat. On envoia auſſitôt des Ambaſſadeurs à Rome, pour juſtifier le Roi, & proteſter qu'il n'avoit eu aucune part à cet attentat. Le Sénat les renvoia ſans leur donner aucune réponſe, pour marquer par ce ſilence combien il étoit indigné du meurtre commis dans la perſonne d'Octavius, dont il ſe réſervoit l'examen & la vengeance. Cependant, pour honorer ſa mémoire, il lui érigea une ſtatue parmi celles des grands hommes qui avoient verſé leur ſang pour la défenſe de la patrie. *Cicer. Philip. 9. n. 4.*

Démétrius crut que le mécontentement des Romains contre Eupator étoit pour lui une conjoncture favorable dont il faloit profiter, & il s'adreſſa une ſeconde fois au Sénat pour en obtenir la permiſſion de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plupart de ſes amis, qui lui conſeilloient de ſe ſauver ſans rien dire. L'événement lui fit bientôt connoitre qu'ils avoient raiſon. Com-

nu ſous le nom d'Auguſte, étoit de la meme maiſon que cet Octavius, mais d'une autre branche, dans laquelle jamais le Conſulat n'étoit entré. Sueton.

me les mêmes raisons d'intérêt qu'avoit eu d'abord le Sénat de le retenir à Rome subsistoient toujours, il en reçut la même réponse, & eut la douleur d'essuier un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis, & Polybe l'historien, qui étoit alors à Rome, fut un de ceux qui le presserent le plus vivement de l'exécuter secrettement, mais promtement. Il le crut. Après avoir pris toutes ses mesures, il sortit de Rome sous prétexte d'une partie de chasse, se rendit à Ostie, & s'embarqua avec une petite suite dans un vaisseau Carthaginois * qui alloit à Tyr, & qui l'attendoit. Il se passa trois jours avant qu'on sût à Rome qu'il s'étoit dérobé par la fuite. Tout ce que put faire le Sénat fut de députer, quelques jours après, Tib. Gracchus, L. Lentulus, & Servilius Glaucia en Syrie, pour observer quel effet y produiroit le retour de Démétrius.

I. Maccab. VII. VIII. IX. *& II. Maccab.* XIV. *Joseph. Antiq. lib.* XII. *&* XIII.

Démétrius aiant débarqué à Tripoli en Syrie, le bruit se répandit que c'étoit le Sénat qui l'avoit envoié prendre possession de ses Etats, &

* *Ce vaisseau alloit porter à Tyr, selon la coutume, les prémices des fruits & des revenus de Carthage.*

qu'il étoit bien résolu de l'y soutenir. Aussitôt on regarda Eupator comme un homme perdu, & tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Eupator & Lysias, arrétés par leurs propres soldats, furent livrés au nouveau venu, qui les fit mourir. Ainsi Démétrius se trouva établi sur le trône sans opposition, & avec une rapidité prodigieuse.

Appian. in Syr. pag. 117. Justinus lib. 34. cap. 3.

Une des premiéres actions de son régne, fut de délivrer les Babyloniens de la tyrannie de Timarque & d'Héraclide, qui avoient été les deux grands favoris d'Antiochus Epiphane. Il avoit fait le premier Gouverneur, & le second Trésorier de cette province. Timarque aiant ajouté la rebellion à ses autres crimes, Démétrius le fit mourir. Il se contenta de bannir l'autre. Les Babyloniens eurent tant de joie de se voir délivrés de l'oppression de ces deux freres, qu'à cette occasion ils donnérent à leur Libérateur le titre de SOTER, ou SAUVEUR, qu'il porta toujours depuis.

Alcime, qu'Antiochus Eupator avoit fait Souverain Sacrificateur des Juifs après la mort de Ménélas,

n'aiant pu être reçu parmi eux en cette qualité, parce qu'il avoit souillé la sainteté du Sacerdoce en suivant les usages profanes des Grecs sous Antiochus Epiphane, ramassa tous les Juifs apostats, qui s'étoient réfugiés a Antioche après avoir été chassés de la Judée; & se mettant à leur tête, il vint supplier le nouveau Roi de les défendre contre la violence de Judas & de ses freres, avançant mille calomnies contr'eux. Il les accusoit d'avoir tué tous ceux du parti de Démétrius qui étoient tombés entre leurs mains, & de l'avoir contraint, avec tous ceux qui l'accompagnoient, d'abandonner leur pays pour chercher ailleurs leur sureté. Démétrius ordonna sur le champ à Bacchide Gouverneur de la Mésopotamie de marcher à la tête d'une armée dans la Judée & confirmant Alcime dans sa charge il le joignit à Bacchide dans sa commission, par laquelle il les chargeoit tous deux du soin de cette guerre. Judas dissipa tous les efforts de cette première armée, & d'une seconde commandée par Nicanor. Celui-ci irrité de la derniére défaite des troupes de Syrie, & indigné de ce qu'un

poignée de ſoldats oſoit tenir tête à des armées ſi nombreuſes & ſi aguerries, & ſachant qu'ils ne mettoient toute leur confiance pour la victoire que dans la protection du Dieu d'Iſraël, & dans les promeſſes faites au temple où il étoit honoré, avoit vomi mille blaſphêmes contre le Dieu d'Iſraël, & contre ſon temple. Il en fut bientôt puni. Judas lui livra une ſanglante bataille, & de ſon armée qui étoit de trente-cinq mille hommes, il ne s'en échapa pas un ſeul pour porter les nouvelles de la défaite à Antioche. Le corps de Nicanor fut trouvé parmi les morts. On lui coupa la tête & la main droite qu'il avoit étendue contre le temple en menaçant de le renverſer, & on les mit ſur une des tours de Jéruſalem.

Judas, après cette victoire complette, aiant quelque relâche, envoia une Ambaſſade à Rome. Il ſe voioit continuellement attaqué par toutes les forces de Syrie, ſans pouvoir raiſonnablement compter ſur aucun Traité de paix. Il ne pouvoit attendre aucun ſecours des peuples voiſins, qui, loin de s'intéreſſer à la conſervation de la nation Juive, ne ſon-

geoient, de concert avec les Syriens qu'à l'exterminer. Il avoit appris que les Romains, également estimés pour leur justice & leur valeur, étoient toujours prêts à soutenir les nations foibles contre l'oppression des Rois dont la puissance leur causoit de l'ombrage. Il songea donc à faire alliance avec ce peuple, pour se soutenir par sa protection contre les entreprises injustes des Syriens. Ces Ambassadeurs furent très bien reçus du Sénat & on y fit un Décret, par lequel on reconnoissoit les Juifs pour amis & alliés des Romains, & on entroit avec eux dans une ligue défensive. Ils obtinrent même une lettre du Sénat à Démétrius, par laquelle on lui enjoignoit de ne plus tourmenter les Juifs, & on le menaçoit de la guerre s'il continuoit de le faire. Mais avant que les Ambassadeurs fussent de retour, Judas étoit mort.

Dès que Démétrius sut la défaite & la mort de Nicanor, il donna à Bacchide & à Alcime pour la seconde fois le commandement d'une puissante armée, qui étoit l'élite de toutes ses troupes, & les envoia en Judée. Judas n'avoit que trois mille hom

nes avec lui quand elle y arriva. La
erreur ſe mit ſi fort parmi eux, que
ous l'abandonnérent à la réſerve de
uit cens hommes. Judas, avec ce
etit nombre, par un excès de valeur
& de confiance, eut la hardieſſe de
azarder le combat contre cette nom-
reuſe armée. Il y périt, accablé par
e nombre. Sa perte fut pleurée dans
out Juda & à Jéruſalem avec tou-
es les marques de la plus vive dou-
eur. Le gouvernement fut remis en-
re les mains de Jonathas, frere de
udas.

Alcime étant mort après avoir com-
nis de grandes violences contre les
rais Iſraélites, & Bacchide aiant re-
ris le chemin d'Antioche, le pays
emeura tranquille, & ne fut point
ourmenté par les Syriens pendant
eux ans. Apparemment que Démé-
rius avoit reçu la lettre du Sénat en
aveur des Juifs ; ce qui l'obligea de
appeller Bacchide.

En effet Démétrius ménageoit ex- An. M. 3844. Av. J.C. 160. Polyb. Legat. 120.
rêmement les Romains dans ce tems-
a, & ſe donnoit de grands mouve-
nens pour les engager à le reconnoi-
re pour Roi, & à renouveller le
Traité fait avec les Rois ſes prédé-

cesseurs. Aiant appris que les Romains avoient trois Ambassadeurs à la Cour d'Ariarathe roi de Cappadoce, il y envoia Ménochare un de ses principaux Ministres, pour entamer cette négociation. Trouvant à son retour, par le raport qu'il lui fit de ce qui s'étoit passé, que les bons offices de ces Ambassadeurs lui étoient absolument nécessaires pour y réussir, il renvoia encore en Pamphylie, & ensuite à Rhodes, les assurer qu'il se conformeroit en tout à leur volonté; & à force de sollicitations pressantes, enfin par leur moien il obtint ce qu'il vouloit. Les Romains le reconnurent pour Roi de Syrie, & renouvellérent les Traités faits avec cette Couronne.

An.M.3845. Av.J.C.159. *Polyb. Legat. 122. Appian. in Syr. pag. 118. Diod. Legat. 25.*

Pour cultiver leur amitié, il envoia l'année suivante le même Ménochare en ambassade à Rome conjointement avec quelques autres. Ils furent chargés d'une couronne pesant dix mille piéces * d'or, dont il faisoit présent au Sénat, pour lui témoigner sa reconnoissance des bons traitemens qu'il en avoit reçus pendant qu'il étoit en otage à Rome. Ils amenoient aussi avec eux Leptine & Isocrate, pour le

* *Elles valoient plus de dix mille pistoles.*

eur livrer à cause de l'assassinat d'Octavius. C'étoit ce Leptine qui l'avoit tué à Laodicée. Isocrate étoit un Grec, grammairien de profession, qui s'étant trouvé en Syrie dans ce tems-là, avoit en toute occasion pris à tâche de justifier cette action également lâche & injuste. Le Sénat reçut les Ambassadeurs avec tous les honneurs ordinaires, & accepta le présent qu'ils apportoient : mais il ne voulut point entendre ni voir deux hommes vils, objets indignes de sa colére, se réservant sans doute le droit d'exiger, quand il lui plairoit, une satisfaction plus éclatante pour le meurtre de son ambassadeur.

C'est à peu près dans ce tems-ci que Démétrius, comme je l'ai marqué auparavant, établit Holopherne sur le trône de Cappadoce. Il en fut bientôt chassé, & se réfugia à Antioche. Nous allons voir jusqu'où il porta l'ingratitude à l'égard de son Bienfaiteur. Page 24.

Démétrius, qui se trouvoit sans guerre & sans occupation, commençoit à donner dans les plaisirs, & menoit une vie oisive, & d'une bizarrerie assez singuliére. Il fit bâtir un Cha-

An.M.3850. Av.J.C.154. *Joseph. Antiq. l. 13. c. 3. Athen. l. 10. pag. 440. Justin. l. 35. cap. 1.*

teau près d'Antioche, flanqué de qua
tre bonnes tours. Il s'y renferma, pou
s'abandonner tout entier, d'un côt
à l'indolence ne voulant plus entendr
parler d'affaires, & de l'autre au plai
ſir de la bonne chére & aux excès d
vin. Il étoit ivre plus de la moiti
du jour. Les requêtes qu'on lui vou
loit préſenter n'étoient point reçues
la juſtice n'étoit point adminiſtrée, le
affaires d'Etat languiſſoient : en u
mot c'étoit une ſuſpenſion général
du gouvernement, qui ſouleva bien
tôt tous les eſprits contre lui. Il
forma une conſpiration pour le dépo
ſer. Holopherne, qui demeuroit
Antioche, entra dans cette conjura
tion contre ſon Bienfaiteur, ſe fla
tant de parvenir à la Couronne ſi l'e
trepriſe réuſſiſſoit. Elle fut découve
te, & Holopherne mis en priſon. Dé
métrius ne voulut pas lui ôter la vi
Il aima mieux le garder, pour s'e
ſervir dans l'occaſion contre Aria
the roi de Cappadoce, ſur la Couro
ne de qui il avoit des prétentions.

Polyb. Legat. 138. & 140. Appian. in Syr. pag. 131. Athen. lib. 5. pag. 211.

Malgré la découverte, la conjur
tion ne fut pas éteinte. Les méco
tens étoient ſoutenus ſous main p
Ptolémée Philométor qui avoit ſur

cæ

cœur l'affaire de Cypre, & par Attale & Ariarathe, qui cherchoient à se venger de la guerre que Démétrius avoit entreprise contr'eux en faveur d'Holopherne. Ces trois Princes, de concert, emploiérent Héraclide pour dresser quelqu'un à jouer le personnage de fils d'Antiochus Epiphane, & pour le charger des prétentions héréditaires à la Couronne de Syrie. Cet Héraclide avoit été, comme je l'ai déja dit, un des grands favoris d'Antiochus Epiphane, & Trésorier de la Province de Babylone, pendant que Timarque son frere, autre favori, en étoit Gouverneur. A l'avénement de Démétrius à la Couronne, les deux freres aiant été convaincus de malversation & d'autres crimes, Timarque avoit été exécuté, & l'autre s'étant sauvé étoit allé demeurer à Rhodes. Ce fut là qu'il travailla à former l'homme qu'on vouloit pour le dessein que j'ai marqué. Il choisit pour cela un jeune homme nommé Bala, de basse extraction, mais fort propre à jouer le rôle qu'on lui donnoit. Il le façonna, & l'instruisit bien de tout ce qu'il faloit dire & faire.

I. Maccab. x. 1-50. Joseph. Antiq. lib. 13.

An.M.3851. Av.J.C.153. Quand il fut bien dressé, il commença par le faire reconnoitre par les trois Rois qui étoient du secret. Ensuite il le méne à Rome, & y méne aussi Laodice, fille véritable d'Antiochus Epiphane, afin de mieux couvrir l'imposture. A force de sollicitations & d'adresse, il l'y fait aussi reconnoitre, & obtient un Décret du Sénat en sa faveur, qui non seulement lui permet de retourner en Syrie pour recouvrer ses Etats, mais qu lui accorde même son assistance pou cet effet. Quoique le Sénat vît for bien l'imposture, & que tout ce qu'o lui disoit de ce Prétendant n'étoi qu'une pure fiction, il entra dans tou ce qu'on voulut contre Démétriu dont il étoit mécontent, & fit ce Dé cret en faveur de l'Imposteur. Ave cette déclaration des Romains pou lui, il n'eut pas de peine à trouv des troupes. Il se saisit de Ptoléma de dans la Palestine ; & là, sous nom d'Alexandre fils d'Antiochus Ep phane, il prit le titre de Roi de Syri & plusieurs des mécontens vinre l'y trouver, & se ranger autour lui.

Cette nouvelle fit ſortir Démétrius de ſon Château & de ſon indolence, pour ſonger à ſe défendre. Il aſſembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre de ſon côté armoit auſſi. L'aſſiſtance de Jonathas étant de grande conſéquence dans cette conjoncture, les deux partis lui faiſoient leur cour. Démétrius lui écrivit le premier, & lui envoia la commiſſion de Général des troupes du Roi en Judée, ce qui le rendit pour lors très ſupérieur à tous ſes ennemis.

Alexandre voiant ce qu'avoit fait Démétrius pour Jonathas, lui fit faire auſſi des propoſitions pour l'attirer dans ſon parti. Il le faiſoit Souverain Sacrificateur, lui accordoit le titre d'*Ami du Roi*, lui envoioit une robe de pourpre, & une couronne d'or, marques de la haute dignité dont il le revétoit: car perſonne ne portoit alors la pourpre que les Princes & les Nobles du premier rang. Démétrius, qui en eut avis, enchérit encore ſur lui, pour s'aſſurer d'un Allié de cette importance. Mais, après les maux qu'il avoit faits à tous ceux qui avoient eu à cœur les vrais intérêts des Juifs, & à toute la nation en

général, ils n'ofoient fe fier à lui, & réfolurent de traiter plutôt avec Alexandre. Jonathas accepta donc de lui la Souveraine Sacrificature; &, avec le confentement de tout le peuple, à la fète des Tabernacles qui arriva peu de tems après, il mit les habits Pontificaux, & officia comme Souverain Sacrificateur.

La place avoit été vacante fept ans depuis la mort d'Alcime. La Souveraine Sacrificature, qui entra alors dans la famille des Afmonéens, y demeura jufqu'au tems d'Hérode, qui, d'héréditaire qu'elle avoit été jufques-là, en fit une charge dont il difpofoit à fa fantaifie.

An. M. 3852, Av. J.C. 152. Les deux Rois s'étant mis en campagne, Démétrius, qui ne manquoit ni de cœur ni de bon fens quand le vin ne lui troubloit pas la raifon, remporta la victoire dans la premiére bataille: mais il n'en tira aucun avantage. Alexandre eut bientôt de nouvelles troupes, que lui fournirent les trois Rois qui l'avoient produit, & qui continuoient à le foutenir vigoureufement. Aiant avec cela les Romains & Jonathas pour lui, il fe releva, & fe maintint. Les Syriens continuoient

auſſi à déſerter, parce qu'ils ne pouvoient ſupporter Démétrius. Ce Prince, commençant à craindre l'iſſue de cette guerre, envoia à Cnide ville de la Carie ſes deux fils Démétrius & Antiochus, pour les mettre à couvert en cas de malheur. Il les confia, avec une ſomme d'argent conſidérable, aux ſoins d'un ami qu'il avoit dans cette ville, afin que, s'il lui arrivoit quelque accident, ils puſſent y demeurer en ſureté, & y attendre quelque conjoncture favorable.

C'eſt dans ce même tems, & peut-être à l'imitation d'Alexandre Bala, qu'Andriſcus joua le même rôle d'imposteur en Macédoine. Il s'étoit pour lors retiré chez Démétrius, qui le livra aux Romains, pour tâcher de ſe les rendre favorables. An.M.3853. Av.J.C.151.

Les deux concurrens pour la Couronne de Syrie aiant aſſemblé toutes leurs troupes, en vinrent à une bataille déciſive. D'abord l'aile gauche de Démétrius enfonça celle de l'ennemi qui lui étoit oppoſée, & la mit en fuite. Mais, s'étant trop échauffée à la pourſuite, faute ordinaire dans les batailles & qui en cauſe preſque toujours la perte, quand elle revint, elle An.M.3854. Av.J.C.150.

trouva la droite, où Démétrius combattoit en personne, battue, & le Roi tué dans la déroute. Tant qu'il avoit été en état de soutenir l'ennemi, il n'avoit rien omis de ce que peuvent la bravoure & la conduite pour procurer un succès plus favorable. Enfin on plia, & dans la retraite son cheval le plongea dans une fondriére, où ceux qui le poursuivoient le tuérent à coups de fléches. Il avoit régné douze ans. Alexandre, par cette victoire, se trouva maître de l'Empire de la Syrie.

1. Maccab. x. 51-66. Dès qu'Alexandre se vit tranquille, il envoia demander en mariage à Ptolémée roi d'Egypte Cléopatre sa fille. Elle lui fut accordée, & son pere la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébra le mariage. Jonathas fut invité à cette fête. Il s'y rendit, & y fut reçu avec toutes sortes d'honneurs de la part des deux Rois.

Joseph. contr. Appion. l. 2. Onias, fils d'Onias III, aiant manqué la Souveraine Sacrificature après la mort de son oncle Ménélas, s'étoit retiré en Egypte. Il avoit trouvé le secret de s'y mettre si bien dans l'esprit de Ptolémée Philométor & de Cléopatre sa femme, qu'il étoit devenu leur

ſavori, & leur plus intime confident. Il ſe ſervit du crédit qu'il avoit à cette Cour pour obtenir du Roi la permiſſion de bâtir un temple pour les Juifs en Egypte, comme celui de Jéruſalem, l'aſſurant que cette faveur attireroit ſa nation dans ſon parti contre Antiochus Epiphane: il obtint en même tems que lui & ſes deſcendans en ſeroient à perpétuité Souverains Sacrificateurs. La grande difficulté étoit de faire goûter cette innovation aux Juifs, à qui la Loi défendoit d'offrir des ſacrifices ailleurs que dans le temple de Jéruſalem. Il vint à bout, non ſans peine, de vaincre leur répugnance par un endroit d'Iſaïe, ou ce Prophéte prédit cet événement en ces termes: *Alors il y aura cinq villes dans l'Egypte qui parleront la langue de Chanaan, & qui jureront par le Seigneur des armées. L'une d'entre elles ſera appellée la ville du ſoleil*, ou *Héliopolis. Il y aura en ce tems-là un autel du Seigneur au milieu de l'Egypte, & un monument au Seigneur à l'extrémité du pays. Ce ſera dans l'Egypte un ſigne & un témoignage pour le Seigneur des Armées. Car ils crieront au Seigneur étant accablés par ceux qui les opprimoient; & il leur envoiera un Sau-*

Iſaï. xix, 18-21.

veur & un Grand qui les délivrera. Alors le Seigneur sera connu de l'Egypte, & les Egyptiens connoitront le Seigneur : ils l'honoreront avec des hosties & des oblations : ils lui feront leurs vœux, & les lui rendront.

L'événement que prédit ici Isaïe, est des plus singuliers, & en même tems le plus éloigné de toute vraisemblance. Rien n'étoit interdit plus sévérement aux Juifs que d'offrir à Dieu des Sacrifices dans un autre lieu que dans le temple bâti par son ordre à Jérusalem : combien plus par conséquent de bâtir ailleurs un autre temple, sur tout dans une terre souillée par l'idolatrie la plus grossiére comme l'Egypte, & toujours ennemie du peuple de Dieu ? Cela néanmoins arriva exactement, comme Isaïe l'avoit prédit. Je n'entre point dans l'explication détaillée de cette prophétie, qui me meneroit trop loin.

AN.M. 3856. AV. J.C. 148. *Liv. Epit. lib.* 50. *Justin. lib.* 35. *cap.* 2. *Joseph. Antiq. lib.* 13. *cap.* 8. *I. Maccab.* x. 67-89.

Alexandre Bala se trouvant paisible possesseur de la Couronne de Syrie, crut qu'il n'avoit plus rien à faire qu'à prendre tous les plaisirs que lui fournissoient l'abondance & le pouvoir où il étoit parvenu. Il s'abandonna donc à son panchant naturel, qui le portoit

au luxe, à l'oisiveté, & à la débauche. Il laissa entiérement le soin des affaires à son favori, nommé Ammonius. Ce favori insolent & cruel, fit mourir Laodice sœur de Démétrius, & veuve de Persée roi de Macédoine; Antigone fils de Démétrius, qui étoit resté en Syrie quand on envoia les deux autres à Cnide; enfin tous ceux du sang roial qu'il put trouver: afin d'assurer par là à son Maître la possession de la Couronne qu'il avoit usurpée sur eux par une imposture. Cette conduite leur attira bientôt la haine des peuples.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346.

Démétrius, l'ainé des fils de Démétrius, étoit à Cnide, & commençoit à entrer dans un âge capable d'entreprendre & d'agir. Quand il eut avis de cette haine des peuples, il crut l'occasion favorable pour rentrer dans ses droits. Lasthéne, l'ami chez qui il demeuroit, lui fit avoir quelques compagnies de Crétois, avec lesquels il alla débarquer en Cilicie. Il y vint bientôt assez de mécontens pour en faire une armée, avec laquelle il se rendit maître de tout ce pays-là. Alexandre se réveilla, & quitta son serrail, pour songer à ses affaires. Il laiss-

ſa le gouvernement d'Antioche à Hiérax & à Diodote, qui eſt auſſi appellé Tryphon, & ſe mit à la tête d'une armée qu'il forma de toutes les troupes qu'il put aſſembler: &, ſur l'avis qu'il eut qu'Apollonius Gouverneur de Célé-Syrie & de Phénicie s'étoit déclaré pour Démétrius, il envoia demander du ſecours à Ptolémée ſon beau-pere.

Apollonius ſongea premiérement à réduire Jonathas, qui demeuroit attaché à Alexandre: mais il y réuſſit mal, & dans un ſeul jour il perdit plus de huit mille hommes.

AN. M. 3858. AV. J.C. 146. Ptolémée Philométor, à qui Alexandre s'étoit adreſſé dans l'extrême danger où il ſe trouvoit, vint enfin au ſecours de ſon gendre, & entra avec une groſſe armée dans la Paleſtine. Toutes les villes lui ouvrirent leurs portes, ſelon les ordres qu'elles en avoient reçus d'Alexandre. Jonathas vint le joindre à Joppé, & le ſuivit à Ptolémaïde. En y arrivant, on découvrit un complot qu'Apollonius avoit formé contre la vie de Philométor. Comme Alexandre refuſa de lui livrer ce perfide, il conclut qu'il étoit entré lui-même dans ce complot

&, en conséquence, il lui ôta sa fille, la donna à Démétrius, & fit un Traité avec lui, par lequel il s'engageoit à lui aider à remonter sur le trône de son pere.

Ceux d'Antioche, qui haïssoient mortellement Ammonius, crurent qu'il étoit tems d'éclater. L'aiant découvert déguisé en femme, ils le sacrifiérent à leur colére. Non contens de cette vengeance, ils se déclarent contre Alexandre même, & ouvrent leurs portes à Ptolémée. Ils le vouloient même prendre pour leur roi. Mais ce Prince aiant déclaré qu'il se contentoit de ses Etats, au lieu d'accepter cette offre, leur recommanda Démétrius l'héritier légitime; qui fut en effet mis sur le trône de ses ancêtres, & reconnu par tous les habitans.

Alexandre, qui étoit alors en Cilicie, marcha en diligence avec ses troupes, & mit tout à feu & à sang autour d'Antioche. Les deux armées se battirent. Alexandre perdit la bataille, & s'enfuit avec cinq cens chevaux vers Zabdiel*, Prince Arabe à qui

An. M. 3859. Av. J.C. 145.

* *Il est nommé dans le Livre des Maccabées* Emalcuel.

il avoit confié ſes enfans. Trahi par celui en qui il avoit eu le plus de confiance, on lui trancha la tête, & elle fut envoiée à Ptolémée, qui témoigna beaucoup de joie de la voir. Cette joie ne fut pas de longue durée : car il mourut peu de jours après d'une bleſſure qu'il avoit reçue dans le combat. Ainſi Alexandre roi de Syrie, & Ptolémée Philométor roi d'Egypte, moururent en même tems : le premier après avoir régné cinq ans, & le ſecond trente-cinq. Démétrius, qui étoit parvenu à la Couronne par cette victoire, prit le ſurnom de *Nicator*, qui veut dire le Vainqueur. La ſucceſſion d'Egypte ſouffrit plus de difficultés.

§. IV.

Phyſcon épouſe Cléopatre, & monte ſur le trône d'Egypte. Démétrius en Syrie, s'abandonne à toutes ſortes d'excès. Diodote, ſurnommé Tryphon, fait proclamer roi de Syrie Antiochus fils d'Alexandre Bala, puis le tue, & prend ſa place. Il ſe ſaiſit par trahiſon de Jonathas, & le fait mourir. Démétrius entreprend une expédition contre les Parthes, qui le font priſonnier. Cléo-

patre sa femme épouse Antiochus Sidéte, frere de Démétrius, & le fait monter sur le trône de Syrie. Tryphon est vaincu, & mis à mort. Excès de folies & de débauches dans Physcon. Attale Philométor succéde à Attale son oncle, & le fait regretter par ses vices. Il meurt lui-même, après avoir régné cinq ans, & avoir laissé par son testament le peuple Romain héritier de ses Etats. Andronic s'en saisit. Il est vaincu, mené en triomphe, & mis à mort.

CLEOPATRE, reine d'Egypte, après la mort de son mari, qui étoit en même tems son frere, tâcha de mettre la Couronne sur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Comme il étoit encore en bas âge, d'autres travaillérent à la procurer à Physcon roi de la Cyrénaïque, frere du feu Roi, & l'envoiérent prier de venir à Alexandrie. Réduite par là à la nécessité de songer à sa défense, Cléopatre fit venir à son secours Onias & Dosithée avec une armée de Juifs. Il se trouva alors à Alexandrie un Ambassadeur Romain, nommé Thermus, qui, par sa médiation, amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon

AN.M.3859. AV.J.C.145. *Justin. lib. 38. cap. 8. Joseph. contr. Appian. lib. 2. Val. Max. lib. 9. cap. 1.*

épouſeroit Cléopatre ; qu'il éleveroit ſon fils, qui ſeroit déclaré héritier de la Couronne ; & que Phyſcon l'auroit en attendant pendant toute ſa vie. Il n'eut pas plutôt épouſé la Reine, & pris par là poſſeſſion de la Couronne, que, le jour même des noces, il tua ſon fils entre ſes bras.

J'ai déja remarqué que le ſurnom de *Phyſcon* que l'on donne à ce Prince, étoit proprement un ſobriquet. Celui qu'il prenoit lui-même étoit *Evergéte*, qui ſignifie *le Bienfaiteur*. Les Alexandrins le changérent en celui de *Cacoergéte*, qui veut dire tout au contraire *Un homme qui ſe plait à faire du mal* ſurnom qu'il mérita à juſte titre.

Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346. I. Maccab. xi. 20-37. Joſeph. Antiq. lib. 13. cap. 8.

En Syrie les affaires n'alloient guéres mieux. Démétrius, jeune Prince ſans expérience, laiſſoit tout faire à Laſthéne, qui lui avoit procuré les Crétois par le ſecours deſquels il étoit monté ſur le trône. C'étoit un homme corrompu & téméraire, qui ſe conduiſit ſi mal, qu'il fit bientôt perdre à ſon Maître le cœur de ceux qui lui étoient le plus néceſſaires pour le ſoutenir.

La premiére fauſſe démarche qu'il fit, ce fut à l'égard des ſoldats que Ptolémée avoit mis en paſſant dans les

villes maritimes de Phénicie & de Syrie pour renforcer ses garnisons. S'il y eût laissé ces garnisons, elles lui eussent beaucoup servi à augmenter ses forces. Au lieu de les gagner, ou du moins de les bien traiter ; sur quelque ombrage qu'il en conçut, il envoia des ordres aux troupes de Syrie qui étoient dans les mêmes garnisons d'égorger tous les soldats Egyptiens, & ce massacre s'exécuta. L'armée d'Egypte, qui étoit encore en Syrie, & qui l'avoit mis sur le trône, pleine d'une juste horreur pour une si barbare cruauté, l'abandonna sur le champ, & retourna en Egypte. Après cela il fit rechercher avec la derniére sévérité ceux qui avoient été contre lui ou contre son pere dans les derniéres guerres, & punit de mort tous ceux qu'on put saisir. Quand il crut, après toutes ces exécutions, n'avoir plus d'ennemis à craindre, il cassa la plus grande partie des troupes, & ne garda que ces Crétois, & quelques autres corps étrangers. Par là, non seulement il se défit des vieilles troupes qui avoient servi sous son pere, & qui s'affectionnant à lui l'auroient maintenu sur le trône ; mais il les rendit ses plus grands en-

nemis, en leur ôtant le ſeul moien qu'elles avoient de ſubſiſter. Il le ſentit bien dans les ſoulévemens & les révolutions qui arrivérent dans la ſuite.

Cependant Jonathas, voiant que tout étoit tranquille en Judée, forma le deſſein de délivrer enfin la nation des maux qu'elle ſouffroit de la Citadelle que les Grecs idolatres avoient encore à Jéruſalem. Il l'inveſtit, & fit venir des machines de guerre pour l'attaquer dans les formes. Démétrius, ſur les plaintes qu'on lui en porta, ſe rendit à Ptolémaïde, & commanda à Jonathas de l'y venir trouver, pour lui rendre compte de cette affaire. Jonathas donna ordre de pouſſer vivement le ſiége pendant ſon abſence, & partit pour ſe rendre auprès de lui avec quelques-uns des Prêtres & des principaux de la nation. Il porta quantité de préſens magnifiques, & il adoucit ſibien l'eſprit du Roi & celui de ſes Miniſtres, que non ſeulement il fit rejetter les accuſations qu'on avoit formées contre lui, mais il obtint même de grands honneurs & de nouvelles graces. On déchargea tout le pays de ſon Gouvernement de tous impots, péages, & tributs, pour la ſomme de

trois cens talens, qu'il convint de paier au Roi en forme d'équivalent.

Trois cens mille écus.

Le Roi étant retourné à Antioche, & continuant de s'abandonner sans mesure à toutes sortes d'excès, de violences, & de cruautés, poussa à bout la patience des peuples, de sorte que tous ses sujets se trouvérent disposés à une revolte générale.

Justin. lib. 38. cap. 9. I. Maccab. XI. 39-74. XII. 21-31. Joseph. Antiq. lib. 13. cap. 9. Appian. in Syr. pag. 132. Epit. Liv. 52. Strab. l. 16. pag. 752. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 346.

Diodote, surnommé ensuite Tryphon, qui avoit autrefois servi Alexandre, & avoit eu le Gouvernement d'Antioche avec Hiérax, voiant ces dispositions des peuples, trouva l'occasion très favorable pour entreprendre un coup hardi : c'étoit de se mettre la couronne sur la tête à la faveur de ces desordres. Il alla en Arabie trouver Zabdiel, à qui étoit confiée la personne & l'éducation d'Antiochus le fils d'Alexandre. Il lui mit devant les yeux l'état des affaires de Syrie, lui fit voir le mécontentement des peuples & sur tout des soldats, & lui représenta vivement que l'occasion ne pouvoit être plus favorable pour établir Antiochus sur le trône de son pere. Il demanda qu'on lui donnât ce jeune Prince, pour faire valoir ses droits. Son plan étoit de se servir des prétentions d'Antio-

chus jusqu'à ce qu'il eût détroné Démétrius ; & ensuite de se défaire de ce jeune Prince, & de prendre la couronne pour lui-même, comme il fit. Zabdiel, soit qu'il pénétrât son véritable dessein, ou qu'il ne goutât pas tout-à-fait son plan, n'y donna pas d'abord les mains. Tryphon fut obligé de demeurer assez lontems auprès de lui, pour le solliciter & le presser. Enfin, à force d'importunités ou de présens, il y fit consentir Zabdiel, & obtint ce qu'il demandoit.

AN.M.3860.
AV.J.C.144.

Jonathas pressoit vivement la Citadelle de Jérusalem : mais voiant qu'il n'avançoit point, il députa vers Démétrius pour le prier de retirer la garnison, qu'il ne pouvoit pas chasser par la force. Démétrius, qui se trouvoit alors dans un grand embarras, causé par les tumultes fréquens qui arrivoient à Antioche, où l'on avoit une aversion insupportable pour lui & pour son gouvernement, accorda à Jonathas tout ce qu'il demandoit, à condition qu'il lui envoieroit des troupes pour châtier les mutins. Jonathas lui envoia aussitôt trois mille hommes. Dès que le Roi les eut, se croiant assez fort pour tout entreprendre, il voulut

:ſarmer les habitans d'Antioche, &
·donna pour cet effet qu'ils euſſent
us à apporter leurs armes. Ils ſe ſou-
vérent au nombre de ſix vingts mille
ɔmmes, & vinrent inveſtir le palais,
ıns le deſſein de tuer le Roi. Les Juifs
:coururent auſſitôt pour le dégager,
:artérent cette multitude par le fer &
ır le feu, brulérent une grande par-
e de la ville, & tuérent ou firent périr
ır le feu près de cent mille des habi-
ıns. Le reſte, intimidé par un ſi grand
ıalheur, demanda la paix. Elle leur
ıt accordée, & le tumulte ceſſa. Les
uifs, après avoir tiré cette terrible
engeance des maux que ceux d'An-
oche avoient faits à Juda & à Jéru-
ılem, principalement ſous le régne
'Antiochus Epiphane, revinrent dans
ːur pays chargés d'honneur & de bu-
in.

Démétrius continuant toujours ſes
ruautés, ſa tyrannie, & ſes oppreſ-
:ons, fit encore mourir pluſieurs per-
onnes pour la derniére ſédition, con-
:ſqua les biens de pluſieurs, & en chaſ-
a un grand nombre d'autres. Tous ſes
ujets en conçurent tant de haine &
l'animoſité contre lui, qu'il ne leur
nanquoit qu'une occaſion pour écla-

ter, & lui faire sentir les effets les plu
terribles de leur vengeance.

Malgré les promesses qu'il avoit faites à Jonathas, & les grandes obligations qu'il lui avoit du secours qui l'avoit sauvé, il n'en usa pas mieux avec lui qu'avec les autres. Croiant desormais pouvoir se passer de lui, il ne tint pas le traité dont il étoit convenu Quoique la somme de trois cens talens lui eût été paiée, il ne laissa pas de demander tous les impots, les péages, & les tributs ordinaires avec la même rigueur qu'auparavant, & avec menaces à Jonathas de lui faire la guerre s'il y manquoit.

Pendant que les choses étoient dans cet état chancelant, Tryphon amena en Syrie Antiochus le fils d'Alexandre, & fit déclarer par tout ses prétentions à la couronne par un Manifeste. Les soldats que Démétrius avoit cassés, & un grand nombre d'autres mécontens, se rangérent en foule auprès du Prétendant, & le proclamérent Roi. Ils marchérent sous ses étendards contre Démétrius, le battirent, & l'obligérent à se retirer à Séleucie. Ils lui prirent tous ses éléphans, se rendirent maîtres d'Antioche, y placérent An-

ochus sur le trône des Rois de Syrie, : lui donnérent le surnom de *Theos*, ui signifie *le dieu*.

Jonathas, mécontent de l'ingratiide de Démétrius accepta l'invitation u'on lui fit de la part du nouveau Roi our l'engager dans ses intérêts. Lui, son frere Simon, furent comblés de veurs. On leur envoia une commission, qui leur donnoit pouvoir de leer des troupes pour Antiochus dans ute la Célé-Syrie & la Palestine. Ils rmérent de ces troupes deux corps armée, avec lesquels ils agirent séurément, & remportérent plusieurs ctoires contre les ennemis.

Tryphon voiant tout au point où il vouloit pour commencer à exécur le projet qu'il avoit formé de faipérir Antiochus, & de prendre pour i-même la Couronne de Syrie, ne ouvoit plus d'obstacle à ses desseins ie de la part de Jonathas, dont il onnoissoit trop la probité pour tenr même de le faire entrer dans ses ies. Il résolut de se défaire, à quelie prix que ce fût, d'un ennemi si doutable. Il entra donc en Judée ec une armée, pour le prendre & le ire mourir. Jonathas, de son côté,

I. Maccab. XII. 39-54. XIII. 1-30. *Joseph. Antiq. lib.* 13. *cap.* 10. & 11. *Justin. lib.* 36. *cap.* 1. *Epit. Liv. lib.* 55.

vint aussi à Bethsan à la tête de qu
rante mille hommes. Tryphon
bien qu'il ne gagneroit rien par
force contre une armée si puissante.
tâcha donc de l'attirer par de bel
paroles, & par les assurances les p
vives d'une amitié sincére. Il lui fit e
tendre qu'il n'étoit venu là que pou
consulter sur leurs intérêts commu
& pour mettre entre ses mains P
lémaïde, qu'il avoit résolu de lui do
ner en pur don. Il le trompa si b
par ces protestations d'amitié &
offres engageantes, qu'il lui fit re
voier toutes ses troupes, à la rése
de trois mille hommes, dont il
garda même que mille auprès de
personne. Il envoia les autres du
té de la Galilée, & suivit Trypho
Ptolémaïde, comptant, sur le serm
de ce traître, qu'il en seroit mis
possession. Il n'y fut pas plutôt en
avec ses mille hommes, qu'on en
ma les portes. On se saisit aussitôt
Jonathas, & on fit main basse
tous les autres. On détacha auss
même tems des troupes pour a
surprendre les deux mille hommes
étoient allés en Galilée. Ils avo
déja eu avis de ce qui étoit arri

Jonathas & à sa troupe dans la ville de Ptolémaide ; & s'étant exhortés les uns les autres à se bien défendre, & à vendre bien cher leur vie, l'ennemi n'osa pas les attaquer. On les laissa passer, & ils arrivérent tous sans aucun mal à Jérusalem.

L'affliction de ce qui venoit d'arriver à Jonathas y étoit extrême. Les Juifs cependant ne perdirent point courage. Ils choisirent d'un consentement universel Simon pour leur Général ; & sur le champ, par ses ordres, ils se mirent à travailler de toute leur force à achever les fortifications de Jérusalem que Jonathas avoit commencées. Et quand on apprit que Tryphon approchoit, Simon marcha contre lui à la tête d'une belle armée.

Tryphon n'osa lui livrer bataille, & eut encore une fois recours au même artifice qui lui avoit si bien réussi contre Jonathas. Il envoia dire à Simon qu'il n'avoit fait arréter Jonathas, que parce qu'il devoit cent talens au Roi : que s'il vouloit lui envoier cette somme, & les deux fils de Jonathas en otage pour lui répondre de la fidélité de leur pere, il le feroit mettre en liberté. Quoique Simon vît

Cent mille écus.

bien que ce n'étoit qu'une feinte, cependant, pour n'avoir point à se reprocher d'avoir causé la mort de son frere en refusant de faire ce qu'on lui proposoit, il envoia l'argent & les deux enfans de Jonathas. Le traître ne relâcha point pour cela son prisonnier : mais il revint une seconde fois en Judée avec une plus grosse armée qu'auparavant, dans le dessein de mettre tout à feu & à sang. Simon le côtoia de si près dans toutes ses marches & contremarches, qu'il prévint tous ses desseins, & l'obligea de se retirer.

Tryphon, à son retour au quartier d'hiver dans le pays de Galaad, fit mourir Jonathas ; & croiant après cela n'avoir plus personne à craindre, il donna ordre de tuer secrettement Antiochus. Il fit ensuite courir le bruit qu'il étoit mort de la pierre ; & en même tems il se déclara Roi de Syrie en sa place, & prit possession de la Couronne. Quand Simon apprit la mort de son frere, il envoia prendre ses os, les enterra dans le sépulcre de ses peres à Modin, & lui fit ériger un superbe monument.

Tryphon souhaitoit avec passion de se faire reconnoitre par les Romains. Son usurpation étoit si chancelante sans cela, qu'il voioit bien qu'il avoit besoin de ce support pour se soutenir. Il leur envoia une Ambassade magnifique, qu'il chargea d'une victoire d'or du poids de dix mille pieces d'or. Il fut la duppe des Romains. Ils reçurent la statue, & firent mettre dans l'inscription le nom d'Antiochus qu'il avoit fait assassiner, comme si elle fût venue de lui. AN.M.3861. AV.J.C.143. *Diod. Legat.* 31.

Les Ambassadeurs que Simon envoia à Rome, y furent reçus bien plus honorablement, & l'on y renouvella tous les Traités faits avec ses prédécesseurs. *I. Maccab.* XIV. 16-40.

Démétrius cependant s'amusoit à se divertir à Laodicée, & s'abandonnoit aux plus infames débauches, sans devenir plus sage par l'adversité, & sans qu'il parût méme sentir le moins du monde ses malheurs. Comme Tryphon avoit donné aux Juifs un juste sujet de s'opposer à lui & à son parti, Simon envoia à Démétrius une couronne d'or, & des Ambassadeurs pour traiter avec lui. Ils obtinrent de ce Prince la confirmation de la Sacrifi- *Diod. in Excerpt. Vales. pag.* 35. *I. Maccab.* XIII. 34-42. & XIV. 38-41. *Joseph. Antiq. lib.* 13. *cap.* 11.

cature & la Principauté pour Simon ; l'exemption de toutes ſortes de tributs & d'impôts, avec une amniſtie générale pour tous les actes d'hoſtilité paſſés, à condition que les Juifs ſe joindroient à lui contre Tryphon.

An.M.3863. Av.J.C.141. *Juſtin. l. 36. cap. 1. lib. 38. cap. 9. lib. 41. cap. 5. & 6. I. Maccab. XIV. 1-49. Joſeph. Antiq. lib. 13. cap. 9. & 12. Oroſius lib. 5. cap. 4. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 359. Appian. in Syr. pag. 132.*

Démétrius enfin revint un peu de ſa léthargie à l'occaſion des Députés qui lui vinrent de l'Orient pour l'inviter à y paſſer. Les Parthes aiant inondé preſque tout l'Orient, & ſubjugué tous les pays d'Aſie qui ſont entre l'Inde & l'Euphrate, ceux des habitans de ces pays-là, qui étoient deſcendus des Macédoniens, ne pouvant ſouffrir cette uſurpation, ni l'orgueil & l'inſolence de leurs nouveaux maîtres, preſſoient extrêmement Démétrius par des ambaſſades réitérées de venir ſe mettre à leur tête, l'aſſuroient d'un ſoulévement général contre les Parthes, & promettoient de lui fournir aſſez de troupes pour chaſſer ces uſurpateurs, & recouvrer toutes les provinces de l'Orient. Plein de ces eſpérances il entreprit enfin cette expédition, & paſſa l'Euphrate, laiſſant Tryphon en poſſeſſion de la plus grande partie de la Syrie. Il comptoit qu'étant une fois maître de

l'Orient, avec ce ſurcroit de puiſſance il ſeroit plus en état à ſon retour de réduire ce rebelle.

Dès qu'il parut en Orient, les Elyméens, les Perſes, & les Bactriens ſe déclarérent en ſa faveur; &, avec les ſecours qu'il en tira, il défit pluſieurs fois les Parthes. Mais à la fin, ſous prétexte de traiter avec lui, ils l'attirérent dans une embuſcade, où il fut fait priſonnier, & toute ſon armée taillée en piéces. Ce fut par ce couplà que l'Empire des Parthes s'établit d'une maniére ſi ferme, qu'il ſe ſoutint enſuite pendant pluſieurs ſiécles, & devint la terreur de tous ſes voiſins; juſqu'à aller du pair avec les Romains même, pour la force des armes & la réputation des exploits militaires.

Le Roi qui régnoit alors ſur les Parthes, étoit Mithridate fils de Priapatius, Prince brave & ſage. On a vû comment Arſace avoit fondé cet Empire: comment ſon fils Arſace II. l'avoit établi & fixé par un Traité de paix avec Antiochus le Grand. Priapatius étoit fils de ce ſecond Arſace, & il lui ſuccéda: il portoit auſſi le nom d'Arſace, qui a été commun à

tous ceux de cette maison. Après avoir régné quinze ans, il laissa la Couronne en mourant à Phraate son fils aîné; & celui-ci la laissa à Mithridate son frere, préférablement [a] à ses propres enfans, parce qu'il reconnut en lui plus de mérite & plus de capacité pour bien gouverner les peuples, persuadé qu'un Roi, lorsqu'il est maître du choix, doit être plus attentif au bien de l'Etat qu'à l'avancement de sa famille, & oublier en quelque sorte qu'il est pere, pour se souvenir seulement qu'il est roi. Ce Mithridate est le Roi des Parthes entre les mains de qui tomba Démétrius.

Ce Prince, après avoir subjugué les Médes, les Elyméens, les Perses, les Bactriens, poussa encore ses conquêtes jusques dans l'Inde, & au dela des bornes de celles d'Alexandre: &, après avoir défait Démétrius, il s'assujettit aussi la Babylonie, & la Mésopotamie, de sorte que son Empire eut depuis ce tems-là pour bornes

a Non multo post decessit, multis filiis relictis; quibus præteritis, fratri potissimum Mithridati, insignis virtutis viro, reliquit imperium: plus regio quàm patrio deberi nomini ratus, potiusque patriæ quàm liberis consulendum. *Justin.*

l'Euphrate à l'occident, & à l'orient le Gange.

Il mena Démétrius ſon priſonnier dans toutes les provinces qui tenoient encore pour le Roi de Syrie, dans la vûe de les obliger à ſe ſoumettre à lui en leur montrant celui qu'ils avoient regardé comme leur libérateur réduit à un état ſi bas & ſi honteux. Après cela il le traita comme un Roi : il l'envoia en Hyrcanie, qui lui fut aſſignée pour ſa réſidence, & lui donna ſa fille Rhodogune en mariage. Cependant il étoit toujours regardé comme priſonnier de guerre, quoiqu'il eût d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Son fils Phraate qui lui ſuccéda, le traita de la même ſorte.

On remarque en particulier de ce Mithridate, qu'aiant ſubjugué pluſieurs nations différentes, il prit de chacune ce qu'elle avoit de meilleur dans ſes loix & dans ſes coutumes, & qu'il en fit un excellent corps de loix & de maximes d'Etat pour le gouvernement de ſon Empire. C'eſt là faire un bel uſage de ſes victoires, d'autant plus louable qu'il eſt rare & preſque inoui, d'être plus attentif à pro-

fiter des ſages coutumes des peuples vaincus, qu'à s'enrichir de leurs tréſors. C'eſt par ce moien que Mithridate donna des fondemens ſolides à l'Empire des Parthes, qu'il lui procura une conſiſtence ferme, qu'il lia étroitement les provinces conquiſes, qu'il les réunit dans un même corps de monarchie qui ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiécles ſans ſe démentir, malgré la diverſité des nations. On peut le regarder comme le Numa des Parthes, qui apprit à cette nation belliqueuſe à tempérer une bravoure féroce par la diſcipline, & à méler l'autorité ſage des loix à la force aveugle des armes.

En ce même tems arriva un changement conſidérable dans l'état de la nation Juive. Elle combattoit depuis lontems avec des efforts incroiables contre les Rois de Syrie, non ſeulement pour ſe mettre en liberté, mais auſſi pour ſauver ſa religion. Elle crut devoir profiter de l'occaſion favorable de la captivité du Roi de Syrie & des guerres civiles qui déchiroient continuellement cet Empire, pour aſſurer l'une & l'autre. Dans une aſſemblée générale des Prêtres, des An-

ciens, & de tout le peuple à Jérusalem, elle choisit pour Chef Simon, à la famille duquel elle avoit des obligations essentielles, & lui donna le gouvernement en titre de Souveraineté, aussi bien que la Souveraine Sacrificature; & déclara cette double puissance, civile & sacerdotale, héréditaire dans sa famille. Ces deux titres lui avoient été conférés par Démétrius, mais seulement pour sa personne. Après sa mort, l'une & l'autre dignité passérent conjointement à sa postérité, & demeurérent unies pendant plusieurs générations.

Quand la Reine Cléopatre vit son mari pris & retenu par les Parthes, elle se renferma avec ses enfans dans Séleucie, où plusieurs des soldats de Tryphon vinrent se jetter dans son parti. Cet homme naturellement brutal & cruel avoit caché ces défauts avec soin sous les apparences de douceur & de bonté, tant qu'il avoit cru avoir besoin de chercher à plaire aux peuples pour venir à bout de ses desseins ambitieux. Quand il se vit en possession de la Couronne, il déposa un personnage qui le génoit, & se livra sans contrainte à ses mauvais pan- An. M. 3864. Av. J.C. 140.

chans. Plusieurs donc l'abandonnérent, & vinrent en assez grand nombre se donner à Cléopatre. Ces désertions ne grossissoient pas pourtant assez son parti pour la mettre en état de se soutenir par elle-même. Elle craignoit aussi que le peuple de Séleucie ne la livrât à Tryphon, plutôt que de soutenir un siége pour l'amour d'elle. Elle fit donc proposer à Antiochus Sidéte, frere de Démétrius, de s'unir avec elle, & promit en ce cas de l'épouser, & de lui procurer la Couronne. Car, quand elle apprit que Démétrius avoit épousé Rhodogune, elle en fut si outrée qu'elle ne garda plus de mesures, & résolut de chercher de l'appui par un nouveau mariage. Ses enfans étoient encore trop jeunes pour soutenir le poids d'une couronne chancelante, & elle n'étoit pas de caractére à respecter beaucoup leurs droits. Comme donc Antiochus étoit après eux le plus proche héritier de la Couronne, elle se fixa à lui, & le prit pour mari.

Cet Antiochus étoit le second fils de Démétrius Soter, & avoit été envoié à Cnide avec son frere Démétrius, pendant les guerres qu'avoit eu

eur pere contre Alexandre Bala, pour es mettre à couvert des révolutions qu'on appréhendoit, & qui arrivérent effectivement, comme on l'a dit ci-dessus. Aiant accepté les offres de Cléopatre, il prit le titre de Roi de Syrie.

Il écrivit à Simon une lettre, où il se plaignoit de l'injuste usurpation de Tryphon, dont il se promettoit de tirer bientôt vengeance. Pour l'engager dans ses intérêts, il lui faisoit de grandes concessions, & lui en faisoit espérer de plus grandes encore quand il seroit monté sur le trône.

En effet, au commencement de l'année suivante, il fit une descente en Syrie avec une armée de troupes étrangéres qu'il avoit prises à sa solde en Gréce, dans l'Asie Mineure, & dans les Iles: &, après avoir épousé Cléopatre, & joint ce qu'elle avoit de troupes aux siennes, il se mit en campagne pour aller combattre Tryphon. La plupart des troupes de cet Usurpateur, lasses de sa tyrannie, le quittérent, & vinrent grossir l'armée d'Antiochus, qui se trouva alors monter jusqu'à six vingts mille hommes d'infanterie, & huit mille chevaux.

An. M. 3865.
Av. J.C. 139.
I. Maccab. XV. 1-41. XVI. 1-10. Joseph. Antiq. XIII. 12, & 13.

Tryphon n'avoit pas de quoi lui faire tête. Il se retira à Dora, ville proche de Ptolémaïde en Phénicie. Antiochus l'y assiégea par mer & par terre avec toutes ses forces. La place ne pouvoit pas tenir lontems contre une si puissante armée. Tryphon se sauva par mer à Orthosie, autre ville maritime de Phénicie : & de là aiant gagné Apamée où il étoit né, il y fut pris, & on le fit mourir. Ainsi Antiochus mit fin à cette usurpation, & monta sur le trône de son pere, qu'il occupa neuf ans. Sa passion pour la chasse lui fit donner le surnom de *Sidéte* ou *le Chasseur*, du mot *Zidah*, qui signifie la même chose dans la langue Syriaque.

Simon établi dans la Souveraineté de la Judée du consentement général de la nation, crut devoir envoier des Ambassadeurs à Rome pour y être reconnu sous ce titre, & pour renouveller les anciens Traités. Ils y furent très bien reçus, & obtinrent tout ce qu'ils demandoient. Le Sénat, en conséquence, fit écrire par le Consul Pison à Ptolémée roi d'Egypte, à Attale roi de Pergame, à Ariarathe

roi de Cappadoce, à * Démétrius roi de Syrie, à Mithridate roi des Parthes, aussi bien qu'à toutes les villes & à tous les Etats de la Gréce, de l'Asie Mineure & des Iles, avec qui les Romains étoient en alliance, pour leur notifier que les Juifs étoient leurs amis & leurs alliés, & qu'ainsi ils n'entreprissent rien à leur préjudice.

Comme Antiochus n'avoit accordé à Simon une alliance si avantageuse que forcé par le pressant besoin où il se trouvoit pour lors, & contre l'intérêt de l'Etat aussi bien que contre la politique de ses prédécesseurs, la lettre des Romains ne l'empécha pas de se déclarer contre Simon, malgré toutes les promesses magnifiques qu'il lui avoit faites, & d'envoier en Judée des troupes sous la conduite de Cendébée, qui fut vaincu dans une bataille par Judas & Jean fils de Simon.

Il y avoit sept ans que Physcon régnoit en Egypte. L'histoire ne raporte rien de lui pendant tout ce tems-là que ses vices monstrueux, & ses cruautés détestables. Il n'y a guéres eu de

An.M.3866. Av.J.C.138. *Justin. l. 38. cap. 8. Diod. in excerpt. Vales. pag. 361. Athen. lib. 4. pag. 184. & lib. 6. p. 252. Val. Max. l. 9. cap. 1. & 2.*

** Cette lettre fut adressée à Démétrius, quoiqu'il fût prisonnier chez les Parthes, parce que les Romains n'avoient reconnu ni Tryphon, ni Antiochus Sidete.*

Prince ſi perdu de débauche, & en même tems ſi cruel & ſi ſanguinaire. Tout le reſte de ſa conduite étoit auſſi mépriſable, que ſes vices étoient crians : car il faiſoit & diſoit en public des extravagances d'enfant. De ſorte qu'il s'attira en même tems le mépris & la haine de ſes peuples au dernier degré. Sans Hiérax, ſon premier Miniſtre, il eût été infailliblement détroné. Cet Hiérax étoit né à Antioche, & c'étoit le même à qui, ſous le régne d'Alexandre Bala, le Gouvernement de cette ville avoit été laiſſé conjointement avec Diodote, ſurnommé enſuite Tryphon. Après la révolution qui arriva en Syrie, il ſe retira en Egypte, entra au ſervice de Ptolémée Phyſcon, & devint bientôt ſon premier Général & ſon premier Miniſtre. Comme il étoit brave & habile, en faiſant bien paier les troupes, & en réparant par un gouvernement ſage & équitable les fautes que ſon Maître faiſoit, & en les prévenant, ou y remédiant autant qu'il lui étoit poſſible, il avoit eu juſques-là le bonheur & l'adreſſe d'entretenir la tranquillité dans cet Etat.

AN. M. 3868. AV. J.C. 136. Mais, dans les années ſuivantes,

ſoit qu'Hiérax fût mort, ou que la prudence & la ſageſſe de ce premier Miniſtre ne puſſent plus arréter la folie du Prince, les affaires d'Egypte allérent plus mal que jamais. Phyſcon fit mourir ſans ſujet la plupart de ceux qui avoient le plus témoigné de zêle à lui procurer la Couronne après la mort de ſon frere, & à la lui conſerver enſuite. Athénée met de ce nombre Hiérax, mais ſans en marquer le tems. Il fit encore mourir, ou du moins bannir, la plupart de ceux qui avoient été en faveur ſous Philométor ſon frere, ou qui avoient ſeulement eu des emplois ſous lui; & en lâchant ſes troupes étrangéres, à qui il permettoit de piller & de tuer comme il leur plaiſoit, il jetta ſi fort la terreur dans la ville d'Alexandrie, que la plupart des habitans, pour éviter ſa cruauté, prirent le parti de ſe retirer dans les pays étrangers, & la ville demeura preſque déſerte. Pour les remplacer, quand il s'aperçut qu'il ne lui reſtoit plus que des maiſons vuides, il fit publier dans tous les pays du voiſinage, qu'on feroit de grands avantages à ceux qui voudroient venir s'y établir, de quelque

nation qu'ils fussent. Il se trouva assez de gens que ce parti accommodoit. On leur donna les maisons abandonnées, & on leur accorda tous les droits, priviléges, & immunités, dont jouissoient les anciens citoiens, & la ville se repeupla.

Comme, parmi ceux qui avoient quitté Alexandrie, il y avoit quantité de grammairiens, de philosophes, de géométres, de médecins, de musiciens, & d'autres maîtres de sciences & d'arts libéraux, il arriva de là que les sciences & les beaux arts commencérent à renaître en Gréce, dans l'Asie Mineure, dans les Iles, en un mot par tout où ces illustres réfugiés les portérent. Les guerres continuelles des successeurs d'Alexandre avoient presque éteint les sciences dans tous ces pays-là; & elles seroient tombées absolument parmi ces troubles, si elles n'avoient trouvé de la protection sous les Ptolémées à Alexandrie. Le premier de ces Princes, par l'établissement de son Muséon où il entretenoit des savans, & par la fondation de sa belle Bibliothéque, avoit attiré chez lui presque tout ce qu'il y avoit d'habiles gens en Gréce. Le se-

cond & le troisiéme aiant suivi en cela les traces du Fondateur, Alexandrie étoit devenue la ville du monde où les sciences & les arts libéraux étoient le plus cultivés, pendant que presque par tout ailleurs ils étoient absolument négligés. La plupart des habitans de cette grande ville étudioient, ou s'attachoient à quelqu'un de ces beaux arts, qu'on leur faisoit apprendre dans leur jeunesse. Ainsi, quand la cruauté & l'oppression du Tyran dont je parle les obligea de chercher des retraites dans les pays étrangers, la ressource la plus générale qu'ils trouvérent, pour gagner leur vie, fut de se mettre à enseigner ce qu'ils savoient. Ils y ouvrirent donc des écoles; &, comme la nécessité les pressoit, ils enseignoient à bon marché, ce qui grossissoit beaucoup le nombre de leurs écoliers. Par ce moien, les arts & les sciences commencérent à revivre dans tous les endroits de leur dispersion, c'est-à-dire dans tout ce que nous appellons l'Orient; précisément de la même maniére qu'elles se sont renouvellées en Occident, à l'occasion de la prise de Constantinople par les Turcs.

Cic. in somn. Scip.
Athen. lib. 6. pag. 273. & lib. 12. pag. 549.
Val. Max. lib. 4. cap. 3.
Diod. Legat. 32.

Justement dans le tems que les étrangers venoient en foule repeupler Alexandrie, P. Scipion l'Africain le jeune, Sp. Mummius, & L. Métellus y arrivérent de Rome en ambassade. C'étoit une maxime des Romains d'envoier souvent des ambassades chez leurs alliés, pour prendre connoissance de leurs affaires, & accommoder leurs différens. Ce fut dans cette vûe que l'on envoia alors en Egypte trois des plus grands hommes de l'Etat. Ils avoient ordre, comme je l'ai dit ailleurs, de passer en Egypte, en Syrie, en Asie, & en Gréce; & de voir en quel état étoient les affaires de tous ces pays-là: d'examiner comment on y observoit les Traités qu'on avoit faits avec eux, & de remédier à tous les desordres qu'ils y trouveroient. Ils s'acquittérent de leur commission avec tant d'équité, de justice, & d'habileté, & rendirent de si grands services à ceux à qui on les avoit envoiés, en remettant l'ordre parmi eux, & en accommodant leurs différens, que, dès qu'ils furent de retour à Rome, on y vit arriver des ambassades de tous les endroits où ils avoient passé, qui venoient re-

nercier le Sénat de leur avoir envoié les personnes d'un si grand mérite, & dont ils ne pouvoient trop louer la sagesse & la bonté.

Le premier endroit où ils allérent, suivant leurs instructions, fut Alexandrie. Le Roi les y reçut avec une grande magnificence. Pour eux, ils s'affectoient si peu, qu'à leur entrée, Scipion, qui étoit le plus grand Seigneur de Rome, n'avoit avec lui qu'un ami, c'étoit le philosophe Panétius, & cinq domestiques. On [a] comptoit, dit un Historien, non ses domestiques, mais ses victoires; & on l'estimoit, non pour son or & son argent, mais pour ses vertus & ses qualités personnelles. Quoi que, pendant tout le séjour qu'ils y firent, le Roi leur fit servir à table tout ce qu'il y avoit de plus délicat & de plus recherché, ils ne touchoient jamais qu'aux mêts les plus simples & les plus communs, méprisant tout le reste qui ne sert qu'à affoiblir l'esprit aussi bien que le corps. Telle étoit encore en ce tems-là la modération & la tempérance des

a Cùm per socios & exteras gentes iter faceret, non mancipia sed victoriæ numerabantur; nec quantum auri & argenti, sed quantum amplitudinis onus secum ferret, æstimabatur. *Val. Max.*

Romains : mais le luxe & le faste en prirent bientôt la place.

Quand les Ambassadeurs eurent bien vû Alexandrie, & réglé les affaires qui les y amenoient, ils remontérent le Nil pour visiter Memphis, & les autres parties de l'Egypte. Ils virent de leurs propres yeux, ou par des informations faites sur les lieux mêmes, le grand nombre de villes, & la multitude prodigieuse d'habitans que contenoit cet Etat; la force que lui donnoit sa situation, la fertilité de son terroir, & tous les autres avantages dont il jouissoit. Ils trouvérent qu'il n'y manquoit rien pour le rendre puissant & formidable, qu'un Prince qui eût de la capacité & de l'application : car Physcon, qui y régnoit alors, n'étoit rien moins qu'un Roi. Il ne se peut rien de plus pitoiable que l'idée qu'il leur donna de lui dans toutes les audiences qu'ils en eurent. Pour sa cruauté, sa barbarie, son luxe, & ses autres vices, j'en ai déja dit quelque chose, & je serai obligé dans la suite d'en donner de nouvelles preuves. Son [a] corps ré-

a Quàm cruentus civibus, tam ridiculus Romanis fuit. Erat enim & vultu deformis, & statu-

ondoit aſſez à la laideur de ſon ame.)n ne pouvoit guéres en voir un plus ontrefait. Sa taille étoit des plus peites ; & avec cela, ſon ventre étoit 'une ſi énorme groſſeur, qu'il n'y voit point d'homme qui pût l'em›raſſer. C'eſt cette groſſeur de ventre ui lui fit donner le ſobriquet de *Phyſon.* Sur un ſi vilain corps, il portoit ıne étofe ſi claire, qu'on en voioit oute la difformité. Il * ne paroiſſoit amais en public que ſur un char, ne ›ouvant porter cette maſſe de chair ui étoit le fruit de ſon intempéran:e, ſinon lorſqu'il ſe promena avec ;cipion. Auſſi celui-ci, ſe tournant 'ers Panétius, lui dit à l'oreille en ouriant : *Les Alexandrins nous ont l'oligation de voir marcher à pié leur Roi.*

Il faut avouer, à la honte de la oiauté, que la plupart des Rois, dont ious parlons actuellement, deshonooient, non ſeulement le trône, mais

a brevis, & ſagina ven:is non homini ſed bel-uæ ſimilis. Quam fœdiatem nimia ſubtilitas erlucidæ veſtis augebat, rorſus quaſi aſtu inſpiienda præberentur, quæ mni ſtudio occultanda udibundo viro erant. *Juſtin. lib.* 8. *cap.* 8.

* *On lit dans Athénée :* προήει μηδέποτε πεζὸς, εἰ μὴ διὰ Σκιπίωνα. *L'Interpréte a traduit :* Pedibus ille nunquam ex regia prodibat, ſed perpetuo Scipione ſubnixus ; *au lieu de* nisi propter Scipionem.

l'humanité même, par les vices les plus affreux. On est effraié de voir dans cette longue liste de Rois dont j'ai raporté jusqu'ici l'histoire, combien il y en a peu qui soient dignes de ce nom. Quelle comparaison de ces monstres de dissolution & de cruauté avec Scipion l'Africain l'un des trois Ambassadeurs de Rome, qui étoit un prodige de sagesse & de vertu, telle qu'on la pouvoit trouver parmi des payens. Aussi Justin dit-il de lui, que pendant qu'il visitoit avec curiosité & considéroit les raretés d'Alexandrie, il étoit lui-même le spectacle de toute la ville. *Dum inspicit urbem, spectaculo Alexandrinis fuit.*

An.M.3866. Av.J.C.138. *Justin. l. 36. cap. 4. Strab. l. 13. pag. 624. Plut. in Demetr. pag. 897. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 370.*

Attale roi de Pergame mourut environ dans le tems dont nous parlons ici. Son neveu, qui portoit le même nom, & qui fut surnommé Philométor, lui succéda. Comme ce dernier étoit en bas âge quand Euméne son pere mourut, il avoit été sous la tutelle de son Oncle, à qui la Couronne fut aussi laissée par le testament d'Euméne. Attale donna à son Neveu la meilleure éducation qu'il put; &, en mourant, lui laissa le trône, quoiqu'il eût lui-même des fils: procédé

ès rare & très louable, la plupart
es Princes ne ſongeant pas moins à
anſmettre la Couronne à leur poſté-
té, qu'à ſe la conſerver à eux-mê-
es pendant leur vie.

Ce fut un malheur pour le roiau-
e de Pergame. Philométor le gou-
erna de la maniére du monde la plus
travagante & la plus pernicieuſe. A
eine fut-il ſur le trône, qu'il le ſouil-
. du ſang de ſes plus proches parens,
: des meilleurs amis de ſa maiſon.
fit égorger preſque tous ceux qui
voient ſervi avec une extrême fidé-
té ſon pere & ſon oncle, ſous pré-
xte que les uns avoient tué ſa mere
tratonice, qui étoit morte de mala-
ie dans un âge fort avancé ; & les
itres ſa femme Bérénice, morte d'un
al incurable qui lui étoit ſurvenu
rt naturellement. Il en fit mourir
core d'autres, ſur des ſoupçons
ut-à-fait frivoles : & leur mort en-
aînoit celle de leurs femmes, de
urs enfans, & de toute leur famil-
. Il faiſoit faire ces exécutions par
es troupes étrangéres qu'il avoit fait
enir exprès de chez les barbares les
lus ſauvages & les plus cruels, pour
n faire les inſtrumens de ſon énorme
arbarie.

Après avoir ainsi massacré & sacrifié à sa fureur les plus honnêtes gens de son roiaume, il cessa de se montrer. On ne le vit plus paroitre dans la ville, ni manger en public. Il mit un habit usé, laissa croître sa barbe sans en prendre aucun soin, fit tout ce que faisoient dans ces tems-là les personnes accusées d'un crime capital, comme s'il eût voulu par là reconnoitre les crimes qu'il venoit de commettre

De là il passa à d'autres espéces de folie. Il abandonna le soin de toutes les affaires, se retira dans son jardin, s'y mit à bécher lui-même, & y sema toutes sortes d'herbes venimeuses aussi bien que des bonnes : puis empoisonnant les bonnes du suc des méchantes, il les envoioit ainsi en présent à ses amis. Il passa dans ces extravagances cruelles tout le reste de son régne qui, heureusement pour ses sujets, ne dura pas lôntems ; car il ne fut que de cinq ans.

Il s'étoit mis en tête d'exercer le métier de fondeur. Il forma le projet d'un monument de cuivre pour sa
An. M. 3871. mere ; &, un jour d'été que la chaleur
Av. J.C. 133. étoit excessive, pendant qu'il travailloit à en fondre le métal, il lui pri

une fiévre chaude qui l'emporta au bout de sept jours, & délivra ses sujets d'un abominable tyran.

Il avoit fait un testament, par lequel il constituoit le peuple Romain son héritier. Eudéme de Pergame porta ce testament à Rome. L'Article dont il s'agit étoit exprimé en ces termes. QUE LE PEUPLE ROMAIN SOIT HERITIER DE MES BIENS. Dès qu'on en eut fait la lecture, Tibérius Gracchus Tribun du peuple, toujours attentif à se concilier sa faveur, saisit cette occasion, & étant monté sur la Tribune aux harangues, il proposa une Loi qui portoit, Que tout l'argent comptant qui reviendroit de la succession de ce Prince seroit distribué aux pauvres citoiens qui seroient envoiés en colonies dans le pays légué au peuple Romain, afin qu'ils eussent de quoi s'établir dans leurs nouvelles possessions, & se pourvoir des outils nécessaires à l'agriculture. Il ajouta, que quant aux villes & aux terres qui étoient de la domination d'Attale, il n'apartenoit pas au Sénat d'en ordonner, & qu'il en laisseroit la disposition au peuple : ce qui choqua extrêmement le Sénat. Ce Tribun fut tué peu de tems après.

Plut. in Gracch. pag. Flor. lib. 2. cap. 20. Justin. l. 36. cap. 4. & 37. cap. 1. Vell. Paterc. lib. 2. cap. 4. Strab. l. 14. pag. 646. Oros. lib. 5. cap. 8-10. Eutrop. l. 4. Valer. Max. lib. 3. cap. 2.

An.M.3872. Av.J.C.132. Cependant Aristonic, qui se disoit de la famille roiale, travailla à s'emparer des Etats d'Attale. En effet, il étoit fils d'Euméne, mais né d'une courtisane. Il n'eut pas de peine à engager dans son parti la plupart des villes, parce qu'elles étoient accoutumées de longue main à être gouvernées par des Rois. Quelques villes, par la crainte des Romains, refusérent d'abord de le reconnoitre : mais elles y furent contraintes par la force.

An.M.3873. Av.J.C.131. Comme son parti se fortifioit de jour en jour, les Romains envoiérent contre lui le Consul Crassus Mucianus. On a remarqué qu'il possédoit si parfaitement tous les dialectes de la langue grecque, qui formoient comme cinq langages différens, qu'il prononçoit ses arrêts selon la langue particuliére de ceux qui plaidoient devant lui, ce qui le rendit fort agréable à tous les peuples de l'Asie Mineure. Tous les Princes voisins alliés du peuple Romain, les Rois de Bithynie, de Pont, de Cappadoce, de Paphlagonie, joignirent leurs troupes aux siennes.

An.M.3874. Av.J.C.130. Malgré de si puissans secours, aiant engagé mal-à-propos un combat son

son armée qu'il commandoit alors en qualité de Proconsul, fut mise en déroute, & lui fait prisonnier. Il évita la honte d'être livré au Vainqueur par une mort qu'il s'attira lui-même. Sa tête fut portée à Aristonic, qui fit enterrer son corps à Smyrne.

Le Consul Perpenna, qui avoit succédé à Crassus, vengea bientôt sa mort. Etant accouru en Asie, il livra un combat à Andronic, défit entiérement son armée, l'assiégea peu après lui-même dans Stratonice, & enfin le fit prisonnier. Toute la Phrygie se soumit aux Romains.

Il fit partir pour Rome Andronic sur la flote, qu'il chargea de tous les trésors d'Attale. Manius Aquilius, qui venoit d'être nommé Consul, se hâta de venir prendre sa place, pour terminer cette guerre, & lui ravir l'honneur du triomphe. Il trouva Andronic parti ; & peu de tems après Perpenna, qui s'étoit mis en chemin, mourut de maladie à Pergame. Aquilius mit bientôt fin à cette guerre qui avoit duré près de quatre ans. La Lydie, la Carie, l'Hellespont, la Phrygie, en un mot tout ce qui composoit le roiaume d'Attale, fut réduit

An. M. 3875. Av. J.C. 129.

en province de l'Empire Romain ſous le nom commun d'Aſie.

Le Sénat avoit ordonné qu'on détruiſît la ville de Phocée, qui s'étoit déclarée contre les Romains, & dans la guerre dont-on vient de parler, & auparavant dans celle contre Antiochus. Les habitans de Marſeille, qui étoit une colonie de Phocée, touchés du danger de leurs Fondateurs, comme s'il ſe fût agi de leur propre ville, députérent à Rome pour implorer en leur faveur la clémence du Sénat & du peuple. Quelque juſte que fût leur indignation contre Phocée, ils ne purent refuſer ſa grace aux vives ſollicitations d'un peuple pour lequel ils avoient anciennement une extrême conſidération, & qui s'en rendoit encore plus digne par la tendre reconnoiſſance qu'il témoignoit pour ſes peres & ſes fondateurs.

La grande Phrygie fut accordée à Mithridate Evergéte roi de Pont, en récompenſe du ſecours qu'il avoit donné aux Romains dans cette guerre. Mais après ſa mort ils l'enlevérent à ſon fils, (c'eſt le grand Mithridate) & la déclarérent libre.

Ariarathe roi de Cappadoce, qui

étoit mort dans cette même guerre, avoit laissé six enfans. Rome, pour récompenser dans les fils les services du pere, ajouta à leurs Etats la Lycaonie & la Cilicie. Ils trouvérent dans la Reine Laodice, non une mere, mais une cruelle marâtre. Pour s'assurer à elle seule l'autorité, elle fit périr par le poison cinq de ses enfans; & le sixiéme auroit eu le même sort, si ses proches ne l'avoient enlevé aux mains parricides de cette Mégére, dont les peuples vengérent bientôt les crimes par une mort violente.

Manius Aquilius, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe. An. M. 3878. Av. J.C. 126. Andronic, après y avoir été donné en spectacle au peuple, fut conduit dans la prison, où on l'étrangla. Telles furent les suites du testament du Roi Attale.

Mithridate, dans la lettre qu'il écrivit dans la suite à Arsace roi des Parthes, accuse les Romains [a] d'avoir supposé un faux testament d'Attale, pour frustrer Andronic fils d'Euméne

a Simulato impio testamento, filium ejus (Eumenis) Aristonicum, quia patrium regnum petiverat, hostium more per triumphum duxere. *Apud Sallust. in fragm.*

du roiaume de ſon pere qui lui appartenoit de droit : mais c'eſt un ennemi déclaré qui les charge de ce grief. Ce qui eſt plus étonnant, c'eſt qu'Horace, dans une de ſes odes, ſemble faire ce reproche au peuple Romain, & inſinuer que c'eſt par fraude qu'il avoit eu cette ſucceſſion :

Horat. Od. 18. lib. 2.

Neque Attali
Ignotus heres regiam oocupavi.

Cependant il ne reſte dans l'hiſtoire aucune trace de brigue ſecrette ni de ſollicitation de la part des Romains.

J'ai cru devoir raporter ſans interruption toutes les ſuites de ce teſtament. Je reprends maintenant le fil de l'hiſtoire.

§. V.

Antiochus Sidéte aſſiége Jean Hyrcan dans Jéruſalem, & reçoit la ville à capitulation. Il porte la guerre contre les Parthes, & y périt. Phraate, roi des Parthes, eſt vaincu à ſon tour par les Scythes. Phyſcon exerce d'horribles cruautés en Egypte. Une revolte générale l'oblige d'en ſortir. Cléopatre ſa premiére femme, eſt remiſe ſur le trône. Elle implore le ſecours de Démétrius

& est bientôt obligée de quitter l'Egypte. Physcon y retourne, & remonte sur le trône. Par son moien, Zébina chasse du trône Démétrius, qui est tué bientôt après. Le roiaume est partagé entre Cléopatre femme de Démétrius & Zébina. Celui-ci est vaincu & tué. Antiochus Grypus monte sur le trône de Syrie. Le fameux Mithridate commence à régner dans le Pont. Mort de Physcon.

SIMON aiant été tué par trahison avec deux de ses enfans, Jean, un autre de ses fils, surnommé Hyrcan, fut proclamé Souverain Sacrificateur & Prince des Juifs à la place de son pere. C'est ici que finit l'histoire des Maccabées.

An. M. 3869. Av. J.C. 135. *1. Maccab.* XVI. *Joseph. Antiq.* XIII. 16. *Diod. Eclog.* 1. *pag.* 901.

Antiochus Sidéte, roi de Syrie, fit toute la diligence possible pour profiter de l'avantage que lui donnoit la mort de Simon, & s'avança à la tête d'une puissante armée pour réduire la Judée, & la réunir à l'Empire de Syrie. Hyrcan fut obligé de se renfermer dans Jérusalem. Il y soutint un long siége avec un courage incroiable. Réduit enfin à la derniére extrémité faute de vivres, il fit faire au

Roi des ouvertures de paix. On n'ignoroit pas dans le camp l'état où il se trouvoit. Ceux qui approchoient du Roi le pressoient de profiter de l'occasion qu'il avoit en main pour exterminer la nation Juive. Ils lui représentoient, remontant à des siécles éloignés, qu'ils avoient été chassés d'Egypte comme des impies, haïs des dieux & détestés des hommes : qu'ils étoient ennemis de tout le reste du genre humain, puisqu'ils n'avoient de commerce qu'avec ceux de leur secte, & ne vouloient pas même manger ou boire, ni avoir aucune familiarité avec les autres, ni adorer les mêmes dieux; qu'ils avoient des loix, des coutumes, & une religion tout-à-fait différentes de celles de toutes les autres nations : qu'ainsi ils méritoient bien que les autres nations les traitassent aussi avec le même mépris, leur rendissent haine pour haine, & s'unissent ensemble pour les exterminer. Diodore de Sicile, aussi bien que Josephe, dit que ce fut par un pur effet de la générosité & de la clémence d'Antiochus que la nation Juive ne fut pas extirpée dans cette occasion.

Il voulut bien entrer en Traité

avec Hyrcan. On convint que les assiégés rendroient leurs armes, que les fortifications de Jérusalem seroient rasées, & qu'on paieroit au Roi un tribut pour Joppé, & pour les autres villes que les Juifs avoient hors de la Judée: & la paix fut conclue à ces conditions. Antiochus avoit aussi demandé qu'on rebâtît la Citadelle de Jérusalem, & vouloit y mettre une garnison: mais Hyrcan n'y voulut pas consentir, à cause des maux qu'avoit fait à la nation celle qui y avoit été pendant que cette Citadelle avoit subsisté; & il aima mieux paier au Roi la somme de cinq cens talens, qui lui fut demandée en équivalent. La capitulation s'exécuta; & pour ce qui ne pouvoit pas s'exécuter sur le champ, on donna des otages, entre lesquels il y avoit un frere d'Hyrcan.

Cinq cens mille écus.

Scipion l'Africain le jeune étant allé commander en Espagne pendant la guerre de Numance, Antiochus Sidéte lui envoia de riches & magnifiques présens. D'autres Généraux en auroient profité en se les appropriant. Scipion les reçut en public, assis sur son Tribunal, à la vûe de toute l'armée; & ordonna qu'on les mît en-

An. M. 3870. Av. J.C. 134. *Epit. Liv. lib. 57.*

tre les mains du * Questeur, pour en récompenser les Officiers & les soldats qui se distingueroient dans le service. C'est à de pareils traits qu'on reconnoit une ame noble & généreuse.

An. M. 3873. Av. J.C. 131. Justin. l. 38. cap. 9. & 10. lib. 39. cap. 1. Oros. lib. 5. cap. 1. Val. Max. l. b. 9. cap. 1. Athen. lib. 5. pag. 210. & lib. 10. pag. 439. & lib. 12. pag. 540. Joseph. Antiq. XIII. 16. Appian. in Syr. pag. 132.

Démétrius Nicator étoit retenu depuis plusieurs années en captivité par les Parthes dans l'Hyrcanie, où rien ne lui manquoit que la liberté : mais sans elle tout le reste n'est rien. Il avoit fait quelques tentatives pour se la procurer, & pour retourner dans son roiaume. Elles furent toujours inutiles. Il fut arrêté, à deux différentes reprises, dans le milieu de sa fuite ; & pour toute peine on l'avoit remené dans le lieu de son exil, où il fut gardé avec plus de soin, mais traité toujours avec la même magnificence. Ce n'étoit pas pure bonté & clémence de la part des Parthes : l'intérêt y entroit pour quelque chose. Ils avoient des vûes sur le roiaume de Syrie, quelque éloigné qu'il fût ; & ils attendoient un tems favorable, où, sous prétexte d'aller rétablir Démétrius sur son trône, ils pussent s'en emparer pour eux-mêmes.

* *Le Questeur étoit le Trésorier de l'armée.*

Antiochus Sidéte, soit qu'il en fût averti ou non, prévint leur dessein, & mena contre Phraate une puissante armée. L'usurpation que les Parthes venoient de faire des plus riches & des plus belles provinces de l'Orient, que ses ancêtres avoient toujours possédées depuis Alexandre, étoit pour lui une raison pressante de réunir toutes ses forces pour les en chasser. Son armée étoit de plus de quatre vingts mille hommes, bien armés & bien disciplinés. Mais l'attirail du luxe y avoit joint une si grande multitude de vivandiers, de cuisiniers, de patissiers, de confituriers, de comédiens, de musiciens, de femmes de mauvaise vie, qu'il y en avoit près de quatre fois plus que de soldats : car on en faisoit monter le nombre à trois cens mille. Il peut y avoir ici de l'exagération : mais, quand on en rabattroit les deux tiers, il resteroit encore une nombreuse suite de bouches inutiles. Le luxe étoit à proportion aussi grand que le nombre de ceux qui en étoient les ministres. L'or [a] & l'argent brilloient partout, jusques sur la chaussu-

[a] Argenti aurique tantum, ut etiam gregarii milites caligas auro figerent, proculcarentque

re des ſimples ſoldats. Les inſtrumens & les uſtenciles de cuiſine étoient d'argent, comme s'il ſe fût agi d'aller à un feſtin & non pas à la guerre.

Antiochus eut d'abord de grands ſuccès. Il battit Phraate en trois batailles. Il reprit la Babylonie & la Médie. Toutes les provinces de l'Orient qui avoient autrefois appartenu à l'Empire de Syrie, ſecouérent le joug des Parthes, & ſe ſoumirent à lui, excepté la Parthie même, où Phraate ſe trouva réduit dans les bornes étroites de ſon premier roiaume. Hyrcan, Prince des Juifs, accompagna Antiochus dans cette expédition, & aiant eu ſa part dans toutes ces victoires, il revint chez lui chargé de gloire à la fin de la campagne & de l'année.

An.M.3874. Av.J.C.130. Le reſte de l'armée paſſa l'hiver dans l'Orient. Le nombre prodigieux des troupes, y compris l'attirail dont j'ai parlé, les obligea de ſe diſperſer, & de s'écarter ſi fort les unes des autres, qu'elles ne pouvoient pas aiſément ſe rejoindre, & former un ſeul corps pour ſe défendre, ſi on les at-

materiam, cujus amore populi ferro dimicant. Culinarum quoque argentea inſtrumenta fuere, prorſus quaſi ad epulas non ad bella pergerent. *Juſtin.*

taquoit. Les habitans, qu'ils fouloient extrêmement dans tous leurs quartiers, pour se venger & se défaire de ces hôtes incommodes à qui rien ne suffisoit, conspirérent avec les Parthes de les massacrer tous en un même jour dans leurs quartiers, sans leur donner le tems de se rassembler; & la chose s'exécuta. Antiochus, qui avoit gardé quelques corps de troupes auprès de sa personne, se mit en devoir d'aller secourir les quartiers les plus proches de lui: mais il fut accablé par le nombre, & y périt lui-même. Tout le reste de l'armée fut, ou massacré dans ses quartiers le même jour, ou fait prisonnier: de sorte qu'à peine d'un si grand nombre d'hommes en échapa-t-il quelques-uns pour aller porter en Syrie la triste nouvelle de cette boucherie.

Elle y répandit un grand deuil, & une grande consternation. On y pleura en particulier la mort d'Antiochus, Prince estimable par plusieurs bonnes qualités. Plutarque raporte de lui un mot qui lui fait honneur. Un jour de chasse s'étant égaré, & se trouvant seul, il se retira dans la cabane de pauvres gens, qui le reçurent du

Plut. in Apophthegm. pag. 184.

mieux qu'il leur fut possible sans le connoitre. Pendant le souper, lui-même aiant fait tomber la conversation sur la personne & sur la conduite du Roi, ils dirent que c'étoit d'ailleurs un bon Prince, mais que sa trop grande passion pour la chasse lui faisoit négliger les affaires de son roiaume, & qu'il s'en reposoit sur des Courtisans, qui ne répondoient pas toujours à ses bonnes intentions. Antiochus ne répondit rien sur le champ. Le lendemain sa suite étant arrivée à la cabane, il fut reconnu pour ce qu'il étoit. Il raconta à ses Officiers ce qui s'étoit passé la veille, & leur dit, comme par reproche : *Depuis que je vous ai attachés à mon service, je n'ai entendu la vérité sur ce qui me regarde que du jour d'hier.*

Phraate, battu trois fois par Antiochus, avoit enfin relâché Démétrius, & l'avoit renvoié avec un corps de troupes en Syrie, dans l'espérance que sa venue y pourroit causer quelques troubles qui obligeroient Antiochus d'y retourner. Mais, après ce massacre, il détacha un parti de cavalerie pour le rattraper. Démétrius, qui avoit craint quelque contr'ordre

de cette nature, avoit fait tant de diligence, qu'il avoit déja paſſé l'Euphrate avant que ce parti fût ſur la frontiére. Ainſi il recouvra ſes Etats, & en fit de grandes réjouiſſances, pendant que tout le reſte de la Syrie pleuroit & lamentoit la perte de l'armée, où il y avoit peu de familles qui n'euſſent quelque proche parent.

Phraate fit chercher parmi les morts le corps d'Antiochus, & le fit mettre dans un cercueil d'argent. Il l'envoia en Syrie, pour le faire enterrer honorablement avec ſes ancêtres; & aiant trouvé une de ſes filles parmi les captives, il fut frapé de ſa beauté, & l'épouſa.

Antiochus étant mort, Hyrcan profita de l'occaſion des troubles & des diviſions qui arrivérent dans tout l'Empire de Syrie pour étendre ſes Etats, en ſe rendant maître de pluſieurs places de Syrie, de Phénicie, & d'Arabie qui étoient à ſa bienſéance. Il travailla auſſi en même tems à ſe rendre abſolu & indépendant. Il y réuſſit ſi bien, que depuis ce tems-là ni lui ni aucun de ſes deſcendans ne relevérent plus du tout des Rois de Syrie, & qu'ils ſecouérent entiére-

Joſeph. Antiq. XIII. 17. Strab. l. 16. pag. 761. Juſtin. l. 36. cap. 1.

ment le joug de la ſujettion, & celui même de l'hommage.

An. M. 3875. Av. J.C. 129. *Justin. l. 39. cap. 1. & lib. 42. cap. 1. & 2.*

Phraate, enflé de ſes grands ſuccès, & de la victoire qu'il avoit remportée, voulut porter la guerre en Syrie, pour tirer vengeance de l'invaſion qu'Antiochus avoit faite dans ſes Etats. Mais, pendant qu'il faiſoit ſes préparatifs pour cette expédition, il lui ſurvint une guerre de la part des Scythes, qui lui donna aſſez d'occupation chez lui, pour ne plus ſonger à aller inquiéter les autres. Se trouvant preſſé vivement par Antiochus comme nous l'avons vû, il avoit demandé du ſecours à ces peuples. Quand ils arrivérent, l'affaire étoit déja terminée; & n'aiant plus beſoin d'eux, il ne voulut pas leur donner les ſommes dont il étoit convenu. Les Scythes tournérent auſſitôt leurs armes contre lui-même, & lui firent la guerre pour ſe venger de l'injuſtice qu'il leur faiſoit.

C'étoit une grande faute à ce Prince, que d'avoir mécontenté des peuples ſi puiſſans par une baſſe & ſordide avarice: il en fit une ſeconde dans la guerre même, qui ne fut pas moins conſidérable. Pour ſe fortifier contre

cette nation, il chercha du ſecours parmi des gens dont il s'étoit fait encore plus haïr que des Scythes : c'étoient les troupes étrangéres Grecques, qui avoient été à la ſolde d'Antiochus dans la derniére guerre contre lui, & qui avoient été faites priſonniéres. Phraate s'aviſa de les incorporer dans ſes troupes, croiant par là les renforcer conſidérablement. Mais, dès qu'ils ſe virent les armes à la main, ils réſolurent de ſe venger des injures & des mauvais traitemens qu'on leur avoit faits pendant leur captivité : & , quand on fut aux mains, ils paſſérent dans l'armée ennemie, & firent ſi bien pancher la balance, que Phraate fut battu, & qu'il ſe fit un grand carnage de ſon armée. Il y périt lui-même dans la déroute, & preſque toute l'armée avec lui. Les Scythes & les Grecs ſe contentérent de piller le pays, & ſe retirérent chacun chez eux.

Quand ils ſe furent retirés, Artaban, oncle de Phraate, ſe fit couronner roi des Parthes. Il fut tué peu de jours après dans un combat par les Thogariens, autre nation Scythe. Son ſucceſſeur fut Mithridate, qui pour ſes

glorieuses actions a eu le surnom de Grand.

An. M. 3874. Av. J.C. 130. *Justin. l. 38. cap. 8. & 9. lib. 39. c. 1. Valer. Max. lib. 9. cap. 2. & 7. Orosius lib. 5. cap. 10. Epit. Liv. lib. 59. & 60. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 374. & 376. Joseph. Antiq. XIII. 17.*

Pendant tous ces mouvemens dans l'Empire de Syrie & dans celui des Parthes, Ptolémée Physcon gardoit toujours la même conduite en Egypte. J'ai déja remarqué comment, en épousant Cléopatre sa sœur, & la veuve de son frere, il avoit égorgé entre ses bras, le jour même des noces, le fils qu'elle avoit eu de son frere. Dans la suite, s'étant dégouté de la mere, il devint passionné pour une fille qu'elle avoit eue de Philométor, qui portoit aussi le nom de Cléopatre. Il commença par lui faire violence : ensuite il l'épousa, après avoir chassé sa mere.

Il se fit aussi bientôt haïr des nouveaux habitans d'Alexandrie, qu'il avoit attirés pour la repeupler, & pour remplacer ceux que ses premiéres cruautés avoient obligés d'abandonner leur patrie. Pour les mettre hors d'état de lui nuire, il résolut de faire égorger tous les jeunes gens de la ville, qui en faisoient toute la force. Pour cet effet il les fit investir un jour par ses troupes étrangéres dans le lieu où se faisoient les exercices, lorsque l'af-

ſemblée y étoit la plus nombreuſe, & les fit tous paſſer au fil de l'épée. Tout le peuple en fureur courut mettre le feu au palais pour l'y brûler : mais il en étoit déja ſorti quand ils y arrivérent, & il ſe ſauva en Cypre avec ſa femme Cléopatre & ſon fils Memphitis. En y arrivant, il apprit que ceux d'Alexandrie avoient mis le gouvernement entre les mains de Cléopatre qu'il avoit répudiée. Il leva auſſitôt des troupes pour faire la guerre à cette nouvelle Reine & à ſes adhérans.

Mais auparavant, dans la crainte que les Alexandrins ne priſſent pour Roi ſon fils, à qui il avoit donné le gouvernement de la Cyrénaïque, il le fit venir auprès de lui, & le fit mourir dès qu'il fut arrivé, uniquement pour prévenir un prétendu danger, qui n'avoit de fondement que dans ſon imagination fauſſement allarmée. Cette barbarie irrita encore plus les eſprits contre lui. On abbattit & on briſa toutes ſes ſtatues à Alexandrie. Il crut que c'étoit Cléopatre qu'il avoit répudiée qui avoit porté le peuple à cette action : &, pour s'en venger, il fit égorger devant lui Mem- AN.M.3875. AV.J.C.129.

phitis qu'il avoit eu d'elle, jeune Prince bien fait & de grande eſpérance. Enſuite il fit couper ſon corps en morceaux, les mit dans une caiſſe avec la tête entiére afin qu'on la reconnût, & l'envoia par un de ſes gardes à Alexandrie, avec ordre d'attendre pour la lui préſenter le jour de la naiſſance de cette Princeſſe qui approchoit, & qui devoit ſe célébrer avec beaucoup de magnificence. Ses ordres furent exécutés. La caiſſe lui fut rendue au milieu de la joie de la Fête, qui fut bientôt changée en deuil & en lamentations. On ne ſauroit exprimer l'horreur que la vûe de ce triſte objet excita contre le Tyran, dont la monſtrueuſe barbarie avoit produit un crime ſi dénaturé & ſi inoui. On expoſa aux yeux du peuple cet abominable préſent. Il y produiſit le même effet que ſur la Cour, qui avoit eu la premiére ce triſte ſpectacle. On courut aux armes, & on ne ſongea qu'à empêcher ce monſtre de jamais remonter ſur le trône. On forma une armée, dont le commandement fut donné à Marſyas que la Reine avoit nommé Général, & l'on prit toutes les précautions poſſibles pour la défenſe du pays.

Ptolémée Physcon, de son côté, aiant formé une armée, en donna le commandement à Hégéloque, & l'envoia contre les Alexandrins. Il se donna une bataille, qu'Hégéloque gagna. Il fit même Marsyas prisonnier, & l'envoya chargé de chaînes à Physcon. On s'attendoit que ce cruel Tyran le feroit mourir dans les tourmens. Le contraire arriva. Il lui accorda le pardon, & le relâcha. Car voiant par expérience que ses cruautés ne lui attiroient que des malheurs, il commença à s'en lasser, & voulut se faire honneur de son indulgence. Cléopatre, réduite à une grande extrémité par la perte de son armée qui fut presque toute taillée en piéces dans la déroute, envoia demander du secours à Démétrius roi de Syrie, qui avoit épousé la fille ainée qu'elle avoit eue de Philométor, & lui promit la Couronne d'Egypte pour sa récompense. Démétrius accepta, sans balancer, cette proposition, vint avec toutes ses troupes, & forma le siége de Péluse. AN. M. 3876. AV. J.C. 128.

Ce Prince n'étoit guéres moins haï des Syriens pour sa hauteur, sa tyrannie, & ses débauches, que Physcon

l'étoit des Egyptiens. Quand ils le virent éloigné, & occupé au siége de Péluse, ils se soulevérent. Ceux d'Antioche commencérent, ensuite ceux d'Apamée ; & plusieurs autres villes de Syrie suivirent leur exemple, & se joignirent à eux. Démétrius fut obligé de laisser l'Egypte, pour réduire ses propres sujets. Cléopatre destituée du secours qu'elle en avoit attendu, mit tous ses trésors sur des vaisseaux, & se réfugia auprès de Cléopatre sa fille reine de Syrie.

Cette Cléopatre la fille avoit épousé en premiéres noces Alexandre Bala, & ensuite ce Démétrius du vivant de son pere Philométor. Mais Démétrius aiant été pris par les Parthes, & retenu prisonnier, elle avoit épousé Antiochus Sidéte, frere de Démétrius. Après la mort de Sidéte, elle étoit revenue à Démétrius son premier mari, qui, relâché par les Parthes, étoit rentré en Syrie ; & elle tenoit sa Cour à Ptolémaïde, quand sa mere la vint trouver.

AN.M.3877. AV.J.C.127. Physcon, dès que Cléopatre eut abandonné Alexandrie, y retourna, & rentra en possession du gouvernement. Car, après la défaite de Mar-

ſyas & la fuite de Cléopatre, il n'y avoit plus perſonne en état de l'en empécher. Après s'être un peu affermi, pour ſe venger de l'invaſion de Démétrius, il appuia contre lui un impoſteur nommé Alexandre Zébina. C'étoit le fils d'un fripier d'Alexandrie. Il ſe diſoit fils d'Alexandre Bala, & prétendoit, en cette qualité, que la Couronne de Syrie lui appartenoit. Phyſcon lui préta une armée pour s'en mettre en poſſeſſion. Il ne fut pas plutôt en Syrie, que, ſans examiner les droits du Prétendant, on vint en foule prendre ſon parti, parce qu'on ne pouvoit ſouffrir Démétrius. Ils ne ſe mettoient pas en peine quel Roi ils prenoient, pourvû qu'ils ſe défiſſent de lui.

A la fin une bataille en décida. Elle ſe donna auprès de Damas en Célé-Syrie. Démétrius y fut entiérement défait, & s'enfuit à Ptolémaïde où étoit Cléopatre ſa femme. Elle, qui avoit toujours ſur le cœur ſon mariage avec Rhodogune chez les Parthes, prit cette occaſion de s'en venger, & lui fit fermer les portes de la ville. Ne diroit-on pas, que, dans le ſiécle dont j'écris l'hiſtoire, il y a entre les

Princes & les Princesses comme un combat & une émulation à qui se distinguera par plus de scélératesse & de noirceur ? Démétrius fut obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué. Après sa mort, Cléopatre conserva une partie du roiaume : Zébina eut tout le reste, & pour s'y affermir, il fit une alliance étroite avec Hyrcan, qui profita en habile homme de toutes ces divisions pour se bien établir, & pour procurer à ses peuples l'affermissement de la liberté, & plusieurs avantages considérables, qui rendirent les Juifs redoutables à leurs ennemis.

Joseph. Antiq. XIII. 17. Il avoit envoié l'année précédente une Ambassade à Rome pour renouveller le Traité fait avec Simon son pere. Le Sénat reçut très-gracieusement ces Ambassadeurs, & leur accorda tout ce qu'ils demandoient. Et, parce qu'Antiochus Sidéte avoit fait la guerre aux Juifs nonobstant le Décret des Romains, & l'alliance contractée avec Simon ; qu'il leur avoit pris plusieurs villes ; les avoit rendu tributaires pour Gazara, Joppé, & quelques autres places qu'il leur avoit cédées ; & qu'il les avoit fait consentir par force à une paix desavantageuse, en assiégeant la

ville de Jérusalem : sur ce que les Ambassadeurs exposérent la-dessus au Sénat, on condanna tout ce qui s'étoit fait contre les Juifs de cette maniére depuis le Traité fait avec Simon ; & il fut résolu que Gazara, Joppé, & les autres places que les Syriens leur avoient enlevées, ou qu'ils avoient rendu tributaires contre la teneur de ce Traité, leur seroient restituées, & exemtées de tout hommage, tribut, ou autre servitude. On conclut aussi que les Syriens les dédommageroient de toutes les pertes qu'ils leur avoient causées contre ce que le Sénat avoit réglé dans le Traité fait avec Simon : enfin que les Rois de Syrie renonceroient à leur prétendu droit de faire marcher leurs troupes sur les terres des Juifs.

Des essains effroiables de sauterelles firent, dans le tems dont nous parlons, des ravages inouis en Afrique. Elles broutérent tous les fruits de la terre. Ensuite aiant été emportées par le vent dans la mer, leurs corps morts furent raportés par les vagues sur le rivage, où ils se pourrirent, & infectérent tellement l'air, que cette infection causa une peste, qui, dans la

AN. M. 3879.
AV. J.C. 125.
Epit. Liv. lib. 60.
Oros. lib. 5. cap. 11.

Lybie, dans la Cyrénaïque, & dans quelques autres endroits de l'Afrique, emporta plus de huit cens mille ames.

AN.M.3880. Av.J.C.124. *Liv. Epit. lib. 60. Justin. lib. 39. cap. 1. & 2. Appian. in Syr. pag. 132.*

Nous avons vû que Cléopatre s'étoit emparée d'une partie du roiaume de Syrie à la mort de Démétrius Nicator son mari. Il avoit eu de cette Princesse deux fils, dont l'aîné, qui se nommoit Séleucus, songea à monter sur le trône de son pere, & qui effectivement se fit déclarer Roi. La mere ambitieuse vouloit régner elle-même, & trouvoit fort mauvais que son fils voulût s'établir à son préjudice. Elle avoit aussi lieu de craindre qu'il ne lui prît envie de venger la mort de son pere, dont on savoit fort bien qu'elle avoit été cause. Elle le tua de ses propres mains, en lui enfonçant un poignard dans le sein. Il ne régna qu'un an. On a de la peine à comprendre qu'une femme & qu'une mere soit capable de se porter à de si horribles excès. Mais, dès que quelque passion injuste domine dans le cœur, c'est une source de toutes sortes de crimes. Quelque douce qu'elle paroisse, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignards, & d'avoir recours au poison; parce que voulant

voulant venir à bout de ses desseins, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y oppose.

Zébina s'étoit rendu maître d'une partie du roiaume de Syrie. Trois de ses principaux Officiers se révoltérent contre lui, & se déclarérent pour Cléopatre. Ils prirent la ville de Laodicée, & voulurent défendre la place contre lui. Mais il sut bien les ranger. Ils se soumirent, & il leur pardonna avec une clémence & une grandeur d'ame fort extraordinaires, & ne leur fit aucun mal. Ce Prince supposé avoit effectivement le cœur fort bon. Il recevoit avec des maniéres affables & prévenantes tous ceux qui avoient affaire a lui, de sorte qu'il se faisoit aimer de tout le monde, & même de ceux qui d'ailleurs détestoient l'imposture par laquelle il avoit usurpé la Couronne.

Mithridate Evergéte, roi de Pont, mourut cette année : il fut assassiné par ses propres gens. Son fils qui lui succéda, est le fameux Mithridate Eupator, qui disputa si lontems aux Romains l'Empire de l'Asie, & qui soutint contre eux une guerre de près de trente ans. Il n'avoit que douze ans

quand ſon pere mourut. Je ferai de
ſon hiſtoire un article à part.

An.M.3881. Av.J.C.123. Cléopatre, après avoir tué ſon fil
aîné, crut qu'il étoit de ſon intérê
de faire un Roi titulaire, ſous le non
de qui elle pût cacher l'autorité qu'el
le vouloit ſe conſerver toute entiére
Elle ſentoit bien que des peuples guer
riers, accoutumés à être gouverné
par des Rois, regarderoient toujou
le trône comme vacant pendant qu'
ne ſeroit rempli que par une Prin
ceſſe, & qu'ils ne manqueroient pa
de l'offrir à quelque Prince qui ſe pr
ſenteroit. Elle fit donc revenir ſon au
tre fils Antiochus d'Athénes, où el
l'avoit envoié pour ſon éducation,
le fit déclarer Roi dès qu'il fut arr
vé. Mais ce n'étoit qu'un vain tit
Elle ne lui donnoit aucune part a
affaires; & comme ce Prince étoit fo
jeune, n'aiant pas plus de vingt an,
il la laiſſa gouverner aſſez patiemme
pendant quelque tems. Pour le diſt
guer des autres Antiochus, on lui do
ne ordinairement le ſurnom de * G
pus, qui eſt pris de ſon grand n
Joſephe l'appelle *Philométor*: mais

* Γρυπὸς, *en grec, ſignifie un homme qui a un nez aquilin.*

Prince, dans ses médailles, prenoit le titre d'*Epiphane*.

Zébina s'étant bien établi, après la mort de Démétrius Nicator, dans la possession d'une partie de l'Empire de Syrie; Physcon, qui le regardoit comme sa créature, prétendoit qu'il lui en fit hommage. Zébina refusa nettement d'entrer dans ses vûes. Physcon résolut de l'abbattre comme il l'avoit élevé, & s'étant accommodé avec sa niéce Cléopatre, il envoia une armée considérable à Grypus, & lui donna sa fille Tryphéne en mariage. Grypus, par le moien de ce secours, défit Zébina, & l'obligea de se retirer à Antioche. Celui-ci s'avisa, pour fournir aux frais de la guerre, de piller le temple de Jupiter. Aiant été découvert, les habitans se soulevérent, & le chassérent de la ville. Il fut encore quelque tems errant de lieu en lieu à la campagne: mais à la fin on le prit, & on le fit mourir. AN.M.3882. AV.J.C.122.

Après la défaite & la mort de Zébina, Antiochus Grypus, se sentant assez âgé, voulut commencer à gouverner par lui-même. L'ambitieuse Cléopatre, qui voioit par là diminuer son pouvoir & éclipser sa grandeur, AN.M.3884. AV.J.C.120.

ne put le souffrir. Pour se rendre de nouveau maitresse absolue de tout le gouvernement de la Syrie, elle résolut de se défaire de Grypus comme elle avoit déja fait de son frere Séleucus ; & de donner la Couronne à un autre fils qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidéte ; sous qui, parce qu'il étoit en bas âge, elle espéroit avoir encore lontems l'autorité roiale entre les mains, & prendre des mesures justes pour s'y établir si bien, qu'elle lui resteroit toute sa vie. Cette méchante femme prépara pour cet effet une coupe empoisonnée, qu'elle présenta un jour à Grypus comme il rentroit fort échaufé de quelque exercice qu'il venoit de faire. Mais ce Prince aiant été informé de son dessein, la pria d'abord, comme par honnêteté pour sa mere, & la pressa même de prendre cette coupe pour elle-même ; &, sur le refus constant qu'elle en fit, aiant fait paroitre quelques témoins, il lui fit entendre que le seul moien qui lui restoit de se purger du soupçon qu'on formoit contre elle étoit de boire la liqueur qu'elle lui avoit offerte. Cette malheureuse Princesse qui se voioit sans issue & sans ressour

ce, avala la coupe. Le poiſon fit ſon effet ſur le champ, & délivra la Syrie de ce monſtre, qui par ſes crimes inouis avoit été ſi lontems le fléau de cet Etat. Elle avoit été femme * de trois Rois de Syrie, & elle fut mere de quatre. Elle avoit cauſé la mort de deux de ſes maris ; & pour ſes enfans, elle en tua un de ſa propre main, & vouloit ſe défaire auſſi de Grypus par le poiſon, qu'il lui fit avaler à elle-même. Ce Prince, après cela, mit bon ordre à ſes affaires, & régna pluſieurs années en paix & en tranquillité, juſqu'à ce que ſon frere Antiochus de Cyzique lui ſuſcita les troubles dont on parlera dans la ſuite.

Ptolémée Phyſcon, roi d'Egypte, après avoir régné 29 ans depuis la mort de ſon frere Philométor, mourut enfin à Alexandrie. On n'a guéres vû de régne plus tyrannique, ni plus rempli de crimes que le ſien.

An. M. 3887.
Av. J.C. 117.
Porphyr. in Græc. Euſeb. Scal.
Hieron. in Dan. IX.

* *Les trois Rois de Syrie qu'elle eut pour maris, furent : Alexandre Bala, Démétrius Nicator, & Antiochus Sidéte. Ses quatre fils, ſont : Antiochus, d'Alexandre Bala ; Séleucus & Antiochus Grypus, de Démétrius ; & Antiochus de Cyzique, d'Antiochus Sidete.*

§. VI.

Ptolémée Lathyre succéde à Physcon. Guerres entre Grypus & son frere Antiochus de Cyzique pour le roiaume de Syrie. Hyrcan se fortifie en Judée. Sa mort. Aristobule lui succéde, & prend le titre de Roi. Il eut pour successeur Alexandre Jannée. Cléopatre chasse Lathyre d'Egypte, & lui substitue Alexandre son frere cadet. Guerres entre cette Princesse & ses fils. Mort de Grypus. Ptolémée Apion laisse le roiaume de la Cyrénaïque aux Romains. Continuation de guerres en Syrie & en Egypte. Les Syriens choisissent pour roi Tigrane. Lathyre est rétabli sur le trône d'Egypte. Il meurt. Alexandre son neveu lui succéde. Nicoméde, roi de Bithynie, laisse le peuple Romain son héritier.

AN. M. 3887.
AV. J.C. 117.
Justin. l. 39. cap. 4. & 5. Appian. in Mithrid. sub finem & in Syr. p. 132. Strab. l. 17. pag. 795. Plin. lib. 2. cap. 67. & lib. 6. cap. 30.

PHYSCON, en mourant, avoit laissé trois fils. Le premier, nommé Apion, étoit un fils naturel, qu'il avoit eu d'une concubine. Les deux autres étoient légitimes : il les eut de Cléopatre sa niéce, qu'il épousa après avoir répudié sa mere. L'aîné s'appelloit Lathyre, & l'autre Alexandre.

Il laissa par son testament le roiaume de la Cyrénaïque à Apion ; & celui d'Egypte à sa veuve Cléopatre, & à celui de ses deux fils qu'elle choisiroit elle-même. Cléopatre, croiant qu'Alexandre seroit le plus complaisant, se déterminoit à le prendre : mais le peuple ne voulut pas souffrir qu'on fît perdre à l'autre son droit d'ainesse, & obligea la Reine à le faire revenir de Cypre, où elle l'avoit fait reléguer par son pere, & à l'associer avec elle à la Couronne. Mais, avant qu'on lui fît prendre possession du trône à Memphis selon la coutume, elle l'obligea à répudier Cléopatre sa sœur ainée qu'il aimoit beaucoup, & à prendre Séléne sa cadette, pour laquelle il n'avoit nulle inclination. De telles dispositions ne promettent pas un régne fort pacifique.

Porphyr. in Græc. Euseb. Scalig.
Joseph. Antiq. XIII. 18.
Diod. in Excerpt. Vales. pag. 385.

A son Couronnement il prit le titre de Soter. Quelques Auteurs lui donnent celui de Philométor : mais Lathyre est celui par lequel la plupart des historiens le distinguent. Cependant, comme ce n'étoit qu'une espéce de * sobriquet, on n'osoit le

* Λάθυρος *signifie une espéce de pois chiche, qu'on appelle en latin* cicer, *d'où est venu le surnom de la fa-*

lui donner sérieusement de son tems.

AN.M.3890. AV.J.C.114. Antiochus Grypus, roi de Syrie, se préparoit à faire la guerre aux Juifs, lorsqu'il lui tomba sur les bras une guerre domestique, qui lui fut suscitée par Antiochus de Cyzique son frere de mere. Il étoit fils de Cléopatre & d'Antiochus Sidéte, & né pendant que Démétrius étoit prisonnier chez les Parthes. Quand Démétrius revint, & rentra en possession de ses Etats après la mort d'Antiochus Sidéte, sa mere, pour le mettre en sureté, l'avoit envoié à Cyzique, ville située sur la Propontide dans la Mysie Mineure, où il fut élevé par les soins d'un fidéle Eunuque nommé Cratére, à qui elle l'avoit confié. De là vient le surnom de Cyzicénien qu'on lui donne. Grypus, à qui il donnoit de l'ombrage, voulut le faire empoisonner. On découvrit son dessein; & le Cyzicénien, pour se défendre, fut contraint de prendre les armes, & de tâcher à faire valoir les prétentions qu'il avoit à la Couronne de Syrie.

mille de Cicéron. Il faloit que Lathyre *eût quelque marque bien visible de cette sorte, au visage apparemment, où cela choque davantage.*

Cléopatre, que Lathyre avoit été contraint de répudier, se voiant libre, se donna au Cyzicénien. Elle lui apporta en dot une * armée, pour s'en servir contre son concurrent. Les forces se trouvant par là à peu près égales, les deux freres en vinrent à une bataille, où le Cyzicénien aiant eu le malheur d'être défait, il se retira à Antioche. Il y laissa sa femme qu'il crut en sureté, & s'en alla lever de nouvelles troupes pour rétablir son armée.

An. M. 3891. Av. J.C. 113.

Mais Grypus alla aussitôt assiéger la ville, & la prit. Tryphéne sa femme lui demanda instamment de lui mettre Cléopatre sa prisonniére entre les mains. Quoique sa sœur de pere & de mere, elle étoit si excessivement indignée de ce qu'elle avoit épousé leur ennemi, & lui avoit donné une armée contr'eux, qu'elle vouloit lui ôter la vie. Cléopatre s'étoit mise sous la protection d'un Sanctuaire re-

* *On trouve dans les dernières éditions de Justin les paroles suivantes :* exercitum Grypi sollicitatum, velut dotalem, ad maritum deducit ; *ce qui marque que Cléopatre aiant réussi à débaucher une partie de l'armée de Grypus, la conduisit à son mari. Dans plusieurs éditions on lit* Cypri *au lieu de* Grypi, *ce qui marqueroit que Cléopatre avoit une armée en Cypre.*

gardé comme inviolable : c'étoit un des temples d'Antioche. Grypus ne vouloit pas avoir pour sa femme une complaisance, dont il voioit bien les funestes suites dans la rage où elle étoit. Il lui allégua la sainteté de l'asyle où sa sœur s'étoit réfugiée. Il lui représenta que sa mort ne leur seroit d'aucune utilité, & ne feroit aucun tort au Cyzicénien. Que dans toutes les guerres domestiques ou étrangéres, où ses ancêtres s'étoient trouvés engagés, on n'avoit jamais vû qu'après la victoire on eût usé de cruauté envers les femmes, sur tout envers une si proche parente. Que Cléopatre étoit sa sœur à elle, & sa proche * parente à lui. Qu'ainsi il la prioit de ne lui en plus parler, parce qu'il ne pouvoit pas y consentir. Tryphéne [a], loin de se rendre à ses raisons, entra dans une plus grande fureur par un sentiment de jalousie, s'étant mise dans la tête que ce n'étoit pas par pitié, mais par amour, que son mari prenoit ainsi le parti

* *Son pere Physcon étoit oncle de Cléopatre mere de Grypus.*

a Sed quanto Grypus abnuit, tanto soror muliebri pertinacia accenditur, rata non misericordiæ hæc verba, sed amoris esse. *Justin.*

de cette malheureuse Princesse. Elle envoia donc des soldats dans le temple, qui ne purent l'arracher autrement de l'autel, qu'en lui coupant les mains dont elle le tenoit embrassé. Cléopatre expira en prononçant mille exécrations contre les parricides auteurs de sa mort, & recommandant au dieu, sous les yeux de qui cette barbare cruauté avoit été exercée, le soin d'en tirer vengeance.

Cependant l'autre Cléopatre, mere commune de ces deux sœurs, ne paroissoit touchée ni du sort de l'une, ni du crime de l'autre. Son cœur, qui n'étoit susceptible que d'ambition, étoit si occupé du desir de régner, qu'elle ne songeoit qu'aux moiens de se soutenir en Egypte, & d'y retenir entre ses mains l'autorité absolue pendant toute sa vie. Pour se mieux affermir, elle donna le roiaume de Cypre à Alexandre son cadet, afin de tirer de lui l'assistance dont elle auroit besoin, si jamais Lathyre vouloit lui disputer l'autorité qu'elle avoit résolu de garder.

La mort de Cléopatre en Syrie ne demeura pas lontems impunie. Le Cyzicénien revint à la tête d'une nouvelle An. M. 3892. Av. J.C. 112.

armée livrer une seconde bataille à son frere, le défit, prit Tryphéne, & lui fit souffrir les tourmens que sa cruauté envers sa sœur avoit bien mérités.

Grypus fut obligé d'abandonner la Syrie au vainqueur. Il se retira à Aspendus en Pamphylie, ce qui lui fait donner quelquefois dans l'histoire le
An.M.3893. nom de l'Aspendien. Mais un an après
Av.J.C.111. il revint dans la Syrie, & la regagna. Les deux freres partagérent ensuite cet Empire entr'eux. Le Cyzicénien eut la Célé-Syrie & la Phénicie, & fit sa résidence à Damas. Grypus eut tout le reste, & demeura à Antioche. Tous deux donnoient également dans le luxe, & dans plusieurs autres excès.

An.M.3894. Pendant que ces deux freres consu-
Av.J.C.110. moient leurs forces l'un contre l'au-
Joseph. Antiq. XIII. 17-19. tre, ou s'endormoient, après la paix, dans une lâche mollesse, Jean Hyrcan augmentoit ses richesses & son pouvoir : & voiant qu'il n'avoit rien à craindre de leur part, il entreprit de réduire la ville de Samarie. Il envoia Aristobule & Antigone, deux de ses fils, en former le siége. Les Samaritains demandérent du secours au

Cyzicenien roi de Damas. Il y vint à la tête d'une armée. Les deux freres sortirent de leurs lignes. Il y eut une bataille, où Antiochus fut battu, & poursuivi jusqu'à Scythopolis, & eut beaucoup de peine à se sauver.

Les deux freres après cette victoire, retournerent au siege, & presserent la ville si vivement, qu'elle fut obligée une seconde fois d'envoier solliciter le Cyzicenien de venir encore à son secours. Mais il n'avoit pas assez de troupes pour entreprendre de faire lever le siege : on en demanda à Lathyre roi d'Egypte, qui accorda six mille hommes contre l'avis de sa mere Cleopatre. Comme elle avoit deux Juifs pour Favoris, pour Ministres, & pour Generaux, Chelcias & Ananias, tous deux fils d'Onias qui avoit bâti le temple d'Egypte ; ces deux Ministres, qui la gouvernoient entierement, la portoient à favoriser leur nation, & par égard pour eux elle ne vouloit rien faire qui fût prejudiciable aux Juifs. Peu s'en falut qu'elle ne deposât Lathyre, pour s'être engagé dans cette guerre sans son consentement, & même contre sa volonté. An. M. 3899. Av. J.C. 105.

Quand les troupes auxiliaires d'Egypte furent arrivées, le Cyzicénien les joignit avec les siennes. Il n'osa cependant venir attaquer l'armée qui formoit le siége, & se contenta par ses courses & par des détachemens de ravager le pays, pour faire diversion, & engager l'ennemi à lever le siége, afin d'aller défendre son propre pays. Mais, voiant que l'armée ennemie ne faisoit aucun mouvement, & que la sienne étoit fort diminuée par la défaite de quelques partis, par la désertion, & par d'autres accidens; il crut que c'étoit trop exposer sa personne que de demeurer avec une armée si affoiblie, & se retira à Tripoli. Il laissa le commandement à deux de ses meilleurs Généraux, Callimandre & Epicrate. Le premier se fit tuer dans une entreprise téméraire, où tout le parti qu'il avoit mené périt aussi bien que lui. Epicrate, se voiant sans espérance de succès, ne songea qu'à tirer pour ses intérêts particuliers le meilleur parti qu'il put de l'état où il se trouvoit. Il traita secrettement avec Hyrcan, & pour une somme d'argent qu'il en reçut il lui livra Scythopolis, & toutes les autres places que les Syriens avoient dans le pays, ne comptant

pour rien ſon devoir, ſon honneur, ſa réputation, & pour tout une ſomme peutêtre aſſez peu conſidérable.

Samarie, deſtituée de toute apparence de ſecours, ſe vit contrainte, après avoir ſoutenu un ſiége d'un an, de ſe rendre enfin à Hyrcan. Il la fit d'abord démolir. Les murailles de la ville, les maiſons des particuliers, tout fut abbattu & raſé juſqu'aux fondemens : & pour empécher qu'elle ne fût jamais rebâtie, il fit faire en tout ſens, dans la nouvelle eſplanade de la ville raſée, des foſſés larges & profonds, où il fit entrer l'eau. Elle ne fut rétablie que du tems d'Hérode, qui donna à la nouvelle ville qu'il fit rebâtir le nom de * Sébaſte, en l'honneur d'Auguſte.

* Σεβαστὴ en grec veut dire *Auguſte*.

Hyrcan ſe vit alors maître de toute la Judée, de la Galilée, de la Samarie, & de pluſieurs places frontiéres ; & devint par là un des Princes les plus conſidérables de ſon tems. Aucun de ſes voiſins n'oſa plus l'attaquer : il paſſa le reſte de ſes jours dans un parfait repos par raport aux affaires du dehors.

Mais ſur la fin de ſes jours il ne trouva pas la même tranquillité au de- An. M. 3896. Av. J.C. 108.

dans. Les Pharisiens, secte violente & mutine, lui causérent beaucoup de chagrin. Par une profession affectée d'attachement à la loi & de rigidité dans les mœurs, ils s'étoient acquis une réputation qui leur donnoit un grand empire sur l'esprit du peuple. Hyrcan avoit tâché par toutes sortes de bienfaits de les mettre dans ses intérêts. Outre qu'il avoit été élevé parmi eux, & avoit toujours fait profession de leur secte, il les avoit protégés & servis en toute occasion : &, pour se les attacher davantage, il avoit depuis peu invité leurs Chefs à un régal magnifique, où il leur fit un discours bien capable de toucher des esprits raisonnables. Il leur représenta, Que ç'avoit toujours été son intention, comme ils le savoient bien, d'être juste dans ses actions à l'égard des autres hommes, & de faire à l'égard de Dieu tout ce qui lui étoit agréable, selon la doctrine enseignée par les Pharisiens. Qu'il les conjuroit donc, s'ils voioient qu'il s'écartât en quelque chose du grand but qu'il se proposoit dans ces deux régles, de lui donner leurs instructions, afin qu'il pût y remédier & s'en corriger.

Une telle diſpoſition eſt fort louable dans les Princes, & dans tous les hommes : mais elle doit être accompagnée de prudence & de diſcernement.

Toute l'aſſemblée applaudit au diſcours d'Hyrcan, & le combla de louanges. Un ſeul homme, il s'appelloit Eléazar, eſprit turbulent & ſéditieux, ſe levant prit la parole, & lui dit : » Puiſque vous ſouhaitez » qu'on vous diſe la vérité librement, » ſi vous voulez montrer que vous » êtes juſte, quittez la Souveraine Sa» crificature, & contentez-vous du » Gouvernement civil. « Hyrcan ſurpris lui demanda quelles raiſons il avoit de lui donner ce conſeil. Eléazar répliqua, qu'on ſavoit ſur le témoignage de perſonnes âgées & dignes de foi, que ſa mere étoit une captive ; & qu'en qualité de fils d'une étrangére il étoit incapable par la Loi de poſſéder cette charge. Si le fait eût été véritable, Eléazar auroit eu raiſon, car la Loi étoit expreſſe ſur cet article : mais c'étoit une fauſſe ſuppoſition, & une pure calomnie ; & tous les aſſiſtans blâmérent extrêmement celui qui l'avoit avancée, & en mar-

Levit. 21. 15.

quérent fortement leur indignation.

Cependant cette avanture fut l'occasion de bien des troubles. Hyrcan fut outré qu'on eût eu l'insolence de diffamer ainsi sa mere, de porter atteinte à la pureté de sa naissance, & de sapper par contrecoup le droit qu'il avoit à la Souveraine Sacrificature. Jonathan, son ami intime, & zélé Sadducéen, profita de cette occasion pour l'animer contre tout le parti, & pour l'attirer dans celui des Sadducéens.

Deux sectes puissantes dans la Judée, mais entiérement opposées de sentimens & d'intérêts, y partageoient tout le crédit : celle des Pharisiens, & celle des Sadducéens. Les premiers se piquoient d'une observance exacte de la Loi, & y ajoutoient un grand nombre de Traditions, qu'ils prétendoient avoir reçues de leurs ancêtres, & auxquelles ils étoient beaucoup plus attachés qu'à la Loi même, quoique souvent elles y fussent contraires. Ils reconnoissoient l'immortalité de l'ame, & par conséquent une autre vie après celle-ci. Ils affectoient un extérieur de vertu, de régularité, d'austérité, qui les faisoit fort considérer du peu-

ple. Mais ſous cet extérieur impoſant ils cachoient les plus grands vices : une avarice ſordide, un orgueil inſupportable, une ſoif inſatiable d'honneurs & de diſtinctions, un deſir violent de dominer ſeuls, une envie qui alloit juſqu'à la fureur contre tout mérite étranger, une haine irréconciliable contre quiconque oſoit les contredire, un eſprit de vengeance capable des plus horribles excès, &, ce qui les caractériſoit encore davantage, & enchériſſoit ſur tout le reſte, une noire hypocriſie, qui ſe couvroit toujours du maſque de la religion. Les Sadducéens rejettoient avec mépris les Traditions Phariſaïques, nioient l'immortalité des ames & la réſurrection des corps, & n'admettoient d'autre félicité que celle dont on jouit dans cette vie. Les gens riches & de qualité, & la plupart de ceux qui compoſoient le Sanédrin, c'eſt-à-dire le Grand Conſeil des Juifs où ſe décidoient les affaires de l'Etat & de la Religion, étoient de cette derniére Secte.

Jonathan donc, pour attirer Hyrcan dans ſon parti, lui inſinua que ce qui venoit de ſe paſſer n'étoit pas une

ſaillie d'Eléazar, mais un coup concerté par toute la cabale, dont Eléazar n'avoit été que l'organe; & que, pour s'en convaincre, il n'avoit qu'à les conſulter ſur la punition que méritoit le calomniateur : qu'il verroit, s'il vouloit bien en faire l'expérience, par leurs ménagemens pour le criminel, qu'ils étoient tous ſes complices. Hyrcan ſuivit ſon avis, & conſulta les Chefs des Phariſiens ſur la punition dûe à celui qui avoit ainſi diffamé le Prince & le Souverain Sacrificateur de ſon peuple, s'attendant qu'ils le condanneroient ſans doute à la mort. Mais leur réponſe fut, que la calomnie n'étoit pas un crime capital, & que toute la punition qu'elle méritoit n'alloit qu'au fouet & à la priſon. Cette douceur, dans un cas ſi grief, fit croire à Hyrcan tout ce que Jonathan lui avoit inſinué; & il devint ennemi mortel de toute la ſecte des Phariſiens. Il défendit d'obſerver les réglemens fondés ſur leur prétendue Tradition, infligea des peines à ceux qui contreviendroient à ſon Ordonnance, & abandonna entiérement leur parti, pour ſe jetter dans celui des Sadducéens leurs ennemis.

Hyrcan ne vécut pas lontems après cette bourasque : il mourut l'année d'après. Il avoit été vingt neuf ans Souverain Sacrificateur & Prince des Juifs. Av. M. 3897. Av. J.C. 107.

Pour ne point trop interrompre l'histoire des autres roiaumes, je réserve la plus grande partie de ce qui regarde les successeurs d'Hyrcan pour l'Article où je traiterai séparément l'histoire des Juifs.

Nous avons vû que Ptolémée Lathyre avoit envoié une armée dans la Palestine au secours de Samarie contre l'avis de sa mere, & malgré sa résistance. Elle porta si loin le ressentiment qu'elle eut de cette atteinte & de quelques autres pareilles qu'il avoit données à son autorité, qu'elle lui enleva sa femme Séléne dont il avoit déja deux fils, & l'obligea lui-même à sortir d'Egypte. Voici comment elle s'y prit. Elle fit blesser quelques-uns de ses Eunuques favoris, & les produisit dans une assemblée du peuple à Alexandrie ; & dit que c'étoit son fils Lathyre qui les avoit ainsi maltraités, pour avoir voulu la défendre contre sa violence. Elle anima si fort le peuple par cette

Justin. l. 39. cap. 4.

Ces deux fils moururent avant lui.

fiction pleine de noirceur, qui lui persuada qu'on avoit voulu la tuer, que d'abord il se fit un soulévement général contre Lathyre ; & on l'auroit mis en piéces, s'il ne s'étoit sauvé au port dans un vaisseau qui mit sur le champ à la voile. Cléopatre aussitôt fit venir Alexandre son cadet, à qui elle avoit fait donner le roiaume de Cypre, & le fit roi d'Egypte à la place de son frere, qu'elle obligea de se contenter de celui de Cypre que l'autre laissoit.

An.M.3899. Av.J.C.105. *Joseph. Antiq.* XIII. 20. 21.

Alexandre roi des Juifs, après avoir mis ordre aux affaires intérieures de son Etat, alla attaquer ceux de Ptolémaïde, les battit, & les obligea à se renfermer dans leurs murailles, où il les assiégea. Ils envoiérent demander du secours à Lathyre. Il y alla en personne. Mais les assiégés aiant changé de sentiment, parce qu'ils craignoient de l'avoir pour maître. Lathyre dissimula pour lors son ressentiment. Il étoit prêt de conclure un Traité avec Alexandre, lorsqu'il apprit que ce Prince traitoit sous main avec Cléopatre, pour l'engager à venir avec toutes ses forces le chasser de la Palestine. Lathyre devint son en-

nemi déclaré, & résolut de lui faire tout le mal qu'il pourroit.

Il n'y manqua pas l'année suivante. Il partagea son armée en deux corps. Il détacha l'un, sous la conduite d'un de ses Généraux, pour aller former le siége de Ptolémaïde, dont il avoit sujet d'être mécontent : & avec l'autre il marcha en personne contre Alexandre. Les habitans de Gaza avoient fourni à Lathyre un nombre de troupes assez considérable. Il se donna entr'eux une sanglante bataille sur le Jourdain. Alexandre y perdit trente mille hommes, sans compter les prisonniers que fit Lathyre après sa victoire. AN.M.3900. AV.J.C.104.

On raporte une action bien cruelle & bien barbare que fit Lathyre dans cette occasion. Le soir du jour qu'il avoit remporté cette victoire, en venant prendre des quartiers dans les villages du voisinage qu'il trouva pleins de femmes & d'enfans, il fit tout égorger, fit couper leurs corps en piéces, les fit mettre dans des chaudiéres pour les faire cuire, comme s'il eût voulu en faire souper son armée. Son but étoit de faire croire que ses troupes se nourrissoient de chair hu-

maine, pour jetter la terreur dans tout le pays. Croiroit-on possible un tel genre de barbarie ? Pareille pensée est-elle jamais venue dans l'esprit d'aucun homme ? Joséphe raporte ce fait sur le témoignage de Strabon, & d'un autre Auteur.

Lathyre, après la défaite d'Alexandre, n'aiant plus d'ennemi qui tînt la campagne, ravagea & désola tout le plat pays. Sans le secours qu'amena Cléopatre l'année suivante[1], Alexandre étoit perdu. Car, après une perte si considérable, il lui étoit impossible de se relever, & de faire tête à son ennemi.

AN.M.3901. AV.J.C.103. Cette Princesse vit bien, que, si Lathyre se rendoit maître de la Judée & de la Phénicie, il seroit en état d'entrer dans l'Egypte, & de la détrôner; & qu'il faloit arréter les progrès qu'il y faisoit. Elle leva pour cet effet une armée, & en donna le commandement à Chelcias & à Ananias, les deux Juifs dont il a déja été parlé. Elle équipa en même tems une flote pour transporter ses troupes, & s'embarquant elle-même, elle vint débarquer en Phénicie. Elle avoit apporté avec elle une grosse somme

[1] *Appian. in Mithrid. pag. 186. Et de*

me d'argent, & ses plus riches joiaux. bell. civil. pag. 414.
Voulant les mettre à couvert en cas de malheur, elle choisit l'île de Cos, & y envoia en même tems son petit-fils Alexandre, fils de celui qui régnoit conjointement avec elle. Quand Mithridate se rendit maître de cette île, & des trésors qui y étoient, il se chargea du soin de ce jeune Prince, & le fit élever d'une maniére qui répondoit à sa naissance. Alexandre se déroba quelque tems après d'entre les mains de Mithridate, & se réfugia auprès de Sylla, qui le reçut fort bien, le prit en sa protection, l'emmena avec lui à Rome; & enfin le mit sur le trône d'Egypte, comme on le verra dans la suite.

L'arrivée de Cléopatre fit d'abord lever à Lathyre le siége de Ptolémaïde qu'il avoit toujours continué. Il se retira dans la Célé-Syrie. Elle détacha Chelcias avec une partie de l'armée pour le poursuivre, & avec l'autre, que commandoit Ananias, elle forma elle-même le siége de Ptolémaide. Celui qui commandoit le premier détachement aiant péri dans cette expédition, la mort de ce Général arrêta tout. Lathyre, pour profiter du desor-

dre que cette perte avoit causé, se jetta avec toutes ses forces sur l'Egypte, dans la pensée qu'il la trouveroit sans défense dans l'absence de sa mere, qui avoit emmené ses meilleures troupes
An.M.3902. dans la Phénicie. Il se trompoit. Les
Av.J.C.102. troupes que Cléopatre y avoit laissées, tinrent bon jusqu'à l'arrivée de celles qu'elle détacha de Phénicie pour les renforcer, quand elle découvrit son dessein. On le contraignit de s'en retourner dans la Palestine. Il y prit ses quartiers d'hiver à Gaza.

Cléopatre cependant poussa si vigoureusement le siége de Ptolémaïde qu'à la fin elle la prit. Dès qu'elle y fut entrée, Alexandre l'y vint trouver, & lui apporta de riches présens pour gagner ses bonnes graces. Mais ce qui lui servit le plus à y réussir, fut sa haine pour Lathyre son fils : il n'eut pas besoin d'autre recommandation pour être bien reçu.

Quelques personnes de la Cour de Cléopatre lui firent remarquer la belle occasion qu'elle avoit en main de se rendre maitresse de la Judée & de tous les Etats d'Alexandre, en se saisissant de sa personne : ils l'en pressoient même, & sans Ananias elle

s'auroit fait. Mais il lui représenta quelle lâcheté & quelle infamie il y auroit à traiter ainsi un Allié, engagé dans la même cause : que ce seroit agir contre l'honneur & la bonne foi, qui sont les fondemens de la société : que cette conduite feroit beaucoup de tort à ses intérêts, & lui attireroit la haine de tous les Juifs répandus dans tout le monde. Enfin il fit tant par ses raisons & par son crédit qu'il emploia tout entier pour sauver son compatriote & son parent, qu'elle se rendit, & renouvela son alliance avec Alexandre. De quel prix n'est point pour les Princes un sage Ministre, assez courageux pour s'opposer avec force à leurs injustes entreprises! Alexandre retourna à Jérusalem, où il remit enfin sur pié une bonne armée, qui passa le Jourdain, & forma le siége de Gadara.

Ptolémée Lathyre, après avoir passé l'hiver à Gaza, voiant qu'il feroit des efforts inutiles contre la Palestine tant que sa mere la soutiendroit, abandonna cette entreprise, & s'en retourna en Cypre. Elle, de son côté, se retira aussi en Egypte ; & le pays se trouva délivré de l'un & de l'autre.

AN.M.3903. AV.J.C.101.

Justin. l. 39. cap. 4. Apprenant à son retour à Alexandrie, que Lathyre entroit en traité à Damas avec Antiochus de Cyzique, & qu'avec le secours qu'il espéroit en tirer il se disposoit à faire une nouvelle tentative pour recouvrer la Couronne d'Egypte ; cette Reine, pour faire diversion, donna en mariage à Antiochus Grypus Séléne sa fille, qu'elle avoit ôtée à Lathyre ; & lui envoia en même tems bon nombre de troupes & de grosses sommes d'argent, pour le mettre en état d'attaquer vigoureusement son frere le Cyzicénien. La chose réussit comme elle l'avoit projetté. La guerre se ralluma entre les deux freres : & le Cyzicénien eut tant d'affaires chez lui, qu'il ne fut pas en état de donner du secours à Lathyre, ce qui fit échouer son dessein.

Ptolémée Alexandre son cadet, qu'elle avoit mis sur le trône conjointement avec elle, frapé de la cruauté barbare avec laquelle elle persécutoit son frere Lathyre, sur tout en lui ôtant sa femme pour la donner à son ennemi, & remarquant d'ailleurs que les crimes ne lui coutoient rien lorsqu'il s'agissoit de contenter son am-

bition, ne se crut pas en sûreté auprès d'elle, & prit le parti d'abandonner la Couronne, & de se retirer, aimant mieux vivre tranquille & sans crainte en exil, que de régner avec une si méchante & si cruelle mere, avec qui sa vie étoit continuellement en danger. Il falut bien des sollicitations pour l'engager à revenir : car le peuple ne vouloit pas absolument qu'elle régnât seule, quoiqu'on vît bien qu'elle n'accordoit à son fils que le nom de Roi ; que depuis la mort de Physcon elle avoit toujours eu l'autorité roiale toute entiére ; & que la véritable cause de la disgrace de Lathyre, qui lui avoit couté sa Couronne & sa femme, étoit d'avoir osé faire quelque chose sans elle.

La mort d'Antiochus Grypus arriva cette année. Il fut assassiné par Héracléon, un de ses vassaux, après avoir régné vingt-sept ans. Il laissa cinq fils. Séleucus, l'aîné de tous, lui succéda. Les quatre autres furent, Antiochus & Philippe jumeaux, Démétrius Euchére, & Antiochus Dionysius, ou Denys. Ils furent tous Rois à leur tour, ou du moins prétendirent à la Couronne. AN.M. 3907. AV.J.C. 97.

An.M.3908. Av.J.C. 96. Epit. Liv. lib. 70. Plut. in Lucul. pag. 492. Justin. l. 39. cap. 5.

Ptolémée Apion, fils de Physcon roi d'Egypte, à qui son pere avoit donné le roiaume de la Cyrénaïque, mourant sans enfans laissa par son testament son roiaume aux Romains; qui, au lieu d'en profiter, donnérent aux villes leur liberté : ce qui remplit bientôt tout le pays de tyrans, parce que les plus puissans de chacun de ces petits Etats voulurent s'en rendre souverains. Luculle, en passant par là pour aller contre Mithridate, apporta quelque reméde à ces désordres : mais il n'y eut pas moien d'y rétablir la paix & le bon ordre, qu'en réduisant le pays en province du peuple Romain, comme on fit dans la suite.

Porphyr. in Græc. Scalig.

Antiochus le Cyzicénien s'empara de la ville d'Antioche quand Grypus fut mort, & fit tous ses efforts pour enlever le reste du roiaume aux enfans de Grypus. Mais Séleucus, à qui il restoit quantité d'autres bonnes villes, se maintint contre lui, & trouva de quoi soutenir ses droits.

An.M.3909. Av.J.C. 95. Justin. l. 38. cap. 3. Appian. in Syr. p. 118.

Tigrane, fils de Tigrane roi d'Arménie, qui pendant la vie de son pere avoit été retenu en ôtage chez les Parthes, fut relâché à sa mort, &

mis sur le trône, à condition qu'il céderoit aux Parthes quelques places & pays qui étoient à leur bienséance. Ceci arriva vingt-cinq ans avant qu'il prît le parti de Mithridate contre les Romains. J'aurai occasion dans la suite de parler de ce Tigrane & du roiaume d'Arménie. *Strab. l. 11. pag. 532.*

Le Cyzicénien, qui vit que Séleucus se fortifioit tous les jours en Syrie, partit d'Antioche pour le combattre. Mais aiant perdu la bataille, il fut fait prisonnier, & on lui ôta la vie. Séleucus entra dans Antioche, & se trouva maître de tout l'Empire de Syrie. Il ne sut pas le garder lontems. Antiochus Eusébe fils du Cyzicénien, qui se sauva d'Antioche quand Séleucus la prit, vint à Aradus *, & s'y fit couronner Roi. Il marcha avec une armée considérable contre Séleucus, remporta sur lui une grande victoire, & l'obligea à se renfermer dans Mopsuestie ville de Cilicie, & à abandonner tout le reste à la merci du vainqueur. Dans cette retraite, il opprima si fort les habitans par les gros subsides qu'il leur demandoit, qu'enfin ils se mutinérent, vinrent tous investir la maison où il étoit, &

AN.M. 3910. AV. J.C. 94. *Joseph. Antiq. XIII. 21. Appian. in Syr. pag. 132. Porphyr. in Græc. Scal.*

AN.M. 3911. AV. J.C. 93.

* *Ile & ville de Phénicie.*

y mirent le feu. Il y fut brulé avec tous ceux qui s'y trouvérent.

An.M. 3912. Av.J.C. 92. Antiochus & Philippe, les deux jumeaux fils de Grypus, pour venger la mort de Séleucus leur frere, menérent contre Mopsuestie tout ce qu'ils purent ramasser de troupes. Ils prirent la ville, la rasérent, & firent passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitans. Mais au retour Eusébe les chargea près de l'Oronte, & les défit. Antiochus se noia, en voulant faire passer l'Oronte à son cheval à la nage. Philippe fit une belle retraite avec un corps considérable, qu'il grossit bientôt après assez pour tenir encore la campagne, & disputer l'Empire à Eusébe.

Celui-ci pour s'affermir sur le trône, avoit épousé Séléne veuve de Grypus. Cette habile Princesse, quand son mari mourut, avoit sû se maintenir en possession d'une partie de l'Empire, & elle avoit de bonnes troupes. Eusébe l'épousa donc pour augmenter par là ses forces. Lathyre, à qui on l'avoit enlevée, pour se venger de ce nouvel outrage, fit venir de Cnide Démétrius Euchére, le quatriéme fils de Grypus, que l'on y élevoit,

& l'établit roi à Damas. Eusébe & Philippe étoient trop occupés l'un contre l'autre pour empécher ce coup-là. Car, quoique par son mariage Eusébe eût bien raccommodé ses affaires, & augmenté sa puissance, cependant Philippe se soutenoit encore ; & à la fin même il défit si pleinement Eusébe dans une grande bataille, qu'il l'obligea d'abandonner ses Etats, & de se réfugier chez les Parthes, qui avoient alors pour roi Mithridate II. surnommé le Grand. Ainsi l'Empire de Syrie demeura partagé entre Philippe & Démétrius.

Deux années après, Eusébe, secouru par les Parthes, revint en Syrie, rentra en possession d'une partie de ce qu'il avoit auparavant, & suscita de nouvelles affaires à Philippe. Un autre concurrent lui tomba sur les bras presque en même tems : c'étoit Antiochus Denys son frere, le cinquiéme des fils de Grypus. Il se saisit de la ville de Damas, s'y établit roi de la Célé-Syrie, & s'y maintint pendant trois ans.

Les affaires n'étoient pas plus tranquilles en Egypte qu'en Syrie, ni les crimes & les perfidies plus rares.

AN.M. 3915. AV.J.C. 89. *Justin. l. 39. cap. 4.*

Pausan. in Attic. p. 15. Athen. lib. 12. pag. 550.

Cléopatre, ne pouvant plus ſupporter d'aſſocié à l'autorité ſuprême, ni ſouffrir que ſon fils Alexandre partageât avec elle l'honneur du trône, réſolut de ſe défaire de lui pour régner déſormais ſeule. Ce Prince, qui en fut averti, la prévint, & la fit mourir. C'étoit un monſtre que cette femme, qui n'avoit épargné ni ſa mere, ni ſes fils, ni ſes filles, & qui avoit tout ſacrifié au deſir ambitieux de régner. Elle fut ainſi punie de ſes crimes, mais par un autre crime qui égaloit les ſiens.

Je ne doute point que le Lecteur, auſſi bien que moi, ne frémiſſe d'horreur à la vûe du ſpectacle affreux que nous préſente l'Hiſtoire depuis quelque tems. Elle ne fournit nulle part des révolutions d'Etats ſi fréquentes & ſi ſubites, ni des exemples de tant de Rois détronés, trahis, égorgés par leurs plus proches, par leurs freres & leurs fils, par leurs meres & leurs épouſes, par leurs amis & leurs confidens, qui tous de ſang froid, de deſſein prémédité, avec réflexion, & par une politique concertée, emploient les moiens les plus odieux & les plus inhumains. Jamais la colére du ciel

ſur ces Princes & ſur ces peuples ne fut plus marquée, ni plus accablante. On voit ici un funeſte concours des crimes les plus noirs & les plus déteſtables : les perfidies, les ſuppoſitions d'héritiers, les divorces, les meurtres, les empoiſonnemens, les inceſtes. On voit des Princes devenus tout d'un coup des monſtres, diſputant entr'eux de perfidie & de ſcélérateſſe, paſſant rapidement ſur le trône, & diſparoiſſant auſſitôt, ne régnant que pour aſſouvir leurs paſſions, & pour rendre leurs peuples malheureux. Une telle ſituation d'un roiaume, où tous les Ordres de l'Etat ſont dans la confuſion, toutes les loix mépriſées, tous les tribunaux abolis, tous les crimes ſûrs de l'impunité, annonce une ruine prochaine, & ſemble l'appeller à grands cris.

Dès qu'on ſut à Alexandrie que c'étoit Alexandre qui avoit fait mourir ſa mere, cet affreux parricide le rendit ſi odieux à ſes ſujets qu'ils ne purent plus le ſouffrir. Ils le chaſſérent, & rappellérent Lathyre, qu'ils remirent ſur le trône ; & il s'y maintint juſqu'à ſa mort. Alexandre, aiant ramaſſé quelques vaiſſeaux, eſſaia

l'année suivante de revenir en Egypte, mais inutilement. Il périt bientôt après dans une nouvelle expédition qu'il avoit entreprise.

An.M.3921. Av.J.C. 83. *Justin. l. 40. cap. 1. & 2. Appian. in Syr. pag. 118. Joseph. Antiq. XIII. 24.*

Les Syriens, las des guerres continuelles que se faisoient dans leur pays les Princes de la maison de Séleucus pour la Souveraineté, & ne pouvant plus souffrir le pillage, les meurtres, & les autres calamités auxquelles ils se voioient continuellement exposés; résolurent enfin de leur donner l'exclusion à tous, & de se soumettre à un Prince étranger qui pût les délivrer de tous les maux que ces divisions leur attiroient, & rétablir la paix dans leur pays. Les uns songeoient à Mithridate roi de Pont, d'autres à Ptolémée roi d'Egypte. Mais le premier étoit actuellement occupé à la guerre contre les Romains, & le second avoit toujours été ennemi de la Syrie. Ils se déterminérent donc pour Tigrane roi d'Arménie, & lui envoiérent des Ambassadeurs pour lui faire savoir leur résolution, & le choix qu'ils avoient fait de lui. Il l'accepta, vint en Syrie, prit possession de la Couronne, & la porta dix-huit ans. Il gouverna ce

roiaume quatorze ans de ſuite par le moien d'un Viceroi nommé Mégadate, qu'il ne tira de ce poſte que lorſqu'il eut beſoin de lui contre les Romains.

Euſébe, ainſi chaſſé de ſes Etats par ſes ſujets & par Tigrane, ſe réfugia en Cilicie, où il paſſa le reſte de ſes jours caché dans l'obſcurité. Pour Philippe, on ne ſait ce qu'il devint. Il y a apparence qu'il fut tué dans quelque action, en ſe défendant contre Tigrane. Séléne, femme d'Euſébe, conſerva Ptolémaïde avec une partie de la Phénicie & de la Célé-Syrie, & elle y régna encore bien des années, ce qui la mit en état de donner à ſes deux fils une éducation digne de leur naiſſance. L'aîné s'appella Antiochus l'Aſiatique, & le cadet Séleucus Cybioſacte. J'aurai lieu d'en parler dans la ſuite.

Cic. Verr. 6. n. 61. Appian. in Syr. pag. 133. Strab. l. 17. pag. 196.

Quelque tems après que Ptolémée Lathyre eut été rétabli ſur le trône d'Egypte, il s'éleva une rébellion conſidérable dans la haute Egypte. Les rebelles, vaincus & défaits dans un grand combat, ſe renfermérent dans la ville de Thébes, où ils ſe défendirent avec une opiniâtreté incroia-

Pauſan. in Attic. pag. 15.

ble. Enfin elle fut prise après un siége de trois ans. Lathyre la traita avec tant de rigueur, que cette ville la plus grande & la plus riche jusqu'alors de toute l'Egypte, fut presque réduite à rien.

AN.M.3923. AV.J.C. 81. Lathyre ne survécut pas lontems à la ruine de Thébes. A compter depuis la mort de son pere, il avoit régné trente-six ans : onze conjointement avec sa mere en Egypte, dix-huit en Cypre, & sept tout seul en Egypte après la mort de sa mere. Sa fille Cléopatre lui succéda : il n'avoit qu'elle d'enfans légitimes. Son nom propre étoit Bérénice. C'étoit un usage établi dans cette maison, que tous les fils avoient le nom de Ptolémée, & les filles celui de Cléopatre.

Appian. de bell. civil. pag. 414. Porphyr. in Græc. Scalig. pag. 60.

Sylla, alors Dictateur perpétuel à Rome, envoia Alexandre pour prendre possession de la Couronne d'Egypte, après la mort de son oncle Lathyre, en qualité d'héritier mâle le plus proche du défunt. Il étoit fils de cet autre Alexandre qui avoit fait mourir sa mere. Mais ceux d'Alexandrie avoient déja mis Cléopatre sur le trône ; & il y avoit six mois qu'elle y étoit quand Alexandre arri-

va. Pour accommoder le différent, & ne se pas faire d'affaires avec Sylla maître de Rome, & par conséquent donnant la loi à l'univers, on convint que Cléopatre & lui se marieroient, & régneroient conjointement. Mais Alexandre, qui ne la trouva pas à son gré, ou ne voulut point d'associée à la Couronne, la fit mourir dix-neuf jours après leur mariage, & régna seul quinze ans. Les meurtres & les parricides alors n'étoient plus comptés pour rien, & si l'on pouvoit s'exprimer ainsi, étoient passés en usage parmi les Princes & les Princesses.

Quelque tems après, Nicoméde roi de Bithynie mourut, après avoir fait le peuple Romain son héritier. Son païs devint par là une province Romaine. La même année la Cyrénaïque le devint aussi. Les Romains, au lieu de se l'approprier, lui avoient accordé la liberté. Vingt ans s'étoient passés depuis, pendant lesquels les séditions & la tyrannie y avoient causé des maux infinis. On prétend que les Juifs, qui y étoient établis depuis lontems, & qui faisoient une grande partie de la nation, contribuérent beaucoup à ces desordres. Les Ro-

An. M. 3928. Av. J.C. 76. *Appian. in Mithrid. pag. 218. & de bell. civil. lib. 1. pag. 420. Epitom. Liv. lib. 70. & 93. Plut. in Lucul. pag. 492.*

mains, pour les faire cesser, furent obligés d'accepter la Cyrénaïque qui leur avoit été laissée par le testament du dernier Roi, & de la réduire en forme de province Romaine.

§. VII.

Séléne, sœur de Lathyre, songe au trône d'Egypte. Elle envoie pour cela ses deux fils à Rome. L'aîné, qui s'appelloit Antiochus, à son retour passe par la Sicile. Verrès, qui en étoit Préteur, lui enleve un Lustre d'or destiné pour le Capitole. Antiochus, surnommé l'Asiatique, après avoir régné quatre ans dans une partie de la Syrie, est dépossédé de ses Etats par Pompée, qui réduit la Syrie en province de l'Empire Romain. Troubles en Judée & en Egypte. Les Alexandrins chassent Alexandre leur Roi, & mettent à sa place Ptolémée Auléte. Alexandre en mourant établit pour son héritier le peuple Romain. En conséquence, quelques années après, ordre de déposer Ptolémée roi de Cypre, frere d'Auléte, de confisquer ses biens, & de s'emparer de l'Ile. Le célébre Caton est chargé de cette commission.

QUELQUES [a] troubles qui arrivérent en Egypte, causés par le dégoût qu'on y prit d'Alexandre, firent penser Séléne sœur de Lathyre à prétendre à la Couronne. Elle envoia à Rome ses deux fils Antiochus l'Asiatique & Séleucus, qu'elle avoit eus d'Antiochus Eusébe, solliciter le Sénat pour elle. Les soins importans dont Rome, actuellement en guerre contre Mithridate, étoit alors occupée, & peutêtre aussi les raisons de politique pour lesquelles jusques-là elle s'étoit toujours opposée aux Princes qui vouloient joindre les forces de l'Egypte à celles de la Syrie, firent que ces Princes ne purent obtenir ce qu'ils demandoient. Après deux années de séjour dans Rome, & de sollicitations inutiles, ils en partirent pour retourner dans leur roiaume. An.M.3932. Av.J.C. 73. Cic. in Verr. Orat. n. 61-67.

L'aîné [b], c'étoit Antiochus, voulut passer par la Sicile. Il y essuia une

a Reges Syriæ, regis Antiochi filios pueros, scitis Romæ nuper fuisse: qui venerant, non propter Syriæ regnum, nam id sine controversia obtinebant ut à patre & à majoribus acceperant; sed regnum Ægypti ad se & ad Selenem matrem suam pertinere arbitrabantur. Hi, postquam temporibus populi Romani exclusi, per Senatum agere quæ voluerant non potuerunt, in Syriam, in regnum patrium profecti sunt.

b Eorum alter, qui Antiochus vocatur, iter per

insulte qu'on a peine à croire tant elle est inouie, & qui montre combien Rome dans les tems dont nous parlons étoit corrompue, jusqu'à quel excès étoit montée l'avarice des Magistrats qu'elle envoioit dans les provinces, & quel horrible brigandage ils y exerçoient impunément à la vûe & au sû de tout le public.

Verrès [a] étoit pour lors Préteur en Sicile. Dès qu'il apprit l'arrivée d'Antiochus à Syracuse, comme il se doutoit bien & qu'il avoit oui dire que ce Prince avoit avec lui beaucoup de choses rares & précieuses, il crut que c'étoit une riche succession qui lui étoit échue. Il commence par lui envoier des présens assez considérables, consistant en provision de vin, d'huile, & de blé. Puis il l'invite à souper. La sale étoit superbement parée. Il étale sur les bufets tous ses vases les plus estimés, & il en avoit grand

Siciliam facere voluit.

a Itaque isto (Verre) prætore venit Syracusas. Hic Verres hereditatem sibi venisse arbitratus est, quòd in ejus regnum ac manus venerat is, quem iste & audierat multa secum præclara habere, & suspicabatur. Mittit homini munera satis largè: hæc ad usum domesticum, vini, olei quod visum erat, etiam tritici quod satis esset. Deinde ipsum regem ad cœnam invitat. Exornat amplè magnificéque triclinium.

nombre. Il fait préparer un repas ſomptueux & délicat, & a ſoin que rien n'y manque. En un mot, le Roi en ſortit fort perſuadé de la riche magnificence du Préteur, & encore plus content de la réception honorable qu'il lui avoit faite.

Il [a] invite à ſon tour Verrès à ſouper. Il expoſe toutes ſes richeſſes, beaucoup de vaiſſelle d'argent, quantité de coupes d'or enrichies de pierreries, ſelon l'uſage des Rois, & ſur tout de ceux de Syrie. Il y avoit entr'autres un très grand vaſe pour mettre le vin, d'une ſeule pierre précieuſe. Verrès prend chacun de ces vaſes l'un après l'autre, les loue, les admire; & le Roi voit avec complaiſance que le repas ne déplait point au Préteur du peuple Romain.

Exponit ea quibus abundabat plurima ac pulcherrima vaſa argentea... Omnibus curat rebus inſtructum & paratum ut ſit convivium. Quid multa? Rex ita diſceſſit, ut & iſtum copiosè ornatum, & ſe honorificè acceptum arbitraretur.

a Vocat ad cœnam deinde ipſe prætorem. Exponit ſuas copias omnes: multum argentum, non pauca etiam pocula ex auro, quæ, ut mos eſt regius, & maximè in Syria, gemmis erant diſtincta clariſſimis. Erat etiam vas vinarium ex una gemma pergrandi... Iſte unum quodque vas in manus ſumere, laudare, mirari. Rex gaudere prætori populi Romani ſatis jucundum & gratum illud eſſe convivium.

Quand [a] on se fut séparé, celui-ci ne songea plus, comme l'événement le fit assez voir, qu'aux moiens de piller Antiochus, & de le renvoier dépouillé de toutes ses richesses. Il lui fait demander les plus beaux vases qu'il avoit vûs chez lui, sous prétexte de les montrer à ses ouvriers. Ce Prince, qui ne connoissoit point Verrès, les lui envoie sans peine & sans défiance. Le Préteur le fait encore prier de lui prêter ce grand vase d'une seule pierre précieuse, pour l'examiner, disoit-il, plus exactement. Le Roi le lui envoie aussi.

Mais [a] voici le comble de la perfidie. Les Rois de Syrie dont on vient de parler avoient porté avec eux à Rome un Lustre d'une beauté singuliére, & par les pierreries dont il étoit enrichi, & par la perfection du

[a] Postea quàm inde discessum est, cogitare iste nihil aliud, quod ipsa res declaravit, nisi quemadmodum regem ex provincia spoliatum expilatumque dimitteret. Mittit rogatum vasa ea, quæ pulcherrima apud illum viderat: ait se suis cælatoribus velle ostendere. Rex, qui istum non nosset, sine ulla suspicione libentissimè dedit. Mittit etiam trullam gemmeam rogatum: velle se eam diligentiùs considerare. Ea quoque mittitur.

[a] Nunc reliquum, Judices, attendite... Candelabrum è gemmis clarissimis, opere mirabili perfectum, reges hi, quos dico, Romam cùm attu-

travail. Ils avoient dessein d'en orner le Capitole, qui avoit été brulé pendant les guerres de Marius & de Sylla, & que l'on rebâtissoit alors. Mais cet édifice n'étant pas encore achevé, ils ne voulurent pas l'y laisser, ni le faire voir à personne; afin que, lorsqu'en son tems il paroitroit dans le temple de Jupiter, la surprise augmentât l'admiration, & que l'agrément de la nouveauté en relevât l'éclat. Ils prirent donc le parti de le remporter en Syrie, résolus d'envoier des Ambassadeurs offrir à Jupiter ce rare & magnifique présent avec beaucoup d'autres, lorsqu'ils sauroient que la statue du dieu auroit été placée dans son temple.

Verrès[a] fut informé de tout cela, on ne sait comment: car le Prince

lissent, ut in Capitolio ponerent; quòd nondum etiam perfectum templum offenderant, neque ponere, neque vulgo ostendere ac proferre voluerunt; ut, & magnificentius videretur, cùm suo tempore in sella Jovis Opt. Max. poneretur; & clarius, cùm pulcritudo ejus recens ad oculos hominum atque integra perveniret. Statuerunt id secum in Syriam reportare, ut, cùm audissent simulacrum Jovis Opt. Max. dedicatum, legatos mitterent, qui cum ceteris rebus illud quoque eximium atque pulcherrimum donum in Capitolium afferrent.

a Pervenit res ad istius aures nescio quomodo. Nam rex id celatum voluerat: non quo quidquam metueret aut suspicaretur,

avoit eu grand soin de tenir le Lustre caché, non qu'il craignît ou soupçonnât rien, mais afin que peu de personnes le vissent avant qu'il fût exposé aux yeux du peuple Romain. Le Préteur le demande au Roi, & le prie avec de grandes instances de le lui envoier, marquant un grand desir de l'examiner, & promettant de ne le laisser voir à personne. Le jeune Prince, qui joignoit à la candeur & à la simplicité de l'âge les nobles sentimens de sa naissance, étoit bien éloigné de le soupçonner d'aucun mauvais dessein. Il ordonne à ses Officiers de porter secrettement chez Verrès le Lustre bien couvert : ce qui fut exécuté. Dès que les envelopes sont otées, & que le Préteur l'aperçoit, il s'écrie que c'est un présent digne d'un Prince, digne d'un Roi de Syrie, digne du Capitole. Car il étoit d'un éclat

sed ut ne multi illud antè perciperent oculis, quàm populus Romanus. Iste petit à rege, & eum pluribus verbis rogat, uti ad se mittat : cupere se dicit inspicere, neque se aliis videndi potestatem esse facturum. Antiochus, qui animo & puerili esset & regio, nihil de istius improbitate suspicatus est. Imperat suis, ut id in prætorium involutum quàm occultissimè deferrent. Quò posteaquàm attulerunt, involucrisque rejectis constituerunt, iste clamare cœpit, dignam rem esse regno Syriæ, dignam regio munere, dignam Capitolio. Etenim

éblouiſſant, par la quantité de pierreries dont il étoit orné; d'un travail ſi varié, qu'il ſembloit que l'art le diſputât à la matiére; & d'une telle grandeur, qu'il étoit aiſé de comprendre qu'il n'étoit pas fait pour parer les palais des hommes, mais pour orner un vaſte & ſuperbe temple. Les Officiers d'Antiochus aiant laiſſé au Préteur tout le tems de le conſidérer, ſe mettent en devoir de le remporter. Celui-ci leur dit qu'il veut l'examiner plus à loiſir, & que ſa curioſité n'eſt pas encore ſatisfaite, & il les engage à s'en aller, & à lui laiſſer le Luſtre. Ils s'en retournent donc les mains vuides.

Le [a] Roi d'abord ne fut point allarmé, & ne forma aucun ſoupçon. Un jour ſe paſſe, deux jours, pluſieurs jours: on ne raporte point le

erat eo ſplendore, qui ex clariſſimis & plurimis gemmis eſſe debebat; ea varietate operum, ut ars certare videretur cum copia; ea magnitudine, ut intelligi poſſet, non ad hominum apparatum, ſed ad ampliſſimi templi ornamentum eſſe factum. Quod cùm ſatis jam perſpexiſſe videretur, tollere incipiunt ut referrent. Iſte ait ſe velle illud etiam atque etiam conſiderare: nequaquam ſe eſſe ſatiatum. Jubet illos diſcedere, & candelabrum relinquere. Sic illi tum inanes ad Antiochum revertuntur.

a Rex primò nihil metuere, nihil ſuſpicari. Dies unus, alter, plures: non

Luſtre. Le Prince alors l'envoie demander au Préteur, qui remet au lendemain : on ne le rend point encore. Enfin il s'adreſſe lui-même au Préteur, & le prie de le lui rendre. Qui le croiroit ? Ce Luſtre, qu'il ſavoit du Prince même devoir être poſé dans le Capitole, & être deſtiné pour le grand Jupiter & pour le peuple Romain, Verrès prie inſtamment le Roi de le lui donner. Antiochus s'en défendant, & ſur le vœu qu'il en avoit fait à Jupiter, & ſur le jugement que porteroient de cette action tant de nations qui l'avoient vû travailler, & qui en ſavoient la deſtination ; le Préteur emploie les menaces les plus vives. Mais voiant qu'elles ne réuſſiſſoient pas mieux que les priéres, il ordonne ſur le champ à ce

referri. Tum mittit rex ad iſtum, ſi ſibi videatur, ut reddat. Jubet iſte poſteriùs ad ſe reverti. Mirum illi videri. Mittit iterum: non redditur. Ipſe hominem appellat : rogat ut reddat. Os hominis inſignemque impudentiam cognoſcite. Quod ſciret, quodque ex ipſo rege audiſſet in Capitolio eſſe ponendum ; quod Jovi Opt. Max. quod populo Romano ſervari videret, id ſibi ut donaret rogare & vehementer petere cœpit. Cùm ille ſe religione Jovis Capitolini, & hominum exiſtimatione impediri diceret, quòd multæ nationes teſtes eſſent illius operis ac muneris : iſte homini minari acerrimè cœpit. Ubi videt eum nihilo magis minis quàm precibus permoveri, repente hominem de pro-

Prince

Prince de ſortir de ſa province avant la nuit, & allégue pour raiſon qu'il ſavoit de bonne part que des pirates de Syrie devoient aborder en Sicile.

Alors [a] le Roi s'étant tranſporté dans la place publique, les larmes aux yeux, déclare à haute voix devant une nombreuſe aſſemblée de Syracuſains, & prenant les dieux & les hommes à témoin, que Verrès lui a enlevé un Luſtre d'or enrichi de pierres précieuſes, qui devoit être placé dans le Capitole, pour être dans cet auguſte temple un monument de ſon alliance & de ſon amitié avec les Romains. Qu'il ſe ſoucioit peu & ne ſe plaignoit point des autres vaſes d'or & de pierreries que Verrès avoit à lui : mais que de ſe voir arracher ce Luſtre, c'étoit pour lui un malheur & un affront dont il ne pouvoit ſe

vincia jubet ante noctem diſcedere. Ait ſe compeiſſe, ex ejus regno piratas in Siciliam eſſe venturos.

a Rex maximo conventu Syracuſis, in foro, flens, deos homineſque conteſtans, clamare cœpit, candelabrum factum gemmis, quod in Capitolium miſſurus eſſet, quod in templo clariſſimo, populo Romano monumentum ſuæ ſocietatis amicitiæque eſſe voluiſſet, id ſibi C. Verrem abſtuliſſe. De ceteris operibus ex auro & gemmis, quæ ſua penes illum eſſent, ſe non laborare : hoc ſibi eripi, miſerum eſſe & indignum. Id etſi antea jam, mente & cogi-

consoler. Que quoique dans son intention, & dans celle de son frere, ce Lustre fût déja consacré à Jupiter, cependant il l'offroit, le donnoit, le dédioit, le consacroit tout de nouveau à ce dieu en présence des citoiens Romains qui l'entendoient, & qu'il prenoit Jupiter même à témoin de ses sentimens & de ses pieuses intentions.

Antiochus l'Asiatique étant retourné en Asie, monta peu après sur le trône. Il régna sur une partie du pays

An.M. 3839. Av.J.C. 65.

l'espace de quatre ans. Pompée le dépouilla de son roiaume pendant la guerre contre Mithridate, & réduisit la Syrie en province de l'Empire Romain.

Que devoient penser les nations étrangéres, & combien le nom Romain devoit-il leur devenir odieux quand elles entendoient dire que dans une province du peuple Romain un Roi avoit été maltraité de la sorte par le Préteur même, un hôte dépouillé, un allié & un ami du peu

tatione sua fratrisque sui, consecratum esset: tamen tum se in illo conventu civium Romanorum dare, donare, dicare, consecrare Jovi Opt. Max. testemque ipsum Jovem suæ voluntatis ac religionis adhibere.

ple Romain chassé avec insulte & violence ? Et ce que Cicéron reproche ici à Verrès, ne lui étoit pas particulier ; c'étoit le crime de presque tous les Magistrats que Rome envoioit dans les provinces : crime que le Sénat & le peuple sembloient approuver, & dont ils se rendoient coupables par leur molle & lâche connivence. » Nous [a] voions depuis plu» sieurs années, dit le même Cicéron dans une autre harangue contre Verrès, » & nous le souffrons en » silence, que les richesses de toutes » les nations sont passées dans les » mains d'un petit nombre de parti» culiers. Athénes, Pergame, Cyzi» que, Milet, Chios, Samos, enfin » toute l'Asie, l'Achaïe, la Gréce, » la Sicile, se trouvent renfermées » dans quelques maisons de campa-

a Patimur multos jam annos & silemus, cùm videamus ad paucos homines omnes omnium nationum pecunias pervenisse. Quod eo magis ferre æquo animo atque concedere videmur, quia nemo istorum dissimulat, nemo laborat ut obscura sua cupiditas esse videatur... Ubi pecunias exterarum nationum esse arbitramini, quibus nunc omnes egent, cùm Athenas, Pergamum, Cyzicum, Miletum, Chium, Samum, totam denique Asiam, Achaiam, Græciam, Siciliam jam in paucis villis inclusas esse videatis? *Cic. in Verr. ult. de suppl. n.* 125. 126.

» gne de ces riches & injustes ravisseurs, pendant que l'argent est partout d'une rareté effroiable. Et l'on » est d'autant mieux fondé à croire » que nous connivons à tous ces désordres si affreux & si crians, qu'aucun de ceux qui les commettent ne » se met en peine de les cacher, ni » de dérober leurs vols & leurs concussions aux yeux & à la connoissance du public.

Voilà ce qu'étoit Rome dans le tems dont nous parlons, & ce qui causera bientôt sa perte, & la ruine de sa liberté. Et il me semble que considérer ainsi les défauts & les vices qui dominent dans un Etat, en examiner les causes & les suites, entrer pour ainsi dire dans l'intérieur des maisons, & étudier de près le caractére & les dispositions de ceux qui gouvernent, c'est une partie de l'histoire bien plus importante, que celle qui ne montre que des siéges, des batailles, & des conquêtes. Il faut pourtant y retourner.

Le régne d'Alexandre Jannée en Judée avoit toujours été agité par des troubles & des séditions, causées par la puissante faction des Pharisiens qu

lui fut toujours opposée, parce qu'il n'étoit pas de caractére a se laisser maitriser par eux. Sa mort ne mit pas fin à ces troubles. Alexandra sa femme fut établie Administratrice souveraine de la nation, comme le testament du Roi le portoit. Elle fit recevoir son fils aîné Hyrcan souverain Sacrificateur. Les Pharisiens continuérent toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avoient été contraires sous le feu Roi. Cette Princesse en mourant avoit institué Hyrcan pour son héritier universel : mais Aristobule, son cadet, l'emporta sur lui, & prit sa place.

An. M. 3925. Av. J.C. 79. *Joseph. Antiq.* XIII. 23. 24. *& de bello Judaic.* I. 4. *&c.*

An. M. 3934. Av. J.C. 70.

Ce n'étoient de tous côtés que troubles & agitations violentes. En Egypte, les Alexandrins, lassés d'Alexandre leur roi, se soulevérent, le chassérent, & appellérent Ptolémée Auléte. C'étoit un bâtard de Lathyre, qui n'avoit point eu de fils légitime. Il fut surnommé, *Auléte*, c'est-à-dire, *Joueur de flute*, parce qu'il se piquoit si fort de bien jouer de la flute, qu'il en voulut disputer le prix dans les Jeux publics. Alexandre ainsi chassé alla trouver Pompée qui étoit dans le voisinage, pour lui demander

An. M. 3939. Av. J.C. 65. *Sueton. in Jul. Cæs. cap.* 11. *Trogus in Prol.* 39. *Appian. in Mithrid. pag.* 251.

du secours : Pompée ne voulut point se mêler de ses affaires, parce qu'elles n'étoient pas du ressort de sa commission. Ce Prince se retira à Tyr, pour y attendre quelque conjoncture plus favorable.

Il ne s'en présenta point, & il y mourut quelque tems après. Avant que de mourir, il fit un Testament, par lequel il déclaroit le peuple Romain son héritier. La succession étoit importante, & renfermoit tous les Etats qu'Alexandre avoit possédés, & sur lesquels il conservoit un droit légitime, dont la violence qu'on lui avoit faite ne l'avoit point dépouillé. L'affaire fut mise en délibération dans le Sénat. On ouvrit quelques avis qui alloient à se saisir de l'Egypte & de l'île de Cypre, dont le Testateur avoit été maître, & dont il avoit disposé en faveur du peuple Romain. Le grand nombre des Sénateurs ne fut pas de cet avis. Ils venoient tout récemment de prendre possession de la Bithynie, qui leur avoit été laissée par le testament de Nicoméde; & de la Cyrénaïque & de la Libye, qui leur avoit été aussi donnée par celui d'Apion : & ils avoient réduit tou

Cicer. Orat. 2. in Rullum, n. 41-43.

:es pays en provinces Romaines. Ils :raignirent, s'ils prenoient encore 'Egypte & l'île de Cypre en vertu l'une pareille donation, que cette fa- :ilité à accumuler provinces ſur pro- ʼinces ne révoltât contr'eux les eſ- ›rits, & ne marquât trop clairement ın deſſein formé d'envahir de même ous les autres Etats. D'ailleurs ils :rurent que cette entrepriſe pourroit ›ien les engager dans une nouvelle ;uerre, qui les embarraſſeroit fort ›endant qu'ils avoient encore celle le Mithridate ſur les bras. Ainſi on è contenta pour lors de faire venir le Tyr tous les effets qu'Alexandre ʼ avoit quand il mourut, & on ne oucha point au reſte. Cette démar- :he marquoit aſſez qu'au fond ils ne 'enonçoient point au Teſtament ; & a ſuite le fit connoitre.

Voici le quatriéme exemple que ıous voions d'Etats laiſſés par Teſta- nent au peuple Romain : coutume 'ort ſinguliére, inouie preſque dans oute autre hiſtoire, & qui certaine- nent fait beaucoup d'honneur à ceux 'n faveur de qui elle s'établit. La 'oie ordinaire d'étendre les bornes l'un Etat, c'eſt la guerre, les victoi-

res, les conquêtes. Mais de combien d'injuſtices & de violences cette voie eſt-elle accompagnée, & combien faut-il qu'il en coute de ravage & de ſang pour ſe rendre maître d'un pays par la force des armes? Ici rien de pareil. Il n'y a ni larmes ni ſang répandu. C'eſt un aggrandiſſement pacifique & légitime : c'eſt une ſimple acceptation d'un préſent volontaire. La ſoumiſſion n'a rien de forcé, & part du cœur.

Il eſt une autre ſorte de violence, qui n'en a ni le nom ni l'extérieur, mais qui n'en eſt pas moins dangereuſe, je veux dire la ſéduction : lorſque, pour gagner les ſuffrages d'une ville ou d'un peuple, on emploie des ſouterrains, des voies détournées, des artifices ſecrets, & qu'on répand à pleines mains l'argent pour corrompre la fidélité de ceux qui ont le plus de crédit dans ces villes & chez ces peuples, & qu'on ménage de loin des événemens auxquels on veut paroitre n'avoir point eu de part. Dans celui dont nous parlons, on n'aperçoit nulle trace de cette politique, aſſez commune parmi les Princes, & dont, loin de ſe faire quelque ſcrupule, on ſe glorifie.

Attale, le premier, ſi je ne me trompe, qui nomma pour héritier le peuple Romain, n'avoit entretenu avec cette République aucune liaiſon pendant le peu de tems qu'il régna. Pour Ptolémée Apion roi de la Cyrénaïque, loin que les Romains euſſent brigué ſa ſucceſſion, ils y renoncérent, laiſſant aux peuples la pleine jouiſſance de leur liberté, & ne l'acceptérent dans la ſuite qu'y étant forcés en quelque ſorte, & malgré eux. On ne voit point non plus qu'ils aient emploié aucune ſollicitation ſecrette ou publique ni auprès de Nicoméde roi de Bithynie, ni auprès de Ptolémée Alexandre roi d'Egypte.

Quels motifs portérent donc ces Princes à en uſer ainſi? Premiérement, la reconnoiſſance: la maiſon d'Attale devoit toute ſa ſplendeur aux Romains; Nicoméde avoit été défendu par eux contre Mithridate. Enſuite l'amour de leurs peuples, le deſir de leur procurer une paix tranquille, l'idée qu'ils avoient de la ſageſſe, de la juſtice, & de la modération du peuple Romain. Ils mouroient ſans enfans & ſans ſucceſſeurs légitimes: car les bâtards n'étoient point

regardés comme tels. Ils n'envisageoient dans l'avenir pour leurs peuples que divisions & guerres intestines pour le choix d'un Roi : l'Egypte & la Syrie leur en fournissoient de tristes exemples. Ils voioient de leurs yeux la tranquillité & le repos dont jouissoient plusieurs villes & plusieurs nations à l'abri & comme sous la sauve-garde de la protection Romaine.

Un Prince, dans le cas dont nous parlons, n'avoit qu'un de ces trois partis à prendre : ou de laisser le trône à l'ambition des Grands de la nation ; ou de rendre à leurs sujets une entiére liberté, & ériger l'Etat en république ; ou de donner son roiaume aux Romains.

Le premier parti exposoit certainement le roiaume à toutes les horreurs d'une guerre civile, que la faction & la jalousie des Grands ne manqueroient pas d'exciter & de renouveller avec fureur. Et l'amour qu'un Prince avoit pour ses sujets, le portoit à leur épargner des malheurs aussi funestes qu'inévitables.

Le second parti n'étoit pas praticable dans l'exécution. Il y a plusieurs peuples, dont le génie, le caractére,

les mœurs, l'habitude ne permettent pas qu'on les forme en République. Ils ne ſont pas capables de cette égalité uniforme, ni de cette dépendance des loix muettes qui n'impoſent pas à leurs ſens. Ils ſont faits pour la monarchie, & toute autre nature de gouvernement eſt incompatible avec leurs diſpoſitions naturelles. La Cyrénaïque, dont il s'agit ici, en eſt une preuve : & tous les ſiécles, tous les climats en fourniſſent des exemples.

Un Prince, en mourant, ne pouvoit donc rien faire de plus ſage que de laiſſer à ſes ſujets pour ami & pour protecteur un peuple redouté & reſpecté dans tout l'univers, & par cette raiſon capable de les défendre contre les entrepriſes injuſtes & violentes de leurs voiſins. Combien de diviſions domeſtiques & de ſanglantes diſcordes leur épargnoit-il par cette ſorte de diſpoſition teſtamentaire ? On le vit dans la Cyrénaïque. Les Romains aiant, par un noble déſintéreſſement, refuſé le legs qui leur en avoit été fait par le Roi en mourant, ce malheureux roiaume abandonné à lui-même & à ſa liberté, livré à l'eſprit

de cabale & de brigue, déchiré par mille factions acharnées les unes contre les autres, en un mot devenu semblable à un vaisseau sans pilote au milieu des plus violens orages, souffrit pendant plusieurs années des maux incroiables, dont l'unique reméde fut de prier & en quelque sorte de forcer les Romains de vouloir bien en accepter la conduite.

D'ailleurs un Prince, par cette démarche, ne faisoit que prévenir, mais avantageusement pour son peuple, ce qui devoit nécessairement arriver tôt ou tard. Y avoit-il quelque ville, quelque Etat, capable de tenir tête aux Romains ? Pouvoit-on espérer qu'un roiaume, sur tout quand la famille roiale seroit éteinte, se soutiendroit contr'eux, & conserveroit lontems son indépendance ? C'étoit donc, en ce cas, une nécessité inévitable de tomber dans la puissance des Romains ; & il y avoit de la prudence à adoucir ce joug par une soumission volontaire. Car ils mettoient une grande différence entre les peuples qui se donnoient à eux de plein gré comme à des amis & des protecteurs, & ceux qui ne se rendoient que par

là force, après une longue & opiniâtre résistance, & contraints par des défaites réitérées de céder enfin au vainqueur. On a vû avec quelle sévérité les Macédoniens, du moins dans les principaux de la nation, & après eux les Achéens, furent traités, sur tout dans les premiéres années de leur assujettissement.

Les autres peuples ne souffrirent rien de pareil, & généralement parlant, de toutes les dominations étrangéres, aucune ne fut jamais moins à charge que celle des Romains. A peine leur joug se faisoit-il sentir. La soumission de la Gréce à l'Empire Romain, même sous les Empereurs, fut plutôt une mouvance qui assuroit la tranquillité publique, qu'un assujettissement à charge aux particuliers, & préjudiciable à la societé. La plupart des villes s'y gouvernoient par leurs anciennes loix, avoient toujours leurs Magistrats, & à peu de choses près jouissoient d'une pleine liberté. Par là ils étoient à couvert de toutes les incommodités & de tous les malheurs qu'attire la guerre avec des voisins, laquelle avoit si lontems & si cruellement désolé les Républiques

de la Gréce du tems de leurs ancêtres. Ainsi les Grecs sembloient gagner beaucoup en rachetant ces inconvéniens par quelque diminution de leur liberté.

Il est vrai que l'avarice des Gouverneurs faisoit quelquefois beaucoup souffrir les provinces. Mais c'étoient des orages passagers, qui n'avoient pas de longues suites, ausquels la bonté & la justice d'un successeur homme de bien apportoient un promt reméde, & qui après tout n'étoient point comparables aux désordres qu'entrainoient après elles les guerres des Athéniens, des Thébains, des Lacédémoniens les uns contre les autres; & encore moins aux violences & aux ravages que causoient dans plusieurs villes & plusieurs Etats l'avarice insatiable & la cruauté barbare des Tyrans.

Une preuve évidente de la sagesse du parti que prenoient les Princes en laissant aux Romains après leur mort la direction de leurs Etats, c'est que jamais les peuples ne réclamérent contre cette disposition, & n'excitérent de revolte de leur propre mouvement, pour en empécher l'effet.

Je ne prétends pas disculper ici pleinement les Romains, ni justifier en tout leur conduite. J'ai fait remarquer assez souvent les vûes d'intérêt & de politique qui les faisoient agir. Je dis seulement que la domination Romaine, sur tout par raport à ceux qui se soumettoient volontairement, étoit douce, humaine, équitable, avantageuse aux peuples, & pour eux une source de paix & de tranquillité. Il se trouvoit des particuliers violens, qui faisoient commettre au peuple Romain des injustices criantes, comme nous en allons bientôt voir un exemple: mais il y avoit toujours dans la République un nombre considérable de citoiens zélés pour le bien public qui s'élevoient contre ces violences, & qui se déclaroient hautement pour la justice. C'est ce qui arriva dans l'affaire de Cypre, qu'il est tems d'exposer.

Clodius, qui commandoit une petite flote vers la Cilicie, fut battu & même fait prisonnier par les pirates de cette côte, contre lesquels il avoit été envoié. Il fit prier Ptolémée roi de Cypre, frere de Ptolémée Auléte, de lui envoier de quoi paier sa

An. M. 3946. Av. J.C. 58. *Strab. lib. 4. pag. 684.*

rançon. Ce Prince, dont l'avarice tenoit du prodige, ne lui envoia que deux talens. Les Pirates aimérent mieux relâcher Clodius ſans rançon, que d'en prendre une ſi modique.

Deux mille écus.

Il ſongea dès qu'il le pût à ſe venger de ce Roi. Il avoit trouvé le moien de ſe faire élire Tribun du peuple, charge importante, qui lui donnoit un grand pouvoir. Clodius en uſa pour perdre ſon ennemi. Il prétendit que ce Prince n'avoit aucun droit ſur le roiaume de Cypre, qui avoit été légué au peuple Romain par le teſtament d'Alexandre qui étoit mort à Tyr. Il fut décidé en effet que le roiaume d'Egypte, & celui de Cypre qui en dépendoit, appartenoient aux Romains en vertu de cette donation; & en conſéquence Clodius obtint un ordre du peuple, de ſaiſir le roiaume de Cypre, de dépoſer Ptolémée, & de confiſquer tous ſes effets. Pour faire exécuter un ordre ſi injuſte, il eut le crédit & l'adreſſe de faire nommer le plus juſte des Romains, je veux dire Caton, qu'il [a] éloigna de la République ſous le prétexte d'une ſi

a P. Clodius in Senatu, ſub honorificentiſſimo miniſterii titulo, M. Catonem à rep. relegavit.

honorable commiſſion, pour ne point trouver en lui un obſtacle aux deſſeins violens & criminels qu'il méditoit. Caton fut donc envoié dans l'île de Cypre, pour dépouiller de ſon roiaume un Prince, qui méritoit bien cet affront, dit un Hiſtorien, par tous ſes déréglemens : comme ſi les vices d'un homme étoient un titre légitime pour s'emparer de tous ſes biens.

En arrivant à Rhodes, Caton fit dire à Ptolémée de ſe retirer paiſiblement ; & lui promit, s'il le faiſoit, de lui procurer la Souveraine Sacrificature du temple de Vénus à Paphos, dont les revenus étoient aſſez conſidérables pour le faire ſubſiſter honorablement. Ptolémée rejetta cette propoſition. Cependant il n'étoit pas en état de ſe défendre contre la puiſſance des Romains : mais il ne pouvoit ſe réſoudre, après avoir porté ſi lontems la Couronne, à vivre en ſimple particulier. Réſolu donc de terminer ſon régne & ſa vie en même tems, il s'embarqua avec toutes ſes richeſſes, & ſe mit en mer. Il

Plut. in Caton. p. 776.

Quippe legem tulit, ut is... mitteretur in inſulam Cyprum, ad ſpoliandum regno Ptolemæum, omnibus morum vitiis eam contumeliam meritum. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 45.*

avoit deſſein de faire percer ſon vaiſſeau, afin de périr ainſi avec tous ſes tréſors. Mais quand il vint à l'exécution, quoiqu'il perſiſtât toujours dans la réſolution de périr lui-méme, il n'eut pas le courage d'enveloper ſes innocentes & bien aimées richeſſes dans ſa ruine, & [a] fit voir par là qu'il les aimoit plus qu'il ne s'aimoit lui-même, roi de Cypre en titre, mais en effet vil eſclave de ſon argent. Il revint à terre, & remit ſes tréſors dans leurs magazins; & après cela il s'empoiſonna, & laiſſa tout à ſes ennemis. Caton apporta ces tréſors l'année ſuivante à Rome. La ſomme fut ſi groſſe, qu'à peine, dans les plus grands triomphes, en étoit-il entré dans le tréſor une pareille. Plutarque la fait monter à près de ſept mille talens. (vingt & un millions) Caton fit vendre publiquement tous les effets & les meubles précieux de Ptolémée, & ne s'en réſerva qu'un portrait de Zénon, fondateur de la ſecte des Stoïciens dont il avoit embraſſé les ſentimens.

a Procul dubio hic non poſſedit divitias, ſed à divitiis poſſeſſus eſt; titulo rex inſulæ, animo pecuniæ miſerabile mancipium. *Val. Max.*

Le peuple Romain se dévoile ici, & se montre, non plus tel qu'il avoit été dans les beaux siécles de la République, plein de mépris pour les richesses & d'estime pour la pauvreté, mais tel qu'il étoit devenu depuis que l'or & l'argent étoient entrés en triomphe à Rome avec les Généraux qui avoient vaincu les ennemis. Jamais rien ne fut plus capable de décrier & de diffamer les Romains que cette derniére action. » Au [a] lieu » qu'autrefois, dit Cicéron, le peu» ple Romain se faisoit un honneur, » & presque un devoir, de rétablir » sur le trône des Rois ennemis qu'il » avoit vaincus, & qui avoient por» té les armes contre lui : mainte» nant un Roi, toujours allié, ou du » moins toujours ami du peuple Ro» main, qui ne lui avoit jamais fait » aucun tort, de qui ni le Sénat ni » aucun de nos Généraux n'avoit ja-

a Ptolemæus, rex, si nondum socius, at non hostis, pacatus, quietus, fretus imperio populi Romani, regno paterno atque avito, regali otio perfruebatur. De hoc nihil cogitante, nihil suspicante, est rogatum, ut sedens, cum purpura & sceptro, & illis insignibus regiis, præconi publico subjiceretur; & imperante populo Romano, qui etiam victis bello regibus regna reddere consuevit, rex amicus, nulla injuria commemorata, nullis repetitis rebus, cum bonis omnibus publicare-

» mais reçu aucune plainte, qui jouïſ-
» ſoit tranquillement des Etats que
» ſes peres lui avoient laiſſés, s'en
» voit dépouillé tout d'un coup ſans
» aucune formalité, & tous ſes biens
» vendus à l'encan preſque ſous ſes
» yeux par l'ordre de ce même peu-
» ple Romain. Voila, continue Ci-
» céron, de quoi raſſurer les autres
» Rois, à qui ce funeſte exemple ap-
» prend qu'il ne faut parmi nous
» qu'une intrigue ſecrette de quelque
» Tribun ſéditieux pour les arracher
» de leur trône, & les dépouiller en
» un moment de tous leurs biens.

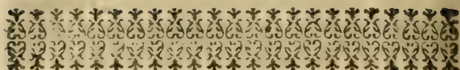
Ce qui m'étonne le plus, c'eſt que Caton, le plus juſte & le plus homme de bien de ces tems-là, (mais qu'eſt-ce que la vertu & la juſtice des payens la plus éclatante?) ait voulu préter ſon miniſtére & ſon nom à une injuſtice ſi criante. Cicéron, qui avoit des raiſons de le ménager,

tur... Cyprius miſer, qui ſemper ſocius, ſemper amicus fuit; de quo nulla unquam ſuſpicio durior aut ad Senatum, aut ad imperatores noſtros allata eſt: vivus (ut aiunt) eſt & videns, cum victu ac veſtitu ſuo, publicatus. En cur ceteri reges ſtabilem eſſe ſuam fortunam arbitrentur, cùm hoc illius funeſti anni perdito exemplo videant, per tribunum aliquem ſe fortunis ſpoliari (poſſe) & regno omni nudari. *Cic. orat. pro Sextio, n. 57. & 59.*

& qui n'ofoit blâmer ouvertement fa conduite, montre néanmoins dans la même harangue que je viens de citer, mais d'une maniére fine & délicate, & en paroiffant l'excufer, combien cette démarche l'avoit deshonoré.

Dans le féjour que Caton fit à Rhodes, Ptolémée Auléte roi d'Egypte, & frere de celui de Cypre, vint l'y trouver. Je réferve au Livre fuivant à expofer l'hiftoire de ce Prince, qui mérite une attention particuliére.





LIVRE VINGTIÉME.

LE VINGTIE'ME Livre eſt partagé en trois Articles, qui tous trois ſont des Abrégés : le premier, de l'hiſtoire des Juifs depuis le régne d'Ariſtobule juſqu'à celui d'Hérode le Grand ; le ſecond, de l'hiſtoire des Parthes depuis l'établiſſement de cet Empire juſqu'à la défaite de Craſſus ; le troiſiéme, de l'hiſtoire des Rois de Cappadoce juſqu'à la réunion de ce Roiaume à l'Empire Romain.

ARTICLE PREMIER.

Abrégé de l'hiſtoire des Juifs depuis Ariſtobule fils d'Hyrcan, qui prit le premier la qualité de Roi, juſqu'au régne d'Hérode le Grand, Iduméen.

COMME l'hiſtoire des Juifs eſt ſouvent liée avec celle des Rois de Syrie & d'Egypte, j'ai eu ſoin, dans l'occaſion, d'en raporter ce qui m'a paru le plus néceſſaire & le plus propre à mon ſujet. J'ajouterai ici ce qui reſte de cette hiſtoire juſqu'au régne d'Hé-

rode le Grand. L'hiſtorien Joſephe, qui eſt entre les mains de tout le monde, ſatisfera la juſte curioſité de ceux qui voudront s'en inſtruire plus à fond. On pourra auſſi conſulter M. Prideaux, dont on trouvera ici une bonne partie.

§. I.

Régne d'Ariſtobule I. qui dure deux ans.

HYRCAN, Grand Prêtre & Prince des Juifs, avoit laiſſé cinq fils en mourant. Le premier étoit Ariſtobule, le ſecond Antigone, le troiſiéme Alexandre Jannée, le nom du quatriéme eſt inconnu. Le cinquiéme s'appelloit Abſalom.

An.M.3898. Av.J.C.106. *Joſeph. Antiq.* XIII. 19. *&c.* *Id. de bell. Jud.* I. 3.

Ariſtobule, comme l'aîné, ſuccéda à ſon pere dans la Souveraine Sacrificature, & dans la Principauté temporelle. Dès qu'il ſe vit bien établi dans l'une & dans l'autre, il prit le diadême & le titre de Roi, qu'aucun de ceux qui avoient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avoit encore porté. La conjoncture des tems lui parut très favorable pour cette entrepriſe. Les Rois de Syrie & d'Egypte, qui ſeuls pouvoient s'y oppoſer, étoient des

Princes foibles, embaraſſés par des guerres inteſtines & domeſtiques, peu aſſurés ſur le trône, & ne s'y maintenant pas lontems. Il ſavoit que les Romains étoient fort portés à autoriſer ces démembremens & ce partage d'Etats des Rois Grecs pour les affoiblir, & pour les tenir bas & petits devant eux. D'ailleurs il étoit naturel qu'Ariſtobule profitât des victoires & des conquêtes des ſes ancêtres qui avoient donné une conſiſtance aſſurée & non interrompue à la nation Juive, & l'avoient préparée à ſoutenir la majeſté d'un Roi parmi ſes voiſins.

La mere d'Ariſtobule, en vertu du teſtament d'Hyrcan, prétendoit gouverner : mais Ariſtobule fut le plus fort, la mit en priſon, & l'y fit mourir de faim. Pour ſes freres, comme il aimoit beaucoup Antigone le plus âgé de tous, d'abord il lui fit part du gouvernement : mais, peu de tems après, ſur une fauſſe accuſation, il lui fit perdre la vie. Il mit les trois autres en priſon, & les y retint tant qu'il vécut.

AN.M.3898. AV.J.C.106. *Joſeph. Antiq.* XII. 19. Lors qu'Ariſtobule ſe fut établi dans la pleine poſſeſſion de l'autorité qu'avoit eu ſon pere, il fit la guerre

re aux Ituréens ; & après en avoir ſoumis la plus grande partie, il les obligea d'embraſſer le Judaïſme, comme quelques années auparavant Hyrcan y avoit obligé les Iduméens. Il leur donna l'alternative, ou de ſe faire circoncire & d'embraſſer la religion Juive, ou de ſortir de leur pays, & d'aller chercher un établiſſement ailleurs. Ils aimérent mieux reſter, & faire ce qu'on exigeoit d'eux : & ainſi ils furent incorporés aux Juifs pour le ſpirituel & pour le temporel. Cette pratique devint une des maximes fondamentales des Aſmonéens. Elle marque qu'on n'avoit pas alors une juſte idée de la religion, qui ne ſe commande point par force, & qui ne doit être reçue que volontairement & par perſuaſion. L'Iturée, où demeuroient ceux dont il s'agit, faiſoit partie de la Célé-Syrie, au Nord-Eſt de la frontiére d'Iſraël, entre l'héritage de la demi-Tribu de Manaſſé au-delà du Jourdain, & le territoire de Damas.

Une maladie obligea Ariſtobule de revenir de l'Iturée à Jéruſalem, & de laiſſer le commandement de l'armée à ſon frere Antigone, pour achever la

guerre qu'il y avoit commencée. La Reine & sa cabale, qui envioient la faveur d'Antigone, profitérent de cette maladie pour indisposer le Roi contre lui par de faux bruits & de noires calomnies. Antigone revint bientôt à Jérusalem après les heureux succès par lesquels il avoit terminé cette guerre. Son entrée fut une espéce de triomphe. On célébroit alors la fête des Tabernacles. Il alla droit au Temple tout armé & avec ses gardes, comme il étoit entré dans la ville, sans se donner le tems de rien changer à son équipage. On lui en fit un crime auprès du Roi, qui, prévenu d'ailleurs contre lui, lui envoia ordre de se desarmer, & de le venir trouver en diligence, comptant que s'il refusoit d'obéir, c'étoit une preuve qu'il avoit quelque mauvais dessein ; & en ce cas, il ordonna qu'on le tuât. Celui qu'Aristobule avoit envoié, gagné par la Reine & par sa cabale, lui raporta l'ordre tout autrement, & lui dit que le Roi souhaitoit de le voir tout armé comme il étoit. Antigone partit aussitôt pour le venir trouver ; & les gardes qui le virent armé, exécutérent leurs ordres, & le tuérent.

Ariſtobule, aiant ſu tout ce qui s'étoit paſſé, en fut vivement touché, & ne put ſe conſoler de ſa mort. Tourmenté par les remords de ſa conſcience pour ce meurtre, & pour celui de ſa mere, il traîna une vie miſérable, & expira enfin dans les douleurs & dans le deſeſpoir.

§. II.

Régne d'Alexandre Jannée, qui dure 27 ans.

SALOME' femme d'Ariſtobule, auſſitôt après ſa mort, tira de priſon les trois Princes que ſon mari y avoit mis. Alexandre Jannée, l'aîné des trois fut couronné. Il fit mourir celui qui le ſuivoit, qui avoit tâché de lui enlever la Couronne. Pour le troiſiéme, nommé Abſalon, qui étoit d'une humeur paiſible, & qui ne ſongeoit qu'à vivre tranquillement en ſimple particulier, il lui accorda ſa faveur, & le protégea pendant toute ſa vie. Il n'en eſt plus parlé, que lorſqu'il donna ſa fille en mariage à Ariſtobule le plus jeune des fils de ſon frere Alexandre, & qu'il le ſervit contre les Romains au ſiége de Jéruſa-

AN.M.3899. AV.J.C.105. *Joſeph. Antiq.* XIII. 20. *Id. de bello Jud.* I. 3.

Id. Antiq. XIV. 8.

lem, où il fut fait prisonnier quarante deux ans après, lorsque le Temple fut pris par Pompée.

Pendant que tout ceci se passoit, les deux Rois de Syrie, dont Grypus régnoit à Antioche, & Antiochus de Cyzique à Damas, se faisoient une cruelle guerre, quoiqu'ils fussent freres. Cléopatre & Alexandre le plus jeune de ses fils régnoient en Egypte, & Ptolémée Lathyre l'aîné en Cypre.

Alexandre Jannée, quelque tems après qu'il fut retourné à Jérusalem, & qu'il eut pris possession du trône, avoit mis sur pié une bonne armée qui passa le Jourdain, & forma le siége de Gadara. Au bout de dix mois, s'étant enfin rendu maître de Gadara, il prit encore quelques autres places très fortes, situées aussi au dela du Jourdain. Mais, ne se tenant pas assez sur ses gardes à son retour, il fut battu par l'ennemi, & perdit dix mille hommes avec tout le butin qu'il avoit fait, & son propre bagage. Il revint à Jérusalem accablé de cette perte, & de la honte qui la suivoit. Il eut même le chagrin de voir que bien des gens, au lieu de plaindre son malheur, en avoient une maligne joie. Car, depuis la querelle qu'eut Hyr-

can avec les Pharisiens, ils avoient toujours été ennemis de sa maison, & sur tout de cet Alexandre. Et comme ils entraînoient presque tout le peuple après eux, ils l'avoient si fort prévenu & animé contre lui, que ce fut la véritable source des desordres & des brouilleries dont tout son régne fut troublé.

Cette perte, toute grande qu'elle étoit, n'empécha pas que, voiant la côte de Gaza sans défense par le départ de Lathyre, il n'allât y prendre Raphia & Anthédon. Ces deux postes, qui n'étoient qu'à quelques milles de Gaza, la tenoient comme bloquée; & c'étoit ce qu'il s'étoit proposé en les attaquant. Il n'avoit jamais pardonné aux habitans de Gaza d'avoir excité Lathyre contre lui, & de lui avoir donné des troupes, qui avoient contribué à lui faire gagner la fatale bataille du Jourdain; & il cherchoit avec soin toutes les occasions de se venger d'eux. AN.M.3904. AV.J.C.100.

Dès que ses affaires le lui permirent, il vint avec une nombreuse armée assiéger leur ville. Apollodote, qui en étoit Gouverneur, défendit la place un an entier avec un courage & AN.M.3906. AV.J.C. 98.

une prudence, qui lui acquirent beau-
An.M.3907. Av.J.C. 97. coup de réputation. Son propre frere, nommé Lysimaque, ne put voir sa gloire sans envie ; & cette lâche passion le porta à l'assassiner. Ensuite ce misérable s'associa avec quelques scélérats comme lui, qui livrérent la ville à Alexandre. En y entrant, on eût dit, à son air & aux ordres qu'il donnoit, qu'il avoit dessein d'user de sa victoire avec clémence & modération. Mais, dès qu'il se vit maître de tous les postes, & que rien ne pouvoit lui faire obstacle, il lâcha ses soldats avec permission de tuer, de piller, de détruire ; & l'on vit aussitôt exercer dans cette ville infortunée toute la barbarie qui se peut imaginer. Le plaisir de la vengeance lui couta bien cher. Car les habitans de Gaza se défendirent en desespérés, & lui tuérent presque autant de monde qu'ils étoient eux-mêmes. Mais enfin il contenta sa brutale passion, & fit de cette ancienne & fameuse ville un tas de ruines : après quoi il s'en retourna à Jérusalem. Cette guerre l'occupa un an.

An.M.3909. Av.J.C. 95. Quelque tems après, le peuple lui fit un affront sanglant. A la fête des

Tabernacles, pendant qu'il étoit dans le Temple, & qu'en qualité de Souverain Sacrificateur il offroit à l'autel des Holocaustes le sacrifice solennel, on se mit à lui jetter des citrons à la tête, en lui disant mille injures, & le traitant entr'autres d'*Esclave* : reproche qui déclaroit assez qu'ils le regardoient comme indigne & de la Couronne & du Pontificat. C'étoit une suite de ce qu'avoit osé avancer Eléazar, que la mere d'Hyrcan avoit été captive. Ces indignités irritérent tellement Alexandre, qu'il chargea lui-même ces insolens à la tête de ses gardes, & en tua jusqu'au nombre de six mille. Voiant la mauvaise disposition des Juifs à son égard, il n'osa plus leur confier sa personne, & prit pour ses gardes des troupes étrangéres qu'il fit venir de la Pisidie & de la Cilicie, & il en forma un corps de six mille hommes qui l'accompagnoient par tout.

Joseph. Antiq. XIII. 21.

Quand Alexandre vit l'orage qui s'étoit élevé contre lui un peu appaisé par la terreur de la vengeance qu'il en avoit tirée, il se tourna contre les ennemis du dehors. Après avoir remporté sur eux quelques avantages, il

AN. M. 3910. AV. J.C. 94.

tomba dans une embuſcade, où il perdit la plus grande partie de ſon armée, & eut de la peine à ſe ſauver lui-même. A ſon retour à Jéruſalem, les Juifs, outrés de cette perte, ſe révoltérent contre lui. Ils ſe flatoient de le trouver ſi affoibli & ſi abbattu de ce dernier échec, qu'ils n'auroient pas de peine à achever ſa perte, qu'ils ſouhaitoient depuis ſi lontems. Alexandre, qui ne manquoit ni d'application ni de courage, & qui avoit d'ailleurs une capacité au-deſſus de l'ordinaire, trouva bientôt des troupes à leur oppoſer. Ce fut donc une guerre civile entre Alexandre & ſes ſujets, qui dura ſix ans, & cauſa de grands maux aux deux partis. Les rebelles furent battus & défaits en pluſieurs occaſions.

An.M.3912. Av.J.C. 92.

Alexandre aiant pris une ville où pluſieurs des rebelles s'étoient enfermés, en emmena huit cens à Jéruſalem, & les y fit tous crucifier en un même jour: & quand ils furent attachés à la croix, il fit amener leurs femmes & leurs enfans, & les fit égorger à leurs yeux. Pendant cette cruelle exécution, le Roi donnoit un régal à ſes femmes & à ſes concubines

An.M.3918. Av.J.C. 86.

dans un endroit d'où l'on voioit tout ce qui se passoit : & cette vûe étoit pour lui & pour elles la principale partie de la fête. Quelles horreurs ! Cette guerre civile, pendant six ans qu'elle dura, avoit couté la vie à plus de cinquante mille hommes du côté des rebelles.

Alexandre, après l'avoir appaisée, fit plusieurs expéditions au dehors avec un très grand succès. De retour à Jérusalem, il s'abandonna à la bonne chére & aux excès du vin, qui lui causérent une fiévre quarte, dont il mourut au bout de trois ans, après en avoir régné vingt-sept. An.M. 3926. Av.J.C. 78.

Il laissa deux fils, Hyrcan & Aristobule : mais il ordonna qu'Alexandra sa femme gouverneroit le roiaume tant qu'elle vivroit, & qu'elle choisiroit celui de ses deux fils qu'elle voudroit pour régner après elle.



§. III.

Régne d'Alexandra, femme d'Alexandre Jannée, qui dure 9 ans. Cependant Hyrcan son fils aîné exerce la Grande Sacrificature.

An.M.3926. Av.J.C. 78. *Joseph. Antiq.* XIII. 23. 24. *& de Bell. Jud.* I. 4.

ALEXANDRA, selon le conseil que son mari lui avoit donné en mourant, se soumit elle & ses enfans au pouvoir des Pharisiens, leur déclarant qu'elle ne faisoit en cela que se conformer aux derniéres volontés d'Alexandre.

Par cette démarche, elle gagna si bien les esprits, qu'oubliant leur haine pour le mort, quoi qu'elle eût été portée pendant sa vie aussi loin qu'il étoit possible, ils la changérent, dans ces commencemens, en vénération & en respect pour sa mémoire : & au lieu des invectives & des injures qu'ils avoient toujours vomies contre lui, ce n'étoit plus qu'éloges & panégyriques, où ils relevoient sans mesure les grandes actions d'Alexandre, par lesquelles la Nation se trouvoit aggrandie, & son pouvoir, son honneur, & son crédit augmentés. Enfin ils ramenérent si bien le peuple, qu'ils avoient toujours jus-

ques-là irrité contre lui, qu'on lui fit une pompe funébre plus somptueuse & plus honorable que n'en avoit eu aucun de ses prédécesseurs ; & qu'Alexandra, comme son testament le portoit, fut établie Administratrice Souveraine de la Nation. On voit ici qu'un dévouement aveugle & sans réserve au pouvoir & aux volontés des Pharisiens, tenoit lieu auprès d'eux de tout mérite, & faisoit disparoitre tout défaut, & même tout crime. C'est assez l'ordinaire de ceux qui veulent dominer.

Quand cette Princesse se vit bien établie, elle fit recevoir son fils aîné Hyrcan Souverain Sacrificateur : il avoit alors près de trente-trois ans. Elle donna, comme elle l'avoit promis, l'administration de toutes les grandes affaires aux Pharisiens. La premiére chose qu'ils firent fut de casser le Décret par lequel Jean Hyrcan, pere des deux derniers Rois, avoit aboli toutes leurs constitutions traditionnelles, qui reprirent depuis un plus grand cours que jamais. Ils exercérent une cruelle persécution contre tous ceux qui s'étoient déclarés leurs ennemis sous le régne précé-

dent, sans que la Reine pût les en empécher, parce qu'elle s'étoit lié les mains en se mettant entre celles des Pharisiens. Elle avoit vû du tems de son mari, ce que c'étoit qu'une guerre civile, & les maux infinis qu'elle entraîne. Elle craignoit d'en allumer une nouvelle ; & ne voiant point d'autre moien de la prévenir, que de céder un peu à la violence de ces hommes vindicatifs & inexorables, elle croioit devoir permettre un mal pour en empécher un plus grand.

Ce que nous avons dit jusqu'ici, peut beaucoup contribuer à nous faire connoitre l'état du peuple Juif, & le caractére de ceux qui le gouvernoient.

AN.M.3931. Av.J.C. 73. *Joseph. Antiq. XIII. 24. & de Bell. Jud. I. 4.*

Les Pharisiens continuoient toujours leurs persécutions contre ceux qui leur avoient été contraires sous le feu Roi. On les rendoit responsables de toutes ses cruautés, & de toutes les fautes dont ils jugeoient à propos de noircir sa mémoire. Ils s'étoient déja défaits, sur ce prétexte, de plusieurs de leurs ennemis ; & ils inventoient tous les jours de nouveaux chefs d'accusation pour perdre ceux qui leur déplaisoient le plus entre ceux qui restoient encore.

Les amis & les partiſans du feu Roi voiant que ces perſécutions ne finiſſoient point, & qu'on avoit juré leur perte, s'aſſemblérent enfin, & vinrent en corps trouver la Reine, avec Ariſtobule ſon ſecond fils à leur tête. Ils lui repréſentérent les ſervices qu'ils avoient rendus au feu Roi; leur fidélité & leur attachement pour lui dans toutes ſes guerres, & dans les embarras où il s'étoit trouvé pendant les troubles. Qu'il leur étoit bien dur, qu'on leur fît, à préſent qu'elle les gouvernoit, un crime de tout ce qu'ils avoient fait pour lui, & de ſe voir ſacrifiés à la haine implacable de leurs ennemis, uniquement à cauſe de leur attachement pour elle & pour ſa maiſon. Ils la ſupplioient d'arréter ces ſortes de recherches; ou, ſi elle ne le pouvoit pas, de leur permettre de ſe retirer du pays, & d'aller chercher ailleurs un aſyle : ou du moins qu'on les mît dans les places où elle avoit garniſon, pour y être à couvert de la violence de leurs ennemis.

La Reine étoit touchée, autant qu'on peut l'être, de l'état où elle les voioit, & de l'injuſtice qu'on leur

faisoit. Mais il ne dépendoit pas d'elle de faire pour eux tout ce qu'elle eût souhaité : car elle s'étoit donné des maîtres, en s'engageant à ne rien faire sans le consentement des Phariſiens. Qu'il est dangereux de donner trop d'autorité à de tels gens ! Ils crioient que ce seroit arrêter le cours de la Justice, que de suspendre les recherches contre des coupables : que c'étoit-là une démarche qu'aucun Gouvernement ne devoit jamais souffrir : & qu'ainsi ils n'y donneroient jamais les mains. D'un autre côté la Reine crut ne devoir point consentir que les vrais & fidéles amis de sa maison abandonnassent ainsi le pays, puisqu'elle demeureroit alors sans appui à la merci d'une faction turbulente, & n'auroit aucune ressource en cas de nécessité. Elle se détermina donc au troisiéme parti qu'ils lui avoient proposé, & les dispersa dans les places où elle avoit garnison. Elle y trouvoit deux avantages : le premier, que leurs ennemis n'oseroient les attaquer dans ces places fortes, où ils auroient les armes à la main ; & le second, que ce seroit toujours pour elle un corps de réserve, sur lequel

elle pouvoit compter dans l'occasion en cas de brouillerie.

Quelques années après, la Reine Alexandra tomba malade d'une maladie très dangereuse, & qui la mit à l'extrémité. Dès qu'Aristobule, le plus jeune de ses fils, vit qu'elle n'en pouvoit pas revenir, comme il avoit depuis lontems formé le dessein de s'emparer de la Couronne à sa mort, il se déroba de nuit de Jérusalem avec un seul domestique, & s'en alla dans les places, où, selon le plan qu'il en avoit donné, on avoit mis en garnison les amis de son pere. Il y fut reçu à bras ouverts, & en quinze jours de tems vingt-deux de ces places & châteaux se donnérent à lui ; ce qui le rendit maître de presque toutes les forces de l'Etat. Le peuple, aussi bien que l'armée, étoit tout disposé à se déclarer pour lui, las de la dure administration des Pharisiens, qui avoient gouverné en maîtres sous Alexandra, & étoient devenus insupportables à tout le monde. On venoit donc en foule de tous côtés se ranger sous les étendarts d'Aristobule, dans l'espérance qu'il aboliroit la tyrannie des Pharisiens ; ce qu'on ne

AN.M.3934.
AV.J.C. 70.

pouvoit pas attendre d'Hyrcan son aîné, élevé par sa mere dans une soumission aveugle pour cette secte; outre qu'il n'avoit ni le courage ni la capacité nécessaires pour un dessein si vigoureux : car il étoit pesant & indolent, sans activité, sans application, & d'un fort petit génie.

Quand les Pharisiens virent que le parti d'Aristobule grossissoit, ils vinrent, Hyrcan à leur tête, représenter à la Reine mourante ce qui se passoit, & lui demander ses ordres & son assistance. Sa réponse fut, qu'elle n'étoit plus en état de se méler de ces sortes d'affaires, & qu'elle leur en laissoit le soin. Cependant elle institua Hyrcan pour son héritier universel, & expira peu de tems après.

Dès qu'elle fut morte, il prit possession du trône; & les Pharisiens firent tous leurs efforts pour l'y maintenir. Quand Aristobule étoit sorti de Jérusalem, ils avoient fait mettre dans le château de * Baris sa femme & ses enfans qu'il avoit laissés, pour s'en servir comme d'otages contre lui.

* Baris *étoit un château situé sur un roc escarpé, hors de l'enceinte du Temple, sur la même montagne.*

Mais, voiant que cela ne l'arrêtoit point, ils levérent une armée. Aristobule en leva aussi une. Une bataille près de Jéricho décida la querelle. Hyrcan, abandonné de la plupart de ses troupes qui prirent le parti de son frere, fut obligé de s'enfuir à Jérusalem, & de se renfermer dans le château de Baris; & ses partisans prirent le Temple pour asyle. Peu de tems après ils se soumirent aussi à Aristobule, & Hyrcan fut obligé de s'accommoder avec lui.

Joseph. Antiq. XIV. 1. & de bell. Jud. I. 4.

§. IV.

Régne d'Aristobule II. qui dura six ans.

PAR L'ACCOMMODEMENT qui se fit, on convint qu'Aristobule auroit la Couronne & la Souveraine Sacrificature, & qu'Hyrcan lui résigneroit l'une & l'autre, & se contenteroit d'une vie privée sous la protection de son frere, avec la jouissance de son bien. Il n'eut pas de peine à s'y résoudre: car il aimoit le repos & ses aises plus que toute autre chose. Ainsi il quitta le gouvernement, après l'avoir possédé trois mois. La tyrannie des Phariſiens finit avec son régne,

AN.M. 3935. AV. J.C. 69.

après avoir tourmenté la nation Juive depuis la mort d'Alexandre Jannée.

Les troubles de l'Etat ne finirent pas de même : l'ambition d'Antipas, plus connu ſous le nom d'Antipater, pere d'Hérode, y donna lieu. Il étoit Iduméen de race, & Juif de religion, de même que tous les autres Iduméens depuis qu'Hyrcan les eut obligés à embraſſer le Judaïſme. Comme il avoit été élevé à la Cour d'Alexandre Jannée, & d'Alexandra ſa femme qui régna après lui, il s'étoit emparé de l'eſprit d'Hyrcan leur fils aîné, dans l'eſpérance de s'élever par ſa faveur lorſqu'il parviendroit à la Couronne. Mais quand il vit toutes ſes meſures rompues par la dépoſition d'Hyrcan & le couronnement d'Ariſtobule, de qui il n'avoit rien à eſpérer, il emploia toute ſon habileté & tous ſes ſoins à faire remonter Hyrcan ſur le trône.

An.M.3939. Av.J.C. 65. *Joſeph. Antiq.* XIV. 2-8. *& de Bel. Jud.* I. 5.

Celui-ci, par ſon moien, s'étoit d'abord adreſſé à Arétas roi de l'Arabie Pétrée, pour l'aider à ſe rétablir. Après divers événemens, que je paſſe pour ne point trop allonger cette hiſtoire, il eut recours à Pompée, qui, au re-

tour de ſon expédition contre Mithridate, étoit venu en Syrie. Il y prit connoiſſance de la cauſe d'Hyrcan & d'Ariſtobule, qui s'y étoient rendus en perſonne ſuivant ſes ordres. Il y vint auſſi quantité de Juifs demander qu'on les délivrât de la domination de l'un & de l'autre. Ils repréſentoient, qu'ils ne devoient pas être gouvernés par un Roi : qu'ils avoient accoutumé depuis lontems de ne l'être que par le Souverain Sacrificateur, qui, ſans autre titre, leur adminiſtroit la Juſtice ſelon les loix & les réglemens qui leur avoient été tranſmis par leurs ancêtres. Qu'à la vérité les deux freres étoient de la race Sacerdotale, mais qu'ils avoient changé la forme du Gouvernement pour une nouvelle, qui les mettroit dans l'eſclavage ſi on n'y remédioit.

Joſeph. Antiq. XIV. 5. Id. de bell. Jud. I. 5.

Hyrcan ſe plaignoit, qu'Ariſtobule le dépouilloit injuſtement de ſon droit d'aîneſſe, en uſurpant tout, & ne lui laiſſant qu'une petite terre pour ſon entretien. Il l'accuſoit auſſi de faire le métier de corſaire ſur mer, & de piller ſes voiſins ſur terre. Et pour confirmer ce qu'il alléguoit contre lui, il produiſoit près de mille

Juifs, & des principaux de la nation, qu'Antipater avoit fait venir exprès, pour appuier par leur témoignage ce que ce Prince avoit à dire contre son frere.

Aristobule répondit à cela : Qu'Hyrcan avoit été déposé uniquement à cause de son incapacité. Que sa nonchalance & sa paresse le rendant absolument incapable des affaires, le peuple l'avoit méprisé, & que lui Aristobule avoit été obligé de prendre les rênes du Gouvernement, pour l'empécher de tomber en des mains étrangéres. Enfin, qu'il ne portoit point d'autre titre que celui qu'avoit eu son pere Alexandre. Et, pour preuve de ce qu'il avançoit, il produisit plusieurs jeunes gens de qualité du pays, qui parurent avec tout l'éclat que peuvent donner la magnificence & le bel air. Leurs habits superbes, & leurs maniéres hautes & pleines de fierté, ne firent pas beaucoup de bien à sa cause.

Pompée en entendit assez pour voir qu'il y avoit de la violence dans la conduite d'Aristobule : mais il ne voulut pourtant pas prononcer si tôt, de peur qu'Aristobule irrité ne traversât

ſes deſſeins du côté de l'Arabie, qu'il avoit fort à cœur. Il renvoia donc civilement les deux freres, & leur dit qu'à ſon retour, après qu'il auroit ſoumis Arétas & ſes Arabes, il paſſeroit par la Judée, & qu'alors il régleroit leur affaire, & mettroit ordre à tout.

Ariſtobule, qui comprit bien la penſée de Pompée, partit de Damas bruſquement, & ſans lui faire la moindre civilité ; revint en Judée ; fit prendre les armes à ſes ſujets ; & ſe mit en état de ſe défendre. Par cette conduite il ſe fit de Pompée un ennemi mortel.

Pompée ſe mit à faire les préparatifs pour la guerre d'Arabie. Arétas avoit juſques-là mépriſé les armes Romaines : mais quand il les vit de près, & que cette armée victorieuſe alloit entrer dans ſes Etats, il envoia faire ſes ſoumiſſions par une ambaſſade. Pompée ne laiſſa pas de s'avancer juſqu'à Pétra ſa capitale, qu'il emporta. Arétas y fut pris. Pompée le fit dabord garder : mais dans la ſuite, il fut relâché, quand il eut accepté les conditions que lui impoſa Pompée, qui retourna auſſitôt après à Damas.

Il n'apprit qu'alors la manœuvre qu'avoit fait Ariſtobule en Judée. Il y mena ſon armée, & trouva Ariſtobule poſté dans le château d'Alexandrion, qui étoit à l'entrée du pays ſur une haute montagne. C'étoit une place extrêmement forte, bâtie par ſon pere Alexandre, qui lui avoit donné ſon nom. Pompée l'envoia ſommer de deſcendre, pour le venir trouver. Ariſtobule n'en avoit guéres envie : mais il ſe rendit enfin à l'avis de ceux qui étoient avec lui, qui, redoutant une guerre avec les Romains, lui conſeillérent d'y aller. Il le fit, & après une converſation qui roula ſur ſon différent avec ſon frere, il revint dans ſon château. Il fit encore le même manége deux ou trois fois, pour tâcher par cette complaiſance de gagner Pompée, & de l'engager à décider en ſa faveur. Mais, de peur d'accident, il ne laiſſoit pas de bien garnir ſes places fortes, & de faire tous les autres préparatifs pour une défenſe vigoureuſe, en cas que Pompée prononçât contre lui. Pompée, qui en eut avis, la derniére fois qu'il y vint l'obligea à les lui mettre toutes entre les mains en ſe-

questre, & lui fit ſigner des ordres pour cela à tous les Commandans de ces places.

Ariſtobule, outré de la violence qu'on lui avoit faite, dès qu'il fut relâché, ſe rendit en diligence à Jéruſalem, & y prépara tout pour la guerre. Réſolu de garder la Couronne, il ſe trouvoit le jouet de deux paſſions oppoſées, l'eſpérance & la crainte. Quand il voioit la moindre apparence que Pompée décidât en ſa faveur, il emploioit tous les artifices de la complaiſance pour ſe le rendre favorable. Quand, au contraire, il trouvoit la moindre raiſon de ſoupçonner qu'il ſe déclareroit contre lui, il ſuivoit une conduite toute oppoſée. Voila ce qui produiſit le contraſte qui ſe voit dans les différentes démarches qu'il fit dans toute cette affaire.

Pompée le ſuivit de près. Le premier endroit où il campa en allant à Jéruſalem, fut Jéricho, où il reçut la premiére nouvelle de la mort de Mithridate, comme on le verra dans le Livre ſuivant.

Il continua ſa marche vers Jéruſalem. Quand il en fut proche, Ariſtobule, qui commençoit à ſe repen-

tir de ce qu'il avoit fait, vint le trouver, & tâcha de se raccommoder avec lui, en lui promettant une soumission entiére, & une grosse somme d'argent pour prévenir la guerre. Pompée accepta ses offres, & envoia Gabinius à la tête d'un détachement recevoir l'argent. Mais, quand ce Lieutenant Général arriva à Jérusalem, il trouva les portes fermées; & au lieu de recevoir de l'argent, on lui cria de dessus la muraille, que ceux de la ville ne vouloient pas tenir l'accord. Pompée là-dessus, ne voulant pas qu'on se moquât de lui impunément, fit mettre dans les fers Aristobule qu'il avoit retenu, & s'avança avec toute l'armée devant Jérusalem. C'étoit une ville extrêmement forte par sa situation, & par les ouvrages qu'on y avoit faits; & sans la division qui étoit au dedans elle auroit pu faire une longue résistance.

Le parti d'Aristobule vouloit défendre la place, sur tout quand ils virent que Pompée retenoit leur Roi prisonnier. Mais ceux qui favorisoient le parti d'Hyrcan, vouloient qu'on ouvrît les portes à Pompée. Et com-

m

me ces derniers faisoient le plus grand nombre, l'autre parti se retira sur la montagne du Temple pour le défendre ; & fit rompre les ponts du fossé & de la vallée qui l'environnoient. Pompée à qui l'on ouvrit aussitôt la ville, résolut d'assiéger le Temple. La place tint trois mois entiers, & auroit encore tenu autant, & peutêtre obligé les Romains à abandonner leur entreprise, sans la rigueur superstitieuse avec laquelle les assiégés observoient le Sabbat. Ils croioient bien qu'il leur étoit permis de se défendre quand on les attaquoit, mais non d'empécher les travaux des ennemis, ou d'en faire pour eux-mêmes. Les Romains surent mettre à profit cette inaction des jours de Sabbat. Ils n'attaquoient point pour lors les Juifs, mais ils combloient les fossés, faisoient leurs approches, & plaçoient leurs machines sans trouver d'opposition. Ils abbattirent enfin une grosse tour, dont la chute entraîna un grand pan de muraille, & fit une bréche aussi grande qu'il la faloit pour un assaut. La place fut emportée de vive force. Le carnage fut terrible. On

passa plus de douze mille personnes au fil de l'épée.

Pendant tout le tumulte, les cris, & le desordre de cette boucherie, l'histoire remarque que les Prêtres qui étoient alors dans le Temple occupés à faire le service, le continuérent avec un sang froid surprenant, malgré la rage de leurs ennemis, & la douleur de voir massacrer à leurs yeux leurs amis & leurs parens. Plusieurs d'entr'eux virent méler leur sang avec celui des sacrifices qu'ils offroient; & l'épée des ennemis en fi des victimes de leur devoir. Heureu & dignes d'envie, s'ils eussent ét aussi fidéles à l'esprit qu'à la lettre!

Pompée, avec plusieurs des haut Officiers, entra dans le Temple, & non seulement dans le lieu Saint mais jusques dans le lieu très-saint où, par la Loi, il n'étoit permis à per sonne d'entrer qu'au Souverain Sacrif cateur une fois l'an, le jour solenn de l'Expiation. C'est ce qui affligea plus vivement les Juifs, & ce q souleva le plus ce peuple contre l Romains.

Pompée ne toucha point au trés

du Temple, composé pour la plus grande partie des sommes qui y avoient été déposées par les familles particuliéres pour être plus en sureté. Il s'y trouva deux mille talens en argent monnoié, sans compter les vases d'or & d'argent qui étoient sans nombre, & d'un prix infini. Ce [a] n'étoit point, dit Cicéron, par respect pour la majesté du Dieu honoré dans le Temple que Pompée en usa de la sorte; car, selon lui, rien n'étoit plus méprisable que la religion des Juifs, plus indigne de la sagesse & de la grandeur des Romains, plus opposé aux maximes de leurs ancêtres. Pompée, par ce noble desintéressement, voulut seulement ôter à la malignité & à la médisance tout lieu d'attaquer sa réputation. Voila ce que pensoient les plus éclairés d'entre les payens sur l'unique religion du vrai Dieu. Ils

Six millions.

[a] Cn. Pompeius, captis Hierosolymis, victor ex illo fano nihil attigit. In primis hoc, ut multa alia, sapienter, quòd in tam suspiciosa ac maledica civitate locum sermoni obtrectatorum non reliquit. Non enim credo religionem & Judæorum & hostium impedimento præstantissimo imperatori, sed pudorem fuisse... Istorum religio sacrorum à splendore hujus imperii, gravitate nominis vestri, majorum institutis abhorrebat. *Cic. pro Flacco, n. 67-69.*

blasphémoient ce qu'ils ne connoissoient pas.

On a remarqué que jusques-là tout avoit réussi à Pompée : mais que depuis cette curiosité sacrilége son bonheur l'avoit abandonné, & que l'avantage remporté sur les Juifs fut sa derniére victoire.

§. V.

Régne d'Hyrcan II. qui dure 24. ans.

An.M.3941. Av.J.C. 63. POMPE'E aiant ainsi mis fin à la guerre, fit démolir les murailles de Jérusalem, rétablit Hyrcan, fit prisonniers Aristobule & ses deux fils Alexandre & Antigone, & les envoia à Rome. Il démembra plusieurs villes du roiaume de Judée, qu'il uni au Gouvernement de Syrie, imposa tribut à Hyrcan, & laissa l'Intendance du pays à Antipater, qui étoit à la cour d'Hyrcan, & un de ses principaux Ministres. Alexandre se sauva sur la route, & revint en Judée, où il excita dans la suite de nouveaux troubles.

An.M.3947. Av.J.C. 57. *Joseph. Antiq. XIV. 10.* Hyrcan se trouvant trop foible pour entrer en campagne contre lui eut recours aux armes des Romain

Gabinius, Gouverneur de Syrie, après avoir vaincu dans un combat Alexandre, alla à Jérusalem, & y rétablit Hyrcan dans la Souveraine Sacrificature. Il fit de grands changemens au Gouvernement civil : car il le rendit Aristocratique de Monarchique qu'il étoit : mais ils furent de peu de durée. *Id. de Bello Jud. 1. 6.*

Crassus marchant contre les Parthes, mais toujours attentif à contenter son insatiable avarice, s'arréta à Jérusalem, où il avoit entendu dire que l'on gardoit de précieux trésors. Il pilla tout ce qu'il y avoit de richesses dans le Temple, qui montoient à la somme de dix mille talens, c'est-à-dire de trente millions. AN.M.3950. AV.J.C. 54.

César, après son expédition d'Egypte, étant venu en Syrie, Antigone, qui s'étoit sauvé de Rome avec son pere Aristobule, vint se jetter à ses piés, le pria de le rétablir sur le trône de son pere qui pour lors étoit mort, & fit de grandes plaintes contre Antipater & Hyrcan. César leur avoit de trop grandes obligations à l'un & à l'autre pour rien faire contre leurs intérêts : car, comme on le verra dans la suite, sans le secours AN.M.3957. AV.J.C. 47. *Joseph. Antiq. XIV. 15. de Bell. Jud. 1. 8.*

qu'il en avoit reçu, son expédition d'Egypte auroit échoué. Il ordonna qu'Hyrcan garderoit la dignité de Souverain Sacrificateur de Jérusalem, & la Principauté de la Judée, pour lui & pour sa postérité après lui à perpétuité, & donna à Antipater la charge de Procurateur de la Judée sous Hyrcan. Par ce Décret, l'Aristocratie de Gabinius fut abolie, & le Gouvernement de Judée rétabli sur l'ancien pié.

Joseph. Antiq. XIV. 17. *de Bell. Jud.* I. 8.

Antipater fit donner le Gouvernement de Jérusalem à Phasaël son fils aîné, & celui de la Galilée à Hérode son second fils.

AN.M.3960. AV.J.C. 44. *Joseph. Antiq.* XIV. 17.

César, à la requête d'Hyrcan, & en considération des services qu'il lui avoit rendus en Egypte & en Syrie, lui permit de rebâtir les murailles de Jérusalem, que Pompée avoit fait abbattre. Antipater, sans perdre de tems, y fit travailler, & la ville fut bientôt fortifiée comme elle l'étoit avant la démolition. César fut tué cette même année.

Pendant les guerres civiles, la Judée, aussi bien que toutes les autres provinces de l'Empire Romain, fut agitée de violens troubles.

Pacore, fils d'Orode roi des Parthes, étoit entré en Syrie avec une puissante armée. Il envoia de là en Judée un détachement, qui avoit ordre de mettre sur le trône Antigone fils d'Aristobule, qui de son côté avoit aussi levé des troupes. Hyrcan & Phasaël frere d'Hérode, sur la proposition qu'on leur fit d'un accommodement, eurent l'imprudence de se rendre chez les ennemis, où ils furent arrétés, & mis aux fers. Hérode se sauva de Jérusalem un moment avant qu'on y fut entré pour le saisir aussi.

An. M. 3964. Av. J.C. 40.

Joseph. Antiq. XIV. 24-26.

Id. de bell. Jud. I. 11.

Les Parthes, aiant manqué Hérode, pillérent la ville & la campagne, mirent Antigone sur le trône, lui livrérent Hyrcan & Phasaël enchaînés. Phasaël, qui savoit bien que sa mort étoit résolue, se cassa lui-même la tête contre la muraille de la prison, pour ne point passer par la main du bourreau. Pour Hyrcan, on lui accorda la vie : mais, pour le rendre incapable du Sacerdoce, Antigone lui fit couper les oreilles. Car, selon la loi du Lévitique, il ne faloit pas qu'il manquât un seul membre au Souverain Sacrificateur. Après l'avoir ainsi mutilé, il le rendit aux Parthes pour

Levit. 21. 16-24.

l'emmener dans l'Orient, d'où il lui seroit impossible de brouiller les affaires en Judée. Il demeura prisonnier à Séleucie en Babylonie jusqu'à l'avénement de Phraate à la Couronne, qui lui fit ôter ses chaînes, & lui permit de voir en toute liberté les Juifs du pays, qui étoient en très-grand nombre. Ils le regardérent comme leur Roi & leur Sacrificateur, & lui firent une pension qui suffisoit pour soutenir l'éclat de son rang. L'amour de la patrie lui fit oublier tous ces avantages. Il retourna l'année suivante à Jérusalem, où Hérode l'avoit invité de revenir: mais quelques années après il le fit mourir.

Joseph. Antiq. XV. 2.

Hérode s'étoit d'abord réfugié en Egypte, il passa de là à Rome. Antoine, depuis le Triumvirat, y étoit tout-puissant. Il prit Hérode sous sa protection, & fit même en sa faveur plus qu'il n'espéroit. Car, au lieu qu'il ne se proposoit tout au plus que d'obtenir la Couronne pour Aristobule *, frere de Mariamne qu'il venoit d'é-

* *Aristobule étoit fils d'Alexandra fille d'Hyrcan; & son pere étoit Alexandre, fils d'Aristobule frere d'Hyrcan: de sorte qu'il rassembloit en sa personne les droits des deux freres à la Couronne.*

pouser, avec l'espérance seulement de gouverner sous celui-ci, comme avoit fait Antipater sous Hyrcan; Antoine lui fit donner la Couronne à lui-même contre la maxime ordinaire des Romains en pareil cas. Car ils n'avoient pas accoutumé de violer ainsi les droits des maisons roiales qui les reconnoissoient pour leurs protecteurs, & de donner la Couronne à un étranger. Hérode fut déclaré Roi de Judée par le Sénat, & conduit par les Consuls au Capitole, où il reçut l'investiture de la Couronne avec les cérémonies ordinaires dans ces sortes d'occasions.

Hérode ne passa que sept jours à Rome à la poursuite de cette grande affaire, & retourna promtement dans la Judée. Il n'avoit mis en tout que trois mois à son voiage de terre & de mer.

§. VI.

Régne d'Antigone, qui dure à peine deux ans.

IL NE FUT PAS si facile à Hérode de s'établir dans la possession du roiaume de Judée, qu'il lui AN.M.3965. AV.J.C. 39.

avoit été aisé d'en obtenir le titre de la part des Romains. Antigone n'étoit pas disposé à lui céder un trône, qui lui avoit couté tant de peine & d'argent. Il le lui disputa très-vivement pendant près de deux ans.

A.M. 3966. Av. J.C. 38. Joseph. Antiq. XIV. 27. Id. de bell. I. 13.

Hérode, qui pendant l'hiver avoit fait de grands préparatifs pour la campagne suivante, l'ouvrit enfin par le siége de Jérusalem, qu'il alla investir avec une belle & nombreuse armée. Antoine avoit donné ordre à Sosius, Gouverneur de la Syrie, de faire tous ses efforts pour réduire Antigone, & pour mettre Hérode en pleine possession du Roiaume de Judée.

Pendant qu'on travailloit aux ouvrages nécessaires pour le siége, Hérode alla faire un tour à Samarie, & y consomma enfin son mariage avec Mariamne. Il y avoit déja quatre ans qu'ils étoient fiancés : les embarras qui lui étoient survenus avoient empéché jusques-là qu'on en vînt à la conclusion. Elle étoit fille d'Alexandre fils du Roi Aristobule, & d'Alexandra fille d'Hyrcan II, & se trouvoit ainsi petite fille de ces deux freres. C'étoit une Princesse d'une beauté &

d'une vertu extraordinaires, & qui possédoit dans un degré éminent toutes les autres qualités qui peuvent relever le sexe. L'attachement qu'avoient les Juifs pour la famille des Asmonéens fit croire à Hérode, qu'en l'épousant il n'auroit pas de peine à gagner leur affection : & ce fut une des raisons qui le déterminérent à consommer alors ce mariage.

A son retour devant Jérusalem, Sosius & lui aiant joint leurs troupes, poussérent de concert le siége avec la derniére vigueur, & avec une armée très-nombreuse, qui montoit au moins à soixante mille hommes. La place tint pourtant plusieurs mois contr'eux avec beaucoup de résolution ; & si les assiégés eussent été aussi habiles dans le métier de la guerre & dans l'art de défendre les places, qu'ils étoient braves & résolus, on ne l'auroit peutêtre pas prise. Mais les Romains, qui en savoient bien plus qu'eux, emportérent enfin la place au bout d'un peu plus de six mois de siége.

Les Juifs étant forcés dans tous leurs postes, l'ennemi y entra de tous côtés, & s'en rendit maître. Et pour An. M. 3967. Av. J.C. 37.

ſe venger de l'opiniâtreté de la réſiſtance qu'on leur avoit faite, & des peines qu'ils avoient ſouffertes pendant un ſiége ſi long & ſi difficile, ils remplirent tous les quartiers de la Ville de ſang & de carnage, pillérent & détruiſirent tout, quoi qu'Hérode fît pour empécher l'un & l'autre.

Antigone, voiant tout perdu, vint ſe jetter aux piés de Soſius de la maniére la plus ſoumiſe & la plus baſſe. Il fut mis dans les chaînes, & envoié à Antoine dès qu'il fut arrivé à Antioche. Il vouloit d'abord le réſerver pour ſon triomphe : mais Hérode, qui ne ſe croioit pas en ſureté tant que ce reſte de la famille roiale vivroit, ne lui donna point de repos qu'il n'eût obtenu la mort de ce malheureux Prince, pour laquelle il donna même une groſſe ſomme d'argent. On lui fit ſon procès dans les formes. Il fut condanné à mort, & la ſentence s'exécuta de la même maniére que contre un criminel du commun, avec les verges & la hache du licteur, & il fut attaché au poteau : traitement que les Romains n'avoient jamais fait à aucune tête couronnée.

Joseph. ibid. Plut. in Anton. pag. 932. Dion. Caſ. lib. 49. pag. 405.

Ainſi finit le régne des Aſmonéens,

après avoir duré cent vingt-neuf ans, à en prendre le commencement au Gouvernement de Judas Maccabée, Hérode entra de la ſorte en paiſible poſſeſſion du roiaume de Judée.

Cet événement ſingulier, extraordinaire, & juſques-là ſans exemple, par lequel l'autorité ſouveraine ſur les Juifs étoit donnée à un étranger, à un Iduméen, auroit dû leur ouvrir les yeux, & les rendre attentifs à une célébre prophétie, qui l'avoit prédit en termes clairs, & qui l'avoit donné comme la marque certaine d'un autre événement qui intéreſſoit toute la nation, qui étoit l'objet perpétuel de ſes vœux & de ſon attente, & qui la diſtinguoit par un caractére particulier de toutes les autres nations de la terre, leſquelles y avoient un pareil intérêt, mais ſans le connoitre & ſans en être averties. Cette prophétie eſt celle de Jacob, lequel en mourant prédit à ſes douze fils aſſemblés autour de ſon lit ce qui devoit arriver dans toute la ſuite des tems aux douze Tribus dont ils étoient les Chefs, & qui portoient leurs noms. Entre pluſieurs prédictions que fait ce Patriarche ſur la Tribu de Juda, voici

Genes. 49. 10. celle dont il s'agit : *Le [a] sceptre ne sera point ôté à Juda , & il y aura toujours dans sa postérité des conducteurs du peuple , jusqu'à la venue de celui qui doit être envoié , & qui sera l'objet de l'attente des nations. Le sceptre* ou *la verge* , (car le terme hébreu a ces deux sens) signifie ici l'autorité , la supériorité sur les autres Tribus.

Tous les anciens Juifs ont expliqué du Messie cette prédiction : c'est donc un fait incontestable. Elle se réduit à deux points essentiels. Le premier, Que tant que la Tribu de Juda subsistera , elle aura la prééminence & l'autorité sur les autres Tribus : le second, Qu'elle subsistera, & qu'elle formera un corps de République gouverné par ses loix , & conduit par ses Magistrats , jusqu'à ce que le Messie soit venu.

Le premier point se vérifie par la suite de l'histoire des Israélites , où cette prééminence de la Tribu de Juda paroit clairement. Ce n'est point ici le lieu d'en apporter les preuves : on peut les consulter dans l'Explica-

Elle se vend

a Non auferetur sceptrum de Juda, & dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est : & ipse erit expectatio gentium.

tion de la Généſe donnée depuis peu au public. *chez F. Babuty rue S. Jacques.*

Pour le ſecond point, il ne faut qu'ouvrir les yeux. Quand Hérode Iduméen, & par conſéquent étranger, fut mis ſur le trône, l'autorité & la ſupériorité que la Tribu de Juda avoit ſur les autres Tribus commença à lui être ôtée. C'étoit un avertiſſement que le tems du Meſſie n'étoit pas éloigné. La Tribu de Juda n'a plus de primauté : elle ne fait plus un corps ſubſiſtant, dont les Magiſtrats ſoient tirés d'elle. Il eſt donc manifeſte que le Meſſie eſt venu. Mais depuis quel tems la Tribu de Juda eſt-elle ſemblable aux autres, & confondue avec elles ? C'eſt depuis le tems de Tite, & celui d'Adrien qui acheva d'exterminer les reſtes de Juda. C'eſt donc avant ce tems-là que le Meſſie eſt venu.

Combien Dieu nous doit-il paroitre admirable dans l'accompliſſement de ſes prophéties ! Seroit-ce faire l'uſage que l'on doit de l'hiſtoire, de ne point s'arréter quelques momens ſur de tels faits quand on les rencontre ſur ſon paſſage ? Hérode, forcé de ſortir de Jéruſalem, ſe réfugie à Rome. Il ne ſonge point à demander la roiauté

pour lui-même, mais pour un autre. Il étoit injuste de la donner à un étranger, pendant qu'il y avoit des Princes de la famille roiale. Cela étoit contre les loix, & même contre la pratique des Romains. Mais il étoit arrété de toute éternité qu'Hérode seroit roi des Juifs. Le ciel & la terre passeroient plutôt que cet arrêt du ciel ne fût pas exécuté. Antoine se trouve à Rome quand Hérode y arrive, & il y a un souverain pouvoir. Combien d'événemens a-t-il falu ménager pour conduire les choses à ce point! Mais y a-t-il quelque chose de difficile au Tout-puissant?

ARTICLE SECOND.

Abrégé de l'histoire des Parthes depuis l'établissement de cet Empire jusqu'à la défaite de Crassus, qui est exposée au long.

L'EMPIRE des Parthes est un des plus puissans & des plus considérables qu'il y ait eu dans l'Orient. Très foible dans ses commencemens, comme c'est l'ordinaire, il s'étendit peu à peu dans toute la haute Asie, & fit trembler même les Romains.

On lui donne de durée quatre cens ſoixante & quatorze ans, dont il y en a deux cens cinquante quatre avant Jeſus-Chriſt, & deux cens vingt depuis. Arſace fut le fondateur de cet Empire, & c'eſt de ſon nom que ſes ſucceſſeurs furent appellés Arſacides. Artaxerxe, Perſan de naiſſance, aiant vaincu & tué Artabane le dernier de ces Rois, tranſporta cet Empire des Parthes aux Perſes la cinquiéme année de l'Empereur Alexandre fils de Mammée. Je ne parlerai ici que des événemens arrivés aux Parthes avant Jeſus-Chriſt, & je les traiterai très ſommairement, excepté la défaite de Craſſus, que je raporterai dans toute ſon étendue.

J'ai marqué * ailleurs ce qui donna occaſion à ARSACE I. de faire révolter la Parthie, & d'en chaſſer les Macédoniens, qui depuis la mort d'Alexandre le Grand en avoient été maîtres; & comment il s'étoit fait nommer Roi des Parthes. Théodote dans le même tems fit révolter la Bactriane, & l'enleva auſſi à Antiochus, ſurnommé *Théos*.

AN. M. 3754. Av. J.C. 250.

* Tome VII. pag. 483.

Quelque tems après, Séleucus Callinicus, qui avoit ſuccédé à Antio-

AN. M. 3768. Av. J.C. 236.

Voiez Tom. VII. p. 519.

chus, fit de vains efforts pour soumettre les Parthes. Il tomba lui-même entre leurs mains, & fut fait prisonnier : c'étoit sous le régne de Tiridate, appellé autrement ARSACE II. frere du premier.

An.M.3792. Av.J.C.212. Voiez Tom. VIII. pag. 206. &c. Antiochus, surnommé le Grand, eut de plus heureux succès que son prédécesseur. Il marcha vers l'Orient, & se remit en possession de la Médie que les Parthes lui avoient enlevée. Il entra aussi en Parthie, & obligea le * Roi de se retirer en Hyrcanie; d'où il revint bientôt avec une armée de cent mille hommes de pié, & de vingt mille chevaux. Comme la guerre traînoit en longueur, Antiochus fit un Traité avec Arsace, par lequel il lui laissoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il l'aideroit à soumettre les autres provinces An.M.3798. Av.J.C.206. révoltées. Antiochus marcha ensuite contre Euthydéme roi de Bactrie, avec qui il fut aussi obligé de s'accommoder.

PRIAPATIUS, fils d'Arsace II.

* *M. l'Abbé de Longuerue, dans sa dissertation latine sur les Arsacides, attribue ce qui est dit ici à* Artabane, *qu'il place entre Arsace II. & Priapatius. Justin n'en parle point.*

ſuccéda à ſon pere ; & après avoir régné quinze ans, il laiſſa la Couronne en mourant à PHRAATE I. ſon fils aîné.

Celui-ci la laiſſa à ſon frere MITHRIDATE, qu'il préféra à ſes propres enfans à cauſe de ſon rare mérite. En effet ç'a été un des plus grands Rois qu'aient eu les Parthes. Il porta ſes conquêtes plus loin qu'Alexandre le Grand. C'eſt lui qui fit priſonnier Démétrius Nicator.

AN. M. 3840. AV. J.C. 164. *Voiez ce qui en eſt dit ci-devant pag. 362 &c.*

PHRAATE II. ſuccéda à Mithridate ſon pere. Antiochus Sidéte, roi de Syrie, mena contre lui une puiſſante armée, ſous prétexte de délivrer ſon frere Démétrius, qui depuis lontems étoit retenu en captivité. Après avoir défait Phraate dans trois batailles, il fut lui-même vaincu & tué dans une derniére, & ſon armée entiérement taillée en piéces. Phraate, à ſon tour, dans le tems même qu'il ſongeoit à porter ſes armes dans la Syrie, fut attaqué par les Scythes, & perdit la vie dans un combat.

AN. M. 3873. AV. J.C. 131. *Voiez ci-devant pag. 393 &c.*

ARTABANE ſon oncle prit ſa place, & mourut bientôt après.

AN. M. 3875. AV. J.C. 129.

Il eut pour ſucceſſeur MITHRIDATE II. à qui Juſtin dit que ſes belles

actions méritérent le surnom de *Grand*.

Il déclara la guerre aux Arméniens, & dans le Traité de paix qu'il fit avec eux il obligea leur Roi à lui envoier Tigrane son fils pour otage.
An.M.3909. *Justin. lib.* 38. *cap.* 3. Celui-ci fut depuis établi par les Parthes mêmes sur le trône d'Arménie, & se joignit à Mithridate roi de Pont pour faire la guerre aux Romains.

An.M.3912. *Ibid.p.* 115. Antiochus Eusébe se réfugia chez Mithridate, qui le rétablit en possession d'une partie du roiaume de Syrie deux ans après.

An.M.3914. Av.J.C. 90. C'est ce même Mithridate, comme on le verra dans la suite, qui envoia Orobaze vers Sylla, pour demander à faire amitié & alliance avec les Romains ; & qui le fit mourir à son retour pour avoir cédé la place d'honneur à Sylla.

An.M.3915. Av.J.C. 89. *Joseph. Antiq.* XIII. 22. Démétrius Eucére, qui régnoit à Damas, assiégeant Philippe son frere dans la ville de Bérée, y fut vaincu & pris par les troupes des Parthes qui étoient venues au secours de Philippe, & mené prisonnier chez Mithridate, qui le traita avec toute sorte d'honneurs. Il y mourut de maladie.

An.M.3915. Av.J.C. 89. Mithridate II. mourut après avoir

régné quarante ans, & fut généralement regretté de tous ses sujets. Les troubles domestiques dont sa mort fut suivie, & qui affoiblirent considérablement l'Empire des Parthes, firent sentir encore davantage la perte qu'on avoit faite. Tigrane rentra dans toutes les provinces qu'il leur avoit cédées, & y en ajouta plusieurs qu'il prit sur eux. Il passa l'Euphrate, & se rendit maître de la Syrie & de la Phénicie.

Strab. l. XI. pag. 532. Plut. in Lucull. pag. 500. 505. 517.

Pendant ces troubles les Parthes choisirent pour Roi MNASKIRE'S, & après lui SINATROCCE'S, dont on ne connoit presque que les noms.

PHRAATE, le fils de ce dernier, est celui qui se fit surnommer DIEU.

AN.M.3935. Av.J.C. 69.

Il envoia des Ambassadeurs à Luculle après la grande victoire que les Romains venoient de remporter sur Tigrane. Il conservoit en même tems une intelligence secrette avec ce dernier. Ce fut pour lors que Mithridate lui écrivit la lettre que Salluste nous a conservée.

Pompée aiant été nommé à la place de Luculle pour terminer la guerre contre Mithridate, engage Phraate dans le parti des Romains.

AN.M.3938. Av.J.C. 66.

Celui-ci prend le parti de Tigrane le jeune contre ſon pere. Il ſe brouille avec Pompée.

An.M.3948. Av.J.C. 56. Après le retour de Pompée à Rome, Phraate eſt tué par ſes propres enfans. MITHRIDATE, l'aîné de ſes fils, prend ſa place.

Tigrane, roi d'Arménie, meurt preſque dans le même tems. Artavaſde ſon fils lui ſuccéde.

Juſtin. l. 42. cap. 4. Mithridate, chaſſé de ſon roiaume, ou par ſes propres ſujets à qui il s'étoit rendu odieux, ou par l'ambition de ſon frere Orode, s'adreſſe à Gabinius, qui commandoit en Syrie, pour le rétablir ſur le trône: mais inutilement. Il prend les armes An.M.3949. Av.J.C. 55. pour ſe défendre. Aſſiégé dans Babylone, & vivement preſſé, il ſe rend à Orode, qui ne conſidérant en lui qu'un ennemi & non un frere, le fait égorger. Par ſa mort, ORODE ſe vit poſſeſſeur paiſible du trône.

An.M.3950. Av.J.C. 54. Plut. in Craſſ. p. 552-554. Mais il eut bien de l'exercice au dehors, à quoi il n'avoit pas lieu de s'attendre. Craſſus venoit d'être créé Conſul à Rome pour la ſeconde fois avec Pompée. Dans le département des Provinces la Syrie échut à Craſſus, qui en témoigna une joie exceſ-

ſive par raport au deſſein qu'il avoit d'aller porter la guerre contre les Parthes. Quand il étoit en compagnie, même de gens qu'il connoiſſoit peu, il ne pouvoit modérer ſes tranſports. Parmi ſes amis, avec leſquels il ſe contraignoit moins, il alloit juſqu'à des rodomontades tout-à-fait indignes de ſon âge & même de ſon caractére, de ſorte qu'on ne le reconnoiſſoit plus. Il ne bornoit pas ſes vûes au gouvernement de la Syrie, ni à la conquête de quelques provinces voiſines, ni même à celle des Parthes. Il ſe promettoit de faire enſorte que les grandes actions de Luculle contre Tigrane, & celles de Pompée contre Mithridate, ne paroitroient que des jeux d'enfans en comparaiſon des ſiennes. Il dévoroit déja en eſpérance la Bactrienne & les Indes, & pénétroit juſqu'à l'Océan le plus reculé, & juſqu'à l'extrémité de l'Orient. Cependant dans les pouvoirs qui lui furent donnés, la guerre contre les Parthes n'étoit nullement compriſe: mais tout le monde ſavoit que c'étoit-là ſa grande paſſion. Un tel début n'annonce rien d'heureux.

Son départ eut encore quelque

chose d'un plus funeste augure. Un des Tribuns, nommé Ateius, menaça qu'il s'opposeroit à sa sortie ; & beaucoup de gens se joignirent à lui, ne pouvant souffrir qu'on allât de gaieté de cœur faire la guerre à des peuples qui n'avoient fait aucun tort aux Romains, & qui étoient leurs amis & leurs alliés. En effet ce Tribun, s'étant inutilement opposé au départ de Crassus, prit le devant, courut à la porte de la ville par où il devoit sortir, mit à terre un brasier plein de feu ; & dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jetta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, & prononça dessus des imprécations terribles, qu'on ne put entendre sans frémir d'horreur, & dont les malheurs de Crassus ont été regardés par bien des Ecrivains comme l'accomplissement.

Rien ne put l'arrêter. Supérieur à tout, il continua sa route, arriva à Brunduse, & quoique la mer fût encore dangereuse, il s'embarqua, & perdit beaucoup de vaisseaux dans son passage. Aiant rassemblé ses troupes, il continua sa marche. Lorsqu'il fut arrivé en Galatie, il trouva le Roi Déjotarus

Déjotarus qui étoit fort avancé en âge, & qui ne laissoit pas de bâtir une nouvelle ville. Sur quoi Crassus raillant, lui dit : *Roi des Galates, vous vous prenez bien tard à bâtir une ville vers la douziéme * heure du jour. Et vous-même, Seigneur*, lui répondit Déjotarus, *vous ne vous êtes pas pris trop matin à aller faire la guerre aux Parthes.* Car alors Crassus avoit soixante ans passés, & son visage le faisoit paroitre encore plus vieux qu'il n'étoit.

Il avoit oui dire, qu'il y avoit dans le temple de Jérusalem des trésors considérables auxquels Pompée n'avoit point osé toucher. Il crut que la chose valoit bien la peine qu'il se détournât un peu de son chemin pour s'en aller rendre maître. Il y passa donc avec son armée. Outre les autres richesses qui alloient à des sommes très considérables, il y avoit une poutre d'or enfermée & cachée dans une poutre de bois creusée à dessein : ce qui n'étoit connu que du seul Prêtre Eléazar qui avoit la garde des trésors du lieu Saint. Cette poutre d'or pesoit trois cens mines, dont chacune pesoit deux livres & demie.

Joseph. Antiq. XIV. 12.

* *La douziéme heure étoit la fin du jour.*

Eléazar, qui avoit appris le ſujet du voiage de Craſſus à Jéruſalem, pour ſauver les autres richeſſes, qui étoient preſque toutes des dépôts des particuliers, découvrit à Craſſus la poutre d'or, & lui permit de l'emporter, après avoir tiré de lui ſerment qu'il ne toucheroit point au reſte. Ignoroit-il qu'il n'y a rien de ſacré pour l'avarice? Craſſus prit la poutre d'or, & n'en pilla pas moins les autres tréſors, qui montoient à trente millions. Puis il continua ſon voiage.

Tout lui ſuccéda d'abord auſſi heureuſement qu'il l'avoit pu eſpérer. Il conſtruiſit un pont ſur l'Euphrate ſans aucun obſtacle, y fit paſſer ſon armée, & entra ſur les terres des Parthes. Il alloit les attaquer ſans autre ſujet réel de guerre que l'envie inſatiable de s'enrichir du pillage d'un pays qui paſſoit pour être extrêmement opulent. Les Romains ſous Sylla, & enſuite ſous Pompée, avoient fait la paix & pluſieurs Traités avec eux. On ne s'étoit jamais plaint d'aucune infraction ni d'aucune autre entrepriſe qui pût donner un juſte ſujet de guerre. Ainſi les Parthes ne s'attendoient à rien moins qu'à une pareille invaſion, & n'étant

point ſur leurs gardes, ils n'avoient rien de prêt à y oppoſer. Craſſus fut donc maître de la campagne, & parcourut ſans obſtacle la plus grande partie de la Méſopotamie. Il prit auſſi ſans oppoſition pluſieurs villes; & s'il eût ſu profiter de l'occaſion, il lui eût été facile de percer juſqu'à Séleucie & à Ctéſiphon, de s'en emparer, & de ſe rendre maître encore de toute la Babylonie auſſi bien que de la Méſopotamie. Mais au lieu de pouſſer ſa pointe, dès que l'autonne fut venu, après avoir laiſſé en garniſon ſept mille hommes de pié & mille chevaux pour s'aſſurer des villes qui s'étoient rendues, il repaſſa l'Euphrate, & mit ſes troupes en quartier d'hiver dans les villes de la Syrie, où il ne s'occupa qu'à amaſſer des richeſſes, & à piller les temples.

Il y fut joint par ſon fils, que Céſar lui envoioit des Gaules; jeune homme qui avoit déja été honoré de pluſieurs prix d'honneur que les Généraux donnent à ceux qui ſe ſont diſtingués par leur courage, & qui lui amenoit mille cavaliers choiſis.

De toutes les fautes que Craſſus fit dans cette expédition, qui furent tou-

tes considérables, la plus grande sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce promt retour en Syrie. Car il devoit passer outre sans s'arréter, & s'emparer de Babylone & de Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes : au lieu que par ce retour il donna aux ennemis le tems de se préparer, ce qui fut la cause de sa ruine.

Dans le tems qu'il rassembloit toutes ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il lui arriva des Ambassadeurs du Roi des Parthes, qui lui exposérent en peu de mots leur commission. Ils lui dirent, que si cette armée étoit envoiée par les Romains contre les Parthes, ce seroit une guerre qu'aucun Traité de paix ne pourroit terminer, & qui ne finiroit que par la ruine totale des uns ou des autres. Que si, comme ils l'avoient oui dire, c'étoit Crassus seul, qui, contre le sentiment de sa patrie, & pour assouvir son avarice particuliére, avoit pris les armes contr'eux, & étoit entré dans une de leurs provinces, le Roi leur maître vouloit bien user de sa modération en cette rencontre, avoir pitié de la vieillesse de Crassus, & laisser aller vies & bagues sauves les Romains qui étoient

dans ses Etats, plutôt enfermés que gardant des villes. Il parle sans doute des garnisons que Crassus avoit laissées dans les places conquises. Crassus ne répondit à ce discours que par une rodomontade. Il leur dit, *qu'il leur feroit entendre sa réponse dans la ville de Séleucie*. Sur quoi le plus âgé des Ambassadeurs, nommé Vahisès, se prenant à rire, & lui montrant la paume de sa main, lui dit : *Crassus, tu verras plutôt naître du poil dans ce creux de ma main, que tu ne verras Séleucie.* Ces Ambassadeurs se retirérent, & allérent annoncer à leur Roi qu'il falloit se préparer à la guerre.

Aussitôt que la saison le permit, Crassus se mit en campagne. Les Parthes avoient eu le tems pendant l'hiver d'assembler une fort grosse armée pour lui faire tête. Orode leur Roi partagea ses troupes, & marcha en personne avec une partie vers les frontiéres de l'Arménie : il envoia l'autre dans la Mésopotamie sous le commandement de Suréna. Ce Général reprit, en y entrant, plusieurs des places dont Crassus s'étoit rendu maître l'année d'auparavant.

An. M. 3951. Av. J.C. 53. *Plut. in Crass. pag.* 554.

Cependant quelques soldats Ro-

mains s'étant ſauvés avec beaucoup de danger des villes où ils étoient en garniſon dans la Méſopotamie, dont les Parthes avoient déja repris quelques-unes, & aſſiégeoient les autres, vinrent trouver Craſſus, & lui raportérent des choſes très capables de l'inquiéter & de l'allarmer. Ils diſoient qu'ils avoient vû de leurs propres yeux le nombre effroiable des ennemis, & qu'ils étoient auſſi témoins de leur valeur redoutable dans les ſanglans combats autour des villes qu'ils avoient attaquées. Ils ajoutoient, que c'étoient des troupes à qui on ne pouvoit échaper quand elles pourſuivoient, & qu'on ne pouvoit atteindre quand elles prenoient la fuite : que leurs traits, d'une peſanteur & en même tems d'une rapidité incroiable, portoient des coups mortels dont il n'étoit pas poſſible de ſe parer.

Ces diſcours diminuérent & rabattirent infiniment le courage & l'audace des ſoldats Romains, qui s'étant imaginé que les Parthes ne différoient en rien des Arméniens & des Cappadociens que Luculle avoit domtés ſi facilement, & s'étant flatés que le plus difficile de cette guerre ſeroit la

longueur du chemin, & la poursuite des ennemis, qui n'oseroient jamais en venir aux mains avec eux, voioient, contre leur espérance, de grandes batailles & de grands dangers qui les attendoient. Ce découragement monta à un tel point, que plusieurs des principaux Officiers furent d'avis que Crassus devoit, avant que d'avancer plus loin, assembler le Conseil, & mettre encore en délibération toute l'entreprise. Mais Crassus n'écoutoit d'autres avis que ceux qui le pressoient de se mettre en marche, & de se hâter.

Ce qui le rassura le plus, & qui le fortifia dans cette pensée, ce fut l'arrivée d'Artabaze roi d'Arménie. Il lui amenoit un corps de six mille hommes de cavalerie, qui faisoient partie de ses Gardes, ajoutant qu'il avoit outre cela dix mille Cuirassiers, & trente mille hommes d'infanterie à son service. Mais il lui conseilla de se donner bien de garde de mener son armée dans les plaines de la Mésopotamie, & lui dit qu'il faloit entrer chez les ennemis par le pays des Arméniens. Les raisons dont il appuioit cet avis, étoient : que l'Arménie étant un pays de montagnes, la cavalerie

des Parthes, qui faiſoit la plus grande partie de leurs forces, leur deviendroit abſolument inutile : que ſi l'on prenoit cette route, il ſeroit en état de fournir à l'armée tout ce qui lui ſeroit néceſſaire : au lieu que, ſi l'on prenoit celle de la Méſopotamie, les convois manqueroient, & on auroit toujours une puiſſante armée en tête dans toutes les marches qu'il faudroit faire pour percer juſqu'au centre des Etats de l'ennemi : que dans ces plaines la cavalerie auroit tous les avantages poſſibles contr'eux : enfin qu'il faudroit traverſer pluſieurs deſerts ſablonneux, où l'on pourroit ſe trouver fort embarraſſé faute d'eau & de vivres. L'avis étoit excellent, & ces raiſons ſans replique : mais Craſſus aveuglé par la Providence, qui vouloit punir le ſacrilége qu'il avoit commis en pillant le Temple de Jéruſalem, mépriſa tout ce qu'on put lui dire. Il pria ſeulement Artabaze, qui retournoit dans ſes Etats, de lui amener ſes troupes le plus promtement qu'il pourroit.

J'ai dit que la Providence aveugloit Craſſus. La choſe eſt viſible par elle-même. Mais un Ecrivain payen en a-

fait la remarque : c'eſt Dion Caſſius, hiſtorien fort ſenſé, & en même tems homme de guerre. Il dit que les Romains conduits par Craſſus » n'a- » voient aucune vûe ſalutaire, & » qu'ils ignoroient en toute occaſion » le parti qu'il faloit prendre, ou » qu'ils ſe mettoient hors d'état de » le ſuivre : enſorte qu'on auroit dit » que condannés & pourſuivis par » quelque Divinité, ils ne pouvoient » faire uſage ni de leur eſprit ni de » leur corps. « Cette Divinité étoit inconnue à Dion. C'eſt celle qui préſidoit à la nation Juive, & qui vengeoit l'injure faite à ſon Temple.

Craſſus ſe hâta donc de partir. Il avoit ſept légions de gens de pié, près de quatre mille chevaux, & autant de gens de trait armés à la légére : ce qui faiſoit en tout plus de quarante mille hommes, c'eſt-à-dire une des plus belles armées que jamais les Romains euſſent miſes ſur pié. Comme il faiſoit paſſer ſes troupes ſur le pont qu'il avoit dreſſé ſur l'Euphrate près de la ville de Zeugma, tout-à-coup des tonnerres effroiables & d'affreux éclairs donnérent dans le viſage de ſes ſoldats com-

me pour les arréter. En même tems un nuage noir, d'où sortit un tourbillon impétueux accompagné d'une foudre embrasée, tomba sur le pont, & en abbattit une partie. La fraieur & la tristesse saisirent les troupes. Il tâcha de les consoler du mieux qu'il put, en leur promettant avec serment de les ramener par l'Arménie, & finit son discours en les assurant qu'aucun d'eux ne reviendroit par ce chemin. Ces derniéres paroles, qui étoient ambigües, & qui lui étoient échapées fort imprudemment, achevérent de jetter le trouble dans l'armée. Crassus sentit bien le mauvais effet qu'elles avoient produit, mais par un esprit d'opiniâtreté & de fierté il négligea d'y remédier en expliquant le sens de ces paroles pour rassurer les timides.

Il fit avancer ses troupes le long de l'Euphrate. Bientôt après ses coureurs, qu'il avoit envoiés à la découverte, vinrent lui raporter qu'il ne paroissoit pas un seul homme dans la campagne, mais qu'ils avoient trouvé des traces de beaucoup de gens de cheval, qui paroissoient avoir pris tout-à-coup la fuite, comme si on les avoit poursuivis.

Sur ce raport, Craſſus ſe fortifia dans ſes eſpérances, & ſes ſoldats commencérent à mépriſer les Parthes, comme des gens qui n'auroient jamais l'audace de les attendre, & d'en venir à un combat. Caſſius lui conſeilloit de s'approcher au moins de quelqu'une des villes où l'on avoit garniſon, pour y faire un peu repoſer l'armée, & avoir le tems d'apprendre au vrai le nombre des ennemis, leur force, & quelle manœuvre ils faiſoient : ou, ſi Craſſus n'approuvoit pas ce conſeil, de marcher le long de l'Euphrate vers Séleucie, parce qu'en cotoiant toujours cette riviére, il mettoit la cavalerie des Parthes hors d'état de l'enveloper ; & qu'avec la flote qui le ſuivroit, on pourroit toujours tirer de la Syrie les proviſions & les autres choſes dont l'armée auroit beſoin. Ce Caſſius étoit Queſteur de Craſſus, & le même qui dans la ſuite tua Céſar.

Craſſus, après avoir peſé cet avis, étoit prêt à s'y rendre, lorſqu'il ſurvint un Chef des Arabes, nommé Ariamne, qui eut l'adreſſe de lui faire goûter un plan tout oppoſé. Cet Arabe avoit ſervi autrefois ſous Pom-

pée, & étoit connu de plusieurs des soldats Romains, qui le regardoient comme ami. Suréna le trouva tout propre, par cet endroit, à jouer le rôle qu'il lui donna. En effet, dès qu'il eut été conduit à Crassus, il lui fit entendre que les Parthes ne soutiendroient pas la vûe de l'armée Romaine; que son nom seul avoit déja répandu la terreur dans leurs troupes; &, que pour obtenir une victoire complette, il n'avoit qu'à marcher droit à eux, & à se présenter: & il s'offrit à lui servir de guide, pour l'y mener par le plus court chemin. Crassus, ébloui par sa flaterie, & trompé par un homme qui savoit donner un tour spécieux à ce qu'il proposoit, accepta le parti malgré les instantes priéres de Cassius & de quelques autres, qui soupçonnérent le dessein de ce fourbe.

Crassus n'écouta personne. Le traitre Ariamne, après lui avoir persuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le mena au travers de la plaine, par un chemin d'abord uni & facile, mais qui devint ensuite très difficile par les sables profonds où l'armée se trouva engagée au milieu d'une vaste

campagne toute raſe & d'une affreuſe aridité, & où la vûe ne découvroit ni fin ni bornes où l'on pût eſpérer de trouver quelque repos & quelque rafraîchiſſement. Si la ſoif & la fatigue du chemin décourageoient les Romains, l'aſpect ſeul du pays les jettoit dans un deſeſpoir encore plus terrible. Car ils n'appercevoient ni près ni loin le moindre arbre, la moindre plante, le moindre ruiſſeau; pas une ſeule colline, pas une ſeule herbe verte: ce n'étoient par tout que monceaux de ſables brulans.

C'en étoit trop pour leur faire ſoupçonner quelque trahiſon: l'arrivée des couriers d'Artabaze auroit dû les en convaincre pleinement. Ce Prince mandoit à Craſſus, que le Roi Orode lui étoit tombé ſur les bras avec une groſſe armée: que la guerre qu'il avoit à ſoutenir, l'empéchoit de lui envoier le ſecours qu'il lui avoit promis: mais qu'il lui conſeilloit de ſe raprocher de l'Arménie, afin qu'ils puſſent unir leurs forces contre leur ennemi commun. Que s'il ne vouloit pas ſuivre cet avis, il l'avertiſſoit au moins d'éviter, dans ſes marches & dans ſes campemens,

les lieux ouverts & favorables à la cavalerie, & de s'approcher toujours des montagnes. Craſſus, au lieu d'écouter ces ſages conſeils, s'emporta contre celui qui les lui donnoit : & ſans daigner récrire à Artabaze, ni lui faire la moindre réponſe, il dit ſeulement à ſes couriers : » Je n'ai pas » le tems préſentement de penſer aux » affaires des Arméniens. Bientôt j'i- » rai en Arménie, & je punirai Ar- » tabaze de ſa trahiſon.

Craſſus étoit ſi entêté de ſon Arabe, & ſi fort ébloui par ſes menſonges adroits, qu'il avoit continué de le ſuivre ſans la moindre défiance malgré tous les avis qu'on lui donnoit, juſqu'à ce qu'il l'eût conduit dans le déſert ſablonneux dont j'ai parlé. Alors le traitre s'échapa, & vint rendre compte à Suréna de ce qu'il avoit fait.

Après une marche de quelques jours, dans un pays déſert & ennemi, où il lui étoit difficile d'avoir des nouvelles, des coureurs vinrent tout hors d'haleine raporter à Craſſus que l'armée des Parthes très nombreuſe marchoit avec beaucoup de fierté & d'audace, pour les venir at-

taquer inceſſamment. Cette nouvelle jetta le trouble & la conſternation dans tout le camp. Craſſus en fut plus troublé que les autres. Il mit ſes troupes en bataille fort à la hâte. D'abord, ſuivant l'avis de Caſſius, il étendit le plus qu'il put ſon infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrain, & pour ôter aux ennemis la facilité de l'enveloper; & il jetta toute ſa cavalerie ſur les ailes. Mais enſuite il changea d'avis, & ſerrant ſon infanterie, il en fit un gros bataillon quarré qui faiſoit face de tous côtés, & dont chacun des flancs préſentoit douze Cohortes * de front. Chaque Cohorte avoit près d'elle une Compagnie de chevaux, afin que chaque partie étant également ſoutenue par la cavalerie, tout le Corps chargeât avec plus de ſureté & d'audace. Il donna l'une des ailes à Caſſius, l'autre à ſon fils le jeune Craſſus, & ſe mit au centre.

Ils avancérent dans cet ordre, & arrivérent ſur le bord d'un ruiſſeau,

* *La Cohorte, chez les Romains, étoit un corps d'infanterie, composé de cinq ou ſix cens hommes. C'eſt à peu-près ce que nous appellons aujourd'hui Bataillon.*

qui n'avoit pas beaucoup d'eau, mais qui ne laissa pas de faire un très grand plaisir aux soldats, à cause de l'extrême sécheresse & de l'excessive chaleur qu'il faisoit.

La plupart des Officiers étoient d'avis qu'il faloit camper en cet endroit, pour laisser aux troupes le tems de se remettre de la fatigue extraordinaire qu'elles avoient essuiée dans une longue & pénible marche, & d'y prendre du repos durant la nuit : que cependant on tâcheroit, autant qu'il seroit possible, d'avoir des nouvelles des ennemis ; & quand on auroit su leur nombre & leur ordonnance, dès le lendemain matin on iroit les attaquer. Mais Crassus, se laissant aller à la fougue de son fils & de la cavalerie qu'il commandoit, qui le pressoient de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui en auroient besoin prissent de la nourriture tout debout chacun dans son rang ; & sans leur en laisser tout-à-fait le tems, il fit marcher, & les mena, non au petit pas ni en faisant quelques altes, mais rapidement & tout d'une haleine, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis. Ils ne leur

parurent, contre leur attente, ni en si grand nombre, ni si terribles qu'on le leur avoit dit. C'est que Suréna avoit usé de stratagême. Il avoit caché la plupart de ses bataillons derriere les premiers corps avancés ; & pour les empécher d'être aperçus à l'éclat de leurs armes, il leur avoit ordonné de les couvrir avec leurs casaques ou avec des peaux.

Quand ils furent en présence & prêts à charger, le Général des Parthes n'eut pas plutôt donné le signal de la bataille, que toute la campagne retentit de cris épouvantables & d'un bruit affreux. Car les Parthes ne s'excitent point au combat avec des cornets ou des trompettes ; mais ils ont quantité d'instrumens creux couverts de cuir, & environnés de sonnettes d'airain, qu'ils frapent les uns contre les autres ; & le bruit que font ces instrumens est un bruit sourd & terrible, qui paroit mêlé du rugissement des bêtes féroces, & de l'éclatant fracas du tonnerre. Ces Barbares avoient bien observé que de tous les sens l'ouie est celui qui trouble le plus l'ame, qui la frape & l'émeut avec le plus de promtitude, & qui

la fait plus subitement comme sortir d'elle-même.

Le trouble & l'effroi où ce bruit avoit jetté les Romains furent tout autres, quand les Parthes, jettant tout à coup les couvertures de leurs armes, leur parurent tout en feu par le grand éclat de leurs casques & de leurs cuirasses, qui étoient d'un acier plus étincelant que les raions du soleil, & par celui du fer & de l'airain dont leurs chevaux étoient bardés. A leur tête paroissoit Suréna, beau, bienfait, d'une taille avantageuse, & d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettoit sa mine efféminée. Car il se fardoit à la façon des Médes, & portoit, comme eux, les cheveux frisés & rangés avec art; au lieu que les autres Parthes les portoient encore, à la maniére des Scythes, fort négligés, & tels que la nature les donne, pour en paroitre plus effroiables.

D'abord les Barbares vouloient charger les Romains à coups de piques, pour tâcher d'enfoncer ou d'entr'ouvrir les premiers rangs : mais aiant vû de près la profondeur de ce bataillon carré, si épais, si serré, si

uni, & où les hommes étoient si fermes & se soutenoient si bien les uns les autres, ils se retirérent aussitôt en arriére, faisant semblant de se disperser & de rompre leur ordonnance. Mais les Romains furent bien étonnés de voir tout à coup leur bataillon envelopé de tous côtés. Dans l'instant, Crassus ordonna à ses gens de trait & à son infanterie légére de les charger : mais ils ne purent pas lontems exécuter ses ordres. Car, accablés d'une grêle de flêches, ils furent obligés de se retirer, & de se mettre à couvert sous leur infanterie pesamment armée.

Ce fut là le commencement du trouble & de l'effroi, quand on vit la roideur & la force de ces fléches, contre lesquelles il n'y avoit point d'armes à l'épreuve, & qui perçoient également tout ce qu'elles frapoient. Les Parthes, se séparant, se mirent de tous les côtés à tirer de loin, sans qu'il leur fût possible, quand ils l'auroient voulu, de manquer leurs coups, tant le bataillon des Romains étoit serré. Ils portoient des coups effroiables, & faisoient des blessures très profondes, parce que la corde de

l'arc violemment tendue chassoit leurs flèches, qui étoient d'un poids extraordinaire, avec une impétuosité & une roideur que rien ne pouvoit soutenir.

Les Romains attaqués de la sorte, & accablés de toutes parts, ne savoient quel parti prendre. S'ils demeuroient fermes dans leurs rangs, ils étoient mortellement blessés : &, s'ils en sortoient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvoient lui faire de mal, & en étoient également maltraités. Les Parthes prenoient la fuite devant eux, & en fuiant ils tiroient toujours : car ce sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes. Manœuvre, pour dire le vrai, très sagement imaginée ; puis qu'en fuiant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux.

Tant que les Romains purent espérer que ces Barbares, après avoir épuisé toutes leurs flèches, cesseroient de combattre, ou qu'ils en viendroient aux coups de main, ils se soutinrent, & supportérent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils se furent aper-

jus qu'à la queue des bataillons il y avoit des chameaux chargés de fleches, où ceux qui avoient déja emploié les leurs en alloient prendre de nouvelles en faisant le tour, alors Crassus, perdant presque courage, envoia ordre à son fils de tâcher à quelque prix que ce fût, de joindre les ennemis avant qu'il fût entiérement envelopé: car ils s'attachoient principalement à lui, & faisoient un circuit pour le prendre à dos.

Le jeune Crassus prenant donc treize cens chevaux, cinq cens Archers, & huit Cohortes de soldats armés de rondaches, il les mena, en faisant un demi tour de conversion, contre ceux qui cherchoient à l'enveloper. Ceux-ci, soit qu'ils craignissent le choc d'une troupe qui marchoit en si bonne contenance, ou plutôt que leur dessein fût d'attirer le jeune Crassus le plus loin qu'ils pourroient de son pere, se mirent d'abord à tourner bride, & à s'enfuir. Le jeune Crassus criant alors de toute sa force, *Ils ne nous attendent point*, poussa à eux à bride abbatue. Les gens de piés animés par l'exemple de la cavalerie, se piquérent de ne pas demeurer derriére, & suivirent d'un

Elles faisoient quatre ou cinq mille hommes.

pas égal, portés par leur bonne volonté, & par la joie que leur donnoit l'espérance de la victoire. Ils croioient fermement avoir vaincu, & ne faire que poursuivre ; jusqu'à ce que s'étant fort éloignés de leur gros, ils reconnurent la ruse : car ceux qui faisoient semblant de fuir, tournérent tête, & beaucoup d'autres troupes se joignirent à eux pour fondre sur les Romains.

Alors le jeune Crassus arréta sa troupe, dans l'espérance que les ennemis, les voiant en si petit nombre, ne manqueroient pas de les attaquer, & d'en venir aux mains : c'est ce qu'il souhaitoit. Mais ces Barbares se contentérent de leur opposer de front leur cavalerie pesamment armée, & lâchérent sur eux leur cavalerie légére, qui caracollant tout au tour, & les environnant de tous côtés sans les joindre, les accabloit de fléches, & en remuant jusqu'au fond ces monceaux de sable, ils excitoient une poussiére si épaisse, que les Romains ne pouvoient ni se voir ni se parler, & que se resserrant en un petit espace, & se pressant les uns contre les autres, ils étoient en butte à tous les traits,

& mouroient d'une mort lente mais cruelle. Car ſe ſentant déchirer les entrailles, & ne pouvant ſupporter la douleur, ils ſe rouloient ſur le ſable avec les fléches qu'ils avoient dans le corps, & expiroient ainſi avec des tourmens horribles : ou tachant d'arracher de force les pointes à crochets recourbés, qui avoient pénétré au travers des nerfs & des veines, ils déchiroient encore davantage leurs plaies, & augmentoient leur douleur.

La plupart moururent de la ſorte ; & ceux qui reſtoient encore en vie, n'étoient pas plus en état d'agir. Car le jeune Craſſus les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains couſues à leurs boucliers, & leur piés percés de part en part & cloués à terre : de ſorte qu'il leur étoit également impoſſible de ſe défendre & de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de ſa cavalerie, il chargea vigoureuſement cette gendarmerie couverte de fer, & ſe méla fiérement dans les eſcadrons, mais avec un grand deſavantage, tant pour l'attaque que pour la défenſe. Car ſes gens, avec des javelines foibles & courtes, donnoient contre des cuiraſ-

ses d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur: au lieu que les Barbares, avec de bons & forts épieux, donnoient sur les corps des Gaulois qui étoient nuds, ou légérement armés. C'étoient les troupes auxquelles le jeune Crassus avoit le plus de confiance, & c'étoit avec elles qu'il faisoit des exploits merveilleux. Car ces Gaulois empoignoient avec leurs mains les épieux des Parthes, & les joignant au corps, ils les colletoient, & les tiroient de dessus leurs chevaux à terre, où ils demeuroient sans pouvoir se remuer, accablés sous la pesanteur de leurs armes. Il y en avoit plusieurs parmi ces Gaulois, qui abandonnant leurs chevaux, se glissoient sous ceux des ennemis, & leur perçoient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux, effarouchés par la douleur, bondissoient, se cabroient, & renversant leurs maîtres ils les fouloient aux piés pêle mêle avec les ennemis, & tomboient morts sur les uns & sur les autres.

Mais ce qui incommodoit le plus les Gaulois, c'étoit la chaleur & la soif: car ils n'étoient pas accoutumés à les supporter. Ils perdirent aussi la plupart

part de leurs chevaux, qui courant précipitamment contre cette cavalerie pesamment armée, s'enferroient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de se retirer vers leur infanterie, & d'emmener le jeune Crassus qui avoit reçu plusieurs blessures dangereuses.

Chemin faisant ils virent assez près d'eux une butte de sable assez élevée, où ils se retirérent. Ils attachérent les chevaux au milieu, & firent tout au tour une enceinte de leurs boucliers pour se retrancher, espérant que cela leur aideroit beaucoup à se défendre contre les Barbares : mais il en arriva tout autrement. Car, dans un lieu uni, les premiers couvrent les derniers, & leur procurent quelque relâche : au lieu que, sur cette colline, l'inégalité du lieu faisant paroitre les uns au dessus des autres, & découvrant davantage ceux qui étoient derriére, les offroit tous aux coups. Ainsi ne pouvant se dérober aux fléches que les Barbares décochoient continuellement sur eux, ils en étoient tous également atteints, & ils déploroient leur malheureuse destinée, de ce qu'ils périssoient ainsi misérablement sans

pouvoir se servir de leurs armes, & faire sentir leur valeur à l'ennemi.

Le jeune Crassus avoit avec lui deux Grecs de ceux qui s'étoient établis en cette contrée dans la ville de Carres. Ces deux jeunes hommes, touchés de le voir en cet état, le pressoient de se dérober avec eux, & de se retirer dans la ville d'Ischnes, qui avoit embrassé le parti des Romains, & qui n'étoit pas fort éloignée. Mais il répondit, *Qu'il n'y avoit pas de mort si cruelle, dont la crainte pût l'obliger à abandonner tant de braves gens qui mouroient pour l'amour de lui.* Beau sentiment dans un jeune Seigneur! Il leur ordonna de se sauver, & en les embrassant il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui étoit traversée d'un trait, il ordonna à son Ecuier de le percer de son épée, & lui présenta le flanc. Les principaux Officiers se tuérent eux-mêmes, & plusieurs de ceux qui restérent furent tués en combattant avec beaucoup de valeur. Les Parthes ne firent qu'environ cinq cens prisonniers, & après avoir coupé la tête du jeune Crassus, ils marchérent à l'instant contre son pere.

Celui-ci, après qu'il eut ordonné

à son fils de charger les Parthes, & qu'on lui eut raporté qu'ils étoient en déroute, & qu'on les poursuivoit vivement, avoit repris un peu courage; d'autant plus que ceux qu'il avoit en tête ne le pressoient plus avec tant d'ardeur: car la plupart étoient allés avec les autres contre le jeune Crassus. Ainsi rassemblant son armée, il la retira en arriére sur un côteau, espérant que son fils alloit bientôt revenir de sa poursuite.

D'un grand nombre d'Officiers que son fils lui avoit envoiés successivement pour lui apprendre le danger où il étoit, la plupart étoient tombés entre les mains des Barbares qui les avoient égorgés. Il n'y eut que les derniers, qui s'étant sauvés avec beaucoup de peine, arrivérent auprès de lui, & lui annoncérent que son fils étoit perdu s'il ne lui envoioit promtement un puissant secours. A cette nouvelle, Crassus se sentit déchiré par une foule de pensées affligeantes, & sa raison fut tellement obscurcie, qu'il n'étoit plus capable de rien voir ni de rien entendre. Cependant le desir de sauver son fils & de sauver l'armée le détermina à l'al-

ler ſecourir, & il donna ordre à ſes troupes de marcher.

Dans ce moment, les Parthes, qui reviennent de la défaite du jeune Craſſus, arrivent avec de grands cris & des chants de victoire, qui annoncent de loin à l'infortuné pere ſon malheur. Les Barbares, portant la tête du jeune Craſſus au bout d'une lance, s'approchent des Romains, & les inſultant avec une bravade pleine de moquerie, ils leur demandent quelle eſt la famille & quels ſont les parens de ce jeune Romain : *Car*, diſent-ils, *il n'eſt pas poſſible qu'un jeune homme ſi courageux & d'une ſi grande valeur, ſoit le fils d'un pere auſſi lâche & auſſi timide que Craſſus.*

Ce ſpectacle abbattit & accabla les Romains ; & au lieu d'exciter en eux le feu de la colére & le deſir de la vengeance, comme on auroit dû s'y attendre, il les remplit d'une fraieur & d'un ſaiſiſſement qui les glacérent. Cependant Craſſus montra dans cette diſgrace plus de fermeté & plus de courage qu'il n'avoit encore fait, & parcourant les rangs : » Romains, » s'écrioit-il, c'eſt moi ſeul que ce » deuil regarde. La fortune de Rome

» & sa gloire demeurent invulnérables
» & invincibles, si vous demeurez
» fermes & intrépides. Que si vous
» avez quelque compassion d'un pere
» qui vient de perdre un fils dont vous
» admiriez la valeur, faites-la paroi-
» tre par votre colére & par votre
» ressentiment contre les Barbares.
» Enlevez-leur cette joie insolente,
» punissez leur cruauté, & ne vous
» laissez point abbattre à mon mal-
» heur. C'est une nécessité que l'on
» souffre quelque échec quand on as-
» pire à de grandes choses. Luculle
» n'a point défait Tigrane, ni Scipion
» Antiochus, sans qu'il leur en ait
» couté du sang. C'est après ses plus
» grandes défaites que Rome a rem-
» porté les plus grandes victoires. Ce
» n'est point par les faveurs de la
» Fortune qu'elle est parvenue à ce
» haut degré de puissance, mais par
» sa patience & son courage, en se
» roidissant contre les adversités.

Crassus tâchoit, par ces discours, de ranimer ses troupes : mais, quand il eut ordonné de jetter le cri du combat, il reconnut dans son armée un découragement général par ce cri méme, qui étoit foible, inégal, ti-

mide ; au lieu qu'il fut vif, ferme, éclatant de la part des ennemis.

L'attaque étant donc commencée, la cavalerie légére des Parthes se répand sur les ailes des Romains, & les prenant en flanc les accable de fléches, pendant que la Gendarmerie les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resserrer en un gros, hors ceux qui, pour prévenir les fléches dont les atteintes causoient une mort longue & douloureuse, eurent le courage de se jetter sur eux en desespérés. Ils ne leur faisoient pas beaucoup de mal, mais ils tiroient cet avantage de leur audace, qu'ils mouroient très promtement des larges & profondes blessures qu'ils recevoient. Car les Barbares leur passoient leurs lances entiéres au travers du corps avec tant de roideur, que souvent ils en enfiloient deux d'un même coup.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, la nuit venue les Barbares se retirérent, disant qu'ils accordoient à Crassus cette nuit seule pour pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât plus expédient de penser à sa propre sureté, & qu'il n'aimât mieux aller

volontairement vers Arſace, (c'étoit le Roi des Parthes) que d'y être traîné. Et ils campoient en préſence de l'armée Romaine, dans la ferme eſpérance que le lendemain, ils en auroient bon marché, & qu'ils acheveroient de la défaire.

Cette nuit-là fut terrible pour les Romains. Ils ne ſongeoient ni à enterrer leurs morts, ni à pancer leurs bleſſés, dont la plupart mouroient dans des douleurs horribles. Chacun n'étoit occupé que de ſes propres maux. Car ils voioient bien tous qu'ils ne pouvoient échaper, ſoit qu'ils attendiſſent le jour dans leur camp, ſoit qu'ils ſe hazardaſſent pendant la nuit à ſe jetter dans cette plaine immenſe où l'on ne voioit point de fin. D'ailleurs leurs bleſſés les inquiétoient beaucoup pour ce dernier parti. Car de les emporter, c'étoit un embarras qui retarderoit extrêmement leur fuite; & ſi on les laiſſoit, on ne pouvoit douter que par leurs gémiſſemens & par leurs plaintes ils ne découvriſſent le départ de l'armée.

Quoiqu'ils ſentiſſent parfaitement que Craſſus ſeul étoit la cauſe de tous

leurs maux, cependant ils ſouhaitoient tous de voir ſon viſage & d'entendre ſa voix. Mais lui, couché par terre à l'écart dans un lieu obſcur, & la tête couverte de ſon manteau, il étoit pour le vulgaire, dit Plutarque, un grand exemple de l'inſtabilité de la fortune; pour les gens ſages & bien ſenſés, un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témérité & de l'ambition, qui l'avoient aveuglé au point de ne pouvoir ſouffrir de n'être pas à Rome le premier & le plus grand parmi tant de millions d'hommes, & de ſe croire bas & petit, parce qu'il y en avoit deux au deſſus de lui: c'étoient Céſar & Pompée.

Octavius un de ſes Lieutenans & Caſſius s'approchérent de lui, & voulurent le faire lever, le conſoler, & lui redonner courage. Mais le voiant entiérement accablé ſous le poids de ſa douleur, & ſourd à toutes leurs conſolations & à toutes leurs remontrances, ils aſſemblérent les principaux Officiers, tinrent un Conſeil ſur le champ; & tous aiant été d'avis qu'il faloit partir, on leva le camp ſans ſe ſervir de trompettes. Cela ſe

fit d'abord avec un grand ſilence. Mais enſuite les malades & les bleſſés qui ne pouvoient ſuivre, ſentant qu'on les abandonnoit, remplirent le camp de tumulte & de confuſion, avec des cris, des hurlemens, & des lamentations horribles, tellement que les Corps qui marchoient les premiers en furent ſaiſis de trouble & d'effroi, dans la penſée que c'étoient les ennemis qui venoient les attaquer. Ainſi revenant ſouvent ſur leurs pas, & ſe remettant enſuite en bataille, ou s'empreſſant à charger ſur des bêtes de ſomme les bleſſés qui les ſuivoient, & à décharger ceux qui étoient moins malades, ils perdirent beaucoup de tems. Il n'y eut que trois cens chevaux que conduiſoit Ignatius, qui ne s'arrêtérent point, & qui arrivérent à la ville de Carres ſur le minuit. Ignatius appella les ſentinelles qui gardoient les murailles. Quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius qui commandoit dans la place, que Craſſus avoit donné un grand combat contre les Parthes; & ſans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il pouſſa droit au pont que Craſſus

avoit fait sur l'Euphrate, & sauva sa troupe par ce moien. Mais il fut généralement blâmé d'avoir abandonné son Général.

Cependant ce mot, qu'il avoit jetté à ces Gardes en passant afin qu'ils le dissent à Coponius, fut très utile à Crassus. Car ce Gouverneur, conjecturant sagement que la maniére dont cet inconnu s'étoit énoncé marquoit quelque desastre, ordonna sur l'heure même à sa garnison de prendre les armes. Et quand il fut instruit du chemin que Crassus avoit pris, il sortit au devant de lui, & le conduisit lui & son armée dans la ville. Les Parthes, quoique bien informés de sa fuite, ne voulurent pas le poursuivre la nuit. Mais le lendemain matin ils entrérent dans le camp, égorgérent tous les blessés qu'il y avoit laissés au nombre de quatre mille; & leur cavalerie s'étant répandue dans la plaine après les fuiards, elle en reprit un grand nombre, qu'elle trouva égarés çà & là.

Un des Lieutenans de Crassus, nommé Vargunteius, s'étant séparé la nuit du gros de l'armée avec quatre Cohortes, manqua son chemin,

& fut trouvé le lendemain ſur une colline par les Barbares, qui l'attaquérent. Il ſe défendit avec beaucoup de valeur, mais enfin il fut accablé par le nombre, & tous ſes ſoldats furent tués, excepté une vingtaine, qui l'épée à la main ſe jettérent en deſeſpérés au travers des ennemis pour ſe faire jour. Les Barbares furent ſi étonnés de cette audace, que pleins d'admiration ils s'ouvrirent, & leur donnérent paſſage. Ils arrivérent heureuſement à Carres.

Dans ce moment, on donna à Suréna une fauſſe nouvelle, que Craſſus s'étoit ſauvé avec ce qu'il avoit de plus braves gens, & que les troupes qui s'étoient retirées à Carres, n'étoient que des milices ramaſſées, qui ne valoient pas la peine qu'on les pourſuivît. Suréna croiant avoir perdu le prix de ſa victoire, mais en étant néanmoins encore incertain, voulut s'en aſſurer, afin de ſe déterminer ou à faire le ſiége de Carres ſi Craſſus y étoit encore, ou à le pourſuivre s'il en étoit ſorti. Il dépécha donc un de ſes truchemens qui parloit parfaitement les deux langues, & lui ordonna de s'approcher des mu-

railles de Carres, & en se servant du langage Romain d'appeller Crassus même, ou Cassius, & de dire que Suréna demandoit à avoir une conférence avec eux.

Le truchement aiant exécuté son ordre, Crassus accepta avec joie cette proposition. Peu de tems après, il vint de la part des Barbares quelques soldats Arabes, qui connoissoient de vûe Crassus & Cassius pour les avoir vûs dans le camp avant la bataille. Ces soldats s'approchérent de la place, & aiant vû Cassius sur les murailles, ils lui dirent: Que Suréna étoit disposé à traiter avec eux, & à leur donner la liberté de se retirer, à condition qu'ils demeureroient amis du Roi son maître, & qu'ils lui abandonneroient la Mésopotamie. Que ce parti étoit plus avantageux pour les uns & pour les autres, que d'en venir à la derniére extrémité.

Cassius y donna les mains, & demanda que l'on convînt promtement du tems & du lieu de cette entrevûe entre Suréna & Crassus. Les Arabes l'assurérent qu'ils y alloient travailler, & le quittérent.

Suréna, ravi de tenir sa proie en

lieu d'où elle ne pouvoit lui échaper, y mena dès le lendemain les Parthes, qui leur parlérent d'abord avec la derniére hauteur, & leur déclarérent que si les Romains vouloient recevoir d'eux quelque composition favorable, il faloit avant toutes choses qu'ils leur livrassent entre les mains Crassus & Cassius piés & poings liés. Les Romains, indignés à l'excès de cette supercherie, dirent à Crassus qu'il faloit renoncer aux longues & vaines espérances du secours des Arméniens, & prendre la fuite cette nuit même sans perdre un moment. C'est ce qu'il étoit très important qu'aucun des habitans de Carres ne sût avant le moment de l'exécution. Mais Andromaque, l'un de ces habitans, en fut informé le premier ; & ce fut Crassus lui-même qui lui en fit la confidence, & qui le choisit pour son guide, comptant mal à propos sur sa fidélité.

Les Parthes ne tardérent donc pas à être avertis de point en point de tout le plan des Romains par l'entremise de ce traître. Mais comme ce n'est pas leur coutume de combattre la nuit, le fourbe, pour empécher que Cras-

ſus en avançant chemin, ne mît les Parthes dans l'impuiſſance de l'atteindre, mena les Romains tantôt par un chemin, tantôt par un autre, & enfin les engagea dans des marais profonds & dans des lieux coupés de grands foſſés, où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, & où il faloit faire pluſieurs tours & détours pour ſe tirer de ce labyrinthe.

Il y en eut quelques-uns qui ſe doutant que ce n'étoit pas à bon deſſein qu'Andromaque les faiſoit ainſi tourner & retourner, refuſérent enfin de le ſuivre; & Caſſius lui-même reprit le chemin de Carres. Hâtant ſa marche, il ſe ſauva dans la Syrie avec cinq cens chevaux. La plupart des autres, qui eurent des guides fidéles, gagnérent les pas des montagnes appellées *Sinnaques*, & ſe mirent en ſureté avant le point du jour. Ces derniers pouvoient être environ cinq mille, & avoient pour Commandant Octavius.

Pour Craſſus, le jour le ſurprit comme il étoit encore embarraſſé, par la ruſe du perfide Andromaque, dans ces lieux marécageux & difficiles. Il avoit avec lui quatre Cohortes de gens

de pié armés de rondaches, peu de cavalerie, & cinq licteurs qui portoient devant lui les faiſceaux. Enfin il regagna le grand chemin après beaucoup de travail & de peine, lorſque les ennemis étoient déja ſur lui, & qu'il n'avoit plus que douze ſtades pour joindre la troupe que conduiſoit Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promtement un autre ſommet de ces montagnes moins impraticable à la Cavalerie, & par conſéquent beaucoup moins ſûr, qui étoit ſous celui des *Sinnaques*, auquel il s'alloit joindre par une longue chaîne de montagnes qui rempliſſoit tout l'intervalle qui l'en ſéparoit. Octavius voioit donc clairement le danger qui menaçoit Craſſus. Il deſcendit le premier de ces hauteurs avec un petit nombre de ſes ſoldats pour l'aller ſecourir : mais il fut bientôt ſuivi de tous les autres, qui, ſe reprochant leur lâcheté, volérent à ſon ſecours. En arrivant ils chargérent ſi rudement les Barbares, qu'ils les obligérent à s'éloigner du côteau. Enſuite ils mirent Craſſus au milieu d'eux, & lui faiſant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fiérement que jamais fléche

Un peu p[...] d'une demi lieue.

ennemie n'approcheroit du corps de leur Général, qu'ils ne fussent tous morts autour de lui en combattant pour sa défense.

Suréna, voiant que les Parthes, déja rebutés, alloient plus mollement à l'attaque, & que si la nuit survenoit, & que les Romains gagnassent les montagnes, il lui seroit impossible de les prendre, eut encore recours à la ruse pour abuser Crassus. Il fit lâcher sous main quelques prisonniers, après avoir aposté tout autour d'eux plusieurs de ses soldats, qui faisant semblant de s'entretenir ensemble, disoient, comme un bruit général de l'armée, que le Roi ne vouloit point avoir une guerre immortelle avec les Romains, mais au contraire que son dessein étoit d'acquerir leur amitié, & de leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité. Et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent lâchés, les Barbares se retirérent du combat, & Suréna s'avançant paisiblement avec ses principaux Officiers vers le côteau, son arc débandé, & tendant la main, invita Crassus à venir par-

ler d'accommodement. Il dit tout haut, Que c'étoit malgré le Roi ſon maître, & par la néceſſité d'une juſte défenſe, qu'il leur avoit fait éprouver la force & la puiſſance des Parthes: mais que préſentement il vouloit les traiter avec douceur & bonté en leur accordant la paix, & en leur donnant la liberté de ſe retirer avec une entiére ſureté de ſa part. On a déja remarqué en plus d'une occaſion le caractére propre de ces Barbares, qui eſt d'emploier la tromperie & la mauvaiſe foi pour réuſſir dans leurs deſſeins, & de ne ſe faire aucun ſcrupule de manquer à leur parole.

Les troupes de Craſſus prétérent très volontiers l'oreille à ces diſcours de Suréna, & en témoignérent une extrême joie. Mais Craſſus, qui n'avoit éprouvé de la part des Barbares que fourberie & perfidie, & à qui ce changement ſi promt étoit fort ſuſpect, ne ſe rendoit pas facilement, & délibéroit avec ſes amis. Les ſoldats ſe mirent à crier, & le preſſérent d'accepter l'entrevûe. Enſuite ils en vinrent aux outrages & aux injures, juſqu'à l'accuſer de lâcheté en lui reprochant, Qu'il les expoſoit à la bouche-

rie en les faiſant combattre contre des ennemis, avec leſquels il n'avoit pas même la hardieſſe d'aller s'aboucher quand ils paroiſſoient devant lui ſans armes.

Craſſus eut d'abord recours aux priéres, & leur remontra qu'en continuant de ſe ſoutenir le reſte du jour dans ces hauteurs & dans ces lieux difficiles qu'ils occupoient, ils pourroient ſe ſauver dès que la nuit ſeroit venue : il leur montra même le chemin, & les exhorta à ne pas trahir ces eſpérances d'un ſalut prochain. Mais voiant qu'ils s'irritoient, qu'ils étoient prêts à ſe mutiner, & qu'en frapant leurs armes de leurs épées ils alloient juſqu'à le menacer ; alors, dans la crainte de cette émeute il commença à deſcendre, & ſe tournant il dit ſeulement ce peu de mots : » Octavius, & vous Pétro-
» nius, & vous tous Officiers & Capi-
» taines qui êtes ici préſens, vous voiez
» la néceſſité qui me force de pren-
» dre ce chemin que je voulois éviter,
» & vous êtes témoins des indignités
» & des violences que je ſouffre. Mais
» de grace, quand vous ſerez retirés
» en ſureté, dites à tout le monde,
» pour l'honneur de Rome notre me-

» re commune, que Crassus a péri,
» trompé par les ennemis, & non
» abandonné par ses citoiens. « Octavius & Pétronius ne purent se résoudre à le laisser descendre seul. Ils descendirent le côteau avec lui, & Crassus renvoia ses licteurs qui vouloient le suivre.

Les premiers que les Barbares envoiérent au devant de lui, furent deux Grecs, qui étant descendus de cheval le saluérent avec un profond respect, & lui dirent en langage grec, qu'il n'avoit qu'à envoier quelques-uns des siens, auxquels Suréna feroit voir que lui & sa troupe venoient sans armes avec toute sorte de bonne foi. Crassus leur répondit, que pour peu de compte qu'il eût fait de sa vie, il ne seroit pas venu se remettre entre leurs mains. Et il envoia deux freres, appellés Roscius, pour savoir seulement sur quel pié on devoit traiter, & quel nombre on devoit être.

Suréna, faisant prendre ces deux freres, les retint, & s'avançant à cheval suivi des principaux Officiers de son armée, dès qu'il aperçut Crassus : *Qu'est-ce que je voi*, dit-il ! *Quoi, le Général des Romains à pié, & nous à che-*

val ! Qu'on lui améne un cheval au plutôt. Il s'imaginoit que Crassus paroissoit ainsi devant lui par respect. Crassus répondit, *Qu'il n'y avoit nul lieu de s'étonner qu'ils vinssent à une entrevûe chacun à la maniére * de leur pays. Oh bien*, répartit Suréna, *il y a dès ce moment un Traité de paix entre le Roi Orode & les Romains : mais il faut en aller dresser & signer les articles sur les rives de l'Euphrate. Car, vous autres Romains*, ajouta-t-il, *vous ne vous souvenez pas toujours de vos conventions.* En même tems il lui tendit la main. Crassus voulut envoier chercher un cheval : mais Suréna lui dit, qu'il n'en étoit pas besoin, & que le Roi lui faisoit présent de celui-là.

A l'instant on lui présenta un cheval, qui avoit un frein d'or, & les Ecuiers du Roi le prenant par le milieu du corps le mirent dessus, l'environnérent, & commencérent à fraper le cheval pour le hâter de marcher. Octavius fut le premier, qui, choqué de ces maniéres, prit le cheval par la bride. Il fut suivi de Pétronius & ensuite de tous ceux qui l'accompagnoient, qui se mirent tout à

* *Le Consul, chez les Romains, marchoit toujours à pié à la tête de l'infanterie.*

l'entour pour tacher d'arréter le cheval, & de faire retirer par force ceux qui preſſoient trop Craſſus. D'abord on ſe pouſſa avec beaucoup de tumulte & de deſordre : enſuite on en vint aux coups. Octavius, tirant ſon épée, tua un palfrénier d'un de ces Barbares. En méme tems un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par derriére, & le renverſa mort ſur la place. Pétronius, qui n'avoit point de bouclier, reçut un coup dans ſa cuiraſſe, & ſauta de ſon cheval à terre ſans être bleſſé. Et Craſſus fut tué dans ce moment par un Parthe. De tous ceux qui étoient préſens, les uns furent tués en combattant au tour de Craſſus, & les autres s'étoient retirés de bonne heure ſur le côteau.

Les Parthes les y ſuivirent bientôt, & leur dirent que Craſſus avoit porté la peine dûe à ſon infidélité : mais que pour eux, Suréna leur mandoit qu'ils n'avoient qu'à deſcendre avec confiance, & qu'il leur donnoit ſa parole qu'il ne leur ſeroit fait aucun mauvais traitement. Sur cette parole, les uns deſcendirent, & ſe livrérent entre les mains des ennemis ; les autres profitérent de la nuit, & ſe diſperſérent çà &

la. Mais de ces derniers il y en eut fort peu qui se sauvérent : tous les autres, poursuivis le lendemain par les Arabes, furent repris, & passés au fil de l'epée.

La perte de cette bataille fut le plus terrible coup que les Romains eussent souffert depuis celle de Cannes. On leur y tua vingt mille hommes, & il y en eut dix mille de pris. Le reste se sauva par différens chemins en Arménie, en Cilicie, & en Syrie ; & de ces débris il se forma encore une armée dans la suite en Syrie, dont Cassius prit le commandement, & avec laquelle il empécha ce pays-la de tomber entre les mains du vainqueur.

Cette défaite leur devoit paroitre, en un sens, plus sensible que celle de Cannes, parce qu'ils avoient moins lieu de s'y attendre. Rome, lorsqu'Annibal gagna cette bataille, étoit dans l'humiliation, aiant déja perdu plusieurs batailles, & ne songeant qu'à se défendre, & à repousser l'ennemi hors de ses terres. Ici, c'est Rome triomphante, respectée & redoutée de tous les peuples, devenue maitresse des plus puissans roiaumes de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, tout récemment

victorieuse d'un des plus formidables ennemis qu'elle eût jamais eus, qui dans le plus grand éclat de sa grandeur, voit sa gloire échouer tout-d'un-coup à l'attaque d'un Roiaume formé de l'assemblage de peuples Orientaux, dont elle méprisoit la valeur, & qu'elle comptoit déja parmi ses conquêtes. Une victoire si complette montre au loin à ces fiers vainqueurs du monde un peuple rival, capable de leur tenir tête, de leur disputer l'Empire de l'univers, & non seulement de mettre une barriére à leurs projets ambitieux, mais de les faire craindre eux-mêmes pour leur propre sureté. Elle fait voir que les Romains peuvent être vaincus en bataille rangée, & combattant avec toutes leurs forces : que cette puissance, qui jusques là, comme une mer débordée, avoit inondé tous les pays qu'elle avoit trouvés à sa rencontre, peut enfin recevoir des bornes, & être forcée desormais à s'y contenir.

L'échec reçu par Crassus chez les Parthes fut une tache au nom Romain, que les victoires remportées peu après sur eux par Ventidius ne furent point capables d'effacer. Les étendarts des Légions vaincues s'y montroient tou-

jours en ſpectacle. Les [a] priſonniers faits dans cette fatale journée y étoient toujours retenus captifs ; & des citoiens ou alliés Romains y contractoient à la honte de Rome, comme le décrit ſi énergiquement Horace, d'ignominieux mariages, & vieilliſſoient tranquillement dans les terres & ſous les drapeaux des Barbares. Ce ne fut que plus de trente ans après, que, ſous Auguſte, le Roi des Parthes, ſans y être forcé par les armes, conſentit de rendre aux Romains leurs étendarts & leurs priſonniers ; ce qui fut regardé par Auguſte & par tout l'Empire comme un triomphe éclatant & glorieux : tant le ſouvenir de cette défaite humilioit les Romains, & tant ils ſe croioient intéreſſés à en effacer, s'il étoit poſſible, juſqu'aux moindres veſtiges ! Pour eux, ils n'en perdirent jamais le ſouvenir. Céſar étoit prêt de partir contre les Parthes pour venger l'affront que Rome en avoit reçu, lorſ-

a Miles-ne Craſſi conjuge Barbara
Turpis maritus vixit ? & hoſtium
(Proh Curia inverſique mores !)
Conſenuit ſocerorum in armis,
Sub rege Medo, Marſus & Appulus,
Anciliorum, nominis, & togæ
Oblitus, æternæque Veſtæ,
Incolumi Jove & urbe Roma ?

qu'il

qu'il fut tué. Antoine forma le même projet, qui tourna à sa honte. Les Romains, depuis ce tems-là, ont toujours regardé la guerre contre les Parthes comme la plus importante de leurs guerres. Elle a été l'objet des efforts des plus belliqueux de leurs Empereurs, Trajan, Septime Sévére, &c. Le surnom de *Parthicus* étoit le titre dont ils étoient le plus jaloux, & qui flatoit plus sensiblement leur ambition. Que si les Romains passoient quelquefois l'Euphrate pour porter leurs conquêtes au delà, les Parthes à leur tour passoient aussi l'Euphrate pour porter leurs armes & leurs ravages dans la Syrie & jusques dans la Palestine. En un mot, jamais les Romains ne purent faire subir leur joug aux Parthes, & cette nation fut comme un mur d'airain, dont la force inébranlable résista aux plus violentes attaques de la puissance Romaine.

Quand la bataille de Carres fut donnée, Orode étoit en Arménie, où il venoit de conclure la paix avec Artabaze. Ce dernier, au retour des exprès qu'il avoit envoiés à Crassus, voiant que par les fausses mesures qu'il prenoit les Romains étoient infaillible-

ment perdus, s'accommoda avec Orode; & en donnant une de ſes filles à Pacore fils du Roi des Parthes, il cimenta par cette alliance le Traité qu'il venoit de conclure. Pendant qu'ils étoient au feſtin des noces, on leur apporta la tête & une main de Craſſus, que Suréna lui avoit fait couper, & qu'il envoioit pour preuve de ſa victoire. La joie redoubla à cette vûe, & l'on prétend qu'on fit verſer de l'or fondu dans la bouche de cette tête, pour inſulter à la ſoif inſatiable que Craſſus avoit toujours eue de ce métail.

Suréna ne jouit pas lontems du plaiſir de ſa victoire. Son Maître, jaloux de ſa gloire & du crédit qu'elle lui donnoit, le fit mourir peu de tems après. Il eſt des Princes, auprès deſquels des qualités trop brillantes deviennent dangereuſes, qui prennent ombrage des vertus qu'ils ne peuvent s'empécher d'admirer, & qui ne ſouffrent point qu'on les ſerve avec des talens ſupérieurs, & capables de les couvrir. Orode étoit de ce caractére. Il [a] ſentit, comme Tacite le remarque

a Deſtrui per hæc fortunam ſuam Cæſar, imparemque tanto merito rebatur. Nam beneficia eò

de Tibére, qu'avec toute ſa puiſſance il ne pouvoit reconnoitre dignement le ſervice que ſon Général venoit de lui rendre. Or, depuis qu'un bienfait eſt au deſſus de la récompenſe, l'ingratitude & la haine prennent la place de la reconnoiſſance & de l'amitié.

Suréna étoit un Général d'un mérite extraordinaire. A l'âge de trente ans il avoit une habileté conſommée, & il paſſoit en valeur tous ceux de ſon tems. C'étoit, outre cela, l'homme le mieux fait, & de la taille la plus avantageuſe. Pour les richeſſes, le crédit, & l'autorité, il en avoit auſſi plus que perſonne; & c'étoit ſans difficulté le premier ſujet qu'eût le Roi des Parthes. Sa naiſſance lui donnoit le privilége de mettre la couronne ſur la tête du Roi quand on le ſacroit; & ce droit étoit attaché à ſa famille depuis l'établiſſement de l'Empire. Quand il voiageoit, il avoit toujours mille chameaux qui portoient ſon bagage; deux cens chariots pour ſes femmes & ſes concubines; &, pour ſa garde, mille cavaliers armés de pied en cap, outre un grand

uſque læta ſunt, dum videntur exſolvi poſſe: ubi multum antevenere, pro gratia odium redditur. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 18.*

nombre d'autres armés plus légérement, & ſes domeſtiques, qui alloient bien au nombre de dix mille.

.M.3952. .J.C. 52. Les Parthes croiant, après la défaite de l'armée Romaine, trouver la Syrie ſans défenſe, vinrent pour en faire la conquête. Mais Caſſius, qui avoit formé une armée des débris de l'autre, les reçut avec tant de vigueur, qu'ils furent obligés de repaſſer honteuſement l'Euphrate ſans rien faire.

.M.3953. .J.C. 51. Cic. Ad fa-. l. lib. II. iſt. 10-17. . 2. XII. . XV. 1-4. d Att. l. V. .20.21. VI, 8. VII. 2.

On aſſigna, l'année ſuivante, pour provinces Conſulaires, à M. Calpurnius Bibulus la Syrie, & à M. Tullius Cicéron la Cilicie. Cicéron ſe rendit bientôt dans la ſienne : mais Bibulus s'amuſant à Rome, Caſſius continuoit toujours à gouverner en Syrie. Et ce fut un bonheur pour les Romains : car les affaires demandoient en ce pays-là un homme d'une toute autre capacité que n'étoit Bibulus. Pacore, fils d'Orode roi des Parthes, dès le commencement du printems avoit paſſé l'Euphrate à la tête d'une nombreuſe armée, & étoit entré dans la Syrie. Il étoit trop jeune pour commander lui-même : c'étoit Orſace, vieux Général qu'on lui avoit donné pour l'accompagner, qui faiſoit tout. Il marcha

droit à Antioche, & en forma le siége. Cassius s'y étoit enfermé avec toutes ses troupes. Cicéron, qui en eut avis dans sa province par le moien d'Antiochus roi de Comagéne, rassembla toutes ses forces, & se rendit sur la frontiére orientale de sa province qui confinoit à l'Arménie, pour s'opposer à une invasion de ce côté-là, en cas que les Arméniens remuassent; & en même tems pour être à portée d'assister Cassius en cas de besoin. Il envoia un autre corps d'armée vers le mont Amanus dans la même vûe. Ce corps rencontra un gros de cavalerie Parthe, qui étoit entré par là dans la Cilicie, & le défit sans qu'il en échapât un seul.

La nouvelle de ce succès, & celle de la marche de Cicéron du côté d'Antioche, encouragérent extrêmement Cassius & ses troupes à bien défendre la place, & abbattirent si fort le courage des Parthes, que désespérant de l'emporter, ils levérent le siége, & allérent former celui d'Antigonia, qui n'étoit pas fort éloignée de là. Mais ils s'entendoient si mal à attaquer les places, qu'ils échouérent encore devant celle-ci, & furent contraints de

ſe retirer. On n'en doit pas être étonné. Les Parthes faiſoient conſiſter leurs principales forces dans la cavalerie, & ils s'appliquoient davantage à la guerre de campagne. Leur génie étoit plus porté à ce genre de combat. Caſſius, qui vit quelle route ils prenoient, leur dreſſa une embuſcade, où ils ne manquérent pas de donner. Il les défit entiérement, & en tua un grand nombre, entr'autres Orſace même le Général. Le reſte de leur armée repaſſa l'Euphrate.

Quand Cicéron vit les Parthes éloignés, & Antioche dégagée, il tourna ſes armes contre les habitans du mont Amanus, qui ſe trouvant ſitués entre la Syrie & la Cilicie, ne faiſoient partie ni de l'une ni de l'autre de ces provinces, & avoient guerre avec toutes les deux. Ils y faiſoient des courſes continuelles, & les incommodoient beaucoup. Cicéron ſoumit entiérement ces montagnards : il prit & raſa tous leurs châteaux & leurs forts. Enſuite il alla fondre ſur une autre nation barbare, dont les peuples étoient une eſpéce de ſauvages, qui prenoient le nom de Ciliciens libres, & prétendoient n'avoir jamais été ſujets à l'Empire d'aucun

Eleutherocilices.

des Rois qui avoient été maîtres des pays d'alentour. Il prit toutes leurs villes, & établit dans le pays un ordre qui fit plaisir à tous leurs voisins, qu'ils désoloient perpétuellement.

C'est Cicéron lui-même qui nous apprend toutes ces circonstances dans plusieurs de ses lettres. Il y en a deux entr'autres, que l'on peut regarder comme des modéles parfaits de la maniére dont un Commandant doit rendre compte au Prince ou au Ministre d'une expédition militaire, tant il s'y rencontre de simplicité, de netteté, de précision, qui est le caractére de ces sortes de récits & de relations. La premiére est adressée au Sénat & au peuple Romain, & aux premiers Magistrats, c'est la seconde du XV[e] livre des Epitres que l'on nomme Familiéres : l'autre est écrite en particulier à Caton. Cette derniére est un chef-d'œuvre, où Cicéron qui desiroit avec passion l'honneur du triomphe pour ses expéditions guerriéres, emploie toute la finesse & tout l'art de l'éloquence pour gagner ce grave Sénateur, & pour se le rendre favorable. Plutarque dit qu'après son retour à Rome le Sénat lui offrit le triomphe, *Plut. in Cicer. p. 8*

& qu'il le refuſa à cauſe de la guerre civile qui étoit prête à éclater entre Céſar & Pompée, ne croiant pas qu'il fût bienſéant de célébrer une ſolennité qui ne reſpiroit que la joie, lorſque l'Etat étoit ſur le point de tomber dans de ſi grands malheurs. Ce refus de triompher au milieu des allarmes & des troubles d'une ſanglante guerre civile, marque dans Cicéron un grand amour du bien public & de la patrie, & lui fait plus d'honneur que n'auroit pu faire le triomphe même.

Pendant la guerre civile entre Céſar & Pompée, & dans celles qui la ſuivirent, les Parthes ſe déclarant tantôt pour un parti tantôt pour l'autre, firent pluſieurs irruptions dans la Syrie & dans la Paleſtine. Ce ſont des événemens qui regardent en particulier l'hiſtoire Romaine, ou celle des Juifs, & qui n'entrent point dans mon plan.

Je finirai cet abrégé de celle des Parthes par la mort de Pacore & d'Orode ſon pere. Ventidius, qui commandoit les armées Romaines ſous l'autorité d'Antoine alors Triumvir, ne contribua pas peu à rétablir l'honneur de la nation. C'étoit un ſoldat de fortune, qui, ſorti du plus bas lieu, étoit parve-

...ll. Paterc. ...2. cap. 65.

nu par son mérite aux plus hautes dignités de la République. Dans la guerre contre les Alliés de Rome, qui prétendoient extorquer le droit de bourgeoisie Romaine, il fut pris, encore enfant, avec sa mere dans Asculum la capitale des Picéniens par Strabon pere du grand Pompée, & mené en triomphe devant ce Général. Soutenu du crédit de C. César, sous qui il avoit servi dans les Gaules, & qui l'avoit fait passer par tous les degrés de la milice, il parvint à la Préture & au Consulat. Il est le seul qui ait triomphé des Parthes, & le seul qui ait obtenu l'honneur du triomphe, après y avoir été lui-même mené autrefois.

Valer. Max. lib. 6. cap. 9. A. Gell. lib. 15. cap. 4.

J'ai dit que Ventidius contribua beaucoup à réparer l'affront que les Romains avoient reçu à la bataille de Carres. Il avoit commencé à venger la défaite de Crassus & de son armée par deux victoires consécutives remportées sur ces terribles ennemis. Une troisiéme, plus grande encore que les précédentes y mit le sceau ; & voici comme il y parvint.

Ce Général, appréhendant que les Parthes, dont les préparatifs étoient fort avancés, ne le prévinssent, & ne

AN. M. 3965. Av. J.C. 39. *Joseph. Antiq. XIV. 25.*

Plut. in Anton. pag. 931.
Appian. in Parth. pag. 156.
Dio. Caff. lib. 49. pag. 403. 404.
Justin. lib. 42. cap. 4.

passassent l'Euphrate avant qu'il eût le tems de rassembler en un corps toutes ses troupes dispersées dans leurs quartiers, eut recours à ce stratagême. Il y avoit dans son camp un petit Prince d'Orient sous le nom d'allié, qu'il savoit être entiérement dans les intérêts des Parthes, avec qui il avoit des correspondances secrettes, leur donnant avis de tout ce qu'il pouvoit découvrir des desseins des Romains. Il résolut de se servir de la trahison de cet homme, pour faire donner les Parthes dans un piége qu'il leur tendoit.

Dans cette vûe il lia avec ce traitre un commerce plus étroit. Il s'entretenoit souvent avec lui des opérations de la campagne. Feignant enfin de s'ouvrir à lui avec beaucoup de confiance, il marqua qu'il craignoit beaucoup, sur un avis qu'il avoit que les Parthes avoient dessein de passer l'Euphrate, non pas à Zeugma comme à l'ordinaire, mais beaucoup au dessous. Car, disoit-il, s'ils passent à Zeugma, le pays en deça est plein de montagnes, où la cavalerie, qui fait toute la force de leur armée, ne peut pas nous faire grand mal. Mais, s'ils prennent le passage d'au dessous, ce ne sont que plaines, où elle aura toutes sortes d'a-

vantages contre nous ; & il ne nous ſera pas poſſible de leur faire tête. Dès qu'il eut achevé de lui faire cette confidence, l'eſpion ne manqua pas, comme Ventidius l'avoit bien prévû, d'en donner avis aux Parthes ; & elle y fit tout l'effet qu'il pouvoit ſouhaiter. Pacore, au lieu d'aller à Zeugma, prit auſſitôt l'autre route, perdit beaucoup de tems à cauſe du détour qu'il lui falut faire, & des préparatifs néceſſaires pour y paſſer le fleuve. Par là Ventidius gagna quarante jours, qu'il emploia à faire venir Silon de Judée, & ſes légions qui étoient dans leurs quartiers de l'autre côté du mont Taurus ; & il ſe trouva en état de bien recevoir les Parthes quand ils entrérent dans la Syrie.

Comme ils virent qu'on ne les avoit point attaqués ni au paſſage du fleuve, ni après qu'ils l'eurent paſſé, ils attribuérent cette inaction à crainte & à lâcheté, & allérent du même pas attaquer eux-mêmes les ennemis dans leur camp, quoiqu'il fût ſitué ſur une éminence dans un lieu fort avantageux, ſe promettant de s'en rendre maîtres auſſitôt, & ſans y trouver de réſiſtance. Il n'en fut pas ainſi. Les Ro-

mains sortirent de leur camp, se jettérent sur eux avec impétuosité, les poussérent vivement sur cette pente ; & comme ils avoient pour eux l'avantage du lieu, & que leurs gens armés à la légére du haut de la colline accabloient de traits les Parthes, ils les mirent bientôt en desordre malgré la vigoureuse résistance qu'ils firent d'abord. Le carnage fut grand. Pacore fut tué dans le combat, & sa mort acheva de mettre toute l'armée en déroute. Les vaincus se hâtérent de regagner le pont pour retourner dans leur pays : mais les Romains les prévinrent, & en taillérent en piéces le plus grand nombre. Peu s'étant échapés par la fuite, se retirérent vers Antiochus roi de Comagéne. L'Histoire remarque, que cette célébre bataille, qui vengea si bien la défaite de Crassus, se donna précisément le même jour que le bataille de Carres s'étoit donnée quatorze ans auparavant.

Orode [a] fut si frapé de la perte de cette bataille, & de la mort de son fils,

a Orodes, repente filii morte & exercitus clade audita, ex dolore in furorem vertitur. Multis diebus non alloqui quemquam, non cibum sumere, non vocem mittere, ita ut etiam mutus factus videretur. Post multos deinde dies, ubi

qu'il en perdit presque l'esprit. Il fut plusieurs jours sans ouvrir la bouche, & sans vouloir prendre aucune nourriture. Quand l'excès de sa douleur un peu calmé lui permit de faire usage de la parole, on ne lui entendoit rien prononcer que le nom de Pacore. Il s'imaginoit le voir, & l'appelloit : il sembloit qu'il s'entretenoit avec lui comme s'il eût été vivant, qu'il lui parloit, & qu'il l'entendoit parler. Dans d'autres momens il se ressouvenoit qu'il étoit mort, & versoit des torrens de larmes.

Jamais douleur ne fut plus juste. C'étoit pour la monarchie des Parthes le coup le plus fatal qu'elle eût jamais reçu ; & la perte du Prince n'étoit pas moindre que celle de l'armée même. Car c'étoit le plus digne sujet que la maison des Arsacides eût jamais produit pour la justice, la clémence, la valeur, & toutes les autres qualités qui forment le caractére d'un grand Prince. Il s'étoit fait si fort aimer en Syrie dans le peu de tems qu'il y avoit

dolor vocem laxaverat, nihil aliud quàm Pacorum vocabat. Pacorus illi videri. Pacorus audiri videbatur : cum illo loqui, cum illo consistere. Interdum quasi amissum flebiliter dolebat. *Justin.*

paſſé, qu'on n'y a jamais vû plus d'attachement pour aucun de leurs Souverains, qu'il en parut pour la perſonne de ce Prince étranger.

A.M. 3967. Av. J.C. 37. Quand Orode fut un peu revenu de l'accablement où l'avoit jetté la mort de ſon cher fils Pacore, il ſe trouva bien embarraſſé pour le choix de ſon ſucceſſeur entre ſes autres enfans. Il en avoit trente de différentes femmes, dont chacune le ſollicitoit en faveur du ſien, & ſe ſervoit du crédit qu'elle avoit ſur un eſprit affoibli par l'âge & par la douleur. Enfin il ſe détermina pourtant à ſuivre l'ordre de la naiſſance, & nomma PHRÀATE l'aîné de tous, & en même tems le plus vicieux. A peine fut-il aſſuré du trône, qu'il fit tuer tous ſes freres venus du mariage de ſon pere avec une fille d'Antiochus Euſébe roi de Syrie; & cela uniquement parce que leur mere étoit de meilleure maiſon que la ſienne, & qu'ils avoient plus de mérite que lui. Le pere, qui vivoit encore, n'aiant pu s'empécher d'en témoigner un grand déplaiſir, ce fils dénaturé le fit mourir luimême. Il traita de même le reſte de ſes freres, & n'épargna pas ſon pro-

pre fils, dans la crainte qu'on ne le mît ſur le trône en ſa place. C'eſt ce Prince, ſi cruel à l'égard de tous ſes proches, qui traita Hyrcan roi des Juifs avec une bonté & une clémence particuliére.

ARTICLE TROISIÉME.

Abrégé de l'hiſtoire des Rois de Cappadoce, depuis le commencement de ce Roiaume juſqu'au tems où il devint province de l'Empire Romain.

J'AI PARLÉ des Rois de Cappadoce en différens endroits de cette Hiſtoire ſelon que l'occaſion s'en eſt préſentée, mais ſans en marquer exactement ni le commencement, ni la ſuite. Je croi devoir ici réunir ſous un même point de vûe tout ce qui regarde ce roiaume.

La Cappadoce eſt un grand pays de L'Aſie mineure. Les Perſes, ſous la domination deſquels elle fut d'abord, l'avoient diviſée en deux parties, & y avoient établi deux Satrapies ou deux Gouvernemens. Les Macédoniens, ſous le pouvoir de qui elle tomba, ſouffrirent que ces deux Gouvernemens fuſſent changés en Roiaumes.

Strab. l. … pag. 533. …

L'un s'étendoit vers le mont Taurus, & s'appelloit la Cappadoce proprement dite, ou la grande Cappadoce : l'autre vers le Pont, & s'appelloit la Cappadoce Pontique, ou la petite Cappadoce. Elles furent réunies dans la suite en un seul roiaume.

Strabon dit qu'Ariarathe fut le premier Roi de Cappadoce. Il ne marque point dans quel tems il commen-
A.M.3644. ça à régner. On peut croire que ce fut
Av. J.C.360. dans le tems que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, commença à régner en Macédoine, & Ochus chez les Perses. Dans cette supposition, le roiaume de Cappadoce a duré trois cens soixante & seize ans, jusqu'au tems où il fut réduit en province de l'Empire Romain sous Tibére.

Il fut gouverné d'abord par une longue suite de Rois appellés Ariarathes ; puis par des Rois qui portérent le nom d'Ariobarzane, qui ne passérent pas la troisiéme génération ; & enfin par un dernier nommé Archélaüs. Selon Diodore de Sicile, il y avoit déja eu plusieurs Rois en Cappadoce avant Ariarathe : mais comme leur histoire est presque entiérement inconnue, je n'en ferai point ici mention.

ARIARATHE I. Il régna conjointement avec ſon frere Holopherne, pour qui il avoit une tendreſſe particuliére. AN. M. 3644.

S'étant joint aux Perſes dans l'expédition d'Egypte, il y acquit beaucoup de gloire, & s'en retourna comblé d'honneurs par le Roi Ochus. AN. M. 3653. AV. J.C. 351.

ARIARATHE II. fils du premier, avoit vécu en repos dans ſes Etats pendant les guerres d'Alexandre le Grand, qui, dans l'impatience où il étoit d'en venir aux mains avec Darius, n'avoit pas voulu s'arréter à la conquête de la Cappadoce, & s'étoit contenté de quelques témoignages de ſoumiſſion. AN. M. 3668. AV. J.C. 336. *Plut. in Eumen. pag. 548. Diod. lib. 18. pag. 599.*

Après la mort de ce Prince, la Cappadoce, dans le partage que firent ſes Généraux des provinces de ſon Empire, étoit échue à Euméne. Perdiccas, pour l'en mettre en poſſeſſion, l'y conduiſit avec une puiſſante armée. Ariarathe, de ſon côté, s'étoit préparé à une vigoureuſe defenſe. Il avoit trente mille hommes de pié, & une nombreuſe cavalerie. La bataille ſe donna. Ariarathe fut vaincu, & fait priſonnier. Perdiccas le fit mettre en croix, lui & ſes principaux Offi-

ciers, & mit Euméne en possession de ses Etats.

ARIARATHE III. Après la mort de son pere, il s'étoit sauvé en Arménie.
An.M.3689. Dès qu'il eut su la mort de Perdic-
Av.J.C.315. cas & celle d'Euméne, & l'occupation que d'autres guerres donnoient à Antigone & à Séleucus, il entra dans la Cappadoce avec les troupes qu'Ardoate roi d'Arménie lui fournit. Il défit Amyntas Général des Macédoniens, les chassa du pays, & remonta sur le trône de ses Ancêtres.

An.M.3720. ARIAMNE's, son fils aîné, lui suc-
Av.J.C.284. céda. Il s'allia avec le Roi de Syrie Antiochus Theos, & maria son fils aîné avec Stratonice fille de cet Antiochus. Il eut tant d'amitié pour ce fils, qu'il se le donna pour Collégue dans la roiauté.

ARIARATHE IV, aiant régné seul après la mort de son pere, laissa ses Etats en mourant à son fils de même nom que lui, & qui étoit encore fort jeune.

An.M.3814. ARIARATHE V. Il épousa Antio-
Av.J.C.190. chide, fille d'Antiochus le Grand, Princesse artificieuse, qui se voiant stérile, recourut à une supposition. Elle trompa son mari, & lui fit croire

qu'elle avoit eu deux garçons, qui furent nommés l'un Ariarathe, l'autre * Holopherne. Sa ſtérilité aiant ceſſé quelque tems après, elle eut deux filles, puis un fils, qui fut nommé Mithridate. Elle confeſſa la fraude à ſon mari, & fit enſorte que l'aîné de ces enfans ſuppoſés fût entretenu à Rome avec peu de ſuite, & que l'autre fût envoié en Ionie. Le fils légitime prit le nom d'Ariarathe, & fut élevé à la maniére des Grecs.

Ariarathe V fournit des troupes à ſon beau-pere Antiochus roi de Syrie dans la guerre qu'il entreprit contre les Romains. Antiochus aiant été défait, Ariarathe envoia des Ambaſſadeurs à Rome pour demander pardon au Sénat de ce qu'il avoit été obligé de ſe décalrer contre les Romains en faveur de ſon beau-pere. On le lui accorda, mais après l'avoir condanné à paier, pour expiation de ſa faute, deux cens talens, c'eſt-à-dire deux cens mille écus. Dans la ſuite le Sénat lui en remit la moitié à la priére d'Euméne roi de Pergame, qui venoit d'épouſer ſa fille.

Liv. lib. 37. n. 40. lib. 38. n. 37. & 39.

* *Il eſt ainſi nommé par Polybe, & Oropherne par Diodore de Sicile.*

Ariarathe ſe ligua depuis avec ſon gendre Euméne contre Pharnace, roi de Pont. Les Romains, qui s'étoient rendus ſes arbitres des Rois d'Orient, envoiérent des Ambaſſadeurs pour ménager un traité entre ces trois Princes : mais Pharnace refuſa leur médiation. Cependant, deux ans après, il fut obligé de traiter à des conditions aſſez dures avec Euméne & Ariarathe.

Celui-ci avoit un fils, nommé comme lui Ariarathe, dont il étoit tendrement aimé, ce qui fit donner à ce fils le ſurnom de Philopator ; & pour lequel lui-même il n'avoit pas moins de tendreſſe. Il voulut lui en donner des marques, en lui cédant la roiauté & le faiſant monter ſur le trône de ſon vivant. Le fils, plein d'affection & de reſpect pour un pere qui méritoit à ſi juſte titre d'être aimé & reſpecté, ne put ſe réſoudre à accepter une offre ſi avantageuſe dans l'opinion commune des hommes, mais qui portoit à ſon bon cœur une bleſſure mortelle ; & il repréſenta à ſon pere qu'il étoit de l'ordre qu'il ne régnât point du vivant de celui qui lui avoit donné la vie. De tels exemples de modéra-

tion, de générosité, de desintéressement, & de sincére affection pour un pere, font d'autant plus de plaisir, que dans les tems, dont nous écrivons l'histoire, l'ambition effrénée ne respectoit rien, & violoit hardiment les droits les plus sacrés de la nature & de la religion.

ARIARATHE VI surnommé Philopator. Il régna après la mort de son pere, & fut un très bon Prince. Dès qu'il fut monté sur le trône, il envoia une ambassade à Rome pour renouveller l'alliance que son pere avoit entretenue avec les Romains, & il n'eut pas de peine à l'obtenir. Il s'attacha beaucoup à l'étude de la philosophie, ce qui fit que la Cappadoce, qui jusques-là avoit été inconnue aux Grecs, devint le séjour de plusieurs savans.

AN.M.3842. Av.J.C.162. *Diod. in Eclog. lib. 31. pag. 895.*

Démétrius, roi de Syrie, avoit une sœur, qu'Ariarathe refusa d'épouser, de peur que cette alliance ne déplût aux Romains. Ce refus indisposa extrémement Démétrius contre le Roi de Cappadoce. Il trouva bientôt l'occasion de s'en venger, en fournissant des troupes à Holopherne, qui se prétendoit frere d'Ariarathe, qui le chassa du trône, & après cette violence

Diodor. in Excerpt. pag. 334. & 336.

régna tyranniquement. Il fit mourir plusieurs personnes, confisqua les biens des plus grands Seigneurs, & pilla même un temple de Jupiter, qui de tems immémorial étoit respecté des peuples, & n'avoit jamais rien souffert de pareil. Dans la crainte d'une révolution que ses cruautés lui donnoient lieu de prévoir, il déposa chez les habitans de Priéne, ville d'Ionie, quatre cens talens. Ariarathe s'étoit réfugié à Rome pour implorer le secours des Romains. L'Usurpateur y envoia aussi ses députés. Le Sénat, selon les vûes ordinaires de sa politique, ordonna que le roiaume seroit partagé entre les deux freres. Ariarathe trouva une protection plus promte & plus efficace dans la personne d'Attale roi de Pergame, qui signala le commencement de son régne en rétablissant ce Prince malheureux sur le trône de ses peres. Ariarathe pour se venger de l'Usurpateur, voulut obliger les habitans de Priéne à lui remettre entre les mains les quatre cens talens qu'Holopherne avoit laissés chez eux. Ils opposérent à cette demande la religion sacrée du Dépôt, qui ne leur permettoit pas de livrer à qui que ce fût cette somme du

Quatre cens mille écus.

AN. M. 3845. AV. J.C. 159.

vivant de celui qui la leur avoit confiée. Ariarathe n'eut aucun égard à une repréſentation ſi juſte, & ravagea impitoiablement leurs terres, ſans qu'une perte ſi conſidérable pût les porter à donner atteinte a la fidélité dont ils ſe croioient redevables à l'égard de celui qui leur avoit confié ce dépôt.

Holopherne s'étoit retiré à Antioche. *Juſtin. l. 35 cap. 1.* Il ſe joignit aux habitans de cette ville qui conſpirérent contre Démétrius ſon bienfaiteur, dont il eſpéroit remplir la place. La conſpiration fut découverte, & Holopherne mis en priſon. Démétrius l'auroit fait mourir ſur le champ, s'il n'avoit jugé plus à propos de le réſerver pour le faire ſervir dans la ſuite aux prétentions qu'il avoit ſur la Cappadoce, & au deſſein qu'il avoit formé de détrôner & de perdre Ariarathe. Mais il fut prévenu par le complot que formérent contre lui les trois Rois d'Egypte, de Pergame, & de Cappadoce, qui mirent à ſa place Alexandre Bala.

Ariarathe ſecourut les Romains contre Ariſtonic qui s'étoit emparé du roiaume de Pergame, & il périt dans cette guerre. AN. M. 3875. AV. J.C. 139. *Juſtin. l. 37. cap. 1.*

Il laiſſa ſix enfans qu'il avoit eus de

Laodice. Les Romains, pour reconnoitre les services du pere, ajoutérent à leurs Etats la Lycaonie & la Cilicie. Laodice qui exerçoit la Régence pendant la minorité de ces six Princes, craignant de perdre son autorité quand ils seroient en âge de régner, en fit périr cinq par le poison la même année de la mort de leur pere. Elle eût traité de la même sorte le sixiéme, si la vigilance des parens ne l'eût dérobé à la fureur de cette mere dénaturée. Le peuple le mit sur le trône après avoir égorgé la cruelle meurtriére de ses enfans.

Justin. l. 38. c. 1.

ARIARATHE VII. Il épousa une autre Laodice, sœur de Mithridate Eupator. Il en eut deux fils Ariarathe VIII.

A.M. 3913. Av. J.C. 91.

& Ariarathe IX. Son beau-frere le fit tuer par Gordius, l'un de ses sujets. Laodice se remaria à Nicoméde roi de Bithynie, qui s'empara aussitôt de la Cappadoce. Mithridate y envoia une armée, en chassa les garnisons de Nicoméde, & restitua le roiaume à son Neveu, fils du même Ariarathe qu'il avoit fait assassiner.

ARIARATHE VIII. A peine fut-il monté sur le trône, que Mithridate le pressa de faire revenir d'exil Gordius,

dans

dans le dessein de se défaire du fils par la main du même assassin qui avoit tué le pere. Ce jeune Prince frémit à cette proposition, & leva une armée pour s'opposer à la violence de son Oncle. Mithridate ne voulant pas commettre ses prétentions au hazard d'un combat, prit le parti d'attirer Ariarathe à une conférence : &, lorsqu'il l'eut joint, tenant un poignard caché, il l'assassina à la vûe des deux armées. Il mit à sa place son propre fils âgé seulement de huit ans, le fit nommer Ariarathe, & lui donna Gordius pour Gouverneur. Les Cappadociens, ne pouvant souffrir les vexations des Lieutenans de Mithridate, se soulevérent, firent venir d'Asie Ariarathe frere du dernier Roi, & le mirent sur le trône.

Justin. l. 38 cap. 2.

ARIARATHE IX. Aussitôt après son retour, Mithridate l'attaqua, le vainquit, & le chassa du roiaume. Le chagrin fit tomber ce jeune Prince dans une maladie, dont il mourut peu de tems après. Mithridate avoit rétabli son fils sur le trône.

Nicoméde, roi de Bithynie, craignant que Mithridate, devenu maître de la Cappadoce, ne fondît sur ses Etats, aposta un enfant de huit ans,

qu'il revétit aussi du nom d'Ariarathe, & fit demander aux Romains pour lui le roiaume de son pere. La Reine Laodice sa femme alla exprès à Rome, pour appuier cette supposition, & pour témoigner qu'elle avoit eu trois fils d'Ariarathe VII. dont celui qu'elle produisoit étoit le dernier. Mithridate de son côté, osa faire assurer par Gordius, que son fils qu'il avoit installé sur le trône, étoit fils du même Ariarathe qui avoit été tué dans la guerre contre Aristonic. Quel siécle ! Quelle suite de fourberies ! Le peuple Romain s'en aperçut bien, & pour ne les pas appuier de part ou d'autre, & mettre fin a ces procès, il ordonna que Mithridate renonçât à la Cappadoce, qui desormais jouiroit de la liberté, & se gouverneroit comme il lui plairoit. Mais les Cappadociens envoiérent à Rome, pour déclarer que la liberté leur étoit insupportable, & pour demander un Roi. On dut être étonné d'un tel goût, qui préféroit la servitude à la liberté. Mais il est des peuples à qui le gouvernement Monarchique convient beaucoup mieux que le gouvernement Républicain, & l'on en trouve peu qui soient capables d'user

modérément d'une pleine & entiére liberté. Les Cappadociens choisirent, ou plutôt reçurent de la main des Romains pour Roi Ariobarzane, dont la postérité manqua à la troisiéme génération.

ARIOBARZANE I. Ce nouveau Prince ne jouit pas tranquillement de sa dignité. Mithraas & Bagoas, Généraux de Tigrane le chasserent de la Cappadoce, & y établirent Ariarathe fils de Mithridate. Les Romains firent rétablir Ariobarzane. Il fut chassé peu après par une armée que Mithridate envoia en Cappadoce pour y faire régner son fils. Sylla aiant remporté de grands avantages sur Mithridate, le contraignit de restituer la Cappadoce. Quelque tems après, à l'instigation de ce Prince, Tigrane envahit ce roiaume, & en tira trois cens mille hommes, auxquels il donna des terres dans l'Arménie. Ariobarzane, qui s'étoit sauvé à Rome avant l'invasion, ne fut rétabli que lorsque Pompée finit la guerre de Mithridate.

An.M.3915
Av.J.C. 89
Appian. in Mithrid. pag 17 . &c.
Justin. l. 8 cap. 3.
Plut. in Syll.

An.M.3938
Av.J.C. 66.

ARIOBARZANE II. Pompée avoit augmenté considérablement les Etats d'Ariobarzane, quand il le remit sur le trône de Cappadoce. Son fils re-

cueillit toute cette belle ſucceſſion : mais il ne la garda pas lontems. Il avoit déja été tué, lorſque Cicéron alla commander dans la Cilicie. Celui qui régnoit alors dans la Cappadoce étoit Ariobarzane III. petit-fils d'Ariobarzane I.

M. 3953. J.C. 51. , *Epiſt.* 2. .. *lib.* 15. *Famil.* & *t.* 20. *lib.* *ad Attic.*

ARIOBARZANE III. Cicéron, en partant de Rome, avoit reçu ordre de favoriſer & de protéger avec tout le ſoin poſſible Ariobarzane, comme un Prince dont le ſalut étoit cher au peuple & au Sénat : témoignage glorieux, qui n'avoit jamais été accordé à aucun autre Roi. Cicéron exécuta fidélement l'ordre du Sénat. Quand il arriva en Cilicie, Ariobarzane ſe voioit menacé d'être tué comme ſon pere. On conſpiroit contre lui en faveur d'Ariarathe ſon frere. Celui-ci déclara à Cicéron qu'il n'avoit aucune part à ce complot. Qu'à la vérité on l'avoit vivement ſollicité d'accepter la roiauté, mais qu'il avoit toujours été infiniment éloigné d'y ſonger du vivant de ſon frere : il paroit que celui-ci étoit ſans enfans. Cicéron emploia l'autorité de ſa charge, & tout le crédit que lui donnoit ſa grande réputation, pour diſſiper l'orage dont le Roi étoit me-

nacé. Il en vint heureusement à bout, & lui [a] sauva la couronne, & même la vie, par sa fermeté, & par un généreux desintéressement, qui le rendit inaccessible à toutes les tentatives qu'on fit pour le corrompre & le gagner. Le principal danger venoit de la part du Grand-prêtre de Comane. Il y avoit deux villes principales de ce nom : l'une dans la Cappadoce, & l'autre dans le roiaume de Pont. Elles étoient consacrées à Bellone, & observoient à peu près les mêmes cérémonies dans le culte de cette déesse. L'une étoit formée sur l'autre, celle du Pont sur celle de Cappadoce. C'est de la derniére dont il s'agit ici. Le temple de la déesse, doté de beaucoup de terres, étoit desservi par un grand nombre de gens sous l'autorité d'un Pontife, homme d'un grand crédit, & d'une telle considération, qu'il ne voioit que le Roi au dessus de lui ; & il étoit pour l'ordinaire de la famille roiale. Sa dignité étoit à vie. Strabon dit que de son tems il y avoit plus

Strab. l. 12. pag. 535. & 557.

a Ariobarzanes operâ meâ vivit, regnat Ἐν παρόδῳ, consilio & auctoritate, & quòd insidiatoribus ejus ἀπρόσιτόν με, non modò ἀδωροδόκητον, præbui, regem regnumque servavi. *Cic. Epist. 20. lib. 5. ad Attic.*

de ſix mille perſonnes conſacrées au ſervice du temple de Comane. Voila ce qui rendoit le Grand-prêtre ſi puiſſant. Auſſi,[a] dans le tems dont nous parlons, celui qui poſſédoit cette dignité, auroit pu cauſer une guerre fort dangereuſe, & ſuſciter bien des affaires à Ariobarzane, s'il avoit pris le parti de ſe défendre par la voie des armes, comme on croioit qu'il le feroit : car il avoit des troupes d'infanterie & de cavalerie prêtes à ſe mettre en campagne, & de grands fonds pour les ſoudoier & les entretenir. Mais Cicéron, par ſa prudence, l'engagea à ſe retirer du roiaume, & à en laiſſer Ariobarzane tranquille poſſeſſeur.

Pendant la guerre civile entre Céſar & Pompée, Ariobarzane amena au dernier quelques troupes qui ſe trouvérent à la journée de Pharſale. C'eſt ce qui fit ſans doute que Céſar mit Ariobarzane à contribution. Il eſt

Cæſ. de bell. Civ. lib. 3. Hirt. de bell. Alex.

a Cùm magnum bellum in Cappadocia concitaretur, ſi ſacerdos armis ſe (quod facturus putabatur) defenderet, adoleſcens & equitatu, & peditatu, & pecunia paratus, & toto, iis qui novari aliquid volebant, perfeci ut è regno ille diſcederet; rexque, ſine tumultu ac ſine armis, omni auctoritate aulæ communita, regnum cum dignitate obtineret. *Cic. Epiſt. 4. lib. 15. ad Famil.*

certain qu'il en exigea des ſommes d'argent fort conſidérables. Car ce Prince lui fit repréſenter qu'il deviendroit hors d'état de les lui paier, ſi Pharnace continuoit à piller la Cappadoce. Céſar étoit alors en Egypte. Il en partit, pour mettre Pharnace à la raiſon. Il paſſa par la Cappadoce, & il y fit des réglemens qui laiſſent entrevoir qu'Ariobarzane & ſon frere n'étoient pas trop bien unis, & il ſoumit celui-ci pleinement à l'autorité de l'autre. Après que Céſar eut vaincu Pharnace, il donna une partie de la Cilicie & de l'Arménie à Ariobarzane. *Dio. lib. 4 pag. 183.*

Ce bon traitement fit croire, quelques années après, aux meurtriers de Céſar, que le Roi de Cappadoce ne les favoriſoit point. Il ne ſe déclara pas ouvertement contre leur parti, mais il refuſa de s'allier avec eux. Cette conduite leur donnoit une juſte défiance, de ſorte que Caſſius ſe crut obligé de ne le point ménager. Il l'attaqua, & l'aiant fait priſonnier, il le fit mourir. AN.M. 396 AV.J.C. 4 *Dio. lib. 4 pag. 346.*

ARIARATHE X. Par la mort d'Ariobarzane le roiaume de Cappadoce demeura à ſon frere Ariarathe. La AN.M.396 AV.J.C. 4

possession lui en fut disputée par Sisinna fils aîné de Glaphyra, femme d'Archélaüs Grand-prêtre de Bellone à Comane dans la Cappadoce. Cet Archélaüs étoit petit-fils d'Archélaüs, Cappadocien de nation, Général d'armée en Gréce pour Mithridate contre Sylla. Il abandonna le parti de Mithridate dans la seconde guerre, comme nous le dirons dans le Livre suivant, & prit celui des Romains.

rab. l. 12. . 558. io. lib. 39. . 116.

Il laissa un fils nommé, comme lui Archélaüs, qui épousa Bérénice reine d'Egypte, & fut tué six mois après dans un combat. Il avoit obtenu de Pompée une dignité fort honorable: c'étoit le Pontificat de Comane dans la Cappadoce. Son fils Archélaüs la posséda après lui. Il épousa Glaphyra, recommandable par une beauté extraordinaire, & en eut deux fils, Sisinna

.M.3963. .J.C. 41. Appian. de . civil. lib. pag. 675.

& Archélaüs. Le premier disputa le roiaume de Cappadoce à Ariarathe qui le possédoit. Marc Antoine fut juge de ce différent: il le termina en faveur de Sisinna. On ne sait point ce que celui-ci devint: on sait seulement qu'Ariarathe remonta sur le trône de

.M.3968. .J.C. 36. io. lib. 49. . 411.

Cappadoce. Cinq ou six ans après, Marc Antoine l'en chassa, & mit en

sa place Archélaus, second fils de Glaphyra.

ARCHE'LAUS. Ce Prince devint fort puissant. Il témoigna sa reconnoissance à Marc Antoine, en lui amenant de bonnes troupes durant la guerre Actiaque. Il fut assez heureux, pour que cela ne le mît point mal dans l'esprit d'Auguste. On le laissa possesseur de la Cappadoce, & il fut presque le seul à qui l'on fit une pareille grace.

AN. M. 3973. AV. J.C. 31. *Plut. in Anton. pag. 944.*

Il aida Tibére à rétablir Tigrane dans l'Arménie; & il obtint d'Auguste la petite Arménie, & une bonne partie de la Cilicie. Tibére lui rendit de grands services auprès d'Auguste, sur tout lorsque ses sujets formérent des accusations contre lui devant ce Prince. Il plaida lui-même sa cause, & la lui fit gagner. Archélaus établit sa résidence dans l'île d'Eleuse, proche de la côte de Cilicie; & s'étant marié avec Pythodoris, veuve de Polémon roi du Pont, il augmenta considérablement sa puissance. Car comme les fils de Polémon n'étoient encore qu'enfans, il eut sans doute l'administration de leur roiaume conjointement avec leur mere.

AN. M. 3984. AV. J.C. 20. *Joseph. Antiq. lib. 15. cap. 5.* *Dio. lib. 54. pag. 526.* *Sueton. in Tib. cap. 8.* *Dio. lib. 57. pag. 614.* *Strab. l. 12. pag. 671. & lib. 12. pag. 555.*

Son régne fut fort long, & fort heureux : mais les derniéres années en furent bien tristes pour lui, & ses malheurs furent un effet de la vengeance de Tibére. Ce Prince, qui souffroit avec peine qu'on élevât peu à peu au dessus de lui Caius & Lucius fils d'Agrippa, petits fils d'Auguste, & ses fils par adoption, pour [a] ne point donner d'ombrage aux deux jeunes Césars, & pour s'épargner à lui-même la douleur d'être témoin de leur aggrandissement, demanda & obtint la permission de se retirer à Rhodes, sous prétexte qu'il avoit besoin de prendre du repos pour rétablir sa santé. Sa retraite fut regardée comme un véritable exil : on commença à le négliger comme un homme disgracié, & l'on ne croioit pas même qu'il fût sûr de paroître son ami. [b] Pendant son séjour à Rhodes, le Roi Archélaüs qui n'en étoit pas

...n.M. 3988. ...v. J.C. 16. ...Dic. in Ex...pt. p. 662. Sueton. in ...ber. cap. 10. ...ell. Pater. ...2, cap. 99.

a Ne fulgor suus orientium juvenum obstaret initiis, dissimulata causa consilii sui, commeatum ab socero atque eodem vitrico acquiescendi à continuatione laborum petiit. *Paterc. lib. 2. cap. 99.*

b Rex Archelaus quinquagesimum annum Cappadocia potiebatur, invisus Tiberio, quòd eum Rhodi agentem nullo officio coluisset. Nec id Archelaus per superbiam omiserat, sed ab intimis Augusti monitus; quia

fort éloigné, faiſant ſa réſidence ordinaire dans l'île d'Eleuſe *, ne lui avoit rendu aucun honneur, oubliant les grandes obligations qu'il lui avoit. Ce n'étoit pas, dit Tacite, par orgueil ni par hauteur, mais par le conſeil des principaux amis d'Auguſte, qui croïoient pour lors l'amitié de Tibére dangereuſe. Au contraire, quand le jeune Céſar Caius, établi pour Gouverneur de l'Orient, fut envoïé dans l'Arménie par Auguſte pour appaiſer les troubles qui s'y étoient élevés, Archélaüs, qui le regardoit comme le futur ſucceſſeur de l'Empire, lui rendit toutes ſortes d'honneurs, & ſe diſtingua par la maniére empreſſée dont il lui fit ſa cour. Les politiques ſe trompent ſouvent dans leurs conjectures, parce qu'ils ne voient pas clair dans l'avenir. Il y auroit eu bien plus de prudence & de ſageſſe pour Archélaüs, de ménager habilement deux Princes qui pouvoient tous deux parvenir à l'Empire, comme [a] on

An. M. 4
Av. J.C.

florente Caio Cæſare, miſſoque ad res Orientis, incuta Tiberii amicitia credebatur. *Tacit. Annal. lib.* 2. *cap.* 42.

* *Eleuſe n'étoit éloignée de Rhodes que de cinq ou ſix lieues.* Strab. lib. 14. pag. 651.

a Hoc quale ſit, facilius exiſtimabit is, qui judicare poterit quanta

l'a remarqué dans Pomponius Atticus, qui pendant toutes les divisions qui déchirérent la République en différens tems, sut toujours se rendre agréable aux Chefs des deux partis.

Tibére avoit toujours eu sur le cœur cette préférence injurieuse qu'on avoit donnée à son Rival, d'autant plus qu'elle marquoit dans Archélaüs un

M.4020. fonds d'ingratitude. Il le fit bien sentir
J.C. 17.
lib. 57. après qu'il fut devenu le Maître. Ar-
614. chélaüs fut cité à Rome, comme s'il
cit. An-
lib. 2. avoit entrepris d'exciter quelque trou-
42. ble dans la province. Livia lui écrivit, &, sans dissimuler le couroux de l'Empereur, lui fit espérer le pardon pourvû qu'il vînt le demander. C'étoit un piége qu'on lui tendoit pour le tirer de son roiaume. Le [a] Roi de Cappadoce ne l'aperçut pas, ou n'osa agir en homme qui s'en fût aperçu. Il partit pour se rendre à Rome, fut très mal reçu

sit sapientiæ, eorum retinere usum benevolentiamque, inter quos maximarum rerum non solum æmulatio, sed obtrectatio tanta intercedebat, quantam fuit incidere necesse inter Cæsarem atque Antonium, cùm se uterque principem non solùm urbis Romanæ, sed orbis terrarum esse cuperet. *Corn. Nep. in Attic. cap.* 20.

a Ille ignarus doli, vel, si intelligere videretur, vim metuens, in urbem properat: exceptusque immiti à principe, & mox accusatus à Senatu; non ob crimina quæ fingebantur, sed angore, simul

de Tibére, & se vit peu après mis en justice. Dion assure qu'Archélaüs, accablé de vieillesse, passa pour avoir perdu l'esprit : mais qu'en effet il avoit tout son bon sens, & qu'il contrefit le fou, parce qu'il ne voioit que ce seul moien de sauver sa vie. Le Sénat ne prononça rien contre lui : mais l'âge, la goûte, & plus que cela encore l'indignité du traitement qu'on lui fit souffrir, auquel les Princes ne sont point accoutumés, le firent bientôt mourir. Il avoit régné cinquante-deux ans. Après sa mort la Cappadoce fut réduite en province de l'Empire Romain.

Ce roiaume étoit fort puissant. Les revenus de la Cappadoce étoient si considérables lorsqu'Archélaüs mourut, que Tibére se crut en état, par l'acquisition qu'il en fit, de réduire à la moitié un impôt qu'il faisoit lever. Il soulagea même cette province, & n'en voulut pas tirer tout ce qu'elle avoit paié au dernier Roi.

Les Rois de Cappadoce faisoient ordinairement leur résidence à Maza- *Strab. lib.* 12. *pag.* 537. 539.

fessus senio, & quia regibus æqua, nedum infima, insolita sunt, finem vitæ sponte an fato implevit. *Tacit. Annal. lib.* 2. *cap.* 42.

ca, ville située sur la montagne d'Argée, & qui suivoit les loix de * Charondas. Cette ville étoit bâtie sur la riviére de Mélas, qui se décharge dans l'Euphrate. Un Roi de Cappadoce, que Strabon appelle simplement Ariarathe sans désigner le tems où il vivoit, aiant fermé les embouchures de cette riviére, inonda toutes les campagnes voisines, après quoi il y fit faire plusieurs petites îles à la maniére des Cyclades, où il passa puérilement une partie de sa vie. La riviére rompit les digues de son embouchure. Les eaux retournérent dans leur lit. L'Euphrate les aiant reçues se déborda, & fit des ravages incroiables dans la Cappadoce. Les Galates qui habitoient dans la Phrygie, souffrirent aussi beaucoup de pertes par ce débordement, & en voulurent être indemnisés. Ils demandérent trois cens talens à ce Roi de Cappadoce, & prirent pour juges les Romains.

Trois cens ... de écus.

La Cappadoce abondoit en chevaux, en ânes, & en mulets. C'est de là qu'on tiroit les chevaux destinés si particuliérement pour les Empe-

...ch. Phaleg. ... 3. c. 11. ...hol. Persii.

* *Ce Charondas étoit un célébre Législateur de la grande Gréce, dont il a été parlé.*

reurs, qu'il étoit defendu aux Consuls même de s'en servir. Il fournissoit aussi quantité[a] d'esclaves, & de faux témoins. On dit que les Cappadociens s'accoutumoient dès l'enfance à résister aux tourmens, & qu'ils se donnoient la question les uns aux autres, pour s'endurcir contre les peines à quoi leurs faux témoignages les pourroient un jour exposer. Ces gens-là enchérissoient sur la nation Grecque, quoi qu'elle eût porté ce vice à de grands excès, si l'on s'en raporte à Cicéron, qui lui attribue d'avoir donné lieu à cette façon de parler : *Prêtez-moi votre temoignage, je vous le rendrai.*

Cicer. pro Flacco, n. 10.

Da mihi testimonium mutuum.

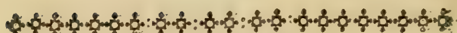
La Cappadoce, généralement parlant, n'étoit rien moins qu'un pays de beaux esprits & de savans. Il en est sorti néanmoins quelques Auteurs bien célébres : Strabon & Pausanias sont de ce nombre. On croioit sur tout que les Cappadociens étoient peu propres à devenir Orateurs ; & c'étoit un proverbe, qu'un[b] Rhéteur de ce pays-là

a Mancipiis locuples, eget æris Cappadocum rex. *Horat.*

b Θᾶττον ἂν λευκὰς κόρακας πτηνάς τε χελώνας
Εὕροις, ἢ δόκιμον ῥήτορα Καππαδόκην.

étoit plus rare qu'un corbeau blanc, & qu'une tortue volante. S. Basile & S. Grégoire de Nazianze ont été une exception à cette régle.

Fin du neuviéme Tome.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le neuviéme Volume de l'*Histoire Ancienne &c.* de M. Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression : Fait à Paris, ce vingt-cinq de Mai mil sept cens trente cinq.

SECOUSSE.

De l'imprimerie de QUILLAU, rue Galande, à l'Annonciation.



TABLE

DU NEUVIEME VOLUME.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIE'ME.

LIVRE VINGTIÉME.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIE'ME.

Fin de la Table.

Fautes à Corriger.

PAge 1. *ligne* 7. l'an 3637. *lisez*, 3636.
Pag. 5. *l.* 1. *à la marge*, 1829. *lis.* 3829.
Ibid. Liv. *lis.* Freinshem. in Liv.
Ib. l. 20. qu'ils furent tous engloutis. *lis.* qu'il y en eut un grand nombre d'engloutis.
Pag. 25. *l.* 22. détruire la puissance. *lis.* s'emparer du territoire.
Pag. 26. *l.* 17. pour les Romains. *lis.* pour les Macédoniens.
Pag. 69. *à la marge.* Lib. 41. *lis.* 42.
Pag. 83. *l.* 26. les statues d'or. *lis.* dorées.
Pag. 162. *l.* 25. contre ces Rois. *lis.* entre ces Rois.
Pag. 182. *l.* 22. remporté *lis.* remportée.
Pag. 193. *l.* 20. arrêt mortel. *lis.* de mort.
Pag. 207. *l.* 7. coupables de mort. *lis.* dignes.
Pag. 215. *l.* 26. & aux troupes. *lis.* & au peuple Romain.
Pag. 229. *l.* 28. auditeur. *lis.* auditeurs.
Pag. 232. *l.* 10. Xerxès. *lis.* Cyrus.
Ibid. l. 26. On place &c. *Changez ainsi les six lignes suivantes.* Quelques Auteurs croient que cette ville subsistoit déja, & qu'elle avoit été fondée par une ancienne colonie des mêmes Phocéens sous le régne de Tarquin l'ancien, vers la 2e année de la 45e Olympiade, environ six cens ans avant la naissance de J. C. & que ceux qui vinrent s'y établir en fuiant Harpagus, en furent nommés les fondateurs, parce qu'ils augmentérent beaucoup l'étendue & la puissance de cette ville. Cette seconde fondation se fit la 60 Olymp. environ 540 ans avant

J. C. pendant que Servius Tullius régnoit à Rome.

Pag. 275. *l.* 21. en considérer. *effacez* en. *Ib. l.* 24. *après* décadence, *ajoutez*, des principaux Etats qui la composent. *Ib. l.* 25. sa durée. *lis.* leur durée.

Pag. 284. *l.* 18. que près de cent ans. *lis.* qu'environ quatre vingts ans.

Pag. 311. *l.* 5. homme. *lis.* hommes.

Pag. 348. *l.* 11. *Pag.* 385. *l.* 11. 16. 22. *P.* 387. *l.* 17. & 26. Andronic. *lis.* Aristonic.

Pag. 363. *l.* 17. du pair. *lis.* de pair.

Pag. 413. *l.* 16. suscite. *lis.* suscita.

Pag. 447. *l.* 5. se marieroient. *Ajout.* ensemble.

Pag. 460. *l.* 7. & 8. Leurs vols & leurs concussions. *lis.* ses vols & ses concussions.

Pag. 466. *l.* 15. leurs sujets. *lis.* ses sujets.

Pag. 469. *l.* 5. *effacez* dans.

Pag. 494. *l.* 7. tels gens. *lis.* telles gens.

Pag. 503. *l.* 12. décidât. *lis.* décideroit.

Pag. 549. *l.* 28. de piés. *lis.* de pié.

Pag. 612. *à la marge.* Av. J. C. 17. *lis.* An. de J. C. 17.



